

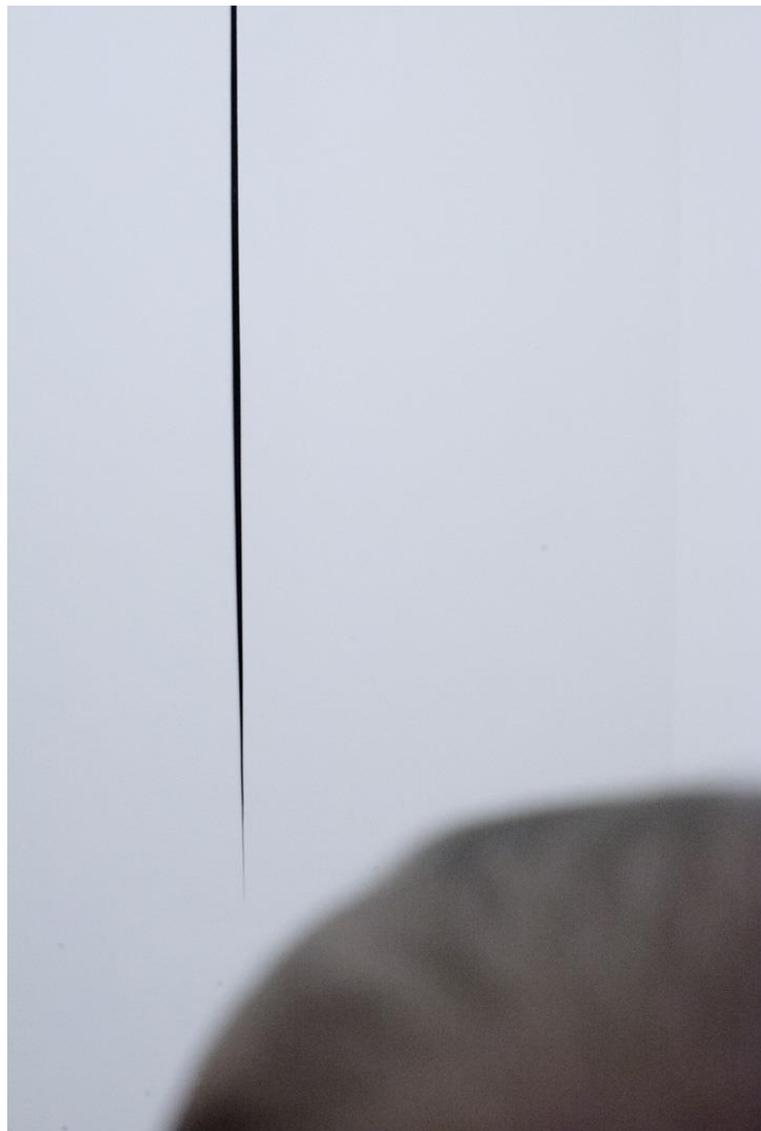
Pierre Johan Laffitte

SENS ET PRAXIS

Dossier d'Habilitation à diriger des recherches, volume 3.2

# LE LANGAGE EN-DEÇÀ DES MOTS

Sémiotique peircienne, métapsychologie du bébé  
et psychothérapie institutionnelle  
Commentaire à *L'Enfant autiste, le bébé et la sémiotique*  
de Pierre Delion





Couverture : *Le rivage*. Bébé au cœur d'un dispositif de Lucio Fontana (détail),  
Musée d'Art moderne de la ville de Paris, printemps 2013.



Pierre Johan Laffitte

## LE LANGAGE EN-DEÇÀ DES MOTS

Sémiotique peircienne, métapsychologie du bébé et psychothérapie institutionnelle  
Commentaire à *L'Enfant autiste, le bébé et la sémiotique* de Pierre Delion



*À Anna,  
à qui je n'apprendrai rien en matière de bébé  
ni d'irréductible singularité.*

## Au début un séminaire...

Cet ouvrage est issu d'un séminaire<sup>1</sup> qui vise à présenter une approche sémiotique du psychisme humain, en particulier du psychisme du bébé et de son fonctionnement dans le cas des pathologies psychotique et autistique. Cette approche est développée dans l'ouvrage *L'Enfant autiste, le bébé et la sémiotique*<sup>2</sup>, de Pierre Delion, alors chef du service de pédopsychiatrie d'Angers, avant d'occuper cette fonction au CHRU de Lille et d'être professeur à l'Université de Lille II. En procédant à cette introduction aux principales notions sémiotiques convoquées par ce pédopsychiatre de secteur dans un hôpital de service public, je serai également amené à faire un triple parcours théorique, clinique et pratique à travers la psychothérapie institutionnelle, qui existe depuis maintenant plusieurs décennies au moins, et dont Delion est l'un des principaux représentants<sup>3</sup>.

Surtout, mon propos n'a pu se tisser qu'aux confins du langage et du désir, de la sémiotique<sup>4</sup>, de la psychanalyse et de la clinique de celles et ceux qui m'ont fait l'honneur de faire dans ma direction la moitié du chemin qui a été parcouru au long de cinq années d'enseignement.

### A. Des fondements sémiotiques de la psychanalyse

Un psychiatre, P. Delion, aborde ces questions avec, comme outil d'analyse, la sémiotique de Charles Sander Peirce. Avec la logique du signe, objet d'étude de la sémiotique, nous pénétrons ni plus ni moins, tel est le propos de Peirce, dans le fonctionnement de la pensée.

D'un point de vue métapsychologique, la pensée peut être vue comme émergence progressive de phénomènes d'intégration, de catégorisation et de modalisation de ce que Bernard Golse appelle la constellation des « signifiants primordiaux », qui installent le passage « du corps à la pensée », pour reprendre le titre éloquent de son ouvrage, et qui nous plongent dans l'aube du langage et de la pensée<sup>5</sup>. Partant de là, on peut distinguer deux problématiques. La première problématique

---

<sup>1</sup> Ce cours constitue la base à partir de laquelle s'est déroulé, depuis 2008, le séminaire dont j'ai eu la responsabilité, à l'invitation de Bernard Golse, dans le cadre du D.U. qu'il organise à l'Université de Paris V et de l'Hôpital Necker-Enfants malades, « Psychologie et psychopathologie de la périnatalité et du très jeune enfant ». Que lui ainsi que son équipe, et tout particulièrement Marie-Claire Le Gall, soient ici remerciés de leur accueil.

<sup>2</sup> Pierre Delion, *L'Enfant autiste, le bébé et la sémiotique*, Paris, Puf, « Le fil rouge », 2000.

<sup>3</sup> Pour sa présentation, je renvoie à la dernière partie du chapitre I (cf. *infra*, p.24sq).

<sup>4</sup> Je me désignerai, quant à moi, comme « sémiologue ». Je n'ai aucune velléité de relancer ici la querelle de termes entre « sémiotique » et « sémiologie » ; clairement, le domaine dont il est question ici est *sémiotique* ; toutefois, je ne me revendique pas de la rigueur logique et théorique à laquelle vise la communauté sémiotique stricto sensu, que l'on peut après tout distinguer à la façon d'Anne Hénault : « La sémiotique proprement dite s'interdit, en principe, les considérations sémantiquement substantielles et vise des résultats purement formels (...). Chaque fois qu'un sémioticien n'est plus en mesure de tenir ce cap, il pratique le flair et les intuitions substantielles de la sémiologie. » (*in* Amir Biglari, éd., *Entretiens sémiotiques*, Limoges, Lambert-Lucas, 2014, p.239) Si le sémiologue est un praticien *soft* par distinction avec le théoricien *hard*, ayant un recours « analogique » de théories beaucoup désirées d'une « digitalité » systématique, je ne peux que revendiquer une telle posture. On le verra, ce sont les liens aux frontières entre différentes régions épistémologiques, plus que l'orthodoxie en leurs cœurs respectifs, qui sous-tendent tout le propos du présent ouvrage. Je laisse au lecteur le soin d'en juger, sinon la « légalité », en tout cas la pertinence.

<sup>5</sup> Un article de Golse développe un point de vue très ample, qui me semble le plus homogène avec l'épistémologie de Delion : « La psychiatrie du bébé : de la place du corps comme "voie royale" de l'accès à la sémiotisation », *in* Bernard Golse, *Du Corps à la pensée*, Paris, Puf, « Le fil rouge », 1999.

concerne les rapports entre la logique « constructiviste » du développement de l'appareil psychique et la logique structurale de son fonctionnement — à la croisée de ces deux logiques, Golse nomme le projet théorique d'une métapsychologie du bébé : « un structuralisme des processus », c'est-à-dire un refus de réduire les lois psychiques à n'être que des conséquences de la phénoménologie chronologique, point de vue qui radicaliserait la posture développementaliste (qu'il ne faut cependant pas assimiler à une telle position excessive), mais également le refus d'un modèle psychanalytique qui continuerait d'ignorer les apports de l'observation directe des moments auroraux de la subjectivité psychique. Cette aurore est le lieu, entre chien et loup, où se brouille heureusement un partage que notre croyance ultérieure prend pour naturel, celui qui sépare la pensée, du corps. Ce dualisme, la pédopsychiatrie ne peut s'en contenter comme d'un point de départ, car il constitue pour elle l'univers dans lequel elle évolue, elle questionne, elle doute — c'est la seconde problématique que je pose comme constitutive : la question du matérialisme et du monisme de l'approche psychanalytique du psychisme du bébé et de son rapport au monde. Qu'il y ait du corps, qu'il y ait de la pensée, c'est un fait : quel est leur régime de coprésence ? Deux substances initialement séparées, bien que conjointes dans l'individuation de la vie, ou bien deux modalités d'un même être, cela même que Golse appelle « l'être-bébé<sup>6</sup> » ? C'est dans la seconde voie, celle d'un monisme, que nous allons nous engager : de cette modalisation de l'être du corps à la pensée, que peut en modéliser la sémiotique ?

Pour répondre à cette question, nous allons naviguer dans les eaux de la sémiotique de Peirce, telle que Michel Balat, psychanalyste, mathématicien, logicien et sémioticien, l'a travaillée, commentée et refondue dans ses rapports à la psychanalyse<sup>7</sup>.

Au mi-temps des années 1980, Balat soutenait la première thèse d'État française consacrée à l'œuvre de Peirce. C'était sous la direction de Gérard Deledalle, en l'université de Perpignan, haut lieu de la pénétration dans la culture académique française des écrits du fondateur du *pragmaticisme*. Sous la triple fidélité à « Peirce après Freud et Lacan », il s'agissait, rien de moins, que d'établir « les fondements sémiotiques de la psychanalyse<sup>8</sup> ». Il faut avant tout noter que l'abord par Michel Balat demeure tout à fait singulier : le Peirce de la doxa dominante dans l'université française « appartient », et le terme est éloquent, à la tradition philosophique analytique et néopositiviste, dont par exemple Claudine Tiercelin est aujourd'hui la représentante la plus puissante (à tous égards) ; le Peirce de Balat témoigne en faveur d'une autre lecture possible de la sémiotique, lecture qui va tout à rebours de l'antinomie, supposée aller de soi, entre la logique *pragmaticiste* et la philosophie et la psychanalyse « continentales ». C'est aussi l'un des buts du présent séminaire que de poser les termes avec lesquels on peut se positionner

<sup>6</sup> Bernard Golse, *L'être-bébé*, Paris, Puf, « Le fil rouge », 2006.

<sup>7</sup> Dans l'ensemble de ce séminaire, on verra que je fais surtout référence au corpus peircien via la lecture qu'en propose Michel Balat. C'est une limite à ma démarche, que je reconnais bien volontiers dans le cadre de ce séminaire. Pour lire directement Peirce, on pourra se référer à plusieurs ouvrages de référence (en plus de celui que je cite dans l'Excursus « Du côté de chez Balat », *infra*, 39sq.). Le plus ancien est Charles Sander Peirce, *Écrits sur le signe*, rassemblés, traduits et commentés par Gérard Deledalle, Paris, Le Seuil, « L'Ordre philosophique », 1978 ; cf. également *À la recherche d'une méthode*, traduction et édition de Janice Deledalle-Rhodes et Michel Balat sous la direction de Michel Deledalle, Perpignan, Presses universitaires de Perpignan, 1993. Plus récents et complets, on pourra se reporter aux différents volumes de Peirce, *Œuvres philosophiques*, Paris, Éditions du Cerf, « Passages », édition établie par Claudine Tiercelin et Pierre Thibaud (vol. I : *Pragmatisme et Pragmaticisme* ; vol. II : *Pragmatisme et sciences normatives* ; vol. III : *Écrits logiques*), 2002-2006.

<sup>8</sup> Michel Balat, *Des Fondements sémiotiques de la psychanalyse. Peirce après Freud et Lacan*, Paris, L'Harmattan, « Ouverture philosophique », 2000 (version abrégée de la thèse d'État de 1986).

aujourd'hui, d'un point de vue philosophique et épistémologique, sur cet ensemble de questions cruciales pour une politique de la singularité subjective.

Pourtant, de cette thèse, les radars universitaires n'ont gardé presque aucune trace. Ce qui ne l'a pas empêchée de faire date.

Pour des raisons dont l'exposé sera repris dans le dernier chapitre, j'estime en effet que Balat n'a pas seulement fait œuvre d'historien de la psychanalyse lacanienne, en dépliant, et en mettant à découvert, la profondeur, cachée comme souvent avec Lacan, des liens (inspirations, intuitions, conséquences) entre les deux univers de discours ; Balat a déployé cette rencontre dans les différents possibles qu'il y a repérés, et ce faisant, il a fait œuvre de *proposition*. Proposition « abductive<sup>9</sup> », ouvrant le champ du discours vers une conception de l'inconscient qui constitue, à ma connaissance, l'une des seules relèves logiques de la théorie lacanienne, c'est-à-dire : qui demeure sur le champ formel, mathématique, autant que clinique, où Lacan plaça son ambition ultime ; qui ne soit pas seulement un approfondissement ou une glose des articulations de Lacan, mais leur reprise et réintégration dans un univers de discours fidèle à la topique lacanienne, mais irréductible à celui défini par Lacan, qu'il débordé dans son fondement logique (la sémiotique est une logique universelle) et dans sa clinique (la psychothérapie institutionnelle pense la folie, le groupe et le politique depuis un angle qui resta un point aveugle de la théorie lacanienne)<sup>10</sup>. Dans la guise de Balat, cette proposition

(...) ne se présente pas comme une architecture telle que la concevrait un authentique philosophe, mais comme un certain nombre de croyances (...) que les années n'ont fait que renforcer et préciser. Ces croyances sont des propositions, souvent vagues, des « abductions » que rien n'est venu encore démentir. Dès lors, les formulations utilisées n'auront pas à être plus précises que cela, mais devront simplement laisser entendre que leur construction pourrait être renforcée, afin qu'elles aient une adéquation plus fine à un objet ainsi mieux défini — périphrase pour désigner un chantier<sup>11</sup>.

Ce point de vue n'a pas à être démenti, il n'y a nulle fausse modestie en lui, et pourtant... On peut dire que la proposition abductive est devenue, depuis, proposition générale, en fondant un corps d'« habitudes de pensée » pour tout un courant de l'analyse des situations psychiques et institutionnelles — non pas une série de dogmes, mais bel et bien un chantier que d'autres bricoleurs ont investi, et dont ce séminaire est, aussi, la présentation.

## B. L'inscription peircienne dans l'univers de discours de la psychothérapie institutionnelle

Car il est un univers de discours où non seulement la thèse de Balat a pris date, mais où elle a fait inscription. Las, cet univers est presque aussi inconnu qu'elle sur les radars de son propre champ professionnel : les seuls lecteurs qui aient véritablement fait quelque chose des propositions séminales du sémioticien sont les psychiatres de la « psychothérapie institutionnelle », qui elle-même ne brille pas par sa position dominante dans le champ psychiatrique : cette « mouvance » que tout le monde cite, mais que peu rejoignent, passe au choix pour une vieille lune ne méritant

---

<sup>9</sup> Ce terme, comme plusieurs autres utilisés dans cette introduction (« proposition générale », « logique du vague », « habitude de pensée », « univers de discours ») sont explicités dans l'exkursus « Du côté de chez Balat », *infra*, p.35sq.

<sup>10</sup> On peut, par exemple, s'atteler à la (difficile !) lecture de la troisième section de son ouvrage *Psychanalyse, logique, éveil de coma, Le musement du scribe*, Paris, L'Harmattan, « Ouverture philosophique », 2000, p.87-200. De façon générale, on peut se reporter au site internet de Balat qui regroupe l'ensemble des propos et écrits du sémioticien (et d'autres) : [www.balat.fr](http://www.balat.fr).

<sup>11</sup> Michel Balat, *Psychanalyse, logique, éveil de coma, op. cit.*, p.1.

presque nulle part une place dans les histoires officielles des mouvements psychanalytiques, pour un étendard salubre en ces temps où la guerre idéologique fait rage comme jamais contre la psychiatrie humaniste, mais aux contours très flous dès lors qu'il s'agit de la mettre en pratique. Et pourtant, c'est cette appellation qui désigne un des ensembles cliniques, théoriques et politiques les plus cohérents de l'histoire de la psychiatrie européenne contemporaine.

Eh bien, c'est cette cohérence elle-même qui, à l'aune renouvelée de la logique peircienne, n'a pas craint de questionner de fond en comble sa propre topique, ses concepts et ses repères épistémologiques, surtout ceux qu'elle empruntait aux sciences et à la philosophie du langage. Deux passeurs en particulier dressèrent les ponts entre les propositions sémiotiques et psychanalytiques de Balat et les propositions cliniques et psychanalytiques de la psychothérapie institutionnelle : Horace Torrubia et surtout Jean Oury, qui consacra même deux années entières de son Séminaire de Sainte-Anne aux thèses pragmaticistes.

On peut affirmer que la rencontre avec le Peirce de Balat a permis la dernière refonte théorique d'ampleur de l'arsenal analytique de la psychothérapie institutionnelle, menant à un profond renouvellement de ce que, dès les années 1960, aux commencements du GTPSI<sup>12</sup>, Oury n'hésitait pas à appeler la « topique » de la psychothérapie institutionnelle. Ce disant, Oury plaçait ainsi à un haut niveau l'ambition théorique, bien au-delà d'une « psychanalyse appliquée » dans laquelle Lacan ou ses proches l'auraient bien rangée. On peut considérer qu'avec l'ouvrage de plus de quarante ans maintenant des Séminaires de La Borde (hebdomadaires) puis de Sainte-Anne (mensuels), Oury a donné à la psychothérapie institutionnelle les moyens de cette ambition, nécessaire, légitime et, il faut bien le dire, inégalée<sup>13</sup>. Et dans ces moyens, j'estime que les propositions de Balat ont constitué l'ultime allié sur le plan des concepts fondamentaux et des catégories métapsychologiques.

Il faut croire que je ne suis ni le premier, ni le seul, à être de cet avis, puisque deux des écrivains au moins, parmi les plus importants de la psychothérapie institutionnelle, ont eux aussi fait leur miel des catégories peirciennes. Danielle Roulot s'est emparée du concept de secondéité pour proposer une définition de la psychose comme « secondéité pure » — j'y reviendrai au début du chapitre VII<sup>14</sup>. Quant à Delion, il a de même questionné l'autisme et son accueil thérapeutique, en livrant l'ouvrage dont mon séminaire propose le commentaire. Dans cet ouvrage, la logique peircienne prend fonction d'articulation permettant, surtout pas de réduire ou de subsumer sous ses propres lois les trois fonctionnements de l'autisme, de la métapsychologie du bébé et de la clinique institutionnelle, mais de proposer des schèmes à même d'articuler ces trois logiques, c'est-à-dire d'analyser en quoi ces schèmes sont déjà à l'œuvre (ou non, en cas de pathologie) dans le

---

<sup>12</sup> Cet acronyme désigne le Groupe de travail en psychothérapie et sociothérapie institutionnelles, qui se réunit dans les années 1960 et regroupa un petit nombre de psychiatres et de psychanalystes proches de la psychothérapie institutionnelle. On peut parler à l'égard de cette étape importante, mais marginale à tout point de vue, dans la pensée psychiatrique, d'une « avant-garde » — je reprends ici la thèse du beau livre d'Olivier Apprill, *Une Révolution psychiatrique. Le moment GTPSI (1960-1966)*, Paris, Epel, « Des sources », 2013, dans lequel on peut trouver un « portrait de groupe » d'une très grande fidélité à l'ethos de ce qu'est la psychothérapie institutionnelle.

<sup>13</sup> Je renvoie pour cela, entre autres, à la présentation du Séminaire de Sainte-Anne que je mène depuis 2011, dans le cadre du Collège international de philosophie, dans un séminaire organisé en amicale collaboration avec Olivier Apprill (et d'où est sorti l'ouvrage sur le GTPSI, cité dans la note 12).

<sup>14</sup> Cf. *infra*, p.151. Danielle Roulot, « Secondéité pure et univers schizophrénique », in Danielle Roulot, *Paysages de l'impossible. Clinique des psychoses*, Nîmes, Champ social Éditions, « Psychothérapie institutionnelle », 2003, p.107-117.

quotidien d'un secteur psychiatrique digne de ce nom — au risque pour quelque théorie psychanalytique ou psychiatrique d'en venir à se découvrir un ou deux trains de retard par rapport à la praxis...

### C. D'un langage hors de tout réductionnisme

Balat et Delion abordent le langage dans sa dimension logique, dans sa fonction structurante, et donc en-deçà du seul repérage flagrant de sa manipulation, en-deçà même de ce que, dans le développement de l'enfant, l'on peut repérer comme des fonctions pré-signifiantes, des avant-courriers de l'entrée définitive dans le langage. D'où, dans le titre de ce séminaire, l'insistance sur cet « en-deçà des mots », un en-deçà tout à la fois chronologique (le petit d'homme est parlé, rêvé, fantasmé, attendu, bien avant d'accéder lui-même à la capacité de parler, de fantasmer et d'exister comme un sujet autonome) et topique (le langage ne se limite pas à ses usages conscients d'expression et de communication, aux processus dits « secondaires » : il structure la psyché humaine au-delà des seules fonctions utilitaires du code parlé et écrit).

Nous allons donc, également, aborder avec Peirce une conception des langages qui repense profondément non seulement les fonctions du langage ou ses usages, mais la notion même de signe. Cette approche s'émancipe par là de la version pragmatique « traditionnelle » de la linguistique, c'est-à-dire la tradition qui présente une théorie des « actes de langage », mais sans aller, quoi qu'on en dise, jusqu'à remettre radicalement en question la conception duelle du signe (pour laquelle, grosso modo, un signe représente quelque chose) qu'elle implique souvent. Dans cette approche qui aujourd'hui domine les sciences du langage, le langage ne constitue plus cette dimension anthropologique dans laquelle on questionne l'être-humain dans toute son étoffe ; et dans cette perspective, si le langage demeure la principale caractéristique de l'homme, ce n'est qu'au titre de son *outil* : ce qui est premier est l'homme, ensuite vient le langage, et non plus l'inverse<sup>15</sup>. On observe là une réduction « positiviste » de la dimension du langage à ce qui, actes et phénomènes, peut en être expérimentalement et « objectivement » observé. Le sujet, autant que le signe, restent intouchés par ce qu'est le langage : certes, « en retour », les actes finissent par toucher leur agent, tel un effet de l'environnement sur ses habitants, mais une telle vision des rapports entre langage et subjectivité pose avant tout les deux concepts dans une extériorité réciproque. Précisément, le structuralisme et la psychanalyse lacanienne avaient mis à bas cette dualité. Or dans le changement de paradigme qu'ont connu les sciences humaines depuis trente-cinq ans, et parmi elles les sciences du langage, c'est cette liaison qui a été peu à peu oubliée sous l'influence grandissante des nouvelles orientations expérimentales, organicistes et fonctionnalistes des recherches en la matière. La chose devient problématique dès lors qu'on remarque que cette pragmatique « traditionnelle » constitue le socle théorique linguistique sur lequel s'appuient généralement psychanalystes et psychiatres (y compris quand ils s'en réfèrent à Peirce, ou qu'ils abordent les rapports entre langage et pathologie). Souvent dans bien des textes cliniques ou théoriques, la fonction symbolique sur laquelle Jacques Lacan a tant insisté comme première et fondatrice de la structure du sujet — « La structure, c'est le langage » —, est comme oubliée, tant elle va de soi, au profit d'un intérêt renouvelé pour la seule dimension interactive, et somme toute

---

<sup>15</sup> Une présentation du champ de la pensée depuis la fin des années 1960 jusqu'aux années 1990 se trouve dans l'ouvrage de François Dosse, *L'Empire du sens. L'humanisation des sciences humaines*, Paris, La Découverte et Syros, 1995, rééd. « Poche, sciences humaines et sociales », 1997. En particulier, cf. « Le pôle pragmatique », p.52-75 et « Des sciences pragmatiques », p.215-223.

d'outillage, des multiples vecteurs de communication et d'expression qui s'offrent à l'individu ; une fois cette évacuation opérée sans rien dire, le langage se trouve réduit à sa seule dimension d'usage, il devient second, il n'est plus qu'une dimension plus ou moins aggravante ou libératoire dans l'abord de la subjectivité psychique.

Si l'on refuse cette version « faible<sup>16</sup> » de la pragmatique, il faut au contraire maintenir que le langage n'est pas un des aspects de la maladie : le langage est, sur le plan logique, intrinsèquement lié à tout ce qui affecte le psychisme et le somatique. Il n'est donc pas question dans ce séminaire d'établir à l'égard du langage une nouvelle case nosologique, ou un nouveau champ de symptômes proprement linguistiques ou relatifs à l'usage des codes d'échange. Un tel champ existe déjà, on le sait, et désigne l'aire prise en charge par le traitement de toutes les « dys- » qui fleurissent depuis des années : dysphasie, dyslexie, dyscalculie, dyspraxie, etc. Il s'agit là bel et bien d'un champ de symptômes, et non d'un ensemble de maladies ou de handicaps. Il faut en tenir compte, certes, et il est important qu'un travail pratique et rééducatif soit entrepris pour aider au quotidien les sujets en souffrance : toutes les « orthopédies » des usages sociaux constituent autant d'efforts visant à réintégrer les sujets dans une interaction avec leur environnement. Mais il faut bien admettre que, sur le plan théorique, une masse de symptômes ne suffisent pas à faire une pathologie, et la description additive ne fait pas le fondement d'une clinique. Ou alors, c'est accepter que la clinique ne vise en fin de compte que la réadaptation du sujet psychique à une vie en société, réduite à des interactions et des échanges sociaux correctement maîtrisés. On rejoint alors le vieux débat sur la fonction thérapeutique : réadapter l'agent social à ce qui est supposé être son environnement de vie, voire son bien-être, ou remettre le sujet en phase avec son désir, dans la singularité de son existence ? La position qui, dans ce séminaire, sera étudiée, celle d'un Pierre Delion, mais pas que lui, consiste à ne pas tomber dans l'exclusive, et à mettre en place une approche multidimensionnelle. Une approche dans laquelle on entend l'urgence d'une demande de réadaptation et de reconstruction d'une vie qui retrouve, autant que faire se peut, une accalmie du quotidien pour l'enfant et ses proches ; mais ce, sans pour autant céder sur l'importance éthique de ne pas réduire le travail structural profond, préserver l'irréductibilité du champ thérapeutique, à l'écoute de la parole singulière de l'enfant, c'est-à-dire de son existence et de son désir, aussi long, angoissant et douloureux que soit l'accompagnement de cette part d'ombre et d'effroi à laquelle, qu'on le supporte ou non, le sujet reste confronté dans le vécu d'effondrement psychique que sont *aussi*, quoi qu'on en dise, la psychose et l'autisme.

Ainsi, s'il existe une pathologie dans l'usage des codes, dont la langue, il n'y a pas de « pathologie du langage », qui se poserait à côté des autres pathologies. C'est pourquoi le premier point de départ (c'est-à-dire de partage) se situe entre langue et langage, et j'y reviendrai en permanence : la langue est un code, le langage est le fait de la structure ; la langue est une structure (et, à juste titre, elle est souvent considérée comme la structure par excellence, d'où la place qu'occupait la linguistique structurale dans le développement des sciences humaines), mais ce qui fait d'elle une structure, c'est qu'elle est un langage, mais un langage parmi d'autres. La langue est un langage, le langage n'est pas à réduire à l'idée qu'on se fait d'une langue. La sémiotique n'est pas une linguistique, la linguistique est un des différents systèmes sémiotiques qu'a développés l'animal humain, le « parlêtre » comme dit Lacan, l'« homme-signe » avait dit Peirce. Dans l'approche de la psychopathologie, le langage doit être entendu non pas comme outillage ou usage défailants d'un code et d'un environnement linguistiques, mais comme logique sémiotique

---

<sup>16</sup> À cette version « faible », j'opposerai une version « pleine » dans le chapitre VIII, cf. *infra*, p.186.

constituant un point de vue, c'est-à-dire une dimension théorique, et non seulement un objet<sup>17</sup>. Cette thèse, qui constitue la plus forte démarcation de ce séminaire avec la doxa de mon champ propre, celui des sciences du langage, n'est ici que posée : tout l'ouvrage en développera les modalités de présentation, à travers les analyses cliniques et logiques de Delion ; ce n'est que dans le huitième et dernier chapitre que cette thèse sera défendue pour elle-même, et en déploiera tous les attendus et conséquences.

Si j'osais céder à quelque grandiloquence, je dirais que c'est une alliance renouvelée entre langage et inconscient qu'il faut promouvoir : c'est-à-dire non plus seulement entre linguistique et psychanalyse, mais entre sémiotique et psychanalyse. Mais ce, tout en sachant qu'une telle alliance n'est somme toute, aussi, avant tout, et tout simplement, qu'un retour à Freud, à Lacan et quelques autres.

#### **D. Accueil institutionnel et métapsychologie du bébé**

Ce sont ces quelques autres qui sont ici présentés, aussi, à travers le champ de la psychothérapie institutionnelle, dans lequel s'inscrit le parcours de Pierre Delion. La pathologie n'est pas plus « individuelle » que sa thérapie — à la différence, peut-être, de son traitement médical — : le milieu entre autant dans la sémiologie des symptômes (symptômes « secondaires »), que dans l'évolution de l'état du sujet, que ce soit en mal (ensemble pathogène que le psychiatre Jean Oury, après d'autres, fait entrer sous la catégorie de « pathoplastie »), ou en vue d'un accueil du sujet par l'équipe, le secteur ou le groupe. Cet accueil constitue la fonction « phorique », comme l'appelle Pierre Delion, qui consiste à « prendre sur ses épaules psychiques » la charge d'effectuer des fonctions auxquelles ne peut accéder le sujet souffrant, sans que jamais ne lui soit dénié pour autant son statut de sujet pleinement auteur de ce qui, dans ces fonctions, s'affirme et se noue, tant sur le plan moteur que sur le plan sémiotique. Prise en compte du milieu et de l'effet thérapeutique du groupe, « analyse institutionnelle » (le concept fut proposé par le psychiatre François Tosquelles) permanente de l'aliénation sociale de l'établissement (refus de confondre entre eux fonctions, statuts et rôles) autant que de l'aliénation psychique de chacun (« soignant » autant que « soigné »), institutionnalisation de la vie et du travail collectifs : telle est, pour Delion comme pour un certain nombre d'autres psychiatres, la constellation dans laquelle doit évoluer l'accompagnement médical et thérapeutique de l'enfant en souffrance, si l'on ne veut pas que la prise en charge de cet enfant se transforme en une double action de contention et de réadaptation, sous laquelle bien silencieusement, le sujet ne cessera de toujours plus de se laisser descendre « au fond de la mer<sup>18</sup>... »

Cette belle expression signale la dernière présence que je tenais à marquer dans ces propos introductifs : il s'agit de celle de Bernard Golse et, plus généralement, de la tendance dont il est l'un des représentants, avec Sylvain Missonnier, Delion et d'autres, tendance qui, fondamentalement ancrée dans un abord psychanalytique du psychisme, est dans une ouverture permanente vis-à-vis des autres approches de la vie du bébé et de l'être humain en général, qu'elles soient strictement médicales (neurologiques, génétiques, biologiques), socioéducatives ou autres. Je me considère comme chanceux d'avoir pu être accueilli par un tel milieu, ouvert aux quatre

<sup>17</sup> Il est évident que la sémiotique ne prétend pas, en affirmant cela, se poser en théorie englobante et unificatrice, ni même prioritaire par rapport à d'autres approches. Les pathologies du psychisme et du développement sont essentiellement multifactorielles, et leur étude doit être pluridimensionnelle.

<sup>18</sup> Golse, *Du Corps à la pensée, op. cit.*, p.106.

vents de ce qui se pense et se partage dans le champ de la pédopsychiatrie, et plus largement des sciences humaines soucieuses de l'existence du sujet de désir en l'homme, et non seulement de la gestion et de l'adaptation de l'agent social ou de la conservation et la contention de son corps de vivant dysfonctionnant.

Je reviendrai plusieurs fois sur une expression par laquelle Golse résume son ambition, qui est aussi celle des dernières générations de pédopsychiatres : fonder une « métapsychologie du bébé », c'est-à-dire une psychanalyse dont le modèle théorique ne soit plus exclusivement basé sur la cure rétrospective, de parole pure, d'un sujet adulte (que son modèle soit l'hystérie, la paranoïa ou toute autre figure privilégiée selon les auteurs), mais une approche qui tienne compte de l'observation directe de ces moments primordiaux de l'existence psychique que sont la vie intra-utérine et les premiers âges de la vie extra-utérine.

Comme Golse le rappelle à plusieurs reprises, l'observation directe ne doit cependant jamais céder sur ce qu'André Green appelait une « métapsychologie de l'absence », du tiers exclu, et se refuser toujours à écraser la logique négative freudienne sous quelque positivisme que ce soit — par où nous retrouvons le même enjeu de résistance que celui que j'ai énoncé à propos des sciences du langage. Dans les deux cas, l'acquis le plus fragile demeure le maintien du non-comptable, du non-quantifiable, du non-prévisible, et qui revient toujours faire rupture effective dans la consistance supposée de la réalité « concrète » : en Lacanie, cela s'appelle le Réel, celui du désir, du sujet. Mais cela s'appelle aussi la part du « négatif », concept dont on verra qu'il n'est pas anodin dans les champs que l'on parcourra.

À ce propos, et pour indiquer à quel point le champ des études du langage et le champ des études du psychisme sont étroitement liés — cela s'appelle les sciences humaines, celles-là même qui sont aujourd'hui si menacées dans leur intégrité épistémologique —, je reviens à cette petite remarque que j'ai faite précédemment, sur ceci que, dans une perspective pragmatique traditionnelle et aujourd'hui dominante, l'homme est premier et le langage, second, et non l'inverse comme l'affirme une certaine anthropologie structurale, dont Lévi-Strauss et Lacan sont les principaux tenants. Cela semble d'une évidence imparable : l'homme est cet animal qui, dans son développement, a inventé le langage. On peut déjà tenter un parallèle avec le champ psychologique, où la même posture existe, par exemple au sujet du fantasme. Selon qu'on se place d'un point de vue métapsychologique (psychanalytique), ou d'un point de vue développementaliste (je ne parle même pas de la psychologie cognitive, qui ignore le propre de la logique freudienne), on dira soit qu'il existe un statut originaire du fantasme (c'est la thèse freudienne qui fonde toute orientation psychanalytique, quelle que soit l'option doctrinale de chacun), soit qu'à titre de construction psychique advenue à un moment donné de l'existence, il ne peut qu'être toujours second, jamais là « en premier » (c'est par exemple la position de Daniel Stern<sup>19</sup>). La seconde option a pour elle la force de l'évidence. Toutefois, et c'est là sa limite, en rester là revient à réduire, à la chronologie de son émergence, les fondements et l'organisation interne de la topologie psychique qui, une fois établie, déploie pourtant une logique qui n'a plus

---

<sup>19</sup> « En clair, il se pourrait que tous les fantasmes soient “secondaires” » (Daniel Stern, « L'enveloppe pré narrative. Vers une unité fondamentale d'expérience permettant d'explorer la réalité psychique du bébé », in Bernard Golse et Sylvain Missonnier, éd., *Récit, attachement et présent. Pour une clinique de la narrativité*, Toulouse, Érès, « La vie de l'enfant », 2005, p.29-46 (p.34 pour la citation). (Texte initialement paru dans A. Konicheckis et J. Forest, éd., *Narration et Psychanalyse*, Paris, L'Harmattan, 1999.) Cet aspect, « constructiviste », pourrait paraître secondaire, alors qu'il est une ligne de fond dans la construction par Stern de son concept, par ailleurs si important, d'« enveloppe narrative ».

rien de chronologique. La question épistémologique ici est de saisir comment l'on passe d'une situation d'observation directe, où le chronologique fait émerger l'organisation topique, à la situation où c'est l'organisation psychique, assurée autour des fonctions moïques, qui intègre et régule cette matière chronologique, et qui, histoire intime du développement existentiel, forme dans toute sa complexité la topique du sujet. Cette articulation, entre phénoménologie du développement et topologie métapsychologique, est l'un des grands enjeux qu'a décidé de relever une certaine pédopsychiatrie. C'est au nom de cette même irréductibilité que, en venant moi-même du domaine des sciences du langage, je tiens à ne pas céder sur le modèle théorique du langage qui est élu comme étayage, ou du moins écho, de l'ambitieuse quête métapsychologique de mes collègues et amis. Une position qui me mènera, dans le dernier chapitre, à étudier dans toutes ses conséquences le choix qu'il faut faire entre différentes conceptions du langage, et donc à questionner et critiquer certains recours théoriques desdits amis.

Parmi eux, j'ai fait de Delion et Golse mes principaux interlocuteurs, de façon sans doute réductrice et par trop « personnalisée », mais sans ignorer qu'il est d'autres acteurs, d'autres pensées, avec qui, par la suite, le dialogue s'avérera aussi nécessaire, joyeux, mais sans concession, que celui qui va dès à présent commencer.

## E. Déroulement

Le déroulement de cet ouvrage suivra l'ordre suivant. Le chapitre I posera les grandes dimensions dans lesquelles évoluera ce commentaire (sens, désir, symbolique, institution). Un excursus présentera dans ses grandes lignes ce qu'est la « logique du vague », notion-clé de la sémiotique peircienne et de sa réappropriation par la psychothérapie institutionnelle. Les chapitres II et III présenteront le système sémiotique peircien à travers d'une part le concept triadique de signe (représentement, objet, interprétant) et d'autre part les trois modes d'être du signe (priméité, secondéité, tiercéité). Le chapitre IV mettra en valeur toute la portée de l'étude de Delion sur ce que j'appelle la « psycho-dynamisation de la logique », c'est-à-dire la genèse de l'écosystème psychique dans lequel émerge la capacité sémiotique à exister comme « homme-signe » (Peirce). Le chapitre V s'attardera sur les conséquences de la proposition de Delion sur l'étude des liens entre corps et pensée, en mettant en parallèle deux concepts aux enjeux proches, celui de « signifiants primordiaux » développé par Golse, et celui de « tessères primordiales » articulé par Balat. On pourra alors considérer achevé le développement du système sémiotique-métapsychologie du bébé. Le chapitre VI en viendra à l'aspect sémiotique de la psychose (et dans une moindre mesure de l'autisme), en rapprochant entre autres les thèses de Delion de celle de D. Roulot et de Geneviève Haag. Le chapitre VII reviendra sur le fonctionnement sémiotique de l'équipe et de son travail psychique, sans lequel aucune « fonction d'accueil » n'est sérieusement envisageable : l'analyse sémiotique ne porte pas que sur le psychisme du « patient », elle ne peut ignorer l'aire du groupe humain dans son ensemble. Enfin, le dernier chapitre se veut un retour général sur les enjeux épistémologiques et éthiques concernant la théorie du signe et du langage, si du moins l'on veut étayer la métapsychologie du bébé, et tout particulièrement l'étude des « signifiants primordiaux », sur une conception du langage adéquate, et qui, à une « psychologie des profondeurs », sache offrir à son tour une « sémiotique des profondeurs » et non une version « faible » de la pragmatique linguistique.

## I. Sens, désir et symbolique

### A. Points de départ méthodologiques

La sémiotique est l'étude des signes et des systèmes de signes<sup>20</sup>. Par-delà les différences profondes entre les grands systèmes théoriques (Peirce, Hjelmslev, Greimas, Eco, etc.) et les grandes orientations des études sémiotiques (culturalistes, sémantiques, sociales, écologiques, etc.), que dit la sémiotique ? Que le langage ne se limite pas au linguistique, à ce qui se crée grâce à la langue, c'est-à-dire des énoncés sémantico-verbaux. Le langage est un phénomène beaucoup plus large, qui englobe toutes les formes possibles de symbolisation du réel (de soi ou du monde), et toutes les formes d'expression (de soi ou du monde) : la signalétique routière, la musique, ce que nous dit tel ou tel phénomène naturel, etc. sont autant de processus de sémiotisation, ou « sémioses ». On peut penser à la phrase de Françoise Dolto : « Tout est langage ». Que cette phrase vienne d'une psychanalyste nous mène sur une nouvelle voie : quant aux systèmes de signes, la sémiotique ne s'intéresse pas seulement qu'à leur « grammaire » et leur manipulation, mais à leurs processus d'émergence, et à la façon dont ils font sens.

Autrement dit, on peut prendre la définition du langage à l'envers : est langage tout ce qui peut être interprété. Fait langage tout ce qui peut se révéler faire sens. D'une certaine façon, tout notre parcours sera le questionnement de ce « faire sens », et nous allons y revenir dans la suite de ce chapitre.

Quant aux rapports avec les sciences humaines, il faut rappeler que si la sémiotique concerne la linguistique, elle désigne aussi toute étude des systèmes de signes, que cette étude prenne lieu dans le champ de la sociologie, des études artistiques... Mais son rapport est tout aussi important avec ce qui relève du « psy » au sens large : la psychanalyse (Jacques Lacan, Félix Guattari, Michel Balat), la psychiatrie (Jean Oury, Danielle Roulot) et la pédopsychiatrie (Pierre Delion, Bernard Golse). Cette dernière branche est celle vers laquelle tendront nos séances, évidemment, et ce pour deux raisons. D'une part parce que c'est un champ d'étude qui s'intègre à l'analyse générale de la sémiotique ; d'autre part, et symétriquement, parce que les premiers temps de la vie constituent un moment-clé de la mise en place des processus de sémiotisation du monde et de soi par le sujet : il s'agit de la phase d'émergence du phénomène sémiotique proprement langagier dans le vivant.

### B. La question du sens et de son irréductibilité aux processus de signification

#### 1. « Qu'est-ce que je fous là ? » (Jean Oury), ou : le sens n'est pas réifiable

Dans une situation, il y a du sens ou non ; comme on dit : « ça fait du sens — ou pas — d'être là ». La question du sens pourrait aussi se dire : « Qu'est-ce que je fais là ? » Cette question, le psychiatre Jean Oury n'a jamais cessé, en soixante années de travail avec des psychotiques, de se la

---

<sup>20</sup> Pour aller plus loin, et de façon plus complète, cf. Driss Ablali, Driss et Dominique Ducard, éd., *Vocabulaire dans études sémiotiques et sémiologiques*, Paris, Honoré Champion, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, « Lexica, mots et dictionnaires » n°17, 2009.

poser quotidiennement, telle une précaution indispensable contre le danger de tomber dans une routine susceptible de faire mourir les tentatives si fragiles de contact qui peuvent, rarement mais de façon cruciale, se faire jour dans le milieu psychotique.

Ce qui nous importe aujourd'hui est de voir que ce sens n'a rien de figé. Il n'est pas « présent dans les choses », les objets, les êtres, leurs attitudes, là en attente d'être débusqué par nous : il a besoin d'être construit, co-construit dans la présence du sujet. En cela, tout sujet est immédiatement sujet de sens. Le sens ne se réduit pas à ce que « nous voulons faire dire » au réel, aux autres ou à nous-mêmes. Autrement dit, l'interprétation ne se réduit pas au décodage d'une signification immuable et préexistante, supposée, ni au plaquage arbitraire, que ce soit d'une théorie toute faite (qui est comme une tyrannie exercée sur la réalité) ou d'un pur délire<sup>21</sup> (qui fait de la réalité un chaos).

Cela a une conséquence : le sens n'est pas réifiable. Le sens n'est finalement pas tant le « résultat » énoncé par un discours interprétatif ou critique, la « définition » que nous donnerions en guise de conclusion d'une expérience, ou que nous pourrions lire dans un compte-rendu, ou un dictionnaire. Le sens est une dimension et non un objet : c'est la condition qui va pouvoir rendre possible cette expérience de la rencontre, ce fait qu'un sujet produise une interprétation.

Qu'il y ait du sens, *grosso modo*, cela suppose chez le sujet la présence de deux conditions.

## 2. Les « organes » du sens

La première condition est une « capacité ». Ce terme couvre un large spectre, qui va de la capacité perceptive à la capacité technique : on a tout le spectre de « l'outillage » du vivant humain, de ses organes utiles au maniement ou à la perception du sens. C'est ce qui fait l'aspect local, et localisable, des « organes » du sens (biologiques, physiologiques, perceptifs, mais aussi sociaux, culturels, symboliques, techniques). J'entends donc ici par « organes » ce qu'on appelle « les sens » — autant l'ouïe ou la voix (sens physique) que le sens du rythme ou de l'articulation linguistique (sens culturellement éduqués).

Mais *le sens* ne se réduit pas à une combinaison d'actions et de réactions d'origine soit biologique et physique, soit sociale, qui n'en sont que les vecteurs d'expression et de vécu. Nos yeux témoignent lorsque nous « décrochons » à l'écoute d'un propos particulièrement ardu. Quand « cela fait sens » d'être face à une peinture, cela se traduit par une émotion, pouvant aller du plaisir aux larmes. Pensons aussi à Malraux passant sa main sur son avant-bras pour mimer la levée des poils sous le coup du frisson, et disant : « Quand le romancier arrive à ça chez le lecteur, il a gagné. »

## 3. Sens et désir

Le sens suppose aussi, et surtout, qu'il y ait du désir à être là, du désir à que ce ma présence ici et maintenant « fasse sens », relance mon investissement dans cette situation. « Désir » est à entendre au sens lacanien du terme : le désir est inconscient, il est ce qui marque au plus près la dimension de la singularité du sujet (lui-même inconscient) ; il ne doit être confondu ni avec le besoin (qui relève de la réalité, et qui est de l'ordre de l'imaginaire ou de la nécessité biologique ou

---

<sup>21</sup> « Délire » est à prendre dans son acception triviale ; il ne s'agit pas du délire que rencontrent les « travailleurs du psychisme » tous les jours et qui, lui, peut être porteur de sens — mais c'est une question qui touche ce qu'il en est de l'interprétation dans une perspective psychanalytique. Je la laisse en attente : nous aurons l'occasion d'y revenir régulièrement, tout particulièrement dans le dernier chapitre.

sociale), ni avec la demande (qui est ce que devient le désir une fois pris dans la dialectique symbolique du langage). Qu'il y ait désir à être-là, cela signifie que cette situation « fait sens » pour le sujet ; et le « Qu'est-ce que je fous là ? » de Jean Oury est une question qui concerne toujours la présence du désir — ou son absence. Le désir n'est pas « identifiable », isolable comme une donnée ni comme une capacité, à laquelle correspondrait un discours organique, ni même une phénoménologie (c'est-à-dire un ensemble de phénomènes réductibles à des règles, à des opérations) : pareils abords, pour indispensables, n'en doivent pas moins être articulés à la logique propre au champ du désir, champ radicalement inconscient et toujours « en négatif » par rapport aux lois « solides » des phénomènes observables et plus ou moins objectivables.

La singularité profonde du sens, comme du désir, est d'être irréductible à toute fonction ou à tout organe. Le désir est toujours « inconscient et inaccessible » (Jean Oury) ; de même, le sens n'est positivement repérable nulle part, bien qu'il soit présent dans toute situation qui... « fait du sens ».

Le désir étant inconscient, jamais en prise directe avec notre conscience, la question d'Oury n'appelle pas de réponse directe, ni objectivable : la réponse est toujours indirecte, on sait s'il y a désir dans le moment que nous vivons, ou si nous faisons les choses de façon automatique ou pris dans des aliénations sociales, statutaires, hiérarchiques, etc. C'est à tout un tas de signes que l'on perçoit cela : signes en nous-mêmes, mais également signes dans les conséquences de notre présence et de notre action.

De façon plus imagée, on pourrait dire que le mode de présence du sens correspond plus à une « montée en régime » de notre présence, comme dans un moteur. Une situation fonctionne plus ou moins puissamment à régime de sens. Souvent, trop souvent, on rétrograde, on ne sait plus ce que l'on fait là, le désir disparaît, et le tissu humain, rare, se défait ou se fige en relations artificielles, en relations de prestance ou hiérarchiques.

À ce niveau-là, on peut interroger les aspects proprement « psy » des dysfonctionnements pathologiques dans le vécu de sens par le sujet. On peut alors établir des rapports entre la question du sens et celle des processus de symbolisation, de sémiotisation, etc. En particulier, la psychopathologie du bébé est un terrain où l'on observe des cas cliniques dans lesquels, lorsque la présence du sens est entravée, les conséquences peuvent être gravissimes.

C'est ici qu'aux deux abords, médical et phénoménologique, s'adjoint l'abord métapsychologique (terme par lequel Freud désigne le champ proprement psychanalytique) ou psychodynamique (j'entendrai ce terme dans une quasi-synonymie avec la psychanalyse).

#### 4. Épistémologie et éthique : éviter la réduction « positiviste » du sens

Dire que le désir n'est pas réductible à un objet, cela signifie que notre champ d'étude doit ne pas être rapporté au paradigme neurocognitif dominant : le champ du désir inconscient demeure irréductible à tout « traitement » purement neurobiologique, chimique, médicamenteux, rééducatif ; le champ inconscient échappe à cela exactement comme il échappe à la psychologie de surface, ou à l'*ego psychology* : autrement dit, il échappe à deux visages d'une rationalité positiviste (ou « analytique », au sens où le terme désigne la « philosophie analytique »). Cela ne veut pas dire

que le lien entre métapsychologie et neurosciences soit inexistant, bien au contraire — même si, dans notre cadre, cet aspect ne sera pas le plus dominant<sup>22</sup>.

Cela ne veut pas dire, non plus, que le champ inconscient n'ait pas de logique ; seulement, cette logique n'est pas réductible aux lois de la logique que l'on attendrait d'une « science expérimentale ». Quelle est cette logique ? La sémiotique de Peirce, et Michel Balat, nous permettra d'avancer sur ce point quelques éléments de réponse. Disons tout de suite que, face à une logique du général et du particulier, on va pouvoir dessiner ce qu'est une « logique complexe » (pour reprendre une expression d'Edgar Morin), et plus précisément une « logique du vague », qui correspond plus précisément à ce champ du désir et de ses avatars dans les rets du langage et du symbolique. Promouvoir cette logique, doit se faire sur deux plans, distincts et cependant étroitement liés, comme on ne cessera de le vérifier : un plan théorique, où les phénomènes inconscients et conscients peuvent être analysés en termes de « logique du vague » ; et un plan pratique, où il s'agit d'être à la hauteur d'une telle exigence épistémologique. Sans la jonction de ces deux champs, il faut dire adieu à toute éthique.

Ainsi, la question du sens dépend étroitement du sort que l'on fait subir, théoriquement et pratiquement, au désir. Je ne dis pas que le sens se réduit au désir. Mais le sens, cette possibilité pour qu'il y ait interprétation, ne saurait se concevoir sans que du désir soit présent dans une situation ; et cela, comme première condition à l'émergence du sens, est assurément plus crucial que les « capacités » évoquées plus haut. Sans ces dernières, certes, sans cette « organicité », il est physiquement impossible qu'une situation fasse du sens pour un sujet. Mais le danger, symétrique, de réduire ce sens à ses opérations organiques et techniques, est bien plus grave à l'heure actuelle, et les sciences, humaines et autres, tombent souvent dans ce piège. C'est le conflit d'intérêt qui se pose actuellement avec la vague d'évaluations et de « rationalisations » de la psychiatrie française<sup>23</sup>.

Cela reviendrait, sur le plan théorique, à brûler les chatoiements possibles de la parole de chacun, à laisser ces demandes fines et ces expressions singulières se rétrécir et être étouffées par les réponses stéréotypées et automatiques, stimulées par des besoins immédiats ou des codes prédéfinis<sup>24</sup>. Ce serait confondre la richesse infinie de tout ce qui passe dans la parole d'un être avec une articulation biologique et psychologique d'un code social fixé : comment expliquer alors qu'il y ait autre chose que des variations, qu'il y ait de l'inédit, de l'inouï, du neuf ? Cette réduction est ruineuse car elle nous empêche de comprendre vraiment ce qui n'entre pas dans des cases prédéfinies, ce qui jaillit — c'est-à-dire ce qui caractérise le sens. À terme, cela nous fait même oublier que l'on pourrait avoir l'idée de défendre véritablement la singularité et la complexité de notre parole, de la valeur de ce qui nous est vraiment, intimement et collectivement, cher. Mais il y a plus : cette réduction nous interdit de rendre compte

---

<sup>22</sup> Sur les rapports existant entre ces deux continents dont la tectonique concerne l'aire toujours craquante du psychisme, je renvoie, entre autres, au livre de Bruno Falissard, *Cerveau et psychanalyse. Tentative de réconciliation*, Paris, L'Harmattan, « Psychanalyse et civilisations », 2008.

<sup>23</sup> Cf. Patrick Coupechoux, *Un Monde de fous. Comment notre société maltraite ses malades mentaux*, Paris, Seuil, 2006.

<sup>24</sup> Cette tendance théorique rejoindrait la tendance en écho, sur le plan des structures sociales, à réduire les paroles à n'être que des énoncés marqués par l'opinion commune, la doxa, la publicité et les mass media qu'on nous distribue matin et soir dans les transports ou devant notre repas. Pour reprendre des termes de Cornélius Castoriadis, philosophe et psychanalyste, *teukhein* et *legein* seraient les deux faces d'une même rationalité figée, non ouverte. Cf. *L'Institution imaginaire de la société*, Paris, Seuil, Points, 1975.

théoriquement de l'invention, sans la châtrer et la dépecer. Opérer cette réduction positiviste, c'est réduire la complexité de ce qui fait la valeur vivante à la seule valeur « statistique<sup>25</sup> », au sens sociologique, c'est-à-dire calculable et donc, à terme, chiffrable.

Or, la question de la valeur de l'existence, qui n'est pas la seule valeur biopolitique<sup>26</sup> de la vie, est assurément très proche de la question du sens. Le concept valeur est un terme polysémique, qui tout à la fois vise l'établissement d'un étalon fondant des échanges, et revêt une dimension subjective ; et il est fondamental, à mon avis, de concevoir le sens comme un concept marqué de la même ambivalence.

Le pari que nous devons essayer de relever est de nous tenir au plus près de l'existence, dans sa poiesis et son imprévisibilité, tout en essayant de comprendre et de redéployer la logique de cette création. Ce pari, évidemment, bien des praticiens l'ont déjà relevé et doivent chaque jour le relever à nouveau, face à chaque sujet rencontré — pour peu qu'il s'agisse d'une rencontre véritable. Il en va de votre éthique. Car peut-être que le choix de ne s'occuper que des relations de surface donne des résultats rapides, apparemment satisfaisants à court terme : l'enfant répond mieux aux sollicitations de son milieu environnant, il « s'adapte », et c'est tout ce qui intéresse certains corps professionnels dans les études « pragmatiques » ; et après tout pourquoi pas, si leur champ de pertinence ne va pas au-delà de la manipulation des interactions sociales, imaginaires et langagières. Mais on voit bien la fragilité de ce qui se construit alors : la dimension du temps historial du sujet, du rythme profond de sa présence, est passée à la trappe. C'est comme cirer une chaussure sale sans la nettoyer : on aura beau faire briller à la surface, la crasse restera en dessous ; et peu à peu, le brillant se collera à la crasse qui, inévitablement, deviendra toujours plus inextricable. Cela se vérifie au quotidien : si l'on ne tient pas compte, quand il le faut, de ce qui agit profondément au-delà de ce qui se voit, on abandonne tout simplement les sujets auxquels on a affaire, et ils s'en vont toujours plus loin dans leur souffrance. On commence tout de même à redécouvrir les conséquences de cette ignorance, sous la forme de ravages que bien des psychiatres ne cessent d'annoncer depuis la fin des années 1970.

## C. Dimension symbolique et langage

### 1. La dimension anthropologique fondamentale : langage, loi et interdit

Le langage n'est pas qu'un phénomène, c'est une dimension : celle du symbolique, dans laquelle baigne tout humain en tant qu'humain. La dimension symbolique est la dimension du langage : nous sommes des êtres tissés de langage et, hors ce tissu, un humain ne saurait pleinement grandir et se développer. Mais c'est aussi, et surtout, la dimension de la Loi, fait anthropologique

---

<sup>25</sup> Une certaine logique sociale de ce réductionnisme mène à ne considérer que des champs macrosociaux, dont le pouvoir et la domination sont l'enjeu principal de leurs agents. Certes, une telle logique, dont rend compte par exemple la sociologie issue de Bourdieu, est à l'œuvre, et des concepts comme celui de champ social, d'habitus et d'illusio sont autant de catégories très importantes pour saisir les processus d'intériorisation de l'aliénation sociale par chacune et chacun d'entre nous ; toutefois, cette logique évacue, par définition et par méthode, tout un champ : précisément celui du désir, au sens lacanien. L'évacuer, soit ; décider ainsi de son invalidité, comme ce fut la position de Bourdieu, quoi qu'il en dise, non.

<sup>26</sup> J'emprunte ce terme à Michel Foucault, pour désigner la réduction que l'on fait subir au vivant humain, c'est-à-dire à l'existant : l'être humain n'est plus que du corps et du socius, c'est-à-dire de la matière gérable sur le plan du bios et du politique. Dit en des termes non foucauldien, c'est venir à évacuer tout ce qui n'est pas positivement observable ni gérable ; c'est rejeter la dimension désirante et existentielle du corps, entendu au sens du *Leib* freudien, par opposition au *Körper* purement physiologique.

fondamental qui fonde le règne de l'humain. Une brève mise au point d'ordre anthropologique est donc nécessaire pour voir en quoi cet ordre symbolique concerne effectivement la psychiatrie, et en particulier la psychiatrie de l'enfant.

Qu'entendre par « loi symbolique » et dimension « anthropologique » ? Abordons cette loi parce qu'elle n'est pas. Elle n'est pas à confondre avec ce qu'on appelle « loi » au sens habituel et qui peut concerner la multiplicité des impératifs environnementaux, autant de « lois de la réalité », lois vitales ; elle n'est pas non plus seulement la règle au sens où existent des règlements sociaux, économiques, juridiques, politiques, « éthiques » (au sens par exemple de « bioéthique ») : ces corps de lois ne sont là que pour réguler une réalité déjà constituée comme univers social, c'est-à-dire assurée d'une signification aux yeux des membres de cet univers, et d'un fonctionnement : règles et règlements existent afin de gérer ce fonctionnement et de le promouvoir, le renforcer ou le modifier, voire le supprimer au profit d'un autre.

La loi symbolique, quant à elle, est ce qui rend possible un tel univers d'échanges, d'évolution, de variation. Elle a une fonction fondatrice, qui agit en amont, ou en deçà, de ces lois locales ; elle fait entrer l'existence humaine, individuelle et groupale, dans le règne de la *structure*. C'est-à-dire qu'elle pose de façon inaugurale l'interdit et le licite, la première distinction qui impose, pour la première fois dans le règne nature, la présence du langage et d'une décision arbitraire : « Cela est autorisé ou non du seul fait que nous le décidons, et non parce que la nature nous le dicte ». Cette distinction est double : les lois fondatrices de la vie sociale sont les interdits fondamentaux de l'inceste et du meurtre. La prohibition de l'inceste interdit le collage, la régression fusionnelle. Cet interdit est centrifuge : il nous force à nous éloigner de notre groupe, à nous ouvrir au monde et ouvrir notre tribu à d'autres tribus ; il interdit à l'individu, à son groupe et à son espèce toute régression possible : on ne revient pas en arrière généalogiquement, on ne « se » replie pas sur « (le même que) soi », et ainsi peut se perpétuer l'existence de notre lignée ou de notre groupe. La seconde prohibition, celle du meurtre, interdit la destruction ; il nous prévient d'anéantir notre semblable. Le seul meurtre autorisé est celui qui est ritualisé : c'est celui du bouc émissaire (cela ne peut concerner qu'un individu marqué, différencié au sein de nous : il est « mis à l'écart », mais en cela il est glorifié, à la fois sacré et sacrifié) ; l'interdit du meurtre est la reconnaissance de l'autre comme autre soi, détenteur d'un statut et d'une valeur absolus, méritant la vie exactement comme nous-mêmes, qui sommes un autre « soi ». Cet interdit est centripète, en ceci qu'il mène à l'établissement d'une communauté des sujets soumis à cette loi, protégés par elle.

Dans les deux cas, la loi symbolique impose dans la nature ce qui définit l'animal humain en tant que sujet d'une culture : l'Autre. Dans le monde, c'est-à-dire cette nature que j'habite de mon corps parlant, désirant, existant, il faut considérer non plus seulement la présence d'un congénère ou d'autres vivants, mais celle d'autrui en tant que sujet. Il y a autrui, différent de moi, sans qu'il me soit possible d'annuler cette différence, ni en retournant me fondre en autrui (je viens d'une séparation d'avec un autre corps que j'ai habité et dont je serai toujours l'exilé), ni en détruisant son existence. À partir du moment où nous entrons dans cet ordre symbolique, notre existence participe de son déploiement dans le temps et dans l'espace, et inscrit notre passage entre ces deux bornes que nous n'avons pas le droit de dépasser, sous peine de sortir de la communauté humaine. Nous nous tenons dans « l'interdit », c'est-à-dire dans ce qui a été reconnu et édicté comme les limites entre lesquelles nous sommes tenus de passer et de déployer notre existence. Entre ces deux bornes, peut ensuite évoluer l'existence humaine, et créer l'infinité des règles plus ou moins générales ou locales, plus ou moins permanentes ou passagères. Telle est notre condition d'être aliénés au symbolique.

Cette instauration de la structure et de l'arbitraire<sup>27</sup> du langage n'est pas « pure », elle n'est pas l'œuvre d'une transcendance qui l'aurait imposé à la nature : elle est elle-même un mouvement qui a émergé dans le règne naturel, au sein d'une espèce animale, mammifère, socialisée, au point d'en devenir le trait *spécifique*. Ainsi, Claude Lévi-Strauss insiste sur le fait que ces deux énoncés de la Loi symbolique conservent un ancrage dans le règne de la nature : la prohibition de l'inceste et celle du meurtre sont vitales pour la préservation saine du groupe, sans consanguinité ni extinction « sauvage » ; elles ouvrent les deux faits, sexuel et violent, vers l'extérieur (recherche des mariages, guerre ou chasse), ce qui ouvre à toute l'aire des échanges, et en particulier à ce qui permet de réguler, donc de pacifier, les rapports entre différents groupes<sup>28</sup>. En un sens, donc, c'est la première des lois, la loi fondatrice de toutes les autres, qui est la seule à être marquée par la nature. Qui sait, sa force injonctive, capable de condamner à mort quiconque outrepassa son interdit, lui vient peut-être de la non-discussion possible qui marque toute loi de la nature, dont l'obéissance est une question pure et simple de vie ou de mort.

Une telle coupure inaugurale de l'humain n'a pas lieu qu'à hauteur de l'espèce, elle signe tout autant l'entrée progressive de chaque individu dans son existence comme être de langage. La loi symbolique introduit de la distinctivité, de la médiation et, donc, de la structure dans ce qui, en deçà de cette intervention symboligène, pour le bébé qui découvre cette réalité, demeure de l'« immédiat indéterminé<sup>29</sup> ». Dit en des termes de psychopathologie du bébé, le geste symboligène, présence (parentale ou autre) qui est porteur de fonction symbolique, concerne tout ce qui va mener l'existence du bébé vers la révélation toujours plus fondamentale de la triadicité relationnelle (bébé, mère et père ou tiers) qui forme son environnement irréductible et premier, même lorsque cet état « lui échappe », dans les premiers temps de sa vie (et à vrai dire de sa gestation, et même de sa conception).

Ainsi, la loi anthropologique nous fait accéder à un ordre. Cet ordre établit une structure commune à l'espèce humaine, qui prend le visage d'une organisation sociale, culturelle, économique au sens large ; mais cet ordre implique également une structuration psychique, qui fait que le petit d'homme, au fil des rencontres de son entourage, va faire peu à peu son entrée dans l'ordre des siens — en faisant sien cet ordre. Toutes deux, structure sociale et structuration psychologique, ont le langage comme nœud qui les lie l'une à l'autre sans retour<sup>30</sup>.

---

<sup>27</sup> Ce terme, initialement, est emprunté au champ de la linguistique, et plus particulièrement à Ferdinand de Saussure dont le *Cours de linguistique générale* est l'œuvre sur laquelle les linguistes du Cercle de Prague, dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, fondèrent le structuralisme. Parmi eux, Roman Jakobson, futur ami de Lévi-Strauss. Cf. François Dosse, *Histoire du structuralisme*, 2 vol., Paris, La Découverte, 1992 (rééd. Paris, Librairie générale française, « Le Livre de poche, Biblio essais »).

<sup>28</sup> Ce qui est ici en jeu, c'est la fonction d'« échangeur universel », dont j'ai parlé dans la note **Erreur ! Signet non défini.**

<sup>29</sup> L'expression est de Hegel qui, l'emploie, il est vrai, dans un tout autre contexte, celui de l'ontologie. Mais l'éclairage du discours philosophique pourrait pousser fort loin notre discussion : si l'on estime que les sciences humaines constituent une enquête sur la construction et l'existence de cet être dans l'aire locale de l'espèce humaine, alors nul doute que l'étude des phénomènes précoces de l'existence du bébé a quelque chose à dire de l'être, et à apprendre de, et à, l'ontologie. Il n'est que de penser au titre, pas anodin, du livre de Bernard Golse : *L'être-bébé*, *op. cit.*

<sup>30</sup> « Sans retour » signifie que, toujours plus, le petit d'homme va entrer dans l'ordre des siens, qui va devenir le sien. Et si problème il y a, et plus précisément pathologie (autisme, psychose, etc.), il ne s'agit pas d'un retour en-deçà du langage, ni d'une absence de rapport du bébé au langage, mais d'une coprésence problématique de l'enfant au langage.

Mais comment accédons-nous au symbolique ? C'est, d'un point de vue anthropologique, toute l'importance de la genèse du petit d'homme, qui peut être étudiée d'un double point de vue. Le point de vue ethnologique étudie les codes sociaux et culturels, ainsi que la négociation de leur intégration par le petit être, selon les lois qui structurent la communauté (qu'elle soit proche : la famille, ou élargie : le groupe social, voire « abstraite » : l'ensemble culturel des valeurs, ensemble « noologique » comme l'appelle Edgar Morin<sup>31</sup>). Le point de vue psychologique (j'y inclus l'abord psychanalytique) étudie le fonctionnement psychique de l'intégration de ces lois qui structurent la réalité pour l'être humain en devenir : structuration de l'énergie psychique, formation de la personnalité en nouant ensemble, sous l'égide du moi, le réel extérieur du monde, le réel intérieur des instances préconsciente et surtout inconsciente, et la traduction supportable de l'énergie mobilisée par la confrontation à ces deux réels). La psychopathologie du bébé se situe en première ligne pour observer la psychogenèse réelle du petit d'homme.

## 2. Accès à la loi et au langage : l'apport « psy »

### a. *La Loi du Père, ou l'interdit d'être tout*

La psychanalyse a éclairé cet accès au symbolique, en théorisant les différents stades de la structuration du sujet inconscient et conscient ; cet accès a été thématiquement par une Loi, qui « redouble » les lois anthropologiques (c'est-à-dire qu'elle les fonde et qu'elle est toujours présente à travers elles) : la loi du Père.

Cette loi est au cœur de l'apparition du tiers dans la dyade mère-bébé, symbiose vitale et vécue comme fusionnelle par le nouveau-né. La fonction paternelle est d'imposer toujours plus de distinctivité, d'inter-dit, dans le vécu fusionnel que le bébé entretient avec l'être-environnement qui le nourrit, après l'avoir neuf mois durant totalement enveloppé, c'est-à-dire sa mère. Cette fonction tierce transmet les deux interdits édictés par les lois anthropologiques de l'inceste et du meurtre : impossibilité de régression à l'archaïque appartenance maternelle totale, impossibilité de tuer cette présence qui, elle aussi, polarise le désir de la mère. S'impose ainsi dans l'existence du bébé (puis, toujours plus, dans celle de l'enfant et de l'adulte qu'il ne cessera de devenir jusqu'à son dernier souffle) le signe d'un ordre : ordre de céder sur la toute-puissance imaginaire qui consiste à être tout, indéfiniment, pour la mère, cet être qui est tout pour moi, puisque c'est elle qui me donne ce qui me maintient en vie. Cet interdit prend l'évidence d'une « loi vitale », étant donné que c'est dans le développement de l'organisme que s'impose avant tout le grandissement, le changement des fonctions vitales, et donc l'éloignement toujours plus grand de la bulle perdue. Quant à l'interdit du meurtre, il prend la forme de la « loi de la réalité », la réalité qui s'impose, que nous ne sommes pas tout pour Elle, la mère. D'où deux adaptations tout aussi vitales, mais proprement humaines. La première est d'apprendre à signifier, dans la distance, les besoins de plus en plus subtils dans lesquels va se mettre en place la matrice de toute demande (cette mise en place s'opère à travers la dynamique des rapports entre énergie et représentation). La seconde adaptation consiste à renoncer à nier le tiers car, sinon, c'est forcément l'autre qui nous niera, et donc nous privera de vie : comme le remarque Lacan, il serait plus exact de décrire la « toute-puissance imaginaire » comme étant avant tout celle de l'autre, et non celle du bébé, qui quant à lui se vit dans un état d'impuissance radicale, de totale dépendance, donc en proie à une très

---

<sup>31</sup> Edgar Morin, *La Méthode, 4. Les Idées. Leur habitat, leur vie, leurs mœurs, leur organisation*, Paris, Le Seuil, 1991 (rééd. « Points Essais »).

grande angoisse. C'est sur la scène psychique que doit se déporter l'affrontement d'un tel effroi passif et actif tout à la fois, et là aussi dans une dynamique qui s'avère fondamentale pour la structuration de la subjectivité, en particulier à travers la logique du fantasme et dans la mise en place de la fonction « forclusive » (Lacan). Moyennant ce renoncement à outrepasser ces deux bornes de l'humanité, le petit d'homme est accueilli et intégré par les outils proprement humains, c'est-à-dire le langage et la chaleur du groupe, chaleur tant affective que culturelle ; et pour le petit, s'emparer d'eux, c'est à son tour les intégrer, les faire siens tout autant qu'il accepte d'être, vis-à-vis des visages qui ont porté et incarné les lois à son existence, « un des leurs » ; et au sein d'une telle communauté, sur fond de ces langage, règles et écoute qu'elle lui donne, il pourra articuler sa propre parole, dérouler sa propre existence, s'affirmer dans toute sa singularité subjective.

Revenons sur la portée de cette « loi du père ». Avant tout, rappelons qu'il s'agit d'une fonction : elle n'est pas la propriété exclusive des individus masculins, elle représente la présence de l'ordre social en tant qu'il vient s'inter-poser dans la relation immédiate entre le bébé et l'être-écosystème avec lequel il vient au monde dans une relation de symbiose. La mère, en tant que femme, participe donc de cette fonction symbolique au même titre que l'homme, ou que quiconque symbolise l'ordre social (pensons entre autres aux sociétés non-patriarcales). La loi du Père est l'interdit d'être tout, ou de se croire être tout pour l'autre dont nous ne saurions nous émanciper ; c'est un interdit qui, une fois que nous devenons un sujet aliéné à cette loi, nous autorise à ne plus seulement dépendre entièrement de l'autre, mais à entrer avec lui, puis avec « eux tous », dans un circuit d'échanges, de médiations, de paroles, d'actes, etc. : bref, tout ce qui va nous permettre d'articuler des demandes, des réponses, des interprétations auprès d'êtres qui, n'étant plus en symbiose avec nous, ne peuvent plus être les purs réceptacles de notre appel sans discussion, les répondants infaillibles à nos besoins vitaux, comme l'était la présence maternelle. Dès lors que notre monde a accepté de ne pas rester clos, de s'ouvrir, de se dé-totaliser, nous allons pouvoir nous ouvrir au monde. L'entrée dans le règne de l'ouvert se fait concomitamment à l'entrée dans le règne du « pas-tout » (Lacan), du « plus-tout ».

Cet accès à une logique qui comprend comment et pourquoi, dans l'existence, le rêve de l'identité et de la totalité se brise *et doit se briser*, est sans conteste l'un des apports majeurs du freudisme sur le plan de la connaissance de l'humain, mais aussi sur les plans de l'éthique et de la philosophie. Nous y retrouvons la ligne de fissure que j'ai soulignée plus haut concernant le sens, entre une approche positiviste et une approche métapsychologique. Au fond, pour reprendre un mot de Bernard Golse, l'enseignement profond de la psychanalyse se traduit par l'impératif, toujours actuel, de rester fidèle à « une métapsychologie de l'absence » (qu'il oppose aux dangers d'une « métapsychologie de la présence », qui « inspire subrepticement, et de manière affadissante, une certaine psychanalyse contemporaine dite développementale<sup>32</sup> »).

De son côté, dans l'impératif éthique de maintenir le désir hors de tous les réductionnismes, Jean Oury parle de la « logique du négatif » qui est à l'œuvre dans la pensée freudienne, puis lacanienne, du sujet. « Négatif » est alors à entendre en écho au « pas-tout » lacanien : il y a toujours quelque chose de retranché dans la totalité, même dans le plus grand des vécus de plénitude, quelque chose demeure toujours en manque. Ce concept de « négativité » est l'un des plus délicats à cerner en philosophie contemporaine, mais il s'agit d'un enjeu crucial. Vue la tendance actuelle des sciences « humaines » et de la gestion sociale, politique et économique

---

<sup>32</sup> Bernard Golse, *Du Corps à la pensée, op. cit.*, p.77.

desdits « humains », l'impératif de négativité nous rappelle à la préservation de leurs singularités, en particulier quand ces singularités sont en souffrance. Les enjeux les plus abstraits en apparence se fourrent dans la moindre de nos décisions quotidiennes.

### *b. Contre le figement des catégories et des êtres*

Cette négativité nous prévient contre le fléau de la notion de « normalité », qui ressort avec le plus d'acuité à travers le souci du pathologique, quand on a le souci des êtres qui connaissent des souffrances dans un tel accès au symbolique. Ce terme de « normalité » est un fléau, en plus d'être un leurre. D'un état serein, mais non quiet, à un état de souffrance, on ne passe que graduellement : rien n'assure de « barrières » ontologiques, réelles, entre les grands états cliniques que, pour des raisons de modélisation théorique, on ne cesse toutefois de distinguer, affiner et définir. L'effort théorique pour distinguer dans le réel des objets sur lesquels nous pouvons avoir un discours et une action, n'est pas obligatoirement condamné à devenir une croyance en l'existence réelle de ces « choses conceptuelles ». Pareille croyance aurait pour nom « réalisme », et nombre d'ouvrages dans le domaine du psychique comme de la biologie nous rappellent le devoir de lutter contre cette tentation<sup>33</sup>. Aussi les psychiatres que je convoquerai parlent-ils du « concept d'inconscient », et non de *l'inconscient* objectivement repérable. Tenir compte de cette négativité freudienne, c'est le gain majeur de la « logique du vague ».

## **D. Les enjeux pratiques et éthiques : instituer un milieu qui foment le désir**

### **1. La psychothérapie institutionnelle : l'institution accueille le sujet**

Respecter de la singularité du sens n'est pas une question de « bonne volonté », mais une question de mise en place de dispositifs et de structures accueillantes. Il s'agit d'instaurer un milieu travaillé en permanence par le symbolique, où peut circuler le désir, où on ne lui ferme pas la porte à chaque fois.

Cette impossibilité d'agir « immédiatement » sur le désir, sur le sens, débouche sur la conséquence suivante : c'est médiatement, c'est-à-dire au moyen de médiations, que l'on va pouvoir, non pas « attraper le désir par la queue », mais mettre en place des situations où du désir peut émerger à travers des demandes, ou du moins des bribes d'articulation dans le cas de pathologies psychotiques : à propos de ces dernières, Gisela Pankow parle de situations thérapeutiques où doivent pouvoir s'opérer des « greffes de transfert<sup>34</sup> ».

C'est qu'en effet, cette présence du désir ne se « décrète » pas, et on n'agit pas sur elle comme sur une capacité : il y a présence ou pas. Ce n'est que par l'instauration d'une certaine qualité d'accueil, de coprésence, que le désir peut ne pas être entravé dans sa délicate articulation avec les moyens dont dispose la personne pour « être là », à travers des postures, des paroles, des actes, des interactions, des silences... Alors, dans la mesure où la levée des entraves est assurée, un espace est ainsi dégagé, de façon précaire et jamais assurée, tant que faire se peut — c'est une tâche sans fin.

---

<sup>33</sup> On peut penser à ce propos à un ouvrage relativement récent, dans le champ de la biologie héréditaire et de l'immunologie : Jean-Jacques Kupiec, Pierre Sonigo, *Ni Dieu ni Gènes. Pour une autre histoire de l'hérédité*, Paris, Seuil, « Science ouverte », 2000.

<sup>34</sup> Cf., édités d'abord aux éditions Aubier Montaigne, puis repris chez Flammarion, « Champs » : Gisela Pankow, *L'Homme et sa psychose* (1969, 1993), *L'Être-là du schizophrène* (1981, 2006).

Et, sans que nul autre que le sujet puisse en décider, du désir peut émerger et s'articuler dans les structures symboliques, autour des objets quotidiens (objets dans le décor, objets d'action, de discussion, d'échanges, etc.) ; le sujet trouve, à travers eux, à s'intégrer au sein des « constellations » (Jean Oury) mises en place pour l'accueillir ; c'est ainsi que peut s'initier, un tant soit peu, ce qui relève de la « dialectique du désir et de la parole ».

Autrement dit, comment promouvoir un milieu où, certes, les identifications, les relations fines, transférentielles et contre-transférentielles, sont possibles et reconnues, mais où elles sont surtout en permanence travaillées, diversifiées, et constamment défigées ? Cet enjeu, c'est celui qui consiste à mettre en place un milieu « institutionnalisé », au sens que lui donne le mouvement de la « psychothérapie institutionnelle<sup>35</sup> ».

Puisque je m'y référerai souvent, faisons une brève parenthèse sur ce mouvement, né autour du psychiatre catalan François Tosquelles à l'hôpital de Saint-Alban, et du psychiatre Jean Oury à la clinique de La Borde — et d'autres. Au-delà de son existence propre, ce mouvement a représenté l'un des tout principaux moteurs des progrès psychiatriques de l'après-guerre (autour en particulier de la question du « secteur »). On peut grossièrement résumer le point de départ de ce mouvement, qui a profondément et radicalement transformé l'hôpital psychiatrique français, ainsi : soigner l'hôpital est aussi important que soigner les malades, comme l'affirmait déjà le psychiatre allemand Herman Simon ; l'aliénation sociale et l'aliénation à la folie s'articulent et doivent être en permanence reliées, analysées et traitées dans la matérialité des situations quotidiennes. Cette analyse du milieu vise à empêcher qu'il ne se fige est aussi appelée « analyse institutionnelle » (Tosquelles) : elle représente un effort permanent, théorique et pratique, l'action de base de toute psychothérapie institutionnelle. Prennent part à cette analyse tous les sujets qui agissent dans ce milieu : autre façon de dire que la distinction statutaire soignant/soigné, médecins/infirmiers/éducateurs, autres « barrières » qui semble pourtant aller de soi, tombent pour laisser place à la pertinence et l'investissement que chacune ou chacun peut mettre dans une fonction de la « machine du quotidien ».

La logique « institutionnelle » au sens où l'entendent François Tosquelles, Jean Oury et Pierre Delion, désigne l'instauration d'un milieu qui réponde à l'impératif d'introduire du symbolique et du tiers médiateur dans un groupe. Faisons encore appel à la pédagogie institutionnelle pour donner la définition la plus simple de ce qu'est une institution :

Qu'entendons-nous par « institutions » ? La simple règle qui permet d'utiliser le savon sans se quereller est déjà une institution. L'ensemble des règles qui déterminent « ce qui se fait et ce qui ne se fait pas » en tel lieu, à tel moment, ce que nous appelons « les lois de la classe », en sont une autre.

Mais nous appelons aussi « institution » ce que nous instituons : la définition des lieux, des moments, des statuts de chacun suivant son niveau de comportement, c'est-à-dire selon ses possibilités, les fonctions (services, postes, responsabilités), les rôles (présidence, secrétariat), les diverses réunions (chefs d'équipe, classes de niveau, etc...), les rites qui en assurent l'efficacité, etc...<sup>36</sup>

---

<sup>35</sup> En ce qui concerne ce mouvement, et la place qu'il occupe dans l'histoire de la psychiatrie au XX<sup>e</sup> siècle (même quand cette place est peu perçue par le grand public, voire par le monde psychanalytique), voir Patrick Coupechoux, *Un monde de fous, op. cit.*, p.89sq. Plus récent et plus précis, on peut désormais se référer à l'ouvrage d'Olivier Apprill, *Une révolution psychiatrique. Le moment GTPSI (1960-1966), op. cit.*

<sup>36</sup> Fernand Oury, Aida Vasquez, *Vers une pédagogie institutionnelle*, Paris, François Maspero, « Textes à l'appui », 1967, p.81-82.

L'institution ainsi entendue n'est donc pas à confondre immédiatement avec les « règles imposées par la société » ; elle est loin de faire de ce concept l'équivalent de ce que l'on entend habituellement par les « institutions » sociales, figeantes et autoritaires. Ce sens habituel désigne plutôt les logiques hiérarchiques et surmoïques des « établissements ». Au contraire, cette conception de l'institution est à rattacher, encore une fois, à la dimension neutre, anthropologique, de la Loi symbolique.

L'homogénéité entre la psychothérapie institutionnelle et l'approche du langage développée jusqu'ici est, on le voit, totale. Ainsi, une boucle s'opère entre la dimension anthropologique de l'approche « psychanalytique », par le désir, et la dimension pratique, clinique, voire politique, de l'institutionnalisation d'un milieu.

Comment définir alors ce qui éclot dans un tel milieu ?

## 2. Un milieu singulier, culturel et analysé : une praxis

Naît alors un milieu dans lequel peuvent être accueillis des sujets en souffrance profonde, et où la qualité de vie et d'organisation symbolique permette de « greffer de l'ouvert » (Jean Oury), de remettre du mouvement, du passage, dans des pathologies marquées précisément par l'enfermement permanent du sujet dans un réel dont ils n'arrivent pas à se dégager. Peuvent s'opérer des « greffes de transfert », afin que puisse se déployer ce qu'Oury appelle un « transfert dissocié », c'est-à-dire un type de transfert qui agisse en-deçà de la relation individuelle et personnelle, celle de la cure psychanalytique duelle, laquelle nécessite déjà un type de structuration relationnelle qui, justement, fait défaut aux psychotiques. Ce qui permet cette finesse et cette efficacité du milieu, se loge radicalement dans la qualité des lois qui structurent les relations entre sujets et le passage entre les lieux et les moments de vie. Greffer de l'ouvert s'opère dans le mouvement même de structuration du milieu et, donc, également dans la qualité de présence des sujets qui entrent dans le tissu relationnel et institutionnel de ce milieu.

Il importe de voir que la logique permettant de tenir compte de la singularité du sujet est la même que celle qui préside à l'instauration du milieu : cette continuité théorique entre singularité subjective et institutionnalisation est très importante. C'est à *partir* du sujet présent dans le milieu que l'on structure ce milieu : à aucun moment, on ne « plaque » une structure morte, abstraite, *sans sens*, sur des situations subjectives qu'ainsi, on écraserait. L'accueil éthique véritable du sujet par un milieu symboliquement structuré, c'est cela : fomenteur un effort permanent de structuration de notre faire commun, de notre vivre-ensemble à partir de « ce qui arrive ». Cet accueil donne donc un visage unique à tout lieu de vie. Les conséquences sont que chaque milieu crée sa propre « culture », dans laquelle le sujet va trouver des repères, des langues possibles (et plus le milieu sera riche et ouvert, plus ces langues seront potentiellement nombreuses) : grâce au support de ces langues, chaque sujet va articuler son, ses discours. Ces discours porteront une parole (dialectique existentielle de la demande, dans laquelle chaque sujet déploie son devenir) ; mais en retour, ces paroles viendront travailler les « langues » du groupe, ces langues vivantes qui font que les cultures vives s'enrichissent de toujours plus d'outils pour dire et interpréter la diversité et la pluralité du monde. Bref, nous sommes tatoués de la culture à laquelle nous appartenons ; mais cette culture est, elle, substantiellement imprégnée de notre passage et de notre marque. Ce constat n'existe pas seulement à l'échelle macrosociale, mais concerne tout groupe humain ; cette « dialectique de la culture » (pour reprendre une expression des philosophes

Horkeimer et Adorno<sup>37</sup>) marque, pour reprendre un terme déjà employé, le « régime de fonctionnement » de toute société humaine vive.

Comme avec le sens, le risque existe que le régime culturel d'un milieu, c'est-à-dire sa qualité, « rétrograde ». C'est ce qui arrive lorsque notre passage et notre parole singuliers n'agissent plus sur la culture qui nous intègre, c'est-à-dire lorsque nous n'en sommes plus les sujets vifs, mais seulement les agents particuliers, les individus stéréotypés, les cas de lois générales aveugles à « ce que nous *pourrions* être *par ailleurs* » (cf. l'emploi du mot « type » dans le texte de Michel Balat). Pensez à ce que peut devenir une classe primaire quand les enfants sont alignés en rang d'oignons, ne peuvent parler que quand on le leur demande, et afin de répondre dans des limites qui leur sont imposées d'avance. Pensez à ce que peut devenir un travail quand la hiérarchie et la division des tâches gangrène un bureau, un atelier, une usine... Face à ce danger de désembrayage de la culture sur le désir, de figement dans des aliénations imaginaires et dans une doxa plus ou moins surmoïque, la réponse de la psychothérapie institutionnelle tient dans le permanent impératif d'une *analyse institutionnelle*, qui concerne chaque sujet du groupe. Dans la classe, l'analyse concerne aussi et avant tout les enfants, lors par exemple du Conseil de classe ; dans l'hôpital psychiatrique, les fous autant que les soi-disant non-fous. Sans cela, pas besoin de parler de culture, de sujet, de désir — et encore moins de psychothérapie institutionnelle.

Une dernière conséquence de la relation sujet/milieu nous permettra de boucler le circuit lancé au début de ce chapitre par la question du sens. Pour que les sujets soient véritablement accueillis par le milieu, il faut que ce milieu soit un lieu où ces sujets ont une part agissante, responsable et libre. Autrement dit, il faut que les sujets soient non pas dans une situation d'application ou de contention, mais dans une situation où ils participent à la création d'une valeur commune : une valeur commune qui donne du sens au fait d'être là. Bref, le sens est une dimension qui à la fois est singulière, peut être travaillée collectivement, et dont peut s'échanger la valeur que nous lui accordons, la valeur de ce par quoi nous exprimons cette joie vive de « savoir ce qu'on fait là ».

Reprenons les trois points que je viens de relever. Lorsque l'on considère un tel regroupement de sujets qui travaillent à créer une valeur dont personne ne décide à leur place, dont ils demeurent les véritables sujets, les maîtres autant que les producteurs ; lorsque cette création groupale se structure en un milieu vivant fomentant à la fois du désir singulier et une vie culturelle en permanente métamorphose ; lorsque, enfin, un effort permanent d'analyse institutionnelle de la situation empêche cette dernière de se figer en identitarisme culturel ou en établissement pathogène : alors on a à faire à un concept précis, une praxis.

La question est alors : qu'est-ce qu'une praxis psychothérapeutique ?

### 3. Linguistique, sémiotique et clinique

Une boucle se fait entre les différents fils que l'on va ici tisser : psychanalyse, sémiotique et clinique. Cette boucle est logique.

La sémiotique aux yeux d'un Delion a pour avantage de dépasser la seule psychologie pour d'emblée se situer au niveau d'une compréhension qui puisse à la fois tenir compte et de la psyché, et de la structuration des interactions entre parents et enfants, et de l'organisation « institutionnelle » des équipes thérapeutiques qui se structurent et agissent *autour* de la

---

<sup>37</sup> Max Horkheimer, Theodor W. Adorno, *La Dialectique de la raison. Fragments philosophiques*, Paris, Gallimard, « Tel », 1974 (édition étasunienne, 1944).

singularité de l'enfant. La sémiotique intègre ainsi dans sa vision des choses toutes les dimensions qui entrent en jeu dans la praxis thérapeutique.

Nous sommes des êtres de langage, des « parlêtres » comme dirait Lacan : tous nos actes sont des actes de langage (il se glisse de la signification dans *tous* nos gestes, aussi hasardeux soient-ils), tous nos actes sont des langages (ils relèvent plus ou moins de codes, des plus animaux aux plus culturels), tous nos actes sont langage (sinon, ce ne seraient que des mouvements mécaniques ou biologiques). Si l'on veut mener une analyse du langage qui soit fidèle à son objet, c'est-à-dire à nous, humains, il ne faut pas seulement traiter du langage des mots, ou de ce qui tient lieu de mots dans nos autres langages (les signes au sens large). La profonde homogénéité entre notre existence et le recours au langage n'est pas linguistique, elle est logique ; comme nous sommes tissés de langage, cette logique sera une logique des signes : une *sémiotique*<sup>38</sup>. L'horizon de cette sémiotique, c'est de pouvoir relier les domaines de la parole, de l'agir et de l'être humain.

C'est pourquoi des psychiatres et psychanalystes comme Michel Balat, Jean Oury, Pierre Delion, et d'autres y trouvent un allié puissant, pouvant enfin considérer tout ensemble l'analyse profonde de la *possibilité de signifier*, qui est présente même dans le plus « réussi » des autismes (G. Haag), la possibilité de réintégrer cette éventualité d'un dire dans une *volonté de l'interpréter* (de la part des parents, de l'équipe thérapeutique), et finalement de retisser le tout en une *volonté de signifier*, dont le sujet lui-même redeviendrait maître, enfin, parce qu'il a réintégré en lui la commune condition des autres, celle de pouvoir *faire signe*. « Faire signe », cette fonction primordiale de la part des parents et de l'équipe thérapeutique autour de l'enfant, redevient de l'ordre du possible pour lui : initialement destinataire de ce « faire signe », il en est finalement promu le sujet.

#### 4. Sémiotique peircienne et psychothérapie institutionnelle : premiers rapprochements

En disant cela, on peut déjà repérer des homologues avec la conception de l'efficacité thérapeutique telle que, mi-lacanienne mi- « psychothérapie institutionnelle », elle supporte la praxis de Balat, Delion et d'autres.

Tout d'abord, l'efficace de la fonction thérapeutique doit en permanence travailler à se défaire de toutes les réductions imaginaires qui la menacent. La gymnastique permanente de l'artisan de la folie (et de l'humain) consiste à distinguer statut, rôle et fonction : ce n'est pas le rôle que l'on croit jouer (dimension imaginaire) qui agit véritablement, et ce n'est évidemment pas le statut social « autorisant » ce rôle (dimension doxique et hiérarchique) qui fixera cette fonction : cette fonction agit de façon sous-jacente à la structuration des échanges dans un milieu, elle agit en-deçà des apparences, *en-deçà des mots*, c'est-à-dire en-deçà de notre maîtrise consciente supposée. Cela ne signifie pas qu'il ne faille pas maintenir un permanent effort conscient de mise en place d'un milieu : l'effort doit être fait pour « institutionnaliser » les échanges et les modes de vie et de travail dans un secteur, une clinique, ou dans tout groupe de vie ou de travail, et surtout, cet effort d'institutionnalisation doit lui-même faire en permanence l'objet d'une « analyse institutionnelle », pour reprendre le terme de François Tosquelles : l'institutionnalisation est la construction, dans la concrétude quotidienne, d'une structuration des échanges. Mais cet édifice ne vaut pas en soi, il ne vaut que pour ce qu'il suscite, et permet de déclencher, à un niveau

---

<sup>38</sup> On peut se rappeler à cet égard que *logos* est la racine grecque commune aux champs sémantiques de la parole et de la pensée dans l'ensemble des langues romanes et anglo-saxonnes.

qu'Oury nomme « la sous-jacence », et qui est le véritable lieu où agit l'efficacité thérapeutique ; niveau qui, son nom l'indique, ne peut pas être « objectivé », rendu apparent, et qu'on ne peut donc atteindre que de façon indirecte ; or la seule façon indirecte, « non transitive », de « parler de quelque chose sans en parler », c'est de l'analyser : travail symbolique qui consiste non pas à « mettre une signification sur » cette chose, mais à la structurer pour la faire exister toujours plus finement, toujours plus véritablement.

Le dispositif institutionnalisation du milieu/analyse institutionnelle apparaît comme la relève praxique (et non l'application !) de la conception lacanienne de l'interprétation : mettre en place un milieu thérapeutique, c'est faire en sorte que, dans ce milieu, chaque personne, dans sa singularité, puisse trouver autant d'occasion d'une « rencontre » avec quelque chose — jamais prévisible — qui vienne « déchaîner la vérité », c'est-à-dire l'aide à rebrancher son désir avec la dimension de la parole, de l'existence, du sens à être-là. Surtout, la fonction qui agit est à hauteur du milieu : ce peut être un individu humain, ce peut être un psychiatre, mais ce peut être n'importe quelle personne pour peu qu'elle soit présente (une telle hypothèse est rendue de plus en plus impossible de par le compartimentage des statuts que connaît l'organisation médico-sociale), et surtout, dans le cas des psychotiques plus encore que dans le cas des névroses, ce peut être quelque chose d'irréductible à une individualité repérable et humaine (une ambiance, un objet, un « bout » de quelque chose) : le milieu doit être aussi riche que possible de tels « petits bouts de présence », en sachant que ce n'est pas, en lui-même, ce petit bout, cet « individu », qui est la raison objective d'une amélioration psychique, mais le fait qu'il soit intégré dans la structure d'ensemble du milieu, dans son ambiance, dans son éthique, dans sa logique.

Cela ne signifie pas que tel regard, tel échange, tel rayon de soleil ne vaille rien, soit anonyme et remplaçable : au contraire, une singularité irréductible se révèle lors d'une rencontre, s'inscrit et fait trace, fait événement ; mais c'est dans la reprise possible de cet événement que réside l'action thérapeutique : si cet événement survient dans un milieu riche où il ne va pas rester un hapax, retournant ainsi dans l'indistingué d'une goutte dans l'océan, le sujet va pouvoir le réinvestir ailleurs, greffer sur la signifiante de ce bouleversement d'autres signifiants issus d'autres lieux du milieu, bref redéployer une existence, une parole, à partir de ce « petit bout » — tout l'édifice thérapeutique, qui inclut certes toute la batterie médicale et « psy », déborde bien plus largement et concerne la vie sociale, les différentes possibilités d'action et d'échange, la liberté qu'a le sujet de choisir telle ou telle pratique qui pourra embrayer au plus près avec ce bout de désir qui, soudain, s'est réenclenché dans son existence. Pour qu'une telle efficacité advienne, le milieu doit être tout sauf stéréotypé, et il ne suffit pas de prévoir un grand nombre d'occupations, d'ateliers, etc. pour les malades, c'est-à-dire à leur place : c'est une organisation coopérative, collective, où le fou peut ne pas être que fou, mais aussi coopérer à l'organisation de sa propre existence. Comme tout un chacun, qu'il est aussi — il est un être singulier, pas seulement un « type-fou ».

Autrement dit, ce qui agit dans la praxis psychiatrique, sans cesser de concerner le sujet singulier, agit à hauteur du milieu lui-même. Théorie sémiotique et théorie de la praxis sont des abords de l'humain où la notion « d'individu » est ainsi totalement remise en question — ce qui n'implique pas d'annuler la notion de sujet. Et on le verra, la notion de signe, l'efficacité de ses catégories, la présence de ses différents pôles, rendent compte de la logique d'ensemble de la praxis, autant que de ses différentes régions : la présence sémiotique ne se limite pas aux signes « habituels », à la surface des échanges, tout milieu est sémiotique. Dire qu'une praxis est un lieu de langage ne se limite pas à affirmer qu'elle est un lieu de signes, un lieu où on aide les individus à mieux échanger des signes et donc à mieux maîtriser l'usage des codes, mais un lieu de signe,

travaillé par la dimension du signe : un milieu symbolique — par où nous retrouvons, au cœur de la praxis psychiatrique de la psychothérapie institutionnelle, l'articulation entre psychanalyse et anthropologie. La « relation triadique », comme le dit la tradition, et comme le reprend Delion dans son texte sur les trois fonctions soignantes, intègre ce qu'on appelle les « conditions », le « contexte », dans la formation du signe lui-même.

Maintenant rappelé le cadre concret de la praxis psychiatrique, il est possible de donner quelques précisions sur cette logique que Balat propose de lire à l'œuvre dans la psyché comme dans l'institution, cette « logique du vague<sup>39</sup> » qui n'a, malgré son nom, rien de flou.

---

<sup>39</sup> À cet égard, mon propos doit ici rendre compte d'une autre dette, indirecte, mais cruciale : comme pour beaucoup de gens de ma génération, ma lecture du réel doit beaucoup à l'impact d'un grand livre, celui de Christiane Chauviré, *Peirce et la Signification. Introduction à la logique du vague*, Paris, Puf, « Philosophie d'aujourd'hui », 1995. On peut dire que, par son seul titre, cet ouvrage a redonné tout son lustre, dans le champ des sciences humaines, à ce « vague » dont le présent manuscrit se veut une permanente « défense et illustration ». Je tiens par ailleurs à préciser que Jean Oury lui-même, sur les conseils sans doute de Balat, était un lecteur attentif de ce livre, qu'il recommanda ainsi en 1995, dans son Séminaire de Sainte-Anne, à une époque où il se livra à la refonte profonde des catégories de la psychothérapie institutionnelle à la lumière de la logique peircienne.

## Excursus du côté de chez Balat. Quelques généralités baignées d'un vague croissant

Un « bon cours » aurait dû commencer par là : une brève présentation des fondements logiques de la sémiotique peircienne, avant toute extrapolation à d'autres domaines<sup>40</sup>. Mais si la fidélité épistémologique va au point de vue pratique, la logique immanente ne convoque les concepts d'analyse qu'à leur rencontre avec un objet. Tel est le régime praxique, dont la logique première, ultimement intégratrice, pose la praxis dans sa singularité et non son arraisonnement par quelque universalité, par quelque « généralité ». Mais ce disant, je viens déjà, sans l'annoncer, d'entrer dans le vif de ce que Balat et Delion ont, de la sémiotique peircienne, pleinement déployé pour le compte de leur praxis.

### A. Logique du général et déduction

Pensée du général et pensée du singulier sont indissociables dans la logique du signe.

[Nous sommes] un signe en quête de la *définition* de son objet. Diverses facultés sont donc là à l'œuvre qui concernent le monde des signes, notre familiarité avec lui et notre savoir sur lui. Il ne fait de doute pour personne que la familiarité est vague, plutôt indéfinie, ouverte, là où le savoir est général, donc relativement indéterminé, auto-suffisant à chaque instant, donc clos. Sommes-nous alors condamnés à aller du vague au général et vice-versa, c'est-à-dire de l'indéfini à l'indéterminé, et de l'indéterminé à l'indéfini<sup>41</sup> ?

Ce sont deux états de la pensée, le général et le vague, qui ne s'annulent pas l'un l'autre, mais dont chacun représente un moment indispensable pour la vie du signe, c'est-à-dire la sémiose. Or c'est cette sémiose qui constitue l'objet propre de la sémiotique : le signe est le concept abstrait dont la dynamique, et l'opération, constituent véritablement la vie pragmatique de la logique et de son être, l'homme-signe.

La logique générale est celle que les scolastiques médiévaux, que Peirce a beaucoup médités, appelaient l'universel. Une loi est établie, qui peut s'appliquer à tout sujet. Il s'agit d'un principe universel dont chacun des individus entrant sous son régime est considéré comme un cas particulier. La loi générale est atteinte sous la forme de ce que Peirce appelle aussi une « habitude », c'est-à-dire une pensée qui prend sous sa régularité tous les points qui constituent le réel. Il y a donc une continuité, sous le jour que cette loi permet de jeter sur le réel. Cette continuité se lit à travers la pluralité de chacun des individus repérables, lesquels sont là comme autant de réalités obéissant à la loi générale tout en l'actualisant selon leurs spécificités, leurs caractéristiques, les circonstances, etc.

La loi générale permet d'organiser des déductions. Par « déduction », il faut entendre le règne du général sur le particulier. Entre autres conséquences, il faut noter que ce qu'on appelle « induction », c'est-à-dire la construction d'une loi générale à partir de cas particuliers, est un type de raisonnement dont Peirce rejette l'autonomie. D'une accumulation de particuliers, on ne peut construire un universel : toujours, pour un tel saut, vient s'adjoindre un autre savoir, une autre généralité.

---

<sup>40</sup> Les propos rassemblés ici ne prétendent pas à une rigueur de logicien, mais à la courte-échelle faite par un sémioticien autodidacte qui a lui-même tenté de grimper quelques petites hauteurs de la grande complexité de la pensée peircienne.

<sup>41</sup> Balat, *Psychanalyse, logique, éveil de coma, op. cit.*, p.3.

(...) en aucune circonstance, quelle qu'elle soit, l'induction ne peut établir l'exactitude ni l'exactitude approximative d'une proposition strictement universelle, ni qu'une série donnée d'événements phénoménaux soit, à proprement parler, générale (représentant par conséquent une classe possiblement infinie), ni même qu'elle soit approximativement générale. De telles propositions (...) doivent ou être totalement injustifiées, ou avoir leur justification dans d'autres sources que l'observation et l'expérience. (...) ainsi elle n'aurait pas besoin d'être un jugement *a priori*<sup>42</sup>.

Par cette logique générale, le réel est dit et entendu sous un jour totalement régulé. Et en un sens (seulement !), on peut dire que c'est à cela que tend tout le trajet des signes que l'on suivra au fil du schéma que propose Delion, y compris pour ces « signes clandestins » dont il fait le pari que, au cœur de toute souffrance autistique ou psychotique, les sujets en sont les porteurs : faire advenir la parole à une pleine maîtrise du rapport présent au réel, et avec une puissance telle que le futur sera (suffisamment) maîtrisable par une telle parole, ou qu'à tout le moins le sujet pourra y advenir avec une relative confiance dans son ouverture sémiotique à l'imprévu.

Mais, même si la loi universelle, une fois établie, vaut pour un regard plus pérenne que le changement permanent du devenir, c'est-à-dire un regard qui englobe même les différentes époques du temps, pourtant la logique générale n'existe pas de toute éternité. Non seulement elle se construit, et ce chemin constitue précisément l'objet précis de l'enquête pragmatique, ou « pragmaticiste » comme la nomme Peirce. Mais encore, et surtout, ce chemin n'est pas lui-même régi par une logique générale. C'est ici que s'articule une autre logique : celle qui permet qu'émerge, dans l'univers du discours<sup>43</sup>, une loi nouvelle, qui ne peut donc être déduite, et que l'on ne peut légitimement dire « induite » par une simple accumulation d'occurrences particulières.

## B. Logique du vague et abduction

Cette logique de l'émergence n'a pas pour proposition la déduction, mais l'abduction, c'est-à-dire une hypothèse qui « ouvre » l'univers. Une hypothèse abductive n'a pas pour but d'être infirmée ni confirmée : peut importe qu'elle soit vraie ou fausse (cela, c'est ce qui régit la logique universelle) : son critère de validité propre est qu'elle puisse ouvrir la voie à une possibilité de réponse, quelle qu'elle soit. Laisser suffisamment d'espace pour que soit autorisé à l'être de progresser dans sa propre affirmation, jusqu'à ce que le savoir sur cette loi devienne certain : il faut du temps, de l'espace, libres tous deux de toute détermination générale a priori, afin qu'une telle loi ait les conditions suffisantes pour poser son train de conséquences dans l'univers de discours, et y laisser s'inscrire de quoi faire la preuve (ou non) de sa législation propre, de sa généralité en puissance. Cette logique ouvrante, abductive, qui suspend l'a priori de la prédication universelle, c'est ce que Peirce nomme le « vague » :

---

<sup>42</sup> « Universel », *Les textes logiques de C.S. Peirce du Dictionnaire de J.M. Baldwin*, traduction de Michel Balat, Gérard Deledalle, Janice Deledalle-Rhodes, Nîmes, Champ social Éditions, Essais, 2007, p.200. Cette notice fut rédigée par Peirce pour le *Dictionnaire* de J. M. Baldwin, au tout début du XX<sup>e</sup> siècle, et que je cite dans sa traduction française par Balat lui-même. Cette question, qui sort de l'objet proprement dit de ce séminaire, sera reprise de façon ponctuelle : cf. *infra*, note **Erreur ! Signet non défini.**, p.91.

<sup>43</sup> Par « univers », c'est-à-dire « univers du discours », il faut entendre l'« environnement commun du locuteur et de l'interlocuteur » que Peirce définit ainsi : « Dans toute proposition, les circonstances de son énonciation montrent qu'elle se rapporte à quelque collection d'individus ou de possibilités, qui ne peuvent être décrites de manière adéquate, mais qui peuvent seulement être indiquées comme quelque chose qui est connu à la fois du locuteur et de l'interlocuteur. » (*Les textes logiques de C.S. Peirce du Dictionnaire de J.M. Baldwin, op. cit.*, p.196.)

Une proposition est vague lorsqu'il y a des états de choses possibles concernant lesquels il est intrinsèquement incertain que, eussent-ils été envisagés par l'énonciateur, celui-ci les eût considérés comme exclus ou admis par la proposition. Par 'intrinsèquement incertain' nous n'entendons pas incertain à cause de quelque ignorance de la part de l'interprète, mais incertain parce que les habitudes de langage de l'énonciateur étaient indéterminées ; si bien qu'un jour il considérerait la proposition comme excluant ces états de choses, et un autre jour comme les admettant. Cependant ceci doit être compris comme se rapportant à ce qui pourrait être *déduit* d'une parfaite connaissance de son état d'esprit ; car c'est précisément parce que ces questions ne se sont jamais présentées, ou ne se sont présentées que rarement, que son habitude est restée indéterminée<sup>44</sup>.

Toute loi générale réellement effective n'aura eu de chance d'advenir à l'existence que dans l'essai, dans la patiente action d'une hypothèse abductive, maintien décisive d'une ouverture de l'espace logique à ce qui de prime abord semble contingent, qui se refuse à se faire traiter comme particulier d'une loi déjà dominante. Le seul risque qu'encourt ce maintien est de ne rien faire advenir : risque à prendre pour que, au contraire, il puisse s'avérer décisif dans le cas où naîtrait grâce à cette abduction une législation nouvelle que rien, dans l'ordre établi des choses, n'attendait<sup>45</sup>.

La « logique du vague » résonne, dans ce séminaire, et sous l'influence de son objet d'enquête, comme la maître-mot d'où tout découle. Qu'accueille la proposition abductive et la prise en compte du vague comme caractéristique essentielle de ce qui se présente ? Le vide, vide de détermination a priori. Vide qui, Balat le rappelle, a pour origine le *vagum* latin, mais qui peut tout autant trouver des échos dans d'autres termes : l'imprévu, le hasard, le contingent, le négatif<sup>46</sup>, etc. Bref, tout ce qui, au regard de l'organisation sociopolitique de l'humain, entre sous le terme de désir inconscient. L'hypothèse abductive ouvre un pari qui cherche seulement à ne pas « refermer des portes » trop tôt et à renfermer toujours plus l'enfant autiste, le schizophrène ou le psychotique dans leur tragique carapace.

### C. L'art des généralités

Qu'entendre par une « loi générale » ? Ce peut être trois choses.

Tout d'abord, ce peut être l'accès à une pleine maîtrise subjective de sa propre parole : en termes lacaniens, c'est un « aboutissement » du défilé du désir dans la dialectique du langage, qui mène le sujet dans une situation de dynamique existentielle — dont la structure correspond alors à ce que Lacan a théorisé comme « discours du maître ». Cette généralité constitue ce à quoi doit tendre toute thérapie, comme plein essor sémiotique d'une singularité, qu'elle soit personnelle ou groupale. En ce qui concerne les deux cas emblématiques sur lesquels s'appuie notre séminaire, c'est la pleine intégration par le bébé de la fonction interprétante qui, en-deçà des premières inscriptions psychiques, est pris en charge par son entourage ; la généralité constitue ce point auquel l'accueil de l'enfant autiste par l'équipe doit pouvoir mener la parole souffrante, souvent bloquée dans le passage à l'acte destructeur, lorsque l'écoute et le travail collectif permet de la transformer en un acting out, en une structure pouvant entrer dans une dynamique

<sup>44</sup> Peirce, « Vague », *Les textes logiques de C.S. Peirce du Dictionnaire de J.M. Baldwin, op. cit.*, p.200.

<sup>45</sup> Rien, sinon son propre réel qui pourtant la précède moins qu'il ne prendra corps par son déchaînement. Alain Badiou, en philosophe, appelle cela un événement ; et penser la procédure de fidélité à ce qui, de cette déchirure du temps hérité et de l'espace installé, a pu se révéler comme porteur d'une vérité, voilà qui s'appelle l'éthique, construction d'une subjectivité, qu'elle soit amoureuse, artistique, scientifique ou politique — nous y reviendrons en toute fin d'ouvrage (cf. *infra*, p.185sq.). Cf. *L'Être et l'Événement, op. cit.*

<sup>46</sup> En particulier, pour situer l'urgence à tenir bon sur ces termes, je renvoie surtout *infra*, aux p.128sq. et 196sq.

d'interprétation, de déchaînement, pour pouvoir pleinement dire ce qui sinon demeure à l'état d'angoisse rentrée, fourrée, purulente. Cette généralité-là, c'est ce qu'en anthropologie structurale, et dans la théorie lacanienne, on appelle le symbolique, c'est-à-dire cette faculté qui fait du sujet le maître en son domaine. Cette généralité bâtit la singularité dans son autonomie.

C'est pour cela que généralité et singularité ne peuvent se penser de façon disjointe. Un être singulier ne peut être mis sous le signe d'aucune loi générale déjà existante, et cependant il n'est pas sans loi. Il porte en lui sa propre loi, à la différence de l'être particulier, qui dépend d'un régime général qui l'intègre et le comprend. Cette loi est « grosse » d'une généralité à laquelle il faut laisser l'espace de se « signifier », de devenir pleinement signe, pleine « habitude de pensée ». Une singularité n'a de chance de paraître que si elle est situable, de façon toute négative, par rapport à la continuité de l'univers du discours, régi par une généralité. Quel est le visage de la singularité ? Celui d'une discontinuité dans une loi générale :

[Est appelé singulier] un point singulier sur un continuum est un point dont les propriétés diffèrent de celles de tous les autres points de la proximité, de manière à constituer une discontinuité sous un aspect<sup>47</sup>.

Mais cette discontinuité n'est pas pure rupture, à jamais dé faite de tout rapport avec dans quoi elle instaure une rupture : au contraire, l'établir comme singularité, c'est parier (abductivement) qu'elle tient en elle-même sa propre possibilité d'instaurer une continuité nouvelle — une continuité rénovée de l'univers de discours. On le voit, tout le péril consiste à maintenir l'abord négatif de la singularité par le rapport à une généralité : il faut éviter le double écueil, soit que cet abord perde le rapport à la généralité précédente et future, auquel cas on sombre dans l'anomie qui ruine toute valeur, soit que cet abord châtre la singularité et la réduise à l'approximation d'une particularité, auquel cas on méconnaît ce qui précisément dépasse de la loi et peut défiger sa généralité.

Ce danger de tuer la singularité est réel. En effet, une loi générale peut aussi être, deuxième possibilité, un régime beaucoup plus annexionniste par rapport au réel que ce que nous venons de décrire : une certaine généralité fait du réel un donné dont on ne traitera a priori les différents individus que comme des cas particuliers. C'est abraser tout ce qui, parce que non prévu dans les grilles qui régissent objectivement le réel selon des normes hors de toute manipulation subjective ou collective, n'aura jamais voix au chapitre. C'est rejeter le contingent à l'anomie des marges, à la contention, à l'extinction (comme on le dit d'un être qui se meurt par manque de branchement sur du vivant, ou d'un feu qu'on étouffe). Alors, on est dans une perversion de la logique du général : une logique qui, toute puissante, serait disjointe de la précarité du vague, de l'injonction à l'ouvert que réinstaure sans cesse l'inconfortable, l'embarrassante<sup>48</sup> hypothèse abductive. C'est là ce que j'appellerai plus loin la pathologie de la tiercéité pure<sup>49</sup>. Face à une telle dérive, dont on peut voir depuis plusieurs décennies la domination croissante dans notre univers, tenir la position en faveur du vague plutôt que du général correspond, dans le quotidien des praxis où il est question du sujet humain, des pratiques contingentes et de l'inconscient psychique, à la plus difficile et cependant la plus nécessaire des tâches.

---

<sup>47</sup> Article « Singulier (individuel) », in *Les textes logiques de C.S. Peirce du Dictionnaire de J.M. Baldwin, op. cit.*, p.152. (Notons qu'ici, Peirce donne la définition d'un point singulier précisément en mathématique.)

<sup>48</sup> J'entends ce terme d'« embarrass » au sens où Lacan le situe dans son tableau à neuf cases avec lequel il commente *Inhibition, symptôme, angoisse* de Freud (cf. Lacan *Séminaire Livre X, L'Angoisse. 1962-1963*, édition de Michel Roussan, p.62sq., séance du 19 décembre 1962 et suivantes.)

<sup>49</sup> Cf. *infra*, p.100 et 127sq.

Car enfin, la généralité peut désigner une troisième fonction : celle qui, précisément, fonde notre aptitude à être ouvert à l'imprévu, au contingent, à la « surprise ». On verra même que c'est avant tout cela qui définit la tiercéité, et qu'ainsi on peut rapprocher cette dimension de la fonction du symbolique, à tout le moins dans l'une des opérations qu'elle autorise, et dont parle Balat dans le petit ensemble de citations suivant :

Lacan faisait remarquer que la consistance, bien entendu, est imaginaire. Car qu'est-ce que la consistance, dans ce que nous évoquons, sinon le fait de s'attendre à quelque chose. Un signe surgit et ne nous prend pas au dépourvu : voilà la consistance telle que nous pouvons la vivre. Or s'il est quelque chose qui peut la remettre à tout instant en jeu, c'est bien la surprise, puisque celle-ci se présente à nous comme ce qui trahit notre attente, et qu'est-ce que l'attente sinon la construction de ce que les signes antérieurs nous permettent de penser possible. La surprise est donc une impossibilité surgissant dans le possible, comme une négation, donc une altérité fondamentale *hic et nunc*. Dans la surprise il y a de l'absolument autre, un « non-moi » irréductible à un « moi » — du moins le temps de la surprise. C'est avec celle-ci que se dévoile le fait qu'il y a « du » réel.

(...) la surprise est présence du réel et contraint quiconque à l'ouverture du champ des possibles.

Bien entendu on peut percevoir les connexions entre surprise et vague, car en somme il va s'agir d'aller de l'évidence du « quelque chose » qui me surprend à sa « définition ».

(...) Nous pourrions en somme résumer ainsi ce propos : déchirure de l'Imaginaire, le Réel impose le recours au Symbolique pour la suturer<sup>50</sup>.

#### D. De la logique du vague dans la praxis

En un sens, la logique du vague, basée sur la présence de l'abduction, est un risque pris par la pensée, celui de poser l'univers du discours comme apte à être ouvert. Ce n'est un risque qu'imaginaire, d'une part parce que ce risque n'existe que pour la croyance que je nommais la « pathologie de la tiercéité pure », et dont on verra qu'elle n'est souvent qu'une défense vis-à-vis de l'angoisse, un bétonnage des logiques moïques et gestionnaires vis-à-vis de la quotidienneté dans toute sa richesse. Le risque est imaginaire, d'autre part, parce que, de fait, l'abduction est le cœur de toute dynamique : on a beau nier ce qui met une faille dans le narcissisme de la toute-puissance de la pensée, les faits sémiotiques sont têtus ! L'abduction est une vision « réaliste » de la vie du signe : vision lucide (telle est l'hygiène pragmatiste du regard porté sur le langage), mais également au sens propre où le signe est une réalité :

(...) la réalité du signe n'est pas dans son objet mais « dans » le processus<sup>51</sup>.

Nul relativisme ici : à ces conceptions *abductives*, nous *croyons* — toujours au sens de la croyance chez Peirce —, sans quoi elles ne seraient source d'aucune mise à l'épreuve, c'est-à-dire que le doute raisonnable qui les accompagne est une incitation à leur exploration, à leur développement, à leur enrichissement plus qu'une barrière formelle placée devant elles. L'abduction conduit à une croyance dirigée vers les conduites possibles, elle engage le sujet même où elles prennent corps<sup>52</sup>.

Ce réalisme peut avoir un destin double, ambivalence qui sera au cœur du dernier chapitre. Le premier va vers un positivisme logique et linguistique, qui domine l'usage fait de Peirce aujourd'hui. Dans ce cas, bien souvent l'abduction n'est qu'un des moments dans la construction du signe, dont l'importance est minorée, mise en position subalterne. Le second destin consiste au contraire à placer l'abduction au cœur de la dynamique, et non la généralité au sommet de son édifice. Autrement dit, la sémiologie prime le signe. Je rappelle en effet cette distinction de vocabulaire que rappelle Balat :

<sup>50</sup> Balat, *Psychanalyse, logique, éveil de coma, op. cit.*, p.4.

<sup>51</sup> Balat, *Psychanalyse, logique, éveil de coma, op. cit.*, p.4.

<sup>52</sup> Balat, *Psychanalyse, logique, éveil de coma, op. cit.*, p.6.

Peirce va réserver le terme de « semiosis » à l'action du signe : si l'opération concerne la potentialité, l'action concerne ce qui comporte un élément dynamique. La semiosis sera l'action triadique, la représentation l'opération triadique du signe. Notons qu'aucune espèce d'élément psychologique n'est mobilisé dans cette définition<sup>53</sup>.

Le signe est le concept abstrait, tandis que la sémiologie en serait la mise en branle : la sémiotique est une dynamique du signe. Ici nous voyons poindre la dimension non-fixiste du pragmatisme : ce qui est premier n'est pas le signe comme concept figé, mais le mouvement qui le fait être signe. L'ensemble de notre enquête déploiera cette dynamique, à travers une aire phénoménale précise, celle que Delion nous propose dans sa praxis psychiatrique. Le dernier chapitre, quant à lui, tentera de tirer toutes les conséquences théoriques, et cliniques, de cette distinction entre les deux régimes d'existence du langage, à travers la destinée de son concept princeps qu'est le signe.

Mais qu'implique la poursuite de cette destinée-là de la sémiotique peircienne ? Peirce est un logicien, et en aucun cas il s'agit d'en faire un psychologue. Toutefois, sa logique est pragmatique, c'est-à-dire qu'elle considère le signe dans son activité et donc dans l'agissement qu'il autorise chez ses sujets empiriques. Il va donc de soi, du moins depuis la proposition abductive de Balat et sa généralisation dans l'univers de discours de la psychothérapie institutionnelle<sup>54</sup>, que cette logique peut se déployer dans l'analyse de la pratique, et donc advenir comme loi structurale d'un milieu travaillé : c'est exactement cela, « l'institutionnalisation d'un milieu » dont parlent Delion et d'autres. Ce déploiement n'est pas naturel, il n'est pas une donnée du milieu antérieure à tout processus d'institutionnalisation. On pourrait dire que n'importe quel milieu humain est porteur d'une logique, certes, mais que ce milieu, s'il reste non travaillé par une fonction analytique permanente, est porteur de la loi dominante le champ macrosocial dans lequel il est intégré ; or la loi macrosociale est celle de la généralité dans toute sa pathologie. Réinstaurer du mouvement sémiotique, une qualité opératoire abductive au sein du fonctionnement quotidien des échanges, cela constitue une « décision », au sens que donne Jean Oury à ce terme<sup>55</sup> : engagement éthique faisant « point de bifurcation » dans la structure donnée, structure figée (ce qu'on appelle l'« établissement »), et que l'on tente de défiger, de dé-totaliser et de dialectiser (tentative que l'on appelle donc, par distinction avec l'établissement, une « institution »). Cette décision se fait précisément sous la forme de la proposition abductive : « Et s'il y avait une logique vague dans notre milieu ? » Voilà qui soudain ouvre le milieu à l'absolu imprévu. Autrement dit, la logique du vague, le règne de l'hypothèse abductive toujours réintroduite, toujours à réintroduire, où tout conspire à tarir la source rare de la subjectivité dans les aliénations moïques, intermoïques et surmoïques, se définit tout autant dans l'acte qui l'instaure que dans la qualité qu'il inscrit « objectivement » dans le processus réel de la situation qu'il bouleverse.

La logique du vague dans la praxis psychiatrique, et pour reprendre les catégories évoquées précédemment, implique autant une opération qu'une action — étant entendu que, puisque « aucune espèce d'élément psychologique n'est mobilisé dans cette définition », il s'agit ni de

---

<sup>53</sup> Balat, *Des Fondements sémiotiques de la psychanalyse, op. cit.*, p.23 (Précisons que cette distinction entre opération et action sera reprise par Balat à propos du transfert, dans le chapitre III du même ouvrage, « Le transfert et le pouvoir du signe », p.69-80).

<sup>54</sup> Balat lui-même présente ainsi la précarité et la rigueur de son projet : « [Il existe] un certain nombre de croyances (au sens que Peirce dans « Comment se fixe la croyance ») que les années n'ont fait que renforcer et préciser. Ces croyances sont des propositions, souvent vagues, des "abductions" que rien n'est venu encore démentir. » (Balat, *Psychanalyse, logique, éveil de coma, op. cit.*, p.1.)

<sup>55</sup> Jean Oury, *La Décision (Séminaire de Sainte-Anne, 1985-1986)*, Cour-Cheverny, Institutions, « La boîte à outils », 2013.

réduire la force structurale du milieu à un sujet « volontaire », ou une actorialité personnaliste, ni de réduire la politique (c'est-à-dire l'institutionnalisation) à la fameuse « structure sans sujet ». Mais tenir ce point que seul peut tenir un sujet, sans pour autant pouvoir s'en dire le maître : seulement la présence éthique dans une « patience active » qui maintient l'ouvert envers et contre toutes les tentations narcissiques ou pare-angoissantes. Voilà qui nous fait revenir à ce concept, vieux et qui sait vieilli, mais qui demeure envers et contre tout le plus exact : une praxis. Concept matérialiste, une praxis ne peut faire l'objet d'une théorie abstraite qui évacuerait toutes les « contingences » pour en tirer un modèle ; et pourtant, les praxis « partagent » ces exigences : elles les reconnaissent, pour les éprouver, comme idéaux et repères, et elles échangent entre elles, comme autant de trésors de praticiens, les formes que revêtent ces exigences, leurs articulations locales et les outils dont elles suscitent la création.

C'est tout cela qui se trouve dans l'apologue qui suit, que l'on doit à Balat, et qui reste sans doute la plus belle évocation de ce qu'est la logique et l'éthique du vague. Un apologue que Balat met en écho à sa propre praxis, la psychanalyse, posant ainsi, sans le dire, la question du régime auquel la théorie peut y vivre et faire vivre le sujet, au lieu de l'y faire mourir en le faisant taire.

### E. Apologue. Comment ne pas prendre de fausses routes

Maintenant, j'aimerais vous parler de la pratique du vide. Finalement, dans la vie quotidienne, comment s'en sert-on ? Enfin, dans la vie quotidienne, entendons-nous : c'est une vie quotidienne un petit peu travaillée, c'est en psychanalyse — quand nous parvenons à faire un travail analytique —, ou bien dans le travail que nous faisons dans les équipes s'occupant de blessés en éveil de coma. Est-ce que là, le vide intervient d'une manière quelconque ? C'est ici que je vais essayer d'introduire cette logique du vague dont j'avais promis de vous parler.

(...)

#### *La pratique du vide*

Là, je vais vous raconter un petit épisode de ce qui s'est passé à Château Rauzé, là où nous travaillons auprès de blessés en éveil de coma. Nous faisons une petite réunion où le blessé est amené, il y a toute l'équipe et nous parlons, nous délirons. Nous délirons sur sa situation et cela a des effets.

En général notre réunion commence à neuf heures du matin, et nous avons l'habitude, avant que le blessé n'arrive, de déjeuner. Il y a de très bons croissants, faits par le cuisinier, le café fumant, tout cela est très agréable, c'est un moment de grande convivialité, de grande complicité, donc nous mangeons les croissants. Ce jour-là le jeune blessé est amené un peu plus tôt et, dès qu'il arrive, panique à bord, « attention, il faut enlever les croissants », dit quelqu'un. Pourquoi ? parce que ce jeune homme fait des fausses routes, il a tendance quand il mange à faire passer les aliments dans les voies pulmonaires. C'est parfois mortel. Donc, pas de croissant. (...) A ce moment là, le docteur Edwige Richer, qui dirige la clinique, s'écrie : « Pourquoi, pas de croissant ? » Tout le monde se retourne vers elle : « Mais enfin, vous savez bien, il risque de s'étouffer ! » « On verra bien s'il veut des croissants, ce n'est pas sûr ! ». Bon d'accord, il n'en mangera peut-être pas, nous pouvons les laisser. Deuxième temps. On approche le blessé sur sa petite voiture et puis, comme il s'exprime certes très peu, mais quand même, avec le doigt il montre les croissants. Deuxième panique, autour de lui, ça bouge, et son voisin à ce moment-là regarde Edwige Richer, coupe un petit bout de croissant pour le donner au jeune homme, et s'entend dire par elle : « Pourquoi donnez-vous seulement un petit bout ? » Alors là, c'était trop. « Il va s'étouffer ! » « Mais, dit-elle, nous savons le soigner, s'il s'étouffe. » Voilà, c'est tout, c'est une histoire simple, mais c'est une histoire énorme. Pour terminer l'histoire, il ne s'est pas étouffé, il a mangé le croissant en entier, ce qui est en soi assez étonnant. Cela ne veut pas dire qu'il était guéri, loin s'en faut, parce que quelques temps après il a failli s'étouffer en mangeant. Je veux dire que ce n'est pas la question. Mais qu'est-ce qui s'est passé ?

#### *Le sujet comme rien*

Ce qui s'est passé, c'est que ce jeune homme arrivait, en quelque sorte, dans la logique du général, et ça, nous ne le savions pas. Ce type (comme on dit une question-type) arrivait comme un de ceux qui font des fausses routes. Une fausse route générale. Quand quelqu'un arrive comme un général, on ne

l'accueille pas, parce qu'il arrive comme si tout était déjà dit de lui, dans un appareil nécessaire. (...) il aurait été tout le temps hors champ dans notre travail. Et nous ne nous en serions pas aperçu, parce que quand même, il était parfaitement *raisonnable* d'écarter les croissants, au sens de la logique du général, la logique de la médecine générale (comme on dit « mécanique générale »). Nous voyons bien toute cette logique qui se développe.

Edwige Richer, elle par contre, insiste, et dit : « Rappelez-vous, nous sommes pour la logique du vague ». Autrement dit, considérons-le un instant comme un être possible. Ouvrons les possibilités, fabriquons de l'apeiron [grosso modo : de « l'ouvert », de l'imprévu] là où il n'y en avait pas. (...) nous fabriquons en quelque sorte, un sujet qui est un sujet comme « rien », finalement. Un temps, laissons-lui la possibilité de n'être rien [de prévu], pour pouvoir être défini, pour pouvoir se définir. Et nous pouvons dire qu'à ce moment là, dans ce temps là, ce qui se joue, c'est la possibilité de n'être rien pendant un temps. Et ce n'être rien pendant un temps c'est ce qui va permettre ensuite d'aller vers une définition de plus en plus précise.

On connaît de tels problèmes dans l'ordre analytique. Il est une question souvent posée : mais enfin, vous avez une théorie, là, très articulée, la théorie psychanalytique, c'est une montagne (...). Nous pouvons dire que si quelqu'un vient nous voir et rencontre la montagne, il ne pourra pas dire grand-chose, parce que tout ce qu'il pourra dire va être retenu contre lui, là il est tranquille, il va rentrer dans des catégories qui vont le laminer, l'organiser, etc. Toute la question du travail analytique, si difficile à comprendre pour la plupart des gens, c'est qu'il ne s'y passe rien *d'a priori*. Moyennant quoi, quelque chose peut se passer.

(...) La logique du vague est quelque chose qui nous est posé, régulièrement, comme étant une sorte de définition supplémentaire à donner à cette chose, à ce rien. En quelque sorte, nous pourrions dire que l'on accueille le rien.

Permettez-moi en conclusion de remarquer que, pour reprendre ces questions de l'éthique, pour ne pas les considérer comme fermées, est-ce que d'une certaine manière, l'éthique de la psychanalyse ne pourrait être considérée du côté de l'indéfinition ? Est-ce que ce ne serait pas une éthique de l'indéfinition, de l'infini, de l'ouvert ? Dire : « Mais non, non, non, vous ne me ferez pas rester dans votre monde de détermination ou d'indétermination décisive totale [ou le totalitarisme rationalisant, ou la contingence radicale], mais [j'évoluerai] dans un monde d'indéfinition. Il y a toujours du défini à accomplir, il y a toujours de la définition à faire, il y a toujours de l'ouvert. Il me semble que l'on peut aller de ce côté-là (...) et, si nous reprenons l'épisode du croissant, nous voyons bien que le moment décisif, on peut dire la position éthique d'Edwige Richer, était bien celle-là, qui était à un moment donné de dire : non, je ne considère pas que cet homme est arrivé au bout de ce qu'il a à dire, de ce qu'il a à être. Ce qu'il a à être, ce n'est pas simplement d'être quelqu'un qui fait des fausses routes. Ce qui évidemment dans un travail clinique, en particulier avec les éveils de coma, est décisif, parce que les équipes ont toujours tendance à un moment donné, à clore<sup>56</sup>.

Dans une situation où toutes les généralités existantes échouent à agir symboliquement dans l'imaginaire et ses irruptions de réel, une hypothèse abductive a pour fonction de « greffer de l'ouvert » : ainsi Jean Oury reprend-il, dans sa poésie bien à lui, les apports logiques de Balat. C'est à la lueur de cette constellation que s'engage tout ce séminaire dans l'obscur voie du langage en-deçà des mots.

---

<sup>56</sup> Balat, *Psychanalyse, logique, éveil de coma*, op. cit., p.232-238.

## II. Qu'est-ce qu'un signe ?

Le signe constitue le point de départ de toute théorie du langage. Selon ce que l'on considère comme « le concept-clé du langage », on engage rien de moins que la conception que l'on se fait du « langage ». C'est donc au concept de signe tel quel Peirce l'a proposé que nous devons à présent nous attacher. Posons toutefois une pierre d'attente : un tel choix n'est pas séparable des autres conceptions du signe qui ont été proposées, en particulier par l'école structuraliste, c'est-à-dire dans la lignée du *Cours de linguistique générale* de Ferdinand de Saussure ; ce choix est tout particulièrement important à resituer pour la psychanalyse française, tant sa théorisation du langage a dépendu, via Lacan et ses continuateurs, des enjeux épistémologiques portés par la linguistique et la sémiotique. Le dernier chapitre reviendra sur certains aspects de ce dossier.

### A. Le signe dans la sémiotique peircienne

#### 1. La sémiose

Le signe selon Peirce peut aussi être appelé « sémiose », concept de base de la théorie sémiotique. L'objet propre de la sémiotique est un processus de traitement du monde par « du signe ». On réduit souvent la sémiose à la fonction de « faire signe », c'est-à-dire à une visée intentionnelle : faire signe (de quelque chose) à quelqu'un (fût-ce à nous-mêmes). Mais le rapport de nous autres, êtres de langage, au monde, est bien plus complexe que cela, et c'est déjà l'un des points par lesquels nous nous situons « en deçà des mots », et même en deçà des signes. Ainsi, on peut entendre plus fortement l'expression « faire signe » comme un processus de transformation du monde en langage, indépendamment de toute intentionnalité subjective, consciente. On pourrait dire, même, que cette activité sémiotique est le propre de la dimension symbolique et imaginaire, qui transforme le réel en y imposant une réalité qui, à proprement parler, est « incorporelle », et cependant existante. Prenons le cas du jeu du fort-da décrit par Freud : le bébé accède à une première rencontre avec le monde de la représentation et de la symbolisation, mais ce n'est pas dans une visée communicationnelle ; c'est avant tout dans un processus de narcissisme primordial, urgence vitale, que le bébé « introjecte » ces représentations afin de calmer l'angoisse due à la disparition de la mère. À ce stade, ce n'est pas en vue de faire signe, que l'enfant manipule ce qui, par ailleurs, peut être reconnu comme une proto-symbolisation. Tout au plus, ce que le petit Hans montre là, ce sont des indices, ils ne sont pas faits pour exprimer quelque chose à quelqu'un d'autre : ils sont là pour poser une présence qui apaise ce réel qui envahit son corps, et c'est seulement parce que Freud, par hasard, se tient auprès de son petit-fils, qu'il peut interpréter ces gestes. On ne peut même pas dire qu'il est le destinataire de sa propre émission de signes : ce « soi » pouvant s'auto-référencer est au contraire un terminus ad quem dans ce qui se joue à cet instant ; plus exactement, le sujet du petit enfant est le lieu où se calme une angoisse par l'instauration d'un comportement adéquat. C'est progressivement que le bébé forme envers lui-même la scène sur laquelle ses représentations vont prendre une efficacité de moins en moins « réactive », et de plus en plus symboligène, c'est-à-dire signifiantes pour elles-mêmes, manipulables comme des signes de plus en plus pleins, détachés du seul état corporel — de plus en plus, les représentations vont perdre de leur rapport métonymique au corps (dans la métonymie, il reste toujours quelque chose d'attaché, de relié, entre le comparant et le comparé), pour devenir toujours plus une métaphore (dans laquelle il ya un total détachement, une liberté, dans le lien qui s'établit entre le comparant et le comparé). L'enfant n'entre pas de plain-pied

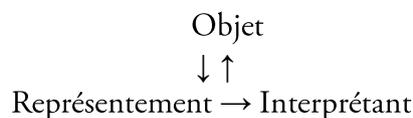
dans l'univers du langage, il y accède de façon progressive, selon une logique d'intégration réciproque : il intègre à son psychisme ces présences extérieures, et il s'intègre à un tissu relationnel qui, in fine, aboutira à faire de lui un être de langage complètement. La sémiologie, c'est ce processus qui met en branle l'interpénétration de l'enfant et du monde : la sémiotique du bébé permet de voir en quoi naît ce mouvement qui finira par donner naissance au langage proprement dit. Dès les premières émergences du rapport de l'enfant au monde, il y a du mouvement et non de la fixation.

Cela dit, on emploie souvent le terme de *signe* à la place du terme *sémiologie*. Ce n'est pas un abus de langage, qui confondrait le signe, comme objet du processus, et le processus lui-même qu'est la sémiologie : le signe *est* la sémiologie, et le signe *est* la logique « signique » à l'œuvre dans le rapport qui s'établit entre le sujet de langage et le monde. C'est pourquoi, dans une ambiance peircienne, on peut même parler d'un « homme-signe », qui ne peut manquer de faire écho, dans notre propre domaine, au « parlêtre » lacanien.

## 2. Une logique de l'ouvert : le signe et ses trois composantes

La sémiologie présente un espace logique, mais c'est un espace virtuel et ouvert : il n'a aucun « commencement » ni aucune limite a priori.

Contrairement à ce qu'on pourrait imaginer « intuitivement », la logique peircienne du signe ou de la sémiologie, n'est pas limitée à une relation binaire entre une trace et ce qu'elle représente. C'est un triangle à trois sommets : le représentement (Peirce l'appelle, en latin, *representamen* ; c'est ce pôle que souvent on appelle « signe », justement par l'habitude que nous avons de réserver la notion de signe à ce qui représente la chose), l'objet et l'interprétant.



Les termes employés par Peirce sont des termes logiques, et non « réalistes ». Autrement dit, chacun de ces pôles est une « figure » du signe, et ne renvoie pas forcément à des « acteurs » réels assignés. L'interprétant, par exemple, n'est pas le locuteur ou l'interlocuteur.

### a. Le représentement

Le représentement... représente, il est ce qui se donne à voir en premier lieu dans le langage. C'est par exemple le mot ou l'énoncé. Mais ce peut aussi être le *ton* avec lequel on le dit, et qui est souvent plus fondamental dans nos échanges que les mots eux-mêmes ; ce peut être la *trace* visuelle, mais aussi acoustique, et là, on peut rapprocher « représentement » du concept saussurien de signifiant dans son sens d'« image acoustique ». Ce peut être enfin le *type* dont relève le représentement, c'est-à-dire la catégorie immédiatement perceptible à laquelle est rapportable cette trace (l'image « rose » relève immédiatement, hors de toute interprétation, du type de la fleur aux épines) — ou plutôt faudrait-il dire en sens inverse que toute trace, si elle est un représentement, est porteuse en elle d'un type, et c'est cette qualité et cette richesse de fonctionnement que rend possible la sémiologie fonctionnant à plein régime. Ainsi, le concept de « représentement » est l'isolement (dans l'empirie) et la distinction (conceptuelle) de l'ordre de la trace représentante, hors de tout ce à quoi elle peut renvoyer, selon l'ordre sémiotique dans lequel elle s'inscrit. La difficile accordance entre représentement et objet se voit dans cet extrait où

Delion rappelle combien il est important de savoir jouer sur les trois niveaux du représentement : ton, trace, type.

À ce sujet, je pense à l'exemple (...) de ce petit garçon autiste, Louis, qui présente une surdité d'origine génétique. Lorsque nous avons commencé à le prendre en charge, il ne disposait pas du moindre signe typal susceptible d'être utilisé dans la langue des signes. Les difficultés ont surgi assez vite pour signifier le « non », soit pour éviter un danger, soit pour limiter une demande insatiable. Les gestes de non, pourtant apparemment clairs pour tout le monde, étaient inopérants la plupart du temps. Il a fallu un travail avec les adultes sourds, professionnels dans le centre chargé de recevoir les sourds, pour leur apprendre la langue des signes, pour comprendre quelque chose qui nous a ensuite beaucoup servi avec les autres enfants psychotiques, à savoir que le signe « non » dans la langue des signes doit être émis sans être parasité par des signes accompagnants le signe du non et qui pourraient venir signifier autre chose par exemple l'inverse ; en même temps que nous faisons le signe du non à Louis, nous l'accompagnions d'un sourire charmant pour faire passer le déplaisir de ce que nous lui interdisions ou d'une caresse sur la main pour attirer son attention sur le non signé, etc., le mettant ainsi en demeure de choisir parmi plusieurs signes émis par l'adulte non pas celui qu'il voulait, mais celui qu'il pouvait comprendre dans la constellation proposée ; c'est alors que nous avons compris que le message adressé à quelqu'un qui commence à s'ouvrir aux signes doit être simple et clair sous peine non seulement de ne pas être compris mais surtout de rejeter le rescapé à la mer des objets *bêta*. Le bébé est dans cette situation par rapport aux signes, il aborde au rivage des signes. Si, très tôt dans son existence, il ne fait pas des harmoniques sur les trois niveaux du représentement qui soient en concordance les unes avec les autres, il va être en proie très tôt avec la dissociation ; dans l'exemple de J... qui joue dans sa main avec ses deux doigts, ce qu'il est en train de faire avec sa bouche et sa gorge pour boire son biberon, pourrait devenir un geste « insensé » et conduire ainsi à une stéréotypie : le tonal du rythme fonctionnant pour lui-même et le jeu des doigts infiniment sans rapport avec l'action d'avaler.

Le regard du clinicien pour la matérialité des traces rejoint l'insistance de Michel Balat sur le fait que c'est cette notion, plus que celle d'interprétant, qui se révèle, à l'analyse, l'un des apports les plus nodaux de la théorie peircienne du signe, le geste décisionnel qui déclenche tout le reste. Pourquoi ? Parce que cela autonomise immédiatement la forme même, seule, par rapport à sa valeur signifiante, c'est-à-dire différentielle au sein d'une structure. Paradoxalement, le concept de signifiant dans la conception habituellement que nous avons du signe, a pour effet d'immédiatement faire dépendre l'image acoustique de sa position de valeur dans l'ensemble de la structure : opération fondamentale, mais qui empêche de penser le paraître pur de la forme ; or sans cette autonomisation de la forme, il sera difficile de penser la présence, au départ contingente, de ces formes dans le corps de l'enfant, ton, traces, types, et le fait que c'est dans le psychisme parental que ces traces sont pensées, sémiotisées, activées à régime de sens. On verra ainsi<sup>57</sup> prendre toujours plus d'importance le concept de *tessère*, point réel du corps, écriture, qui permet que vienne réellement s'inscrire la présence du langage, en l'occurrence le type.

De façon concomitante, sans cette distinction entre la matérialité du signifiant et sa fonctionnalité, il serait difficile de cerner le point exact où il arrive que « déraile » et défaille la fonction signifiante, la fonction interprétante. Pour saisir cela, faisons un petit détour par ce que nous présente la psychiatre Danielle Roulot dans *Schizophrénie et Langage*. Si le représentement représente à la fois lui-même et l'objet qu'il représente, c'est par la présence d'une fonction

---

<sup>57</sup> Cf. *infra*, ch. V.

signifiante : quand je dis « maison », je désigne dans un même geste l'objet maison, et le mot « maison », et cela ne pose normalement pas problème. Au psychotique dont parle D. Roulot, cette conjonction n'apparaît pas évidente, et sa souffrance se traduit par l'angoissante question : « Que veut dire le mot chapeau ? » — ce à quoi la réponse attendue n'est évidemment pas de l'ordre de la définition du dictionnaire, qui de toute évidence ne suffit pas ; la question au cœur de la question questionne non la convention, mais la fondation de la possibilité qu'il y ait une telle convention : « Comment pouvez-vous trouver une stabilité suffisante dans le rapport entre la chose et le fait que cette chose-là se dise "chapeau" ? » ; et la réponse est proprement inarticulable en tant que telle, puisqu'elle réside en la loi qui « double », et sous-tend, tout énoncé, toute procédure de signification. De fait, quand on tente de définir le lien entre un terme et sa signification, on a besoin d'une nouvelle proposition qui déploie de nouveaux termes, de nouvelles significations : on entre dans une régression à l'infini<sup>58</sup>, dans laquelle se noie la dynamique active si elle n'est pas avant tout emmenée dans une dynamique inverse, assertive. L'usage « normal » de la parole est assuré sur l'évidence qui relie ce représentement à un objet, et qui fait du bien-fondé de la présence du représentement l'étape première, indiscutée dans son geste, des autres étapes de la sémiologie ; alors ces étapes pourront discuter, questionner et travailler, de l'intérieur même du signe, la valeur d'une signification, d'une « interprétation » : mais il leur faut ce point de départ, cette croyance immanente à l'acte de parole en ce qui est posé dans la matérialité immédiate de l'échange. Sans un tel bien-fondé, la parole ne connaît jamais que de faux départs, et l'être incapable de ce *leap of faith* retombe dans le sans-fond de la parole déraillée et du vertige psychotique. Dans la psychose, la conjonction signifiante entre une image acoustique et son signifié ou son référent, entre « chapeau » et la convention qui donne sens à employer ce terme dans un contexte donné, cesse d'être une évidence. Elle se révèle une énigme sans fond.

Généralement on estime le fait que l'apport majeur peircien est le concept d'interprétant, qu'on verra ci-dessous, et qui serait le terme absent de la conception structuraliste du signe (signifiant/signifié, signe/référent, etc.) ; disons plutôt que, du point de vue peircien, le signe structuraliste confondrait matériellement les deux dimensions du signifiant : l'image acoustique et sa fonctionnalité ; c'est le point distinctif fondamental dans le geste peircien que d'opérer une telle distinction dans son matériau. Mais son effet immédiat, dans la théorie du signe, réside moins dans l'emphase mise sur l'interprétant (il est présent du fait même qu'il y a structure langagière), que dans l'assomption de l'image acoustique, signifiant strict, *en lui-même*, au rang de concept crucial pour la logique « signique ». Il n'est pas étonnant que ce soit un psychanalyste sémioticien qui insiste, en bon lacanien, sur cette reconnaissance du statut autonome du représentement, et sur sa matérialité — reste ensuite à voir quel peut être le destin du représentement, hors de ce que l'on a trop souvent tendance à lui accoler (un objet, un signifié, un référent) : c'est là ce qui concernera la rencontre entre ton, trace et type sous la forme d'une tessère<sup>59</sup>. Dans le signe structuraliste, la frontière passe entre signifiant et signifié, et c'est ce rapport qui, arbitraire, fonde le concept de signe ; c'est cette fonction que Lacan isolera comme signifiante, mais au prix de minorer la place du signifié en ne retenant que la fonction de la

---

<sup>58</sup> Cf. Gilles Deleuze, *Logique du sens*, Paris, Minuit, 1969. On peut se référer entre autres à la cinquième série « Du sens », p.41sq.

<sup>59</sup> Cf. *infra*, ch.V.

structure et celle du signifiant<sup>60</sup>. Dans le signe peircien, la distinction se fait entre représentation et objet, et c'est dans l'état régulé de leurs confins que la fonction d'interprétant va venir se situer : c'est cette situation dynamique, en permanent mouvement, qui fait la logique effective de la sémiologie.

### b. L'objet

Venons-en maintenant à l'objet. L'objet n'est pas la chose en soi, mais il ne se réduit pas non plus au seul signifié, c'est-à-dire au concept auquel correspond l'image acoustique du signifiant. Cependant, il concerne toute cette constellation, qui irait de la « chose » au sens de référent concret, à celle de signifié, et à celui de « cause » dans sa dimension dynamique, logique et pragmatique. Peirce prend soin de distinguer plusieurs objets.

L'objet immédiat désigne l'objet tel que le signe le représente (« ce que l'on entend par tel ou tel mot ») : on peut rapprocher cette notion du signifié dans la linguistique structurale.

Par ailleurs, il faut considérer l'objet dynamique, l'objet réel auquel renvoie le signe, mais un objet qui peut, parce qu'il est réellement actif dans le processus de la sémiologie, agir sur la relation censée le rapporter au représentation. Certes, cet objet n'agit pas directement, immédiatement sur le représentation : le réel ne se mêle pas immédiatement au symbolique, sinon on nagerait en pleine magie imaginaire, en plein cratylisme, ou en pleine hallucination ; en revanche, il agit réellement sur ce qui régule pragmatiquement l'usage du représentation : il agit sur la loi réelle du signe dynamique, du signe comme acte de langage, dans le monde où existe ce langage. Ainsi, selon la réalité que l'on vise par le mot « atome », le concept antique naturaliste ou l'élément physique moderne, la loi qui relie l'énoncé de ce concept à l'objet immédiat ne sera pas la même ; et qui manipule la théorie atomiste selon la théorie épicurienne ou la théorie physique moderne ne sera pas concerné par la même réalité, et ne sera donc pas susceptible de voir sa théorie changée de la même façon, sur les mêmes points. Mais cette action ne se fait pas directement : comment un objet de la réalité peut-il avoir une action immédiate sur ce qui le symbolise ? Cette action passe par la médiation de l'Interprétant : si un représentation se montre trop souvent en désaccord avec l'objet qu'il est censé représenter, la loi qui relie les deux évolue — sinon, la relation se bloque sur une trop grande différence entre ce qui relève de l'objet dynamique et ce qui relève de l'objet immédiat : la pertinence de la loi qui relie le représentation à l'objet meurt alors comme un outil abandonné. Imaginons un savant qui ne saurait pas qu'« atome » a pris un sens nouveau avec les siècles : à force de vérifier qu'il se crée des contresens dans son équipe lorsqu'il a recours à son acception antique concept, il finirait par chercher un autre mot pour s'exprimer. Ainsi, le signe n'est pas fermé à ce qu'on considérerait comme son extériorité : au contraire, place est faite pour une intervention de l'objet : le changement de visage d'un objet pourra agir de façon dynamique sur le contenu représentationnel qui lui sera attribué.

De façon générale, l'objet est donc tout ce à quoi renvoie le représentation — sous le règne de la loi proprement symbolique : l'interprétant.

### c. L'interprétant

Là est donc la spécificité de la conception peircienne du signe : le renvoi entre représentation et objet n'est ni arbitraire, ni laissé à l'usage, contingent du point de vue du code, que l'on fait des

---

<sup>60</sup> Cette position sera au cœur du dernier chapitre, cf. *infra*, ch.VIII.

signes : il dépend d'une loi, qui régit la façon dont le représentement renvoie à l'objet ; c'est cette loi, reliant « les mots et les choses », qui est assignée au pôle Interprétant, et cette loi fait partie du fonctionnement interne du signe. L'interprétant n'est pas « l'usager », extérieur au signe qu'il manipulerait : un usager n'utilise le signe que selon une logique, et dans une théorie pragmatique du langage, où il n'y a de langage qu'en acte, cette logique ne peut pas légitimement être disjointe du concept de signe lui-même. L'usager est un acteur, et l'usage est intégré au concept de signe : le signe ne devient pas une chose, objet fait d'un représentement et d'un objet, manipulée selon des conventions sur lesquelles par ailleurs elle n'aurait pas prise ; les conventions elles-mêmes entrent dans la logique du signe. C'est cette intégration de l'usage et de la convention sous le concept de signe que déploie le concept d'Interprétant, lui aussi triadique. Car lui aussi, cet interprétant est présent dans le signe selon trois modes.

Interprétant en tant que quel, il est la loi portée dans le signe ; par exemple, c'est ce qui permet, face à un texte, de comprendre à quoi ce texte fait référence : le « mode d'emploi » qu'il nous livre au fil même de son déroulement.

L'interprétant dynamique, lui, est l'effet réel que le signe produit sur l'esprit. L'interprétant ne fige jamais la relation entre le représentement et l'objet : toujours, il permet une adaptation, une ouverture à ce qui est dynamique dans l'objet. C'est en cela qu'on parle d'un interprétant dynamique : il est l'effet que produit toute sémiologie sur l'esprit, c'est-à-dire sur l'univers de pensée, de logique, d'action etc. dans lequel cette sémiologie agit. Une conversation, par exemple, cherchera toujours à affiner le sujet autour duquel on discute, et à le définir : ainsi, au fur et à mesure des échanges, contradictoires ou non, les interlocuteurs cherchent à proposer une certaine conception de la chose débattue (Qu'est-ce que la démocratie ? Quelle est la meilleure des solutions pour le bien commun ? Que mange-t-on ce soir ? Que deviens-tu ?). Dans cette dynamique, la loi (l'Interprétant) qui relie le représentement (la démocratie, le repas du soir...) à un objet, est construite par interactions langagières ; et peu à peu se dessine l'objet de notre savoir commun, sous la forme de ses prédicats, et au travers des différentes propositions qui les articulent. Tous les discours, y compris les sciences, évoluent de la même façon, en confrontant diverses solutions théoriques, pratiques, doxiques, et en voyant émerger les Interprétants qui vont constituer les lois générales de la logique : logique du rapport des signes au monde, mais aussi logique d'organisation du discours dont ces signes sont la substance.

L'interprétant final constitue l'étape ultime auquel accède le savoir au bout de cette dynamique. Il est, quant à lui, appelé « habitude », celle qui s'acquiert par l'expérience de ce signe, habitude de renvoyer un représentement à un objet, habitude à la loi qui établit, par exemple, que « rose » désigne tel végétal aux pétales odorantes et à la tige épineuse, et « atome », un niveau précis d'organisation de la *physis* par distinction avec par exemple ce qui est désigné sous le représentement « molécule » ou « neutron ». Ce terme d'« habitude » désigne bien l'état de relative constance qui s'établit et qui fait que l'aire de discours se stabilise : cette constance est toujours un phénomène historique et social, variable — ainsi, « atome » a eu plusieurs objets au fil des siècles. Mais cette constance désigne aussi le risque que cette stabilité ne finisse par se figer en *doxa*, opinion commune, sclérose des lois en clichés. À force de rencontrer tel signe, par exemple « Œdipe », dans un cadre récurrent, on interprète cette expression d'une certaine façon (jusqu'à Freud : un personnage de la mythologie grecque qui s'est senti coupable d'avoir réellement couché avec sa mère et causé le malheur de sa cité et qui, pour se punir, se crève les yeux)... ou d'une autre (à partir de Freud : figure allégorique d'une étape du développement psychique, et le destin de ce signe est alors associé à un autre signe dont il devient complément du

nom : « complexe d'Œdipe »). On le voit avec ce dernier exemple, la force d'application de la pragmatique peircienne consiste à pouvoir devenir une science englobante, apte à rendre compte non seulement d'une langue ou d'un code (d'une « sémiologie »), mais des comportements culturels et intellectuels des êtres de langage, des êtres de signes. Ainsi, le programme de la sémiotique peircienne est, aussi, de comprendre comment se construit une « communauté scientifique », c'est-à-dire une communauté d'usages des signes construite autour d'un interprétant communément reconnu, qui va pouvoir fonder un recours collectif à la même sémiose ; mais la force de cette théorie est qu'elle permet aussi, et surtout, de comprendre comment une telle « habitude » n'est jamais acquise une fois pour toutes, et comment elle est toujours susceptible d'être relancée, questionnée, défigurée, par l'intervention de nouveaux objets, de nouveaux réels, de nouveaux usages des représentements. La pragmatique a pour puissance spécifique de s'ouvrir sur l'histoire, sur le développement de la pensée<sup>61</sup>.

### 3. Ouverture et triadicité : fonction de l'interprétant final

Cette théorie du langage, qui fait de l'interprétant un pôle du signe, intègre à la modélisation de son objet les différents éléments de la complexité observée. Moins d'éléments que dans une conception du signe structurale sont renvoyés à la contingence et à d'autres sciences. Ainsi, on peut manipuler le « signe », mais la « sémiose » n'en reste pas moins un outil pratique plus complet, plus complexe, et avec donc plus de chance de faire correspondre ses éléments à la réalité, qu'en recourant au concept traditionnel de signe : on peut modéliser plus fidèlement la situation de langage dans laquelle on se trouve. Cette conception de la sémiose n'est pas seulement abstraite : elle offre une vision dynamique, non seulement de la vie des signes, mais plus généralement de la pensée, et de la praxis. La sémiotique ne réduit pas le signe à l'atome linguistique d'une expression, mais en fait la matrice de toute logique.

Fondamentalement, la sémiose est l'une des faces logiques de tout contact humain avec du monde, elle n'en est pas que l'outil ou l'objet-résultat : la sémiose est la production d'une interprétation. La vie sémiotique, la vie des signes, c'est la façon dont évolue ce carrousel entre les trois sommets du triangle : il n'est théoriquement pas possible d'isoler l'un, ou deux, de ces trois sommets du triangle, sans perdre ce qui fait le rapport interprétatif de l'homme au monde. En disant cela, on se pose d'emblée aux antipodes de la conception habituelle du « signe ». On peut lire ce triangle de différentes façons, mais c'est toujours l'ensemble du triangle qui forme la sémiose, c'est-à-dire l'action ou, de façon plus neutre et a-volontaire, le processus qui implique la coopération des trois éléments. Autrement dit, la sémiose obéit à une logique triadique : cette interaction tri-relative ne peut en aucune manière se réduire en actions entre paires, le troisième élément vient toujours relancer, défiger la relation binaire. Concevoir le signe comme une relation duelle détruirait la sémiose dans son cœur même.

Non seulement l'interprétant est l'élément qui régule la relation objet/représentement, mais une règle de récursion lui est attachée, qui permet d'obtenir chaque interprétant à partir de celui qui le précède.

Étant donné deux corrélats a et b (le représentement et l'objet), ils sont dans une relation R (« renvoyer à ») telle que  $a R b$  si et seulement si il y a un troisième corrélat c (l'interprétant) tel que  $c R b$ . Et ce, si

---

<sup>61</sup> Remarquons que c'est exactement ce que toute une génération finissait par juger impossible au sein du paradigme structuraliste. On verra cependant dans le dernier chapitre en quoi une telle opposition est loin d'être satisfaisante, à plus d'un égard.

et seulement s'il y a un quatrième corrélat d tel que d R c, et ainsi de suite à l'infini. Autrement dit, pour que le renvoi d'un [représentement] à un objet soit possible, il faut non seulement qu'une [instance] médiatrice, l'interprétant, s'interpose entre eux, mais que chaque interprétant transmette à son successeur une propriété héréditaire<sup>62</sup>.

L'élément-clé de la sémiologie est donc l'interprétant, et à deux titres : il relie les deux termes précédents, et il est ce qui « relance » en permanence la négociation, dans la réalité, de cette liaison qui, sinon, se figerait.

Ainsi, « l'habitude » chez Peirce n'est qu'un état plus ou moins momentané, toujours remis en branle par la dynamique de la réalité dans laquelle la sémiologie est partie prenante ; la visée ultime d'une vérité n'est qu'une asymptote. Cette « habitude » ultime, concernant la science et la logique, définit pour Peirce un mythe terminal, téléologique, celui d'une « communauté scientifique », la communauté de savoir qui se reconnaîtrait en une habitude ultime, née de toutes les autres et indépassée. Mais Peirce précise bien qu'il ne s'agit que d'un mythe, et que son modèle de sémiologie n'a aucune raison d'être un jour immobilisé en un stade (cru) terminal.

Ces propositions sémiotiques demanderont à être encore approfondies, précisées, déployées. Mais d'ores et déjà, il est possible d'en repérer la portée pratique, éthique et politique, du côté de vos praxis.

## B. Praxis thérapeutique et sémiotique

(...) les soignants assurent de fait une fonction parentale, mais [l'important est] d'assurer la fonction sans en avoir le statut<sup>63</sup>.

### 1. Un crachat devenu sourire. Francisco, Odette et l'accueil thérapeutique

Voici le texte où Pierre Delion présente le cadre d'ensemble de la pratique et de la théorie de l'approche de l'autisme et de la psychose, telle que son équipe le met en place.

(...) voici le cadre dans lequel a lieu la rencontre entre les enfants autistes et psychotiques et les soignants chargés de les amener à quitter le monde des angoisses archaïques ; ce cadre est d'abord la mise en forme d'une scène sur laquelle ces enfants vont pouvoir jouer, souvent à leur insu, leur problématique subjectale ; dans la mesure où il s'agit d'expériences tournant autour de l'image du corps<sup>64</sup>, nous allons leur proposer des espaces dans lesquels cette problématique peut plus facilement se jouer ; notre expérience clinique et thérapeutique nous a amenés à mettre en place une série de situations propices en fonction du niveau topique auquel se situe la demande relative des enfants accueillis ; c'est ainsi que nous proposons, dans un ordre qui va du plus archaïque au plus proche des circuits langagiers possibles pour un enfant donné, le *packing*<sup>65</sup> (Delion), la pataugeoire (Lafforgue),

---

<sup>62</sup> Christiane Chauviré, *Peirce et la Signification. Introduction à la logique du vague*, Paris, Puf, « Philosophie d'aujourd'hui », 1995, p.67.

<sup>63</sup> Pierre Delion, compte-rendu de Guillaume Monod, *Thiphaine ou le silence du moi*, Paris, Albin Michel, 2013, in *Le Carnet Psy* n°178, mars 2014, p.16.

<sup>64</sup> Ce concept est à ne pas confondre avec celui de schéma corporel. Pour des renseignements plus précis et rassemblés, je renvoie à un autre ouvrage de Pierre Delion : *Le Packing avec les enfants autistes et psychotiques*, Toulouse, Érès, 1998, et en particulier à sa dernière partie : « Des concepts pour étayer la pratique des packs », p.121sq. Y sont présentées les notions d'enveloppes de sensations différentielles, d'enveloppes psychiques de l'enfant, de schéma corporel et d'image du corps, de premières inscriptions, de dialectique contenant/contenu, de défenses maniaques et de sadisme infantile.

<sup>65</sup> « Le packing (ou enveloppements humides) est une technique de soin s'adressant à des patients souffrant d'autismes et de psychoses graves. Elle consiste à les envelopper dans des linges humides et à utiliser le temps du

l'atelier-conte (Lafforgue), les différentes formes de psychothérapies adaptées à chaque enfant, que ce soit en individuel ou en groupe (Klein, Haag, Resnik, Tosquelles...); de nombreuses activités thérapeutiques correspondant à chaque niveau sont également possibles et réalisées (psychomotricité, orthophonie, cheval, poney, pâtisserie, terre, informatique, piscine, etc.); enfin, il existe un autre élément de travail avec les enfants qui consiste à utiliser un club thérapeutique bâti sur le modèle des clubs thérapeutiques mis au point par Tosquelles puis Oury dans l'acception généralement retenue par le courant de Psychothérapie institutionnelle<sup>66</sup>.

Lisons à présent une vignette clinique dont, peu à peu, la suite de ce chapitre et de tout ce séminaire sera un long commentaire; elle concentre la structure sous-jacente aux nombreuses vignettes cliniques qui jalonnent la vie quotidienne des cliniciens que j'ai eu la chance d'entendre ou de lire.

Voici un autre exemple de la mise en forme de l'objet par le représentement dans un groupe d'enfants autistes et psychotiques que je pratique avec une infirmière psychiatrique et une éducatrice de jeunes enfants depuis plusieurs années. Francisco, ce matin-là, est assis entre Marie-Agnès et Odette, les deux soignantes qui participent avec moi à ce groupe. A un moment, Francisco se met à me regarder longuement; je perçois son regard comme en surface, comme s'il regardait mes lunettes, puis il change son objectif et se met à regarder très durement Odette en faisant des petits bruits de bébé qui se plaint de quelque chose, sans que je puisse deviner de quoi il s'agit; tout son corps se tend comme un arc et Francisco commence à cracher sur Odette, et celle-ci dit à Francisco: « Tu veux me dire quelque chose, Francisco? Tu peux me le dire, tu sais », et Francisco la regarde, arrête de cracher et dit quelque chose que je ne comprends pas, mais qu'Odette, elle, a compris. Elle lui répond en reprenant la phrase élémentaire de Francisco: « Oui, tu as vu que le carreau de la salle à manger de ton groupe était cassé; mais tu sais, on va le réparer le plus vite possible », et je vois Francisco regarder Odette, lui sourire et répondre, à son tour: « réparer le carreau »; puis, voyant que Yohann a quitté les genoux de Marie-Agnès, il se lève et va faire un câlin avec elle, très détendu.

Nous avons vécu avec Francisco des moments au cours desquels il a regardé sa cible puis visé cette cible d'une façon très violente; c'est ce que nous appelons entre nous son regard laser; plusieurs soignants ont été très gravement frappés, touchés, atteints par lui; nous avons compris ce regard comme une façon pour lui de projeter à l'extérieur ses angoisses très archaïques. Mais ces angoisses ont beaucoup été en rapport avec des objets cassés de la réalité extérieure, qu'il ne pouvait pas s'empêcher de casser jusqu'au bout; les ouvriers des services généraux, qui trouvaient que nous n'étions pas très sérieux de laisser ainsi faire cet enfant sans l'arrêter avant qu'il ait fini son « travail », ont été abasourdis le jour où ils ont assisté eux-mêmes à une séance de démontage; depuis, ils viennent plus facilement nous réparer les dégâts de Francisco. Sans doute s'agissait-il pour Francisco de jouer dans le dehors ce qui se cassait dans le dedans.

Dans cet exemple, Francisco arrive dans le groupe avec une angoisse en rapport avec ce carreau cassé qu'il a vu le matin en arrivant à l'hôpital de jour. Pris dans ce qualisigne<sup>67</sup>, dans cette qualité tonale, il ne peut faire un lien entre ce qu'il éprouve et la manière de dire ce qu'il éprouve; tout à son angoisse, il ne cherche pas l'autre; son autisme est « réussi ». Puis cette angoisse fait monter la tension: ses yeux et son tonus musculaire sont les sinsignes de ce processus. Il crache vers Odette comme s'il voulait se débarrasser de cette angoisse interne avec sa bouche, puisque, avec ses yeux et son tonus, ça ne marche pas. Et Odette, qui connaît très bien Francisco, sait que cela veut dire qu'il n'arrive pas à dire quelque chose de son angoisse. Et elle répond à ses sinsignes par une proposition abductive<sup>68</sup>: « Est-ce que tu veux dire quelque chose que tu n'arrives pas à dire? », et Francisco est attiré par cette proposition

---

réchauffement pour mettre en place et/ou favoriser le travail psychothérapeutique. » (Delion, *Le packing...*, *op. cit.*, p. 11)

<sup>66</sup> Delion, *L'enfant autiste, le bébé et la sémiotique*, *op. cit.*, p.18.

<sup>67</sup> Ces termes: qualisigne, sinsigne, légisigne, désignent respectivement l'interprétant, l'objet et le représentement dans la tiercéité (c'est-à-dire: l'argument, ou habitude, le symbole et le type); la signification de ces termes apparaîtra plus loin, dans les chapitres III et IV.

<sup>68</sup> Cf. *supra*, « Excursus du côté de chez Balat ».

comme par un aimant : c'est d'une attraction qu'il s'agit, et, enté sur les légisignes, il accepte de formaliser la réponse à Odette sous ce véhicule-là, mais pas complètement ; sa phrase n'est compréhensible que pour Odette qui comprend par le contexte, la musique de la phrase et les quelques ressemblances entre les mots prononcés et le sens de ce que Francisco lui dit ; elle a toutefois la clairvoyance de lui demander de confirmer. Ce qu'il fait non pas par un mot mais par un sourire.

(...) L'histoire de Francisco est un (...) exemple de la mise en forme de l'objet par le représentation. Nous voyons bien dans cet exemple que Francisco passe par un niveau d'angoisse autistique sans autre représentation que tonal puis sinsigne dans la phase symbiotique avec Odette qui n'est pour lui qu'un objet sur lequel projeter ses mauvais objets internes, et que c'est à partir de la prise de position d'Odette comme sujet que Francisco est avec un autre, dans une altérité qui transforme ses objets *bêta* en objets liés avec un légisigne, un signifiant susceptible de le faire émerger de l'angoisse soit brute, soit ancrée dans le corps<sup>69</sup>.

### a. La contenance psychique et son abord sémiotique

La réduction du concept de sujet à celui d'individu et de personne a des effets tout à fait dommageables sur la clinique, car on confond alors statuts, rôles et fonctions. C'est contre cette confusion que se fait l'effort de toute analyse institutionnelle, concept évoqué au précédent chapitre, et dans lequel la perspective sémiotique s'avère tout à fait salvatrice. En effet, les « acteurs » de la sémiose ne sont pas forcément des individus, mais avant tout des fonctions. Ces fonctions peuvent renvoyer à des processus psychiques autant qu'à des processus d'action, personnelle ou collective, concernant donc cette fois des individus ou des groupes. C'est pour cela que l'on peut, au sein d'une analyse sémiotique, et sans faire de confusion d'échelle, tisser des liens entre la vie psychique du bébé et son accueil, qu'il soit familial, thérapeutique, scolaire, etc.

C'est le défaut de fonction contenant qui hante l'existence de Francisco, et c'est cette fonction qui, ne dépendant de personne en particulier, doit cependant être travaillée, restaurée autant que faire se peut ; et dans ce but, la place de l'équipe s'avère fondamentale. Voici comment Delion, dans son ouvrage, présente Francisco et son intégration dans la problématique institutionnelle :

Voici l'exemple de la recherche désespérée d'une fonction contenant par un enfant psychotique. Francisco est un enfant psychotique sorti de son état autistique, qui passe par des phases de violence très destructrice lorsqu'il perçoit — c'est mon hypothèse — que notre fonction contenant institutionnelle est fragilisée<sup>70</sup>.

La genèse du rapport du bébé au monde est une histoire de l'interpénétration entre le monde et l'enfant. Tout d'abord dans ce que Bion appelle la « capacité de rêverie » :

C'est ce qui permet à la mère de recevoir dans son appareil psychique les vivances émotionnelles de son bébé qui accompagnent l'expression de ses besoins. Ce faisant, elle joue un rôle de contenant pour lui en accueillant ses projections de sensation de déplaisir. Le bébé, éprouvant ainsi un apaisement de soulagement, va pouvoir introjecter les vivances émotionnelles qu'il a projetées dans sa mère une fois qu'elles auront été transformées, détoxiquées et « adoucies ». Un objet *bêta* est ainsi devenu un objet *alpha*<sup>71</sup>.

Cette capacité de rêverie de la mère est l'attitude d'ouverture dont elle est capable pour accueillir le sujet de l'enfant, là où il n'y a pas forcément symbolisation ni volonté, chez l'enfant, de signifier véritablement. Lors des entretiens avec les parents et l'enfant, S. Lebovici parle à ce sujet d'« empathie métaphorisante » :

---

<sup>69</sup> Delion, *L'enfant autiste, le bébé et la sémiotique*, op. cit., p.175-177.

<sup>70</sup> Delion, *L'enfant autiste, le bébé et la sémiotique*, op. cit., p.174.

<sup>71</sup> Delion, *L'enfant autiste, le bébé et la sémiotique*, op. cit., p.251.

Le commentaire fait par le parent à propos de ce que le bébé est en train de montrer par ses attitudes, ses gestes et ses mimiques vise à lui transmettre par la parole ce que l'adulte a compris de la vie fantasmatique de son bébé. Ainsi, il favorise le monde interpersonnel du nourrisson et son accès au langage parlé<sup>72</sup>.

Ainsi, de l'attitude des parents, dépend la façon dont l'enfant va pouvoir à son tour devenir sujet interprétant, et entrer activement dans la communauté sémiotique, cessant ainsi de n'être qu'en poste d'objet dynamique, pour occuper lui aussi la fonction d'interprète réel. L'intercommunication (et tout son défilé de mécompréhensions constructives...) va se lancer.

Ce faisant, nous retrouvons la thèse du précédent chapitre : il y a toujours une intégration fondamentale du sujet (bébé, enfant, adolescent, adulte, vieillard) dans un bain de monde, de corps, de groupe — un bain d'*Autre* toujours déjà là, et qui fait dire à R. Kaes : « Nous venons au monde par le corps et par le groupe et le monde est corps et groupe<sup>73</sup>. » Cette intégration n'a rien de figé, et il y a interpénétration entre les structures accueillantes et contenantantes extérieures et les structures en formation du psychisme du sujet : il n'y a pas délimitation stricte entre contenant et contenu. C'est au contraire en introjectant l'objet contenant (objet partiel, puis total et sexué — objet maternel) en objet contenu (représentation puis symbolisation de la mère — pensons au jeu du fort-da, mais également tous les avant-courriers prégénitaux et préœdipiens de la fonction symboligène), que le bébé va pouvoir se construire et s'autonomiser peu à peu de la mère.

Nous en venons ici à la dimension proprement pratique, mais aussi éthique, de la praxis pédopsychiatrique. Car cette dialectique entre contenant et contenu ne joue pas que dans le déploiement de l'existence du bébé. La structure de l'équipe d'accueil s'intègre à cette logique avec une homogénéité que la sémiotique nous permet de mieux comprendre. Voici l'hypothèse qu'avance Delion sur le comportement de Francisco, et pas seulement lors de cette séance :

(...) ce qui est recherché désespérément d'un conteneur (Bion), puis d'une fonction contenantante peut passer pour de la violence ; c'est tout le problème de l'identification projective pathologique avec notamment le problème de l'agoraphobie massive voire de la phobie du vide révélée par l'angoisse archaïque dans tous ses états : pour y échapper je me glisse dans un objet que je peux contrôler, mais la distance psychique qui me sépare de cet objet est inversement proportionnelle à la force que je dois mettre pour l'atteindre. Cette poussée vers l'objet — pulsion à l'état brut de déréliction d'avec son représentant — peut être vue comme une intention de faire du mal, comme une potentialité de violence sans limites, alors qu'il s'agit soit de projeter à l'extérieur de soi les mauvais objets par clivage, soit, plus tard, de se réfugier dans l'objet en échappant à soi-même pour le contrôler et en réduire les potentialités destructrices par identification projective.

La fonction de sein-toilette du soignant est vécue par les uns comme donnant lieu à un masochisme exacerbé, tandis que, pour les autres, les réponses en miroir à cette violence seront l'occasion d'un sadisme excessif, coïncidant avec l'objet de la peur de la retaliation<sup>74</sup>.

Delion continue ainsi :

Francisco cherche une fonction contenantante à l'occasion d'angoisses paranoïdes dissociatives pour se réfugier à l'intérieur. La violence objective de ses coups vient marquer la force de son désespoir angoissé ; le tonal<sup>75</sup> est à l'angoissité.

---

<sup>72</sup> Delion, *L'enfant autiste, le bébé et la sémiotique*, op. cit., p.252.

<sup>73</sup> Cité par Golse, *Du Corps à la pensée*, p.59. Entre autres ouvrages de René Kaes, cf. *Le Groupe et le sujet du groupe. Théorie psychanalytique du groupe*, Paris, Dunod, « Psychisme », 1993.

<sup>74</sup> Delion, *L'enfant autiste, le bébé et la sémiotique*, op. cit., p.174.

Sa tessère<sup>76</sup> musculaire paroxystique indique sa recherche de types de fonctions contenantes elles-mêmes désarticulées en deux types, l'un du masochisme, l'autre du sadisme ; la remise en circulation de ces deux types dans le type plus général de la fonction contenantante permet que le tonal change de style ; aussi, sur les deux plans *packing-haldol* et réunion de constellation, la tessère et le type se dialectisent<sup>77</sup>.

On perçoit déjà les catégories sémiotiques à l'œuvre dans cette analyse : le corps de Francisco est questionné en tant qu'il parle, et que c'est à cette parole que va devoir répondre la présence de l'équipe, dont les actes ne sont pas qu'un protocole « traitant » du pur biochimique, mais un dialogue qui tente de répondre adéquatement à une interpellation singulière de la part d'un sujet. Voici donc comment, dans un premier temps, Delion, « interprète » son diagnostic clinique sur le mode peircien :

Peut-on avancer que Francisco est l'oraculant qui s'avance vers la Pythie, type de la fonction contenantante avec son angoisséité tapie dans les tessères de son corps porteur et que l'herméneute est endormi, si bien qu'il ne le rencontre pas dans l'entrée du temple de Delphes. La force pulsionnelle de Francisco le précipite malgré lui sur la Pythie pour qu'elle lui réponde de sa fonction contenantante « typique » ; l'herméneute se réveille et voit les « faits actuels » ; il interpelle Francisco et tente dans l'urgence, toutes affaires cessantes, de mettre en forme la recherche de Francisco et la traduit à la Pythie à peine remise de cette intrusion ; la Pythie accepte de demander « quand même » à Apollon ; le dieu lui répond du type de la fonction contenantante générale (dans le sens d'en répondre) et la Pythie fait part de la certitude de pouvoir compter sur son objet d'arrière-plan à l'herméneute ; l'herméneute, maintenant bien réveillé, dit à Francisco en l'enveloppant dans son *packing* (internel/*haldol* et externe/*packing*) qu'on a eu peur de ne plus trouver de limites à l'*ubris* mais que, tout compte fait, on a retrouvé le type de fonction contenantante correspondant à sa tessère chercheuse... Francisco va mieux dans les heures qui suivent.

Dans cette acception de la fonction contenantante, le *packing* en est, pour nous soignants, une réplique, une tessère ; la rencontre de la tessère musculaire hypertonique de l'enfant et de la tessère *pack* des soignants est un symbole<sup>78</sup>.

<sup>75</sup> Il s'agit du registre le plus originaire, sémiotiquement parlant, le plus proche de la pure présence possible de l'objet, en dehors de toute représentation par un représentement. C'est pourquoi Delion ne parle pas ici d'angoisse, qui passe déjà par des signes comportementaux repérables, mais d'angoisséité, de qualité pure d'angoisse.

<sup>76</sup> « Tessère » est un terme emprunté à M. Balat et sur lequel je reviendrai dans le chapitre VI, « Des signifiants primordiaux à la tessère ». Disons d'emblée que ce concept désigne les traces corporelles qui peuvent être psychiquement investies en tant que représentantes de types, autrement dit comme des possibilités d'inscription d'une loi, d'un langage, dans l'aire corporelle de l'enfant. Une trace peut ne rester qu'une trace, sans que rien de ce qu'elle pourrait représenter n'arrive à s'inscrire dans la structuration psychique du bébé (c'est le cas des pathologies autistiques et psychotiques) ; mais elle peut aussi, dans les cas non pathologiques, être le lieu d'inscription d'une loi, et le bébé entre alors dans la dialectique qui aboutira, *in fine*, à l'accès au symbolique, au langage et à la pensée. La tessère est une « trace en tant que porteuse d'un type » (Edwige Richer), c'est-à-dire que, bien qu'entièrement matérielle et corporelle, et bien que signifiante par sa seule matérialité, la fonction structurante de la tessère transcende cependant cette matérialité.

<sup>77</sup> Delion, *L'enfant autiste, le bébé et la sémiotique*, op. cit., p.175.

<sup>78</sup> *Id.* Tout ce paragraphe est fort difficile à comprendre sans certaines notions dont l'explicitation ne viendra qu'ultérieurement, dans les trois prochains chapitres. Je le laisse néanmoins. Que votre interprétation en fasse ce qu'elle désirera, *aptement*, comme dit Rabelais...

## b. Résonnance institutionnelle de la problématique contenante

Mais l'analyse par Delion ne se contente pas d'un pronostic exclusivement consacré à l'individu « soigné », elle se fait à niveau d'ensemble, et ses questions concernent l'ambiance et les différentes places occupées par chaque sujet. C'est seulement une fois prise en compte cette complexité, qui n'épargne pas ce que Delion appelle « le contre-transfert institutionnel », qu'il est possible d'envisager une véritable... psychothérapie institutionnelle, dans laquelle différentes techniques trouvent place. Voici donc ce qui découle de l'hypothèse de Delion, et qui bien sûr ne vaut, au moment où il le dit, qu'à titre d'hypothèse abductive :

Dans la relation transférentielle de l'enfant sur ses thérapeutes — quand il s'agit d'une équipe soignante — va se réaliser/s'actualiser dans le transfert le clivage entre un aspect de « partir à la recherche » (*d+*) sadique, soit un couplage contact-sexuel souvent sur un mode paroxystique qui sied à toute violence et un aspect de tenir-retenir (*m+*, *m-*) masochiste.

Deux sous-équipes du service vont s'organiser selon deux canons très différents l'un de l'autre : je supporte cette violence pour qu'il sache qu'on ne le lâchera pas ou je « talionne » cette violence pour qu'il sache que c'est insupportable pour moi.

L'enfant est pris entre le Charybde du sadisme et le Scylla du masochisme.

Est-ce dans le transfert un clivage papa/maman du sadomasochisme à un moment d'apogée du sadisme ? Avec la question des parents combinés, de la scène primitive ? Celle de la fonction maternelle non soutenue par une fonction paternelle effective ? Et celle de la bisexualité des enveloppes psychiques ?

Deux niveaux d'action : un *packing* pour Francisco et une réunion de la constellation avec mise en place d'une dialectique articulant les deux logiques décrites précédemment<sup>79</sup>.

C'est parce qu'une même logique de rapport au monde régit les *parlêtres* qu'il est possible pour une équipe de soin de prendre en charge ce qui, chez un enfant autiste par exemple, fait défaut ; c'est une fonction que l'équipe prend sur ses « épaules psychiques », lorsque les parents, pour diverses raisons, ne sont pas en mesure de le faire. Mais c'est une fonction que l'équipe ne pourra remplir sans la coprésence des parents et celle de l'enfant : ce qui implique que, toujours, parents et enfants soient respectés et accueillis comme des sujets, porteurs d'autant de singularités psychiques tissées en leur histoire commune. C'est une telle fonction groupale que, dès que possible, il sera bon que les parents se réapproprient au moins partiellement, et évidemment, dans le meilleur des cas, ce sera l'enfant lui-même qui réintègrera une telle fonction — cela signera alors dans son cheminement l'embranchement vers ce que G. Haag n'hésite pas à appeler la « voie de la guérison » de l'autisme<sup>80</sup>.

## 2. Les trois fonctions soignantes : réinstaurer le possible d'une métaphore

*On aurait dit des sémaphores  
Les copains d'abord  
Georges Brassens*

---

<sup>79</sup> Delion, *L'enfant autiste, le bébé et la sémiotique*, op. cit., p.174-175. Delion emploie ici, entre autres, des notions de Leopold Szondi telles que Jacques Schotte les a profondément repensées et transmises à la psychothérapie institutionnelle. Cf. Schotte et Szondi. Cet aspect de la théorie et de la clinique de Delion et ses collègues constitue sans doute le pendant à l'abord sémiotique : les deux forment comme un porche ouvrant la psychothérapie institutionnelle au champ anthropologique.

<sup>80</sup> Delion articule les catégories sémiotiques avec la grille d'évolution clinique de l'autisme infantile que Haag a proposée en 1995. Cf. l'annexe au chapitre VI.

En parlant de la dimension éthique de la psychiatrie, je fais référence au texte où Pierre Delion définit les trois fonctions soignantes d'une équipe thérapeutique. Rappelons, avant de le résumer, qu'aux yeux de Delion, c'est la fonction qui est soignante, et non la seule équipe, ni tel ou tel individu. Et cette fonction n'a pas d'effets que sur le seul « patient » : l'équipe aussi est une présence subjective qu'il faut pouvoir intégrer dans la fonction sémiotique et thérapeutique du milieu. La distinction « soignant/soigné » n'a pas cours dans l'éthique de la psychothérapie institutionnelle, et c'est peut-être bien pour cela qu'elle réussit à guérir là où d'autres approches curatives restent inefficaces.

La fonction phorique (« qui porte ») de l'équipe d'accueil assure une portance au sujet en souffrance. Ce processus qui « accueille le lointain de l'autre » (Oury) implique tout à la fois une technique de soin et une éthique du souci, suivant une logique qui dépasse la seule pratique thérapeutique. Voici ce que dit Delion de cette fonction phorique, par laquelle l'équipe « porte le patient sur ses épaules psychiques » :

Dans ce cadre de la rencontre, la première fonction mise en jeu est une *fonction phorique* ; elle fait référence à cette constatation que l'enfant, pendant tout le temps qu'il ne peut pas se porter lui-même, est porté par autrui ; c'est même l'une des fonctions essentielles de la fonction parentale du début de la vie ; ici, il s'agit de mettre l'enfant dans un climat tel qu'il se sente porté dans l'attention psychique des soignants ; cette fonction phorique, si elle n'est pas une fin en soi, est tout au moins dans ce domaine une fonction essentielle comme socle à partir duquel peuvent s'originer les autres : sa fondation requiert toute notre attention créatrice ; de sa qualité dépend la possibilité d'institution du transfert. Il s'agit de porter le patient sur nos « épaules psychiques » jusqu'à ce qu'il puisse se porter lui-même<sup>81</sup>.

Cette fonction n'est pas pensable sans se soutenir de deux autres fonctions sous-jacentes, en amont et en aval de son geste. En amont, il faut considérer la fonction métaphorique. Delion précise :

La métaphore est une figure de la langue par laquelle on transporte la signification propre d'un nom à une autre signification qui ne lui convient qu'en vertu d'une comparaison qui est dans l'esprit. C'est une substitution d'un signifiant à un signifiant avec effet de créativité et de poésie quand, du non-sens, surgit le sens. La fonction métaphorique est celle qui peut donner sens aux mises en commun des fonctions sémaphoriques et phoriques<sup>82</sup>.

La fonction métaphorique constitue l'apport majeur du langage à la réalité du monde. Elle est l'introduction en actes d'un fait inconnu par ailleurs : la liberté absolue de la forme signifiante par rapport à ce qu'elle signifie. C'est en cela qu'une langue n'est pas seulement une collection de signaux, c'est-à-dire de morceaux du réel transformés par ses usagers en porteurs d'indices (les abeilles signalent le miel à l'ours) : au contraire, la langue est une construction conventionnelle doublement émancipée de tout déterminisme réaliste. Cela est rendu possible par le processus qu'André Martinet appelle une double articulation, d'abord celle, phonologique, de différents sons entre eux, et la composition de ces nouvelles unités phonologiques en unités sémantiques (la signification naît de cette étape, et n'entretient ainsi aucun lien indiciaire a priori avec son référent<sup>83</sup>). L'immédiate conséquence de cette liberté est la possibilité de déplacement des

---

<sup>81</sup> « (...) le concept a été tiré par H. F. Robelet du *Roi des Aulnes* de M. Tournier, [et] permet de situer le niveau auquel se situe le soin dans des pathologies archaïques faisant appel à une prise en "charge" importante. » Delion, *L'enfant autiste, le bébé et la sémiotique*, op. cit., p.255.

<sup>82</sup> *Id.*

<sup>83</sup> L'exception qui confirme la règle est l'onomatopée, qui reproduit la réalité sonore qu'elle désigne : « Et paf, ça a explosé ! », « Tout ça, c'est du blabla... », etc. Catégorie de mots goûtée précisément en ce qu'elle reste... une exception.

significations : la forme ainsi créée est radicalement libre par rapport à son « point de départ », c'est-à-dire ce à quoi elle renvoie dans le discours. C'est la porte ouverte d'une variété en principe infinie des usages et des valeurs des images acoustiques : « canard » renvoie à un animal à plumes qui fait « coïn-coïn », un journal, un bout de sucre trempé dans l'alcool, un raté artistique (autrement dit un « couac »...), etc.). Un signifiant initialement fixé dans un rapport à un signifié (tel mot a pour sens premier tel concept) peut renvoyer à d'autres types de réalité n'ayant de rapport que dérivé avec lui, rapport toujours arbitraire, c'est-à-dire dépendant du jeu associatif de l'être de culture qu'est l'homme : plus jamais, une fois entré dans l'aire de la langue, on n'en ressort. La fonction métaphorique ne se réduit pas à la figure poétique, elle fonde l'invention même de nouvelles significations. Certes, elle fonde cette invention comme pratique : une métaphore est toujours une figure paradoxale, non fixée par le code qu'au contraire elle vient court-circuiter ; mais elle fonde également sa réintégration dans le code de la langue, qui accueille et intègre les nouvelles étendues signifiantes d'un signe. Il n'est que de lire la rubrique « cœur » dans un dictionnaire pour y voir en quoi le signifiant envahit le réel comme par contamination et l'unifie dans une vision culturelle qui confine au mythe, rapprochant en un seul paradigme la centralité vitale (« au cœur de... »), le sentiment de chaleur et de dépendance affective entre deux mammifères accouplés (« mon cœur est à toi ») et les valeurs spirituelles les plus hautes (« Rodrigue, as-tu du cœur ? »), au moins depuis Aristote (qui voyait même dans le cœur le siège de la pensée, avant qu'elle ne soit transférée aux aires cérébrales). Bref, la fonction métaphorique n'est pas qu'un usage du signe, elle en énonce la singularité ontologique : grâce à l'actualisation de la fonction métaphorique par les animaux sémiotiques que sont les hommes, le réel est augmenté d'un nouvel être, et travaillé d'une nouvelle *qualité* d'être : être « inouï » au sens strict, jamais entendu auparavant dans le règne de la nature, et qui peut y déchaîner bien des conséquences. Si l'on reprend le concept d'« atome » : au moins depuis le 6 août 1945 à Hiroshima, nous savons tous qu'un être tel qu'un concept est en mesure de pragmatiquement faire sentir sa présence dans toute l'ampleur de ses retours mortifères dans le règne vivant qui l'a vu naître.

On entend habituellement par « métaphore » une comparaison inattendue, et qui ne dit pas toujours son nom : si je dis « C'est un âne<sup>84</sup> », un auditeur naïf croira que je désigne un animal alors que je désigne un humain qui se comporte comme un âne, c'est-à-dire de façon bête et bornée. Le problème fondamental de la métaphore est donc le lien que l'on fait entre le signe « âne » et ce à quoi il se réfère dans le monde. L'abord triadique, pragmatique, du signe inclut ce lien dans le champ de sa légalité : la légalité du lien allusif entre le représentant et l'objet appartient à la loi interne du signe, et n'est pas reportée à la sphère de ses usages, sphère culturelle ou sociale dans laquelle le signe serait un pur objet dont « on » déciderait de la valeur. Par exemple, le ton est partie intégrante du signe, qui peut faire bifurquer « C'est un âne » vers un énoncé animalier, ou vers un énoncé ironique, c'est-à-dire un énoncé qui ne doit pas être pris au pied de la lettre. Mais si le ton est partie intégrante du signe, c'est à titre de représentant (dans le registre de la priméité, comme on le verra au prochain chapitre), et il n'est pensable qu'à être mis en relation avec un objet : il est donc toujours sous le chef de l'interprétant. Il est donc nécessaire de ne pas négliger, dans la description et le processus de décryptage du fonctionnement métaphorique, d'intégrer cette liaison entre les deux états de la relation objet/référent : liaison dont la logique n'est pas seulement « l'explication » de la métaphore, manipulation extérieure,

---

<sup>84</sup> C'est ce que l'on appelle une métaphore *in absentia*. La même métaphore, *in praesentia* (manifeste), donnerait : « Ce type est (bête comme) un âne » ou « Ce type a la bêtise d'un âne ».

mais réalité participant du phénomène lui-même : oui, le rapport métaphorique est arbitraire, et cependant, cet arbitraire n'est pas gratuit ni contingent : il intègre son interprétant. Toute métaphore intègre, dans son être, la loi qui la fonde : que cette loi soit connue et activée par tel ou tel acteur (émetteur ou récepteur), cela est secondaire, et second. Il ne s'agit donc pas là que d'une aptitude pratique : la fonction métaphorique imprègne l'existence du sujet, et pas seulement ses « compétences », auxquelles on tend souvent à réduire l'étude pragmatique du langage, mais qui restent théoriquement aussi inefficaces que la fameuse vertu dormitive de l'opium, quand il s'agit d'expliquer les moments où elles défont. En effet, si le décodage de la métaphore est plus ou moins facile, mais généralement accessible pour qui maîtrise le code de la langue et de ses usages, en revanche, lorsque l'aptitude à fonctionner sur le mode métaphorique se raréfie (lorsque nous nous trouvons dans un environnement social ou culturel dans lequel nous perdons nos repères : langue étrangère, culture différente, déclassement social, fragilisation psychologique, etc.), voire défaille (dans le cas des psychoses par exemple), le lien perd son évidence ; or l'évidence est tout ce qui permet de maintenir un tel lien, que *rien de réel* ne vient fonder a priori (de par la loi de l'arbitraire du signe). La perte d'une telle évidence provoque, chez un psychotique, la défaite de proche en proche de tout l'édifice, non seulement d'une métaphore locale, mais parfois de l'aptitude générale à la métaphorisation — D'où qu'un psychotique en vient à demander à la psychiatre Danielle Roulot : « Que veut dire le mot “chapeau” ? », c'est-à-dire : non pas « Quelle est la signification de ce mot ? », mais « Comment un tel mot peut-il fixer l'alliance d'un son et d'une signification ? » Ce qui à proprement parler désigne ce que Gilles Deleuze appelle la « logique du sens », et qui manque à un schizophrène effaré devant ce langage qui se défait devant lui comme du sable<sup>85</sup>. Or c'est dans la structure psychique du rapport au réel, de façon interne à son être, que se pose la défaillance : pas dans l'extériorité d'un usage ou d'une norme. À quoi nous servirait donc, pour questionner cette défaillance, de recourir à un concept de signe qui n'intégrerait pas cet usage ou ce rapport à la norme ? Soit cela ne servirait à rien (cela servirait à décrire une erreur de surface, et alors le recours à une sémiotique ne vaudrait pas comme théorie : et le recours au concept de signe vaudrait seulement comme description, c'est-à-dire comme sémiologie). Soit cela ne servirait qu'à orienter la volonté thérapeutique vers la seule réadaptation dans l'usage des signes, c'est-à-dire dans une perspective de réintégration comportementaliste et rééducative au bon usage des normes — mais en rien, à aller questionner le point où la structure interne du signe et la structure profonde de la psyché connaissent, pensée et corps tout à la fois, des failles et des blessures ontologiquement *mêmes* : à une telle profondeur seulement, oui, on peut parler d'un abord sémiotique de la défaillance dans l'être de langage, dans l'être du signe, dans l'homme-signe comme dit Peirce, dans le *parlêtre* comme dit Lacan.

La possibilité proprement langagière de la métaphore est fondée sur la dimension du passage : entre différents interlocuteurs, mais aussi et avant tout entre différents visages d'un même signe, entre différentes significations, c'est-à-dire entre différentes places inscrites dans la langue, ou qu'une parole souveraine, créatrice, *poétique*, impose soudain dans l'aire d'un énoncé singulier. Le passage, c'est-à-dire la dynamique qui fait qu'une parole n'est pas seulement l'exécution automatisée ou sans singularité des potentialités de la langue, est sans doute ce qui se rapproche le plus de ce que Jean Oury, mais aussi Deleuze, appellent « le sens ». Il n'est pas de sens qui ne soit circulation. Hors d'un milieu où il y a à la fois assez d'habitude (codes d'intercommunication et

---

<sup>85</sup> Roulot, Danielle, *Schizophrénie et langage ou « Que veut dire le mot chapeau ? »*, Toulouse, Érès, « Des Travaux et des Jours », 2004, et Gilles Deleuze, *Logique du sens*, *op. cit.*

d'interprétation) et assez d'ouverture à ce qui défige ces habitudes (la prise en compte de la singularité), comment le sens peut-il passer d'un individu à l'autre, d'un poste actantiel à l'autre ? En des termes peirciens, comment tenir à la fois la logique du général (celle de l'habitude) comme une étape nécessaire de structuration d'une situation, et cependant permettre que rien en elle ne se fige, et que tout point reste ouvert à la fertilité de la rencontre inopinée, du passage imprévu, donc non artificiel, donc d'autant plus susceptible de porter en lui une part de désir ? Autrement dit, comment neutraliser la subordination à la logique du général, et instaurer le règne d'une logique du vague, qui permet, non pas de déduire la connaissance du particulier à partir du général, mais de comprendre comment naît une loi quand rien n'a prévu sa place ? Une telle logique questionne non plus la déduction, mais l'abduction, le mouvement qui ouvre l'aire de connaissance (l'aire du signe) à ce qui peut la renouveler du dehors. Comment imaginer autre chose qu'une monadologie, comment penser l'existence d'une logique abductive où cette ouverture ne serait pas appliquée aux représentements et aux objets comme une loi transcendante et extérieure, mais comme la loi immanente de leur disposition réciproque, quelle que soit leur place dans le champ de la situation ? Ce sont autant de questions que prend en compte la psychiatrie telle que nous allons la lire à travers Delion : une psychiatrie qui ne se contente pas de traitement, de contention, de traitement médicalisé ou protocolaire (cela, c'est la logique du général, massivement déductive de la dégénérescence de la psychiatrie actuelle), mais qui va aussi, et avant tout, accueillir la singularité du sujet (et là domine la logique du vague, abductive). Faire en sorte qu'une telle circulation de sens puisse advenir dans un groupe, dans une relation thérapeutique, etc., c'est savoir se tenir à la bonne distance du sujet, c'est-à-dire au point depuis lequel on accueille ce dernier pour le porter sans le laisser tomber, ni laisser écraser sa singularité. Telle est toute la fragile maîtrise qui définit, à mon sens, la praxis psychiatrique, et qu'a si bien imagée Michel Balat par sa vignette des croissants à Château-Rauzé<sup>86</sup>.

La maîtrise véritable, dans cette praxis, consiste à pouvoir accueillir pleinement comme signe ce qui arrive en provenance du sujet souffrant, autiste, psychotique, ou autre, alors même que tout nous inciterait à ne voir là que des symptômes purement dysfonctionnels, des défaillances sans portée signifiante, des traces dont il n'y a qu'une chose à faire : les reporter à un langage déjà établi par ailleurs et qui leur imposerait une signification claire et gérable : celle d'être défectueux, donc de pouvoir être redressés. Et dans cette lutte nécessaire et jamais gagnée contre notre tendance « entropique » à céder à la logique du général, il est clair que les meilleures « incitations » viennent toujours paver le chemin : la violente évidence d'anomie du crachat de Francisco, l'épidermique envie de calmer cette violence, tout cela « pour son bien », pour sa réadaptation à ce que l'on pense à sa place être le bonheur et l'orthodoxe comportement d'un être humain. Au contraire, puisque cette violence est la seule forme qui soit à disposition de Francisco, Odette sait qu'il faut l'aider à se dérouler jusqu'au bout, et pour cela en supporter les conséquences physiques (dans l'ordre de la secondéité, des interactions physiques et matérielles — cf. prochain chapitre) : accepter le crachat, étape indispensable si on veut qu'elle soit dépassée vers l'étape tierce qui consiste à en supporter, non plus l'état de passage à l'acte, mais l'état d'une parole possible — de l'agression à la volonté de toucher et de transmettre, la transformation a lieu du seul fait de répondre au geste et donc de le reconnaître comme un appel (alors le signe de Francisco accède à la possibilité d'une tiercéité, dans l'ordre des interactions fantasmatisques et langagières — cf. prochain chapitre).

---

<sup>86</sup> Cf, Excursus, *supra*, p.37.

Ce que porte l'équipe qui accueille Francisco, c'est non seulement la souffrance physique et psychique du sujet, mais sa production sémiotique, même lorsque, dans les faits, à la surface des échanges, il semble incapable de les porter lui-même. Voilà énoncée la troisième fonction thérapeutique de l'équipe soignante : la fonction sémaphorique. Donner sens à des signes émis par un sujet, ou au moins aux traces et indices reçus en sa provenance, ce n'est pas les arraisonner, mais leur maintenir ouverte la voie de la liberté métaphorique... sans jamais confisquer au sujet ladite liberté « pour son bien ». Et cela n'est possible qu'à la seule condition de pouvoir porter ces signes pour Francisco, sans les lui emporter, ni lui en apporter d'autres, tout faits : l'équipe soignante, le thérapeute, l'analyste, l'amie à l'écoute, se font « porteurs de signes », ou sémaphores (*sema* : signes). La fonction sémaphorique est la condition de possibilité pour que se réinstalle la fonction métaphorique dans la subjectivité abîmée du sujet. Certains jours, il n'est pas besoin d'être psychotique ou autiste pour être reconnaissant à des ambiances, des constellations, des visages, de nous prêter leur fonction sémaphorique... Et ce jour-là, on comprend à quel point le poète a raison : tout sémaphore cache un copain d'abord.

Les enfants ainsi mis en situation de travail psychique nous montrent leur singularité au travers de leurs signes spécifiques ; ils fabriquent leurs signes pour quelqu'un, voire quelques-uns. Comme Peirce nous invite à le comprendre, ils produisent, dans ces moments de travail psychique, des *representamen* (ce que M. Balat nomme avec juste raison poétique, me semble-t-il, des représentements) de l'objet en question pour eux, à savoir de leurs angoisses archaïques et des défenses qu'ils ont mises au point, au fur et à mesure de leur évolution pathologique ; mais, dans la logique peircienne basée sur le triadisme\*, le représentement d'un objet ne peut exister que corrélé à un interprétant. Tout l'intérêt de ce représentement est qu'il constitue une fonction dont je propose qu'elle porte le nom, selon la suggestion de M. Balat, de *fonction sémaphorique*. Il est bien entendu, pour l'instant, que cette fonction est composée de représentements en provenance de l'enfant (le premier « sémaphore ») qui se déposent dans l'appareil psychique des soignants ; nous verrons ultérieurement comment détailler cette proposition ; le sémaphore est l'appareil utilisé pour émettre des signes codés à quelqu'un ; un sémaphore tout seul en train d'envoyer un signe et personne pour le recevoir puis le lire est une bonne indication du niveau d'angoisse dans lequel un enfant autiste doit se trouver dans des conditions structurellement identiques<sup>87</sup>.

### 3. L'éthique, ou l'hypothèse maintenue hors-temps qu' « il y a là du sujet »

#### a. Accueil de l'enfant par l'équipe soignante

L'ordre dans lequel j'ai présenté les fonctions métaphorique et sémaphorique constitue l'ordre logique de ce qui est accessible pour le sujet : la fonction métaphorique rend possible la fonction sémaphorique. Dans la réalité de la clinique, la fonction sémaphorique de l'équipe d'accueil est nécessaire pour que (ré-)advienne la fonction métaphorique chez le sujet, et les vignettes cliniques de Delion ont ceci de particulièrement éclairant qu'elles acceptent d'ancrer leur narration et discours dans la focalisation des thérapeutes, tout en parlant du sujet de l'enfant, et sans pourtant parler à sa place. Le psychiatre définit ainsi l'enjeu de l'accueil d'un enfant autiste par une équipe de soin :

Nous voilà donc dans la position d'accueillir et de porter dans notre appareil psychique de soignants des signes en provenance des enfants ; un travail tout particulier doit maintenant être réalisé pour en faire quelque chose ; c'est alors tout le travail de la mise en sens de ces signes. Je propose de nommer cette troisième fonction, la *fonction métaphorique*. Il s'agit là de mettre en branle notre appareil à penser les pensées (Bion) pour « faire-avec » ces éléments bêta-bizarres et leurs représentements ; cela

---

<sup>87</sup> Delion, *L'enfant autiste, le bébé et la sémiotique*, op. cit., p.19.

croise sans doute le travail de production de l'interprétant ; cette métaphorisation des représentements modifie en retour notre attitude phorique et étend le champ de l'observation sémaphorique ; en effet, un sémaphore peut émettre un signe qui ne fait pas encore partie du champ des signes connus par qui le reçoit ; dès lors que celui-ci l'a intériorisé, ce signe émis ultérieurement sera repéré alors qu'il ne l'était pas auparavant ; pour celui qui l'émet, le changement est évident, mais surtout mutatif<sup>88</sup>.

Sous les yeux de soignants, peut s'effectuer l'élaboration du sens, voire sa perlaboration. Tentons donc de « traduire » ce que signifient les termes sémiotiques dans le cadre de la fonction d'accueil de l'enfant par l'équipe soignante.

Le représentement, face visible d'un signe, est « quelque chose qui tient lieu pour quelqu'un de quelque chose ». Il s'agit de ce qui, de l'enfant accueilli, attire l'attention de l'équipe soignante. Cet ensemble de représentements apparaît à l'équipe comme une « sorte d'émanation de son objet. » Cette émanation détermine son interprétant à entretenir la même relation avec le même objet, pour quelque interprétant que ce soit : ce signe va induire un comportement de l'équipe à l'égard de l'enfant. Au début, les signes de l'enfant ne sont pas vraiment des signes, il s'agit plutôt d'indices ; si ces derniers sont interprétés justement par l'équipe et qu'embraye une évolution positive, alors une possibilité de dialogue émerge autour des hypothèses de ces indices, et ce que l'enfant arrive à articuler prendra de plus en plus valeur de signe, car ses émissions intégreront de plus en plus le fait que ces représentements sont destinés à être interprétés ; et l'usage de ces représentements permettra à l'enfant d'indiquer aux membres de l'équipe soignante si leurs réactions à son égard son adéquates ou non.

L'objet est le « référent », ce à quoi réfère ce représentement. Avec toutes les précautions de vocabulaire nécessaires, on peut dire que, dans le schéma sémiotique de ces vignettes, l'« objet », c'est le sujet de l'enfant, ce sujet dont on fait le pari qu'il est bien là malgré les apparences. C'est le sujet dont, à voir ce qui « émane » de sa place dans la relation qui s'instaure avec l'équipe soignante, cette équipe suppose qu'il est présent, « à sa façon ». Ce pari est une hypothèse qui ne cherche à être ni vraie ni fausse, mais à ne pas « refermer des portes » et à tragiquement enfermer toujours plus l'enfant dans sa carapace : sur le plan logique, on dira qu'il s'agit d'une hypothèse abductive, exactement comme nous l'avons vue à l'œuvre dans l'attitude du Dr Edwige Richer dans la « vignette des croissants<sup>89</sup> ». La question que pose Odette à Francisco dans le second extrait issu du livre de Delion : « Est-ce que tu veux dire quelque chose que tu n'arrives pas à dire ? », est un excellent exemple d'attitude abductive, d'ouverture à ce qui provient *peut-être* du sujet de Francisco, au sein d'une séquence pourtant hautement anxiogène et où le réflexe d'Odette aurait pu être tout à l'inverse de répondre par un fort rejet au crachat de l'enfant. Et cela, Odette ne peut le faire que parce qu'elle connaît bien Francisco : parce que son savoir d'interprétant lui permet de lire les représentements dans un rapport adéquat à l'objet qu'ils représentent.

Est-ce à dire qu'Odette sait voir et comprendre *par-delà les apparences* ? Oui et non. Oui, si l'on entend par là qu'elle ne se contente pas de l'interprétation « normale » de ce qu'elle voit, c'est-à-dire de la seule généralité qui, à un certain type de représentements, associe automatiquement un certain genre d'objets : cette connaissance, Odette. Non, si l'on suppose que les apparences sont trompeuses : en soi, elles sont les apparences et, d'un point de vue sémiotique, le matérialisme pourrait commencer par l'affirmation d'un totale *neutralité* de l'apparence. Cette neutralité ne signifie pas que l'apparence existerait hors du signe, et qu'en elle résiderait un transcendant état

<sup>88</sup> Delion, *L'enfant autiste, le bébé et la sémiotique*, op. cit., p.20.

<sup>89</sup> Cf. fin de l'« Excursus du côté de chez Balat », *supra*, p.45sq.

hors de toute valeur : cela désigne le fait que ce qui est premier dans le signe, ce qui se « présente » en premier du signe, c'est le représentement. Cette primauté, cette « priméité » comme on le verra au prochain chapitre, est logique et de présentation. Cela semblera paradoxal, mais dans l'aire du signe, l'objet est deuxième, par rapport à lui. Ce qui se donne en premier est le crachat et le regard laser : c'est de là que l'on part — que l'on s'appelle Odette ou Francisco ; c'est à partir de cela qu'on va construire un rapport, une tension signifiante, pour calmer le raidissement tonique. C'est pourquoi Delion ou Balat diront souvent que le représentement paraît, plutôt qu'il n'apparaît, car ce second terme témoignerait déjà d'un mouvement de provenance : on est déjà alors dans les abords de l'objet, c'est-à-dire (puisqu'il n'y a pas d'objet isolé, initialement donné dans sa solitude) dans ce qui relie représentement et objet — ce qui signifie qu'on est déjà dans la logique introduite par l'interprétant<sup>90</sup>.

C'est dans le travail de l'interprétant que se joue l'ajustement entre le représentement et l'objet. L'interprétant est la fonction dont l'effectuation, dans la vignette, revient à l'équipe soignante ; elle énonce, sous forme d'hypothèse, la loi qui relie le représentement avec son objet : par exemple, l'équipe fait des hypothèses sur la signification de tel ou tel comportement de l'enfant — c'est le cas à propos du « regard laser » de Francisco, mais c'est aussi ce qui arrive lors des réunions dont parle Michel Balat autour des éveils de coma<sup>91</sup>. Ces hypothèses relèvent autant de l'association libre que de l'analyse, et nous retrouvons ici la question des techniques de groupes de parole : pour que la parole qui « fuse » dans ce genre de réunion ne soit pas *que* du délire, il faut une maîtrise qui soit réellement de l'ordre de la loi (de la « tiercéité », dirons-nous plus tard dans le cours de notre séminaire). Produire cette pensée pour l'autre, associer un signe adéquat à un objet, c'est un travail singulier ; or l'enfant autiste, et à moindre égard l'enfant psychotique, ne peuvent y arriver seuls, et c'est à l'équipe de faire portance au sujet dans cette tâche ; le but de l'accueil thérapeutique de l'équipe et du travail avec l'entourage de l'enfant, est que cette singularité (re-)devienne progressivement le fait du sujet de l'enfant seul, lorsqu'il aura (ré-)intégré dans son appareil psychique la maîtrise des trois fonctions du signe, autrement dit lorsqu'il saura régler lui-même l'émission de son signe en fonction d'autrui, et qu'il aura regagné une véritable indépendance sémiotique.

---

<sup>90</sup> On perçoit ici la différence qui se glisse entre les deux approches qui, à la charnière des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, on récusé toute transcendance ontologique : la phénoménologie husserlienne et la sémiotique de Peirce. Dans la première, le phénomène apparaît, et ce qui se donne dans une originarité est l'apparaître du phénomène ; dans la seconde, la logique considère un « phaneron » comme dit Peirce, c'est-à-dire un paraître, strict, dans une approche où le mouvement d'apparaître est une modalité parmi d'autres de la relation représentement/objet. Notons deux choses sur cette ligne de partage. D'une part elle ne signifie pas une incompatibilité de leurs résultats ni de leurs acquis : la psychothérapie institutionnelle en est le parfait exemple, qui prend autant appui sur la psychiatrie phénoménologique de Binswanger et Von Weizsäcker, la phénoménologie heideggerienne d'Henri Maldiney, et la sémiotique peircienne de Balat. D'autre part, cette ligne reprend la ligne qui distingue les deux sources de la philosophie contemporaine, la dialectique et la phénoménologie hégéliennes, et le criticisme kantien, ligne là encore nullement infranchissable, et qui dans la psychanalyse passe par exemple entre un idéal kantien que l'on trouve à l'œuvre chez Freud (cf. Jacques Sédar, *Comprendre Freud*, Paris, Armand Colin, « Lire et comprendre », 2012, chapitre XI, p.155-166) et une dialectique hégélienne à laquelle l'approche lacanienne doit beaucoup ; ligne, enfin, qui se situe entre abord phénoménologique préoccupée de temporalité, et abord logique préoccupé de topologie, deux abords que seule une critique caricaturale du structuralisme croit devoir disjoindre — tout ce séminaire, et surtout le dernier chapitre de cet ouvrage, tend à infirmer.

<sup>91</sup> Cf. fin de l' « Excursus du côté de chez Balat », *supra*, p.45sq.

### b. *La fonction moïque de l'interprétant*<sup>92</sup>

Si l'on resitue l'acquisition du processus sémiotique dans le développement psychique du bébé, et en particulier dans la dynamique pulsionnelle, la satisfaction de la pulsion définit progressivement pour le bébé les contours du « moi *pontifex oppositorum* » (« le moi, dresseur de ponts entre les opposés ») (L. Szondi). Le moi est le maître des catégories générales, des outils langagiers qui permettent de rassembler sous des termes communs des objets réels qui, au regard de leur communauté, sont tous particuliers, et de les manipuler. Par exemple, les bien-nommés « noms communs », ou encore « substantifs », sont les mots qui désignent tous les individus réels partageant la même substance, c'est-à-dire le même contenu notionnel, sémantique, quelles que soient par ailleurs leurs spécificités. J'ai beau tout particulièrement aimer mon bon vieux fauteuil, creusé à ma forme au fil des années, il n'en reste pas moins un fauteuil au même titre que n'importe quel autre siège pourvu d'un dossier et de deux bras. La première des distinctions catégorielles fondamentales du moi, est celle entre « bon objet » et « mauvais objet », dans laquelle d'ailleurs ce bon vieux fauteuil viendra s'inscrire, comme à peu près tout ce qui me concernera de près dans le cours de mon existence.

Or en s'inspirant de Szondi et de Jacques Schotte, Delion insiste sur la fonction moïque de l'interprétant, fonction dont le bébé s'empare progressivement dans le cadre des interactions, précisément là où l'enfant autiste est empêché de la « trouver ». Delion relie cette carence sémiotique aux trois fonctions soignantes de l'équipe d'accueil. Le bébé et l'enfant autiste, « objets » de la « triade sémiotique » mise en place par l'équipe d'accueil, ont besoin de l'activation de la fonction phorique qui les « localise » sur une scène à partir de laquelle les représentements peuvent être émis par eux. Sans disposition accueillante (fonction sémaphorique de l'équipe), c'est-à-dire sans soutien thérapeutique, ils ne pourront fort probablement pas accéder à un quelconque processus de sémiotisation. Une fois ces représentements de l'enfant et ses efforts pour dire portés par les soignants, le sens n'émerge pas pour autant : une proposition n'est jamais assurée de « déchaîner la vérité » (Lacan), elle peut tout aussi bien tomber à l'eau. Mais sans ce passage entre les différents « pôles » de la sémiose, sans ce carrousel entre représentement, objet et interprétant, pas de sens : seul le troisième temps logique de la fonction métaphorique, qui est la fonction interprétante avec sa vertu « ouvrante », rend possible cette advenue/émergence du sens.

Pour établir un lien avec l'enfant, il faut tenir compte du degré d'éloignement, d'« enfoncement tout au fond de la mer » dans lequel il nous paraît plongé. Ainsi, la problématique du soin n'est jamais univoque, générale ni figée ; le dispositif soignant évolue au fur et à mesure qu'évolue la pathologie de l'enfant, et le critère de pertinence de ce dispositif est toujours en rapport avec la singularité de l'enfant. Selon les niveaux topiques où se manifeste la « demande » (les signes) de chaque enfant, la disposition topique du dispositif lui-même changera. Le degré de maîtrise du processus sémiotique de l'enfant peut se situer à plusieurs stades : il peut n'être qu'un simple émetteur de représentements (cela correspond à ce que G. Haag nomme l'« autisme réussi ») ; il peut articuler quelque chose d'un « savoir », certes incommunicable par du langage rationalisé, mais articulant au moins un rapport entre ce qui relève des représentements et ce qui relève de l'objet (c'est le cas du psychotique selon Danielle Roulot ; cela correspond également à l'étape de « récupération de la première peau » puis à la « phase symbiotique installée », selon la grille d'évolution clinique de l'autisme infantile mise au point par

<sup>92</sup> Delion, *L'enfant autiste, le bébé et la sémiotique*, op. cit., p.228.

G. Haag) ; enfin, l'enfant peut carrément maîtriser la relation objet/représentement en la représentant et en l'exprimant par une loi qui soit de l'ordre du symbolique. Selon que l'enfant se trouvera dans l'un de ces trois cas de figure, la technique de soin variera. Le *packing* correspond essentiellement à la première situation, celle de l'« autisme réussi », mais également à la récupération de la première peau et à l'entretien des stéréotypies : parfois, il peut également se continuer en renfort d'une psychothérapie groupale. L'atelier-pataugeoire fait écho à la théâtralisation de l'image du corps, à récupération de la première peau et au travail de dépassement du clivage vertical puis horizontal. L'atelier-conte est une des voies de travail de la « tessérisation du corps<sup>93</sup> » ; il aide l'enfant à aborder aux rivages du symbole, par proposition de contenants de pensée articulés avec les différents fantasmes originaires et la culture du groupe social. Enfin, la psychothérapie représente une occasion de travailler symboliquement avec l'enfant la problématique de la séparation, éventuellement œdipienne, bien que constamment infiltrée d'archaïque (Houzel)<sup>94</sup>.

#### 4. Éthique, praxis et sémiotique

##### a. Éthique, sans fin

*La guérison vient par surcroît.*

Lacan

Dans le cas où l'on accueille un enfant autiste, Delion remarque que cette portance se fait souvent dans le registre de l'insu. Comme le dit B. Golse :

(...) quand les enfants autistes nous regardent, et tel n'est pas toujours le cas — tant s'en faut — rien n'est moins sûr, au fond, qu'ils nous regardent. (...) *Leur regard nous entraîne tout au fond de la mer*<sup>95</sup>...

Et pourtant, du fond de la mer, à qui sait les entendre, à qui a la patience attentive de scruter leurs rarissimes accès à la surface, des signes parviennent. Pour entendre et porter ces signes que l'on suppose émis par l'enfant autiste, il faut respecter la dimension d'un sujet, c'est-à-dire faire le pari, sans nulle justification autre qu'une décision, de supposer qu'il est là, présent bien que loin, très loin au fond de la mer. L'éthique de la praxis psychiatrique consiste en la fidélité à ce pari en faveur d'un sujet à *accueillir*, même dans ce qui semble ne s'adresser à personne. Alors, du sujet peut re-émerger : les manifestations de l'enfant en souffrance, aussi éclatées et anomiques soient-elles, la présence accueillante les fait entrer telles des émergences dans le circuit de la sémiose. Ainsi, « l'objet immédiat » auquel on renvoie un écho désigne l'hypothèse d'un sujet ; ce renvoi fait lieu pour une loi hypothétique, et cette loi fait ou non contact avec l'objet dynamique, selon qu'il y a ou non sujet là où on l'avait parié.

Et si le pari est perdu, peu importe : il s'agit seulement de savoir que, sans pari, la (rare) advenue d'une parole au lieu d'un passage à l'acte est tout simplement impossible, à jamais rayée de la carte des possibles. Le critère qui justifie ce pari n'a rien d'un calcul de réussite, d'un compte de rentabilité. Pour combien d'hypothèses lancées comme l'onde d'un sonar, obtient-on *un* écho

---

<sup>93</sup> C'est-à-dire l'émergence de la fonction de la tessère dans le corps qui, jusqu'alors, était un « recueil de traces ». Pour une brève présentation du concept de tessère, je renvoie à la note 76, mais surtout au chapitre VI, « Des signifiants primordiaux à la tessère ».

<sup>94</sup> Tout cet aspect est précisément développé par Delion dans son ouvrage. Je renvoie également à l'annexe du ch.VI, cf. *infra*, p.137.

<sup>95</sup> B. Golse, *Du corps à la pensée, op. cit.*, p.106.

lointain venu du fond de la mer ? Le pari éthique, c'est de continuer malgré tout à questionner cette source hypothétique d'émission de signes, aussi longtemps qu'il le faudra pour qu'en son lieu, émerge un sujet. Si le pari échoue, si « ça n'embraye pas », cela signifie seulement que le sujet doit encore être, patiemment, accueilli dans sa faillite ; mais si le pari « mène à quelque chose », c'est que votre interprétation sera entrée dans une des failles psychiques où s'est engouffré le sujet dans un passé absolu, hors de toute temporalité, mais de laquelle, aussi, il peut resurgir d'une façon tout aussi fulgurante. On sait à quel point il n'y a pas forcément de « fin » à un tel accueil ; il s'agit d'être-là, le temps qu'il faut, c'est-à-dire un temps dont rien, sinon le sujet lui-même, ne décide de l'achèvement ; un achèvement qui ne se repère pas forcément par des signes clairs, positivement déductibles, protocolairement prévisibles. La prise en charge sur nos épaules psychiques d'un enfant autiste est marquée du sceau d'une précarité qui ne s'achève jamais vraiment. L'éthique n'a pas de terme, toute notion de « clôture dans la durée » lui est étrangère. C'est ce qui la rend difficilement gérable pour une comptabilité du temps administratif, et pour les politiques actuelles préférant des techniques qui prétendent faire l'économie d'une telle « éthique du vague »...

### *b. Praxis et sémiose*

Une praxis est une « entité » de la réalité humaine. Ce terme, qui dans le grec d'Aristote désigne la pratique (par opposition à la création libre de la *poiesis*), et qui dans l'allemand de Marx désigne un certain type de pratique, est un terme complexe. Dans un emploi globalement hérité de Marx, « praxis » désignera trois choses à la fois. Premièrement, la praxis est un concept de philosophie pratique et politique, désignant un travail dans lequel les sujets producteurs ne sont pas seulement aliénés aux modes de production, mais en sont aussi les maîtres (maîtres de l'organisation de la production, donc de la vie collective, mais aussi de la valeur ainsi produite, qui est propriété de tous, et non d'un seul, ou d'une seule caste). Deuxièmement, la praxis est un concept situationnel, qui désigne un lieu symbolique où les choses produites, mais également les sujets producteurs, acquièrent une valeur propre (un texte ou un dessin produits par un enfant sous la dictée ou la commande, ne valent pas un texte ou un dessin né d'une situation sensée, dont la finalité est maîtrisée, c'est-à-dire au moins comprise, et au mieux décidée, par l'enfant ; de même, un enfant n'a pas le même statut dans une structure d'accueil thérapeutique où il est considéré dans sa singularité, que dans une structure où il est « traité » comme un cas particulier, mais en rien singulier, d'une approche médicale ou comportementale générale). Et troisièmement, la praxis est un concept anthropologique qui désigne la coprésence de sujets *désirants* (au sens lacanien), producteurs et responsables de cette unité complexe. Ainsi, dans le cadre de l'usage français de Marx, il existe une différence entre une « pratique » et une « praxis » : une praxis implique forcément une pratique, alors qu'une pratique, sans désir ni accroissement de valeur pour le sujet, dans un lieu travaillé par du symbolique et de l'analyse permanente, ne suffit pas à faire naître une praxis. Une pratique peut se contenter de pratiquants, là où une praxis a besoin de praticiens. Ces praticiens, ce sont les sujets non seulement d'une pratique, mais aussi d'une politique (l'organisation collective de la vie du groupe), et surtout, ce sont des sujets travaillés par la présence (ou non) du sens : des sujets grâce à qui du sens émerge, du sens hors duquel il ne saurait être question de sujets, mais seulement d'agents.

De cela, il découle qu'une praxis est intrinsèquement sémiotique : lieu de production de toute valeur humaine, elle est donc une situation dominée par la dimension symbolique, et pas seulement par une gestion des interrelations spéculaires qui, elles, relèvent des mois et de leurs

interactions communicationnelles. Il n'est pas indispensable d'interroger notre pratique au risque de notre désir pour lui permettre d'exister comme un métier socialement défini, reconnu, rétribué, considéré, etc. ; par contre, si l'on veut pouvoir interroger notre pratique, l'analyser, il faut la considérer comme un objet dynamique dégageant un sens, et surtout un sens que l'on puisse questionner, travailler et faire évoluer — interpréter. Notre pratique est donc à la fois une surface de sens à analyser, un objet de sens qui vit et « force » notre analyse, et un lieu de sens qui dispose symboliquement la surface et l'objet de façon à pouvoir les « faire parler » toujours plus dynamiquement. On retrouve les trois catégories sémiotiques : représentation, objet, interprétant. Cette émergence n'est pas possible « immédiatement », « naturellement » : on l'a vu, ce n'est pas de l'objet que sourd la vie sémiotique, mais de l'interprétant. C'est à nous, au sein même de notre praxis, de tenir compte dans notre pratique des traces que nous décidons d'analyser comme des signes issus du quotidien, qui devient ainsi l'objet de notre analyse : un phénomène d'angoisse, ou de régression, ou un conflit, un phénomène identificatoire, une coopération, l'accroche du désir d'un individu sur une des activités quotidiennes, etc. Autrement dit, nous « instituons » notre pratique comme un lieu : parce que nous désirons l'analyser, nous décidons qu'il fonde des signes : nous les interprétons sous forme d'analyse, et les réinjectons sous forme d'hypothèse abductive<sup>96</sup> dans ce quotidien qui, à être ainsi pris dans le filet des analyses, n'est plus tout à fait le même. À partir de cette volonté d'analyser, l'objet peut alors « se mettre à parler », comme on dit. Mais si au départ, nous ne faisons pas *comme si* il (nous) parlait, et si nous ne commençons pas par répondre, vers là d'où nous croyons que la réalité émet pour nous des indices et des signes, alors cette réalité n'aura aucune chance d'entrer dialectiquement dans notre pratique : nous continuerons de l'ignorer en nous contentant de « faire avec », aveuglément et sourdement, nous n'en subissons que ses symptômes, les passages à l'acte qui restent hors de toute prise interprétative, etc. ; et ceux-ci ne cesseront pas de venir alourdir et bloquer notre travail, massivement présents et sans médiations, au lieu de pouvoir au contraire venir l'enrichir, dialectisés en parole, en *acting out*, etc. Si au contraire nous *tenons compte* à titre d'hypothèse de cette éventuelle source d'indices, là où nous faisons l'hypothèse qu'il y a « du sujet », alors nous pourrions peu à peu élargir notre sphère de maîtrise, indirecte mais efficace, à cette aire : nous l'intégrerons à notre pratique, comme on intègre peu à peu la farine à la pâte que nous pétrissons. Et peu à peu, notre pâte deviendra plus substantielle, elle lèvera.

En termes sémiotiques, cela revient à dire que l'objet immédiat ne viendra s'intégrer véritablement dans la sémiose, dans notre praxis, et ce, de façon constructive, qu'à la condition que l'interprétant vienne établir une hypothèse quant à la loi par laquelle cet objet renvoie au représentation, et par laquelle tels signes envoyés par l'enfant désignent à la fois une voie thérapeutique, et une voix singulière. Alors seulement, il sera possible de « lancer le carrousel » de l'interprétation et de produire des habitudes toujours plus affinées et proches de ce que « nous dit » l'objet immédiat.

Ainsi, l'« habitude » véritable est plus proche de l'institution d'un processus d'interprétation en évolution permanente, que de l'établissement figé d'une réponse stéréotypée. La sémiose ne se réduit pas à une « mécanique », et le maintien vif d'un tel processus interprétatif définit l'approche de la psychothérapie institutionnelle dont se réclame Delion : dans le vocabulaire de Tosquelles et d'Oury, l'ouverture de la logique sémiotique relève de l'analyse institutionnelle permanente, et cette ouverture est indispensable afin de ne pas renforcer, au niveau de l'ambiance

---

<sup>96</sup> On reviendra sur ce terme ultérieurement.

hospitalière, les stéréotypies déjà dominantes dans le processus psychotique. Cette distinction entre deux régimes de fonctionnement de « l'habitude » nous permet de retrouver la distinction efficace qui singularise une praxis thérapeutique de la « gestion des biens » qui domine l'établissement hospitalier et psychiatrique. La praxis de la psychothérapie institutionnelle est du côté de la logique du vague et de la logique abductive : la logique du général, celle de la déduction des applications sur des particuliers des grandes lois générales, peut être intégrée, à titre de savoir acquis, à la logique du vague, mais en aucun cas la logique du général ne prendra le dessus, et n'écrasera la précarité des signes. Delion, conclut ainsi son parcours sur la sémiotique :

Dans ce travail j'ai été guidé par les enfants autistes et psychotiques jusqu'aux confins de leurs difficultés à communiquer avec l'autre. Confronté dans ma pratique quotidienne à cette aporie, et pariant toujours, par principe et par souci éthique, sur la part de l'humain qui gît en chacun d'eux, je me suis résolu à entreprendre une approche raisonnée de leur processus de sémiose. Des signes, la médecine leur en a « trouvé » ; mais dans chaque signe, tel un passager clandestin, un message en provenance du sujet autiste ou psychotique manquait souvent de se faire annoncer et connaître<sup>97</sup>.

Il y a une clandestinité de tout signe en provenance du sujet, et c'est cette présence qui passe en contrebande de toutes les apparences, qui ne se voit pas à la surface « interactionnelle », « communicationnelle », qui fait l'objet véritable de la sémiose totalement déployée. C'est dans les cas apparemment les plus désespérés, les plus incapables d'accéder à un tel déploiement sémiotique, que cet objet véritable de la sémiotique va nous apparaître, lors de l'étude des vignettes cliniques que Delion nous rapporte.

### c. *Sens, éthique, pertinence*

Sous-jacent à notre voyage sémiotique à travers la praxis psychiatrique, nous assistons au carrousel d'une nouvelle triade, elle aussi indissociable, elle aussi insécable sous peine de détruire l'humain : sens, éthique et pertinence sont totalement interdépendant. L'éthique consiste à maintenir la possibilité du libre passage du sens, et pour cela réquisitionne la pertinence qui est la seule aune à laquelle un outil est intégré à la praxis. La pertinence en termes de logique du vague ne saurait minorer la singularité du sujet humain, c'est-à-dire ultimement son désir, et donc l'éthique qui est appendue à ce désir (le telos de la praxis étant de soutenir le sujet dans l'impératif de ne pas céder sur son désir) ; or, dans la confrontation du sujet à ce qu'il en est de son désir, la décision n'appartient à nul autre que le sujet lui-même, et nécessite donc cette liberté radicale d'investissement des structures du milieu institutionnalisé — c'est-à-dire que nul ne décide du sens qu'il y a, pour chacune et chacun, à être-là. Quant au sens, qui est passage libre au sein d'un milieu, au sein d'un langage, au sein des moments et des lieux d'une existence, son maintien dans le milieu ne peut être automatisé, il est d'une précarité telle qu'il peut disparaître à tout instant, dès lors que le milieu régresse et redevient, de structure institutionnelle, le carcan bloqué d'un établissement aux statuts hiérarchiques inamovibles, indiscutables et inchangeables : pour que demeure le sens, une vigilance est nécessaire, qui ne peut exister qu'au prix d'une recherche permanente de la pertinence des hypothèses du travail collectif (à travers l'analyse institutionnelle), et ce souci du sens, hors de toute automatisation, ne peut être le fait que de sujets qui sont là, qui désirent être là, qui ne cèdent pas sur leur désir — donc sur l'éthique. Sens, éthique et pertinence constituent un « macro-concept » qui accompagne toute présence humaine véritable : sur le plan philosophique, il désigne le nœud dont l'autre nom est « praxis », sur le plan

---

<sup>97</sup> Delion, *L'enfant autiste, le bébé et la sémiotique*, op. cit., p.231.

anthropologique (donc, aussi, métapsychologique) et politique. Et le postulat de cet ensemble réside dans la dimension ontologiquement fondatrice du langage : hypothèse sémiotique que le parlêtre est un homme-signe.

### III. Scène et mise en scène de la sémiotique. Les interactions

Ces hypothèses [sémiotiques] (...) donnent une forme logique au rapport entre le corps et le langage ; et souvent nous avons l'impression que les signes cliniques « réputés » pathologiques de l'enfant autiste, par exemple une stéréotypie, sont les restes cicatriciels d'une tentative antérieure de communiquer quelque chose avec le corps ; l'angoisse serait précisément le résultat de cette impossibilité de passer [à de l'articulable]<sup>98</sup>.

Ce chapitre et le suivant abordent la question de l'entrée du bébé dans le langage. Ils visent à commenter le « schéma matriciel de l'entrée dans le langage » que propose Pierre Delion, dans lequel viennent se croiser, de façon complexe mais réglée, un grand nombre de facteurs, tant sémiotiques que psychodynamiques et métapsychologiques. Le présent chapitre demeure encore très « statique », présentant l'ossature logique du schéma ; le prochain chapitre, plus dynamique, proposera d'analyser le fonctionnement de ce même schéma, ses différentes phases représentant les étapes de l'entrée du bébé dans le langage.

#### Introduction. Un palier dans la complexité sémiotique

Nous avons vu qu'un signe n'est pas si simple que l'apparence duelle (signifiant/signifié, signe/référent) qu'il nous donne à voir de lui-même : en fait, l'expression « il nous donne » est faussée, car elle fait penser que nous nous tenons face au signe, acteurs extérieurs à ce qu'il en est de son sort, ses manipulateurs hors de toute atteinte vis-à-vis de ce qui le définit ; dans le « il nous donne », « nous » fait partie intégrante de la relation « donner quelque chose à voir à quelqu'un », et nous sommes toujours déjà embarqués dans le processus signique, processus actif. Le signe est immédiatement triadique : sa décomposition en représentation, objet et interprétant est logique, non réelle. La vie du signe est la mise en mouvement du trajet logique, comme un carrousel permanent, entre ces trois pôles. Et nous sommes, ainsi, des êtres de langage : hommes-signes, « hommes de paroles<sup>99</sup> » pour Claude Hagège, « parlêtres » pour Lacan.

Mais se contenter de cette étape dans l'analyse du signe, c'est encore trop simplifier la vie de langage qui est la nôtre. C'est voir la vie du signe de façon trop abstraite : nous devons voir à présent comment elle se met en scène. On ne parle pas que sur un seul niveau de communication et les signes manifestes ne sont pas les seuls à être interprétés, à agir, à « passer ». La dimension non consciente de ce que nous disons est tout aussi constitutive de notre discours que la seule émission de symboles normalement reconnus et échangés. Autrement dit, il faut tenir compte des différentes strates de l'existence des signes.

#### A. Les interactions ou les « mises en scène de la sémiotique »

La question fondamentale est : comment comprendre, modéliser l'instauration du langage ? Cette entrée dans le langage ne peut se concevoir qu'à travers la prise en compte des interactions

---

<sup>98</sup>Delion, *L'enfant autiste, le bébé et la sémiotique*, op. cit., p.137.

<sup>99</sup> Claude Hagège, *L'Homme de paroles. Contribution linguistique aux sciences humaines*, Paris, Fayard, 1985, rééd. Paris, Gallimard, « Folio essais », 1986.

entre le bébé et son entourage, car elle ne concerne jamais « un » individu isolé qui verrait se déployer dans son existence une compétence intégralement présente dès (avant) sa naissance, mais se pose toujours immédiatement *entre* les « parlêtres ». L'aptitude au langage ne naît jamais au sein d'un vide relationnel. Tentons donc, à la suite de Delion, de dresser un premier pont entre d'un côté quelques notions courantes en pédopsychiatrie, qui témoignent du quadrillage progressif du donné immédiat de la sensation du bébé, de la structuration de sa vie psychique, et d'un autre côté l'approche logique des outils sémiotiques.

## 1. L'instauration du langage dans les interactions mère-bébé puis parents-bébé : une brève cartographie (137-139)

La situation première de cette instauration du langage, ce sont les interactions entre le bébé et ses parents (cf. Lebovici, Stern, Mazet, Visier, Stoléro, Golse). On étudie ces interactions selon trois plans distincts, mais complémentaires : observation de l'interaction affective, observation des comportements interactifs, approche clinique des interactions fantasmatiques.

Ces trois niveaux interactifs s'entrecroisent sur la scène où évolue l'enfant qui dans la matérialité du *hic et nunc* actualise dans le transfert le mode de constitution de ses objets en fonction de l'ambiance tonale de la rencontre. À travers ces interactions, plusieurs problématiques se rejoignent.

### a. Les interactions et la topique freudienne

#### i. Interactions affectives : « en douce »

Les interactions affectives désignent le canal de communication transmodal, où il est possible d'obtenir ces dialogues passant par divers canaux ; entre l'enfant et la mère, il leur est possible de parler iconiquement avec leur corps, formant ainsi un soutien au sens. À ce niveau, on est dans le passage transversal à tout code, dans le passage « en douce » : ce ne sont même plus les objets qui passent à travers les représentements, ce sont les représentements eux-mêmes qui sont quasiment intangibles.

C'est donc d'autant plus un art de l'écoute polymodale qu'il faut développer à ce niveau-là : savoir repérer, accueillir le « clandestin » du signe, et surtout savoir lui répondre avec le même art, « en douce », sans rien dire. Dans cette transmodalité pourtant, s'établissent déjà les liens fondamentaux du registre originaire, ceux qui ultimement, à travers les différents stades de développement du bébé, mèneront aux représentations de mots, d'objets et de choses.

Au niveau de ces interactions, mère et enfant vont faire se rencontrer leurs deux vécus originaires. Cette rencontre va, dans un flottement semblable à celui qui préside à toute genèse, installer dans l'affect sans forme définie — mais pas informe pour autant —, la possibilité d'un monde commun.

#### ii. Interactions comportementales

Les interactions comportementales concernent les points de contact organisateurs de la rencontre entre le bébé et l'autre, et nous aborderons plus loin la mise en place de cette rencontre que Delion rapproche de la zone-objet complémentaire (Piera Aulagnier), ainsi que les notions d'indice, de corps et d'interactions corporelles. On est cette fois dans le registre de la chose obligeant la représentation, dans le champ du transitionnel où la dimension sémaphorique étalonne sa fonction. Ce que ce niveau d'interaction fabrique, les phénomènes autistiques le défont.

### iii. Interactions fantasmatiques

Les interactions fantasmatiques constituent le dernier palier :

[Elles] contribuent à la mise en scène de la sémiotique. Elles viennent fournir à la mise en forme des fantasmes du bébé toute une problématique transgénérationnelle (importance des phénomènes de répétitions transgénérationnelles). L'activité fantasmatique des mamans, dont la capacité de rêverie décrite par Bion est une autre formulation, vient nourrir la vie fantasmatique des bébés. Cette vie fantasmatique des bébés s'élabore sur les protoreprésentations (...), les signifiants primordiaux, puis les équations symboliques, puis les symboles.

Ce bain d'affect donne lieu aux identifications primaires préceptives et modèle les identifications évoluées ultérieures, car, comme l'écrit M. Pinol-Douriez, « ces affects ont faim de représentations », le bébé a donc des protoreprésentations de sa mère qui lui permettent de se constituer une activité fantasmatique dont témoigne sa capacité à anticiper le comportement maternel<sup>100</sup>.

Ce niveau interactif est également le lieu où « inter-vient » la triade, et où entre en scène la fonction paternelle. Cette fonction est accueillie (ou non) dans la dyade mère/enfant. De façon quelque peu rapide, on peut dire que le psychotique ne peut accéder à ce niveau interactif de façon pérenne.

#### b. Reprise topique

Balat et Delion font correspondre ces trois niveaux d'interactions aux catégories freudiennes : originaire, primaire, secondaire. En fin de compte, nous pouvons ainsi représenter, de façon « stratifiée », la scène de ces interactions :

3. Interactions fantasmatiques — Registre secondaire
2. Interactions comportementales — Registre primaire
1. Interactions affectives — Registre originaire

Sur ces trois strates d'interactions, la sémiotique va se déployer : le signe va évoluer sur ces trois registres, et tout le chapitre va étudier ce déploiement. Dès à présent, voyons comment se « présente » cette vie sémiotique : regardons le premier visage des signes, c'est-à-dire les représentements.

#### i. L'étude des symptômes et des conduites du bébé

Il s'agit d'objets dont les représentements (ce qu'on en perçoit dans la situation, que l'on soit parent ou thérapeute) relèvent du tonal ou de la trace. On se situe ici surtout au niveau des interactions affectives.

La finesse de ces interactions, en particulier en ce qui concerne la dimension *tonale*, présente le paradoxe apparent d'être impalpable, et pourtant bel et bien présente et active. Nous sommes souvent amenés à penser que sur ces traces, sur ce ton, on doit alors agir à l'aveugle, de façon intuitive, « au pif ». C'est ce « au pif », fonction intuitive, qui fait le cœur de l'hypothèse abductive que l'on voit se mettre à l'œuvre dans l'attitude d'Odette vis-à-vis du crachat de

<sup>100</sup> Delion, *L'enfant autiste, le bébé et la sémiotique*, op. cit., p.121. L'auteur cite ici Serge Lebovici, *Psychopathologie du bébé* (dir. S. Lebovici, F. Weil-Halpern), « Les interactions fantasmatiques », p.144, Paris, Puf, 1989.

Francisco, présentée lors du chapitre précédent. En d'autres termes, il s'agit d'aller au-delà du symptôme : une analyse ne consiste pas en une addition de symptômes (cela n'a jamais suffi à faire une théorie) en vue de les gérer, mais en la recherche de la logique qui les relie de façon dynamique, afin d'agir en contact avec eux et de transformer la situation où ils apparaissent, donc de transformer leur mode d'apparition, voire de résoudre la raison de leur apparition.

Pourtant, il ne suffit pas de supprimer un symptôme en surface, d'atténuer par exemple l'excès d'un hyperactif sous une chape médicamenteuse, pour questionner à son juste niveau la cause de telles traces comportementales. Sur le plan clinique, nous sommes dans le cadre d'une « psychologie des profondeurs », pour reprendre la métaphore qui désigne souvent la psychanalyse freudienne. Sur le plan logique, notons pour l'instant que cette dimension, qui n'est pas réellement palpable, mais pourtant bel est bien agissante, se situe dans le pur *possible* : le possible est ce qui fait que le réel a une logique, et n'est pas seulement un donné pauvre, interchangeable mais aveugle. Le réel charrie bien plus que ce qu'il donne à voir en apparence et de façon rapide : il faut supposer, « poser en dessous » des traces manifestes, quelque chose qui agisse dans le réel ; en-deçà des mots et des comportements, il y a du langage, même à l'état de pure tonalité, il y a de la logique.

## **ii. L'approfondissement fantasmatique des relations parents-bébé**

L'enfant est intégré dans le monde de, et par, ses parents. Cela appelle les deux autres niveaux : les interactions comportementales, matérielles et corporelles, et les interactions fantasmatiques. En ce qui concerne les interactions comportementales strictement, c'est dans leur contexte que les gestes des parents vont ne pas laisser le bébé se débrouiller tout seul face à la vie, et par leurs gestes, tâtonnants au départ, mais toujours plus experts, aider bébé à se nourrir, à agir, etc. Mais il est impossible de considérer les interactions comportementales dissociées des interactions fantasmatiques. C'est ainsi que l'on peut dire, de façon plus adéquate, que l'enfant s'inscrit dans le discours des parents. Par exemple, les parents trouvent que tel signe qu'ils voient émis par leur enfant est à mettre en rapport avec un signe qui existe déjà dans la famille : « Tu as déjà le même caractère (ou le nez, ou le regard, etc.) que ton grand-père » ; mais ce peut être aussi : « Ah, tu dois avoir faim », etc. En tant que tels, ces signes préexistants, c'est-à-dire abstraits tant qu'ils n'existeront pas inscrits dans la réalité du corps de bébé, apparaissent tout d'abord, dans les échanges de représentements, comme des *types*. Au fur et à mesure du déploiement de toutes les harmoniques sémiotiques, selon qu'on les considère sous l'angle de l'objet ou de l'interprétant, ils deviendront *symboles* ou *arguments* (cf. suite du chapitre) ; tous ensemble, ils constituent, dans cette couche supérieure du registre secondaire, des catégories qui « parlent le bébé » dans la langue de sa famille, qui le font exister comme un être de la langue, découvert mais reconnu, repéré par rapport aux codes déjà en vigueur dans le repaire où vient habiter le petit d'homme en venant au monde dans *ce* monde, dans *cette* famille. La place du bébé acquiert une signification dans le code langagier qui, à travers les générations et le noyau resserré en train de se constituer, définit une appartenance familiale. Ces représentations des adultes qui interprètent les traces premières qu'impose l'enfant selon les repères dont disposent la mère et le père, et qui les aident, les portent dans leur présence à leur enfant.

Pourquoi parler alors d'interactions « fantasmatiques » ? En tant que catégories, ces représentations sont habituellement considérées comme pouvant advenir à la conscience : pensons aux études anthropologiques, sociologiques ou culturelles, qui étudient les façons d'être parent selon les milieux et les cultures. Mais cet ancrage n'est pas seulement déterminé par la dimension

sociologique de l'existence : elle relève grandement d'une construction inconsciente. La réalité humaine est façonnée par des comportements collectifs, communs, mais ne prend sens, ne devient existence désirante, que si dans son treillis est présente la dimension négative du désir inconscient. Dire cela, c'est désigner la « logique du fantasme », qui selon Lacan articule (dimension symbolique) la présence/absence du sujet inconscient (dimension réelle) dans le treillis de la réalité (dimension imaginaire) — soit :  $(a) \diamond S$ . L'approche psychodynamique des interactions symboliques et langagières entre le bébé et sa famille prend en compte cette dimension qui singularise la vision du monde de chaque sujet : irréductible à une catégorie manifeste objectivement isolable en un scénario ou une image quelconque, le fantasme défait l'objectivité de figure à laquelle est réduite cette singularité dès lors qu'on tente de la décrire « positivement », c'est-à-dire sans tenir compte du désir : il en fait ressortir la dimension de visage, en y laissant se dessiner en creux l'investissement intime par le sujet. Alors se brise la séparation spéculaire et figée entre les deux sphères supposées premières, alors qu'elles ne sont que construites : intérieur/extérieur, objectif/subjectif, etc. C'est en cela que l'on désigne les interactions fantasmiques comme le premier accès véritable du sujet aux échanges symboliques : la richesse fantasmique pleinement déployée suppose une rencontre de la dialectique du désir avec les structures du langage. Et tout l'appareil clinique et théorique de Delion questionne exactement cet accès à l'autonomie existentielle du sujet sur ce plan, qui signe l'accès à l'identité et à l'unité psychique du « moi » : le moment où les interactions fantasmiques ne sont plus seulement du ressort de la « machine à rêverie » de la mère.

En attendant cette autonomie, types, symboles et arguments demeurent l'élément signant le « style interactif » que la mère, par exemple, imprime et lègue à cet enfant qu'elle accueille au monde. Ainsi, parler de « discours » des parents, c'est désigner autant leur parole, au sens d'un contenu qu'ils transmettent, que le fait que cette parole *fasse acte*. « Faire signe », faire exister la sémiose, c'est faire acte. Parler (à) l'enfant, c'est entrer dans les interactions comportementales en se comportant comme un être de parole. La chair et l'existence de l'enfant sont tissées des structures profondes de ce discours, et nous verrons la progression, les étapes de ce tissage dans toute la suite de ce chapitre et du suivant. Mais pour que le discours des parents soit efficace en actes, précisément, c'est-à-dire au niveau des interactions comportementales, il est impossible de faire l'économie (tant en théorie qu'en réalité) d'établir un rapport entre ces deux niveaux interactifs. En effet, bien souvent, en guise d'accueil de la souffrance dans des structures médicosociales ou médico-éducatives, on se contente d'une « gestion » des interactions comportementales, sans aucun travail fin d'élaboration ni d'analyse de ce qui joue au niveau symbolique et fantasmique. Or croire que c'est seulement dans la dimension des seules interactions comportementales que tout se joue de l'échange, c'est forclorre toute la dimension proprement métapsychologique des interactions entre la mère et l'enfant. Mais c'est également se refuser la seule possibilité de comprendre les interactions affectives : pour que la mère puisse interagir sur ce plan avec le bébé, encore faut-il qu'elle puisse amener son propre monde affectif sur la scène interactive ; or, ce monde est forcément déjà travaillé par la fantasmatisation. Bref, ce qui apparaît déjà, c'est l'impossibilité de réduire la question de la formation de l'appareil psychique de « l'être-bébé » (Golse) à la seule alliance des deux dimensions neurocognitive et socio-comportementale. C'est, encore une fois, refuser de céder au néopositivisme ambiant.

Revenons à présent sur le lien que l'on voit s'établir entre dimension symbolique des échanges et interactions fantasmiques. Sur ce point se joue la tragédie des psychotiques ou des autistes : l'accès serein à cette richesse harmonique des interactions leur semble fermé : comment malgré

tout faire qu'ils y aient accès ? C'est là que la fonction phorique entre en jeu, en ceci que l'équipe soignante prend sur ses épaules psychiques l'effort de déployer la potentialité tonale, affective, comportementale, des représentements émis par l'enfant, jusqu'à laisser s'épanouir toute la dimension symbolique, fantasmatique : dans un premier temps, il s'agit des fantasmes des soignants, et c'est en cela qu'une telle relation soignante doit se dérouler en tenant compte de l'ambiance transférentielle puissante, dans laquelle la dépendance du sujet en souffrance est plus forte que jamais vis-à-vis des sujets aptes à lui prêter leur fonction phorique. On le voit avec Francisco et Odette, c'est l'idée d'Odette, c'est-à-dire son propre fantasme, qui lui permet d'aller déceler dans le représentement inabouti du crachat la présence de quelque objet possible, haussant par là ce crachat au rang d'un « porte-type », d'un signe exprimant le type « angoisse du bris » — et pourtant, c'est bel et bien le fantasme de Francisco qui est ici au cœur de l'affaire, puisque, à l'énoncé par Odette d'une proposition, et surtout à sa reprise « traduite » par Francisco dans son langage apparemment incompréhensible, succède un sourire de l'enfant et une accalmie, signes concordants d'un plein déploiement de la sémiose. Quelque chose restait bloqué, qui cherchait à se dire, mais n'y arrivait pas : il fallait que la fonction symbolique soit prise en charge par un être psychiquement apte à cette fonction et suffisamment en phase avec Francisco, position occupée par Odette de par sa longue et patiente coprésence avec l'enfant dans le milieu de l'équipe.

Que nous met sous les yeux cette vignette ? Rien de moins qu'un élément clinique, théorique et éthique crucial : même dans les ratés de l'aliénation symbolique, qui condamnent le psychotique et l'autiste à une aliénation au réel, il y a du fantasme. Dans la psychose, même dans l'être le plus abîmé, il y a du fantasme, cette étoffe existentielle — il y a du désir. C'est ce pari ontologique et éthique que n'a jamais cessé de faire, par exemple, François Tosquelles dans son abord de la folie, et c'est, par rapport à une certaine orthodoxie lacanienne, une des pierres de touche de la clinique du fantasme dans la psychothérapie institutionnelle. Sur un autre plan, cette intransigeance dans la prise en compte du fantasme a toujours été affirmée par Tosquelles et d'autres face à la tendance des méthodes actives à ne prendre en compte que les interactions comportementales et sociales, mais pas forcément la dimension de négativité du fantasme (je fais référence ici à un débat qui eut lieu dans les années 1950 entre Tosquelles et les Céméa, mouvement très important pour la prise en compte des méthodes éducatives et psychologiques en France, et dont les cliniciens de psychothérapie institutionnelle ont toujours été très proches). Le maintien d'un possible fantasme à l'état éclaté, non unifié autour de la fonction spécularisante de l'objet (a), doit s'articuler avec la faille dans l'aliénation au symbolique qui marque l'échec d'une mise en place de la fonction forclusive, fonction centrale dans le processus du refoulement primordial, et donc indispensable à la structuration psychique du moi et à son accès à une distinctivité. Le schéma sémiotique repris par Delion et Balat permet de théoriser à la fois ce qui peut mener au plein déploiement du fantasme (dans le fonctionnement névrotique de la sémiose) et ce qui peut enrayer cette sémiose (la psychose, l'autisme) : cet enrayement n'annule pas pour autant le fait qu'il y a bel et bien une richesse en-deçà de l'accès au symbolique dans un niveau profond, anté-objectal<sup>101</sup>. L'efficacité clinique de cette approche sémiotique consiste à tenir ce pari en faveur de l'indicible, sans pour autant tomber dans l'hypothèse réifiante, réaliste, de quelque chose qui demeurerait hors du langage, qui existerait sans le langage : rien de psychique n'évolue hors de la logique sémiotique, et si l'angoisse du bris de Francisco demeure coincée dans le pur possible, qui ne parvient pas à s'articuler avec le type général qui transformera cette angoisse en l'articulant en

---

<sup>101</sup> Cf. *infra*, présent chapitre, B2, p.67.

langage, alors c'est le chaos psychique, l'enfer qui, pour être calmé un tant soit peu, préfère souvent la voie violente du passage à l'acte : ici crachat, mais ailleurs chéloïde, ou parfois, plus radicalement l'achèvement de la souffrance envahissant le corps par une annihilation pure et simple de soi.

### **iii. La place des facteurs étiologiques et pathologiques associés**

Enfin, des domaines généralement clairement séparés sont traités, par l'abord sémiotique, dans une certaine gradualité, sous un régime de non-disjonction.

Ainsi, pour des psychiatres comme Delion ou Golse, à aucun moment il n'est question d'ignorer les dimensions physiologique, neurologique, cognitive, comportementale et sociale. La prise en compte des facteurs étiologiques et pathologiques peut concerner l'incidence organique d'une atteinte cérébrale, d'un déficit sensoriel, ou autres ; l'incidence pathogène dans la vie de l'enfant : événement graves, séparations ; l'incidence familiale : carence ou distorsion ; l'incidence socioéconomique et culturelle.

Par ailleurs, l'approche sémiotique n'opère a priori aucun partage entre le normal et le pathologique. Il n'y a pas « deux schémas » différents d'entrée dans le langage, l'un normal et l'autre pathologique : c'est au sein d'un même schéma que l'on pourra repérer des dysfonctionnements, et partant, savoir où l'on peut tenter d'étayer les fonctions défaillantes sur le chemin vers une parole propre et pleine.

## 2. Les interactions, ou « la mise en scène de la sémiose »

### a. Scène et mise en scène de l'accès au langage

La rencontre entre le bébé et l'autre psychiquement plus avancé que lui dans son développement, leur vie en commun, sont la *scène* où se met en branle la sémiose, et où le bébé entre dans le carrousel du langage.

Les trois genres d'interactions bébé/adulte, quant à elles, sont « la *mise en scène* de la sémiose », comme dit Delion : elles donnent le ton (affectif), elles dirigent le jeu (comportemental), elles surdéterminent et déploient le sens (fantasmatique) de ce jeu. Au final, à travers trois canaux : tonal, comportemental (matériel, corporel) et fantasmatique, cette mise en scène fait évoluer les interrelations qui se tissent entre les représentements, les objets et les interprétants.

En cela, le carrousel entre les trois pôles de la sémiose ne tourne pas sur une surface plane, mais sur trois niveaux à la fois. À chaque tour de carrousel, à chaque étage des interactions, correspond un visage différent pour chaque pôle du signe qui circule. Ce qui nous donne neuf « visages » sémiotiques possibles, que le tableau suivant, vide pour l'instant, peut nous autoriser à imaginer ainsi<sup>102</sup> :

---

<sup>102</sup> Dans la colonne des interactions, Delion a placé tout en bas les interactions affectives qui jouent « au plus profond » des relations, en remontant peu à peu vers les interactions comportementales, puis vers celles qui, d'un point de vue psychodynamique, émergent au stade le plus élaboré du système psychique du bébé sur la voie du symbolique. Quant à la ligne des pôles sémiotiques, Delion présente les trois concepts peirciens selon l'ordre de leur apparition lorsqu'on perçoit un signe, soit : en 1 le représentement (ce qu'on voit en premier du signe, c'est lui, abstrait mais donné tel quel, immédiatement), en 2 l'objet (ce représentement renvoie intuitivement à « la chose » matérielle, réelle, qu'il re-présente) et en 3 le lien qui les relie tous deux selon une loi (par exemple, c'est ce que, à propos de Francisco, on a appelé plus haut un « type ») et qui n'advient que lorsque se produit une interprétation.

	3. Interprétant	2. Objet	1. Représentement
III. Interactions fantasmatisques			
II. Interactions comportementales			
I. Interactions affectives			

Et c'est à travers cette mise en scène, en rencontrant peu à peu les différents visages du signe, que le bébé, étayé par la troupe dans laquelle il joue sa partition, va accéder au langage. Ainsi, les visages du signe dans les interactions du bébé et de la mère varient selon les neuf cases de ce tableau. Le langage évolue dans cette tridimensionnalité, même quand celle-ci pose problème : comme le montrent les vignettes de Delion, c'est justement à ne pouvoir sortir de la superficialité pure que se reconnaît l'angoisse terrifiante de l'autiste qui s'agrippe à tout ce qui peut lui tenir lieu de corporéité ; et l'enjeu proprement sémiotique consiste à le faire accéder à une possibilité de faire jouer la gamme des interactions, peu à peu, sur des registres toujours plus feuilletés.

Entre les neuf cases du tableau, ce sont presque autant de possibilités d'échos entre les étages où le carrousel du signe se met en branle. On peut déjà évoquer quelques-uns de ces échos possibles.

Il est clair en effet que le bébé et sa mère peuvent être en contact en restant au même niveau, par exemple celui des interactions affectives — quand ce qui s'échange se passe de mots (prononcés) et de gestes (effectués). Mais déjà, lorsque tous deux sont dans une pure coprésence d'échange de gestes (ligne 2 des interactions comportementales), il se glisse toujours un peu (au moins) de ce qui se trame dès le niveau 1. Il suffit, pour concevoir une telle intrication entre nos deux niveaux, de penser aux mères incapables d'entrer en contact corporellement avec leur enfant pour des raisons motrices, mais qui, dans la seule coprésence et l'échange du regard (voire sans celui-ci), apportent déjà à l'enfant une attention et une chaleur qui font l'essentiel de la fonction maternelle. Et enfin, lorsque l'interaction observée se joue essentiellement en faisant intervenir le niveau 3, et que l'enfant est pris dans les rets symboligènes de l'architecture fantasmatisque de la mère, cela se répercute immédiatement aux niveaux 2 et 1.

Comment s'effectue cette répercussion fantasmatisque de la ligne 3 dans les phénomènes profonds de la ligne 1 ? Lorsque la mère intervient au niveau 1, elle y remplit la fonction de l'Interprétant du représentement qu'émet son enfant ; or face au moindre gémissement par exemple, la réaction maternelle, aussi immédiate et intuitive que soit cette posture, ne peut pas ne pas faire intervenir alors une certaine qualité fantasmatisque dans l'interaction : si elle agit comme mère, c'est en fonction de l'image qu'elle se fait du comportement maternel adéquat, image qui à son tour renvoie non seulement à un apprentissage normatif (culturel), mais à toute la constellation qui tient lieu, pour cette femme, de la présence maternelle en elle. Et cette présence est d'autant moins consciemment thématisée, maîtrisée, que nous nous situons, précisément, dans le niveau affectif le plus immédiat, le moins « médiatisé » par du langage ou des comportements : c'est dans l'attention la plus pure, la plus « primale », que se joue cette qualité de présence, ce savoir venu sans qu'il soit besoin que la femme sache clairement qu'il est en elle ; et dans le cas pathologique de Francisco, pour qu'Odette soit en mesure de proposer la bonne question à l'enfant (interactions comportementales, niveau 2), il faut qu'elle se soit mise dans cette position, à cette profondeur de relation avec lui.

---

Que ces trois colonnes soient étalées de droite à gauche et non l'inverse anticipe la présentation qu'en donne Delion — cf. le chapitre V « La sémiotique et le bébé. Psychodynamiser la logique ».

Une question se pose alors, dont la réponse guidera toute la suite de cet ouvrage : nous nous situons au niveau le moins « élaboré » de la sémiotique, mais dans lequel pourtant les trois pôles sémiotiques fonctionnent ; or, si l'interprétant est le lien que la mère établit entre le représentement qu'elle perçoit de son bébé (à ce niveau des interactions affectives : le ton angoissé de son cri, le timbre serein de son écholalie, etc.) et l'objet correspondant (vécu de douleur, de faim, de contentement ou de jouissance), alors cet interprétant est-il uniquement affectif, aussi immédiat et brut que le représentement de l'enfant, ou ne participe-t-il pas aussi, déjà, de l'interaction fantasmatique puisque la mère est, elle, un sujet travaillé par toute une constellation fantasmatique ? Face à un représentement proprement affectif émis par le bébé, répondent des qualités d'interprétation fortement surdéterminées par ce qui se trame au niveau fantasmatique de l'adulte (et de ses propres interactions). Autrement dit, la sémiotique ne se « construit » pas étage par étage : si j'ai dit que le langage évolue toujours déjà dans la tridimensionnalité, c'est bien qu'il y a toujours du niveau 3 (ou « tiercéité », comme on verra plus loin) qui agit ; cela n'a rien de magique, mais est dû au seul fait que la scène sémiotique est toujours une scène où « un individu seul » n'existe pas, où le sujet du signe est toujours déjà tissé de langage, parlé et fantasmé par les autres, contenu, avant de devenir lui-même psychiquement apte à parler et fantasmer pleinement, assurant ainsi la fonction contenante qui est l'apanage d'une fonction moïque ayant atteint sa pleine maturité.

Les différentes mises en scènes des interactions se croisent, et nous entrevoyons que l'enfant entre dans le langage via la complexité atteinte par le développement psychique de la mère : une relation asymétrique s'installe, où la mère occupe une place contenante, et où l'enfant est intégré dans un ensemble de fonctions sémiotiques qu'il n'est pas encore totalement capable d'intégrer à son propre appareil psychique (cette étape constituera l'ultime moment de son entrée dans le langage).

Sur le plan pathologique, si nous reprenons le cas d'Odette, c'est bien parce que, au fil de ses interactions quotidiennes avec Francisco, sur le long terme, l'infirmière a pu laisser se déployer et analyser ses investissements fantasmatiques de cette réalité (le transfert et son analyse sont les objets de toute analyse institutionnelle), qu'elle est capable à la fois de laisser son fantasme « informer » l'interprétant affectif qui en elle réagit intuitivement face au crachat, et surtout de faire en sorte que cette interprétation soit accordée (*atuned*) profondément *et* justement à la tonalité angoissée du sujet qui échoue à parler, mais qui n'en est pas moins envahi, affectivement, par la terreur.

Toutes les cases « se donnent » en un seul acte sémiotique, et cependant, cet acte est un processus logique qui se déploie. « Tous les chemins » d'une case à l'autre, d'un niveau à l'autre, du tableau ne sont pas identiquement possibles, ni praticables par l'enfant selon les stades de l'évolution psychique. Des courts-circuits arrivent, et certains sujets trouvent des sens interdits là où d'autres arrivent à pouvoir faire passer ce qu'ils ont à parler : c'est alors qu'il y a pathologie. Ces possibilités d'échos ne valent pas seulement comme une description statique : l'état du schéma de Delion que nous étudierons au prochain chapitre nous montrera comment se structurent ces possibilités d'écho, ces passages entre les différentes strates et cases, et comment, ce faisant, c'est l'appareil psychique du bébé qui se structure, lors des premières étapes de l'interaction bébé/adulte.

## B. Priméité, secondéité, tiercéité

Jusqu'à présent, Delion n'a fait que croiser les trois concepts de représentation, objet et interprétant avec les niveaux d'interactions : sémiotique et métapsychologie s'éclairent mutuellement, il reste à opérer leur articulation et leur transformation réciproque, leur intégration commune. Nos trois lignes correspondent à ce qui constitue la seconde triade peircienne, aussi fondamentale que l'ensemble représentation/objet/interprétant : la triade priméité/secondéité/tiercéité. Ce sont trois qualités d'existence, qui désignent les différents étagements ontologiques que Peirce distingue comme les différents modes à travers lesquels existe un signe. Delion associe les trois niveaux d'interactions et de stades psychiques à ces trois notions peirciennes, atteignant la pleine rencontre de la psychiatrie avec les catégories logiques.

Nous nous retrouvons à présent avec le tableau suivant, que l'on va voir peu à peu se remplir :

	3. Interprétant	2. Objet	1. Représentement
III. Interactions fantasmatiques Registre secondaire Tiercéité			
II. Interactions comportementales Registre primaire Secondéité			
I. Interactions affectives Registre originaire Priméité			

Que signifient ces trois termes : *priméité*, *secondéité*, *tiercéité*? Qu'est-ce qui, aux yeux de Delion, motive leur rapprochement des trois niveaux d'interactions ?

### 1. Nouvelle tripartition du signe : signe possible, signe réel, signe nécessaire

Ce nouveau feuilletage triadique ne doit rien, chez Peirce, à quelque considération psychologique, et ressort d'une distinction classique bien plus ancienne, médiévale au moins<sup>103</sup>. Cette distinction est celle qui s'établit entre les différents modes d'être du signe : un signe peut être de l'ordre soit du possible (signe virtuel, potentiel), soit du réel (signe matériel), soit de l'existential (au sens logique, c'est-à-dire : signe nécessaire, obéissant à la nécessité d'une loi).

Ces trois modes d'être du signe, ces trois dimensions dans lesquelles se présente une sémiose, Peirce les désigne, dans l'ordre, par les termes de *priméité*, *secondéité* et *tiercéité*.

Prenons comme exemple dans ce qui suit la pierre de Rosette déchiffrée par Champollion, et le statut de ses hiéroglyphes : en tant que pure inscription de représentements « bizarres » ; en tant que pure présence matérielle ; en tant qu'union entre les deux, entre cette présence matérielle et sa potentialité signifiante, union qui prend la forme d'une grammaire de la langue hiéroglyphique qui, à des représentements particuliers, rapporte des objets de signification précis selon des lois linguistiques systématiques.

<sup>103</sup> Elle remonte aux philosophes et logiciens Duns Scot et Guillaume d'Occam — ce dernier, philosophe nominaliste, étant d'ailleurs plus connu du grand public comme étant le Guillaume de Baskerville dans le film *Le Nom de la Rose*... issu du roman d'un grand commentateur de l'abduction peircienne : Umberto Eco !

## 2. Priméité : possibilité de tout ce qui est

Certains signes sont là, qui représentent quelque chose mais sans que l'on sache quoi : leur signification — qui est la raison d'être d'un signe — reste purement potentielle ; le représentement se contente de... re-présenter quelque chose, mais justement, sans qu'on ne sache rien de ce qui, par eux, est réellement présent. C'est cela, être sur le mode du possible. C'est le cas des hiéroglyphes gravés sur la pierre de Rosette avant que Champollion ne vienne tenter, sur ces représentations (ou derrière elles, ou en elles...), de déchiffrer la présence réelle qu'à la fois ces signes obscurs portent et cachent devant nos yeux ignorants. On sait qu'ils sont des signes, mais leur mode d'être signes, leur signification, demeure en suspension. Tant qu'on n'y touche pas, ils n'ont aucune existence réelle.

La priméité désigne le fait d'être possible. Il n'est question que de l'immédiateté de cette présence, sans référence à quelque autre objet que ce soit, sans référence à une seconde façon d'être présente. Par exemple, ce n'est même pas la trace de rouge que je vois sur ce mur, ni même le rouge indépendamment du fait qu'il a été tracé (on aurait alors isolé la matière de la forme, certes, mais cette distinction demeure toujours de l'ordre de la réalité matérielle) : c'est la « rougéité », la pure qualité qui fait que, par exemple, le rouge n'est pas le bleu.

Comment articuler ce mode d'être avec les catégories psychodynamiques ? Reprenons le cas de la réaction d'Odette face à Francisco. Si, dès ce niveau du possible, il n'y avait quelque chose de l'ordre de la priméité qui circule entre les deux sujets, alors Odette ne serait pas en mesure de répondre avec une telle justesse à Francisco, dans la réalité concrète de la situation. Si Odette n'était pas sensible à cette pure angoisse de Francisco, à sa tonalité qui n'arrive même pas à se canaliser en des mots compréhensibles, sa réponse ne pourrait être porteuse d'une tonalité ajustée aussi profondément qu'est profondément ancrée la violence de l'enfant angoissé. Cela, au niveau de l'interaction affective, « se passe (en-deçà) de(s) mots », et se fait « en douce ». La priméité d'un vécu se situe en-deçà du fait même d'être senti *comme* vécu, en-deçà même de la perception/conscientisation. Cela est au plus proche de la notion phénoménologique de « pathique », et en guise de définition rapide, Delion rapporte cet extrait de Henri Maldiney, qui présente brièvement notion :

« Erwin Straus met à nu dans le sentir un ressentir. Ce ressentir n'est pas un retour du moi sur lui-même ; il n'est ni réflexion, ni affection de soi par soi. Un tel retour impliquerait, en effet, un moi séparé, faisant fonction de sujet et opposé à un objet qui serait en face. Le sujet du sentir, le sentant, n'est pas un sujet isolé et solitaire qui, à partir de sa propre conscience de soi, projette et saisit un monde comme transcendant.

La polarité sujet-objet, d'un objet qui s'objecte le monde et qui en même temps se distingue du monde-objet, par le redoublement intérieur de la conscience de soi, n'est pas niable, mais elle est seconde, et n'est possible qu'à partir d'une situation plus originaire : celle du sentir.

Avec le percevoir, qui est le premier niveau de l'objectivation, nous sommes déjà sortis du sentir. La certitude sensible du sentir n'a pas son destin, comme le pense Hegel, dans la vérité du percevoir. Mais le sentir a lui-même sa vérité. La vue, l'ouïe, les autres sens ne nous procurent pas seulement des impressions sensibles ayant valeur représentative. Mais ces mêmes couleurs et ces mêmes sons qui nous introduisent aux objets disposent de notre Stimmung et de notre comportement, selon des lois déterminées qui donnent le ton à notre Umwelt et mettent, pour ainsi dire, notre réceptivité en situation. Le moi du sentir est une réceptivité ouverte et remplie. Je ne deviens qu'en tant que quelque chose arrive, et il n'arrive quelque chose pour moi qu'en tant que je deviens. On peut parler de « l'être-là » du sentir comme d'un être-avec-le-monde plutôt que d'un être-au-monde. L'acte de présence du sentir sensible — et par conséquent le sentir sensible en général — est le vivre d'un être-avec qui se déploie en direction du sujet et de l'objet, qui ne deviendront tels qu'après coup.

Erwin Straus nomme moment pathique cette dimension intérieure du sentir, selon laquelle nous communiquons avec les données hylétiques, avant toute référence et en dehors de toute référence à un

objet perçu. Si nous attachions le moment pathique aux objets, nous l'aurions réintroduit dans le domaine du conceptuel et la distinction du gnosique et du pathique se trouverait déjà résiliée. Il s'agit d'une autre logique et cette logique est une esthétique intégralement exprimable en termes d'espace et de temps. Ainsi se présente la phénoménologie de l'espace et du temps constituée par Straus au niveau du Sentir et du Se Mouvoir. » (Henri Maldiney, *Regard, parole, espace*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1973, p.136-138.)

On peut également rattacher cette notion aux systèmes d'identification primitifs, et à l'archaïque (F. Tustin)<sup>104</sup>.

Pour prendre un comparant artistique, la priméité se situe dans un lieu similaire à cette aire que Kandinsky, en peinture, appelle « l'aire grise », et d'où sort non pas chaque couleur, mais la possibilité même qu'il y ait des couleurs. Dans cette aire que, dans une veine phénoménologique, Jean Oury appelle « l'enforme », la possibilité d'un monde prend date — il prendra corps dans la secondéité et ordre dans la tiercéité. De même qu'entre Odette et Francisco, dans les interactions affectives qui s'établissent entre la mère et l'enfant, on se situe dans un passage entre les deux corps-psychés qui ne passe pas par du réflexif, ni même par un besoin d'agir, mais par un pur co-sentir. Et c'est parce qu'il y a résonance entre ces deux sentis que, sur la scène d'un acte, d'une coprésence, va se jouer quelque chose. On passe alors, dans l'analyse des interactions, sur le plan de la secondéité.

### 3. Secondéité : actualité de tout ce qui est

Considérons les hiéroglyphes en tant que tracés là sur la pierre. Cette fois, ce n'est plus leur fonction de représentation que l'on regarde, mais leur présence matérielle. Plus précisément, leur présence en tant que, par le seul fait de côtoyer deux autres textes dont on sait qu'ils veulent dire quelque chose, elle *indique, désigne* qu'il y a là présence d'un sens possible. Dans leur matérialité, les hiéroglyphes inscrivent dans la situation qu'il y a quelque chose et non pas rien. Il n'est pas possible de faire sans.

C'est ce que, dans le langage courant, on appelle un indice (et c'est, on le verra, la catégorie la plus emblématique de la secondéité) : cette présence matérielle indique quoi ? Elle indique immédiatement une autre présence, encore obscure certes, mais peu importe : une chose (le représentation, le tracé) impose dans la situation une seconde chose tout aussi réelle : l'objet de ce représentation. Sous ces dessins obscurs mais bel et bien là, il y a une signification, tout aussi obscure, mais tout aussi indéniablement présente. L'indice, c'est ce qui « fait signe » dans la pure présence, indiscernable et indétachable de ce dans quoi il tient, et cependant bel et bien agissant : c'est l'odeur que renifle l'animal aux aguets, le signe invisible à tous, parce que si banal qu'il n'est même plus « re-marqué », mais que le limier ou l'analyste repèrent bien avant qu'ils ne se manifestent ouvertement, sans même que cela ait besoin de passer par de la réflexion. On évolue ici dans le mode d'être de l'actualité du fait. On retrouve ici le « je ne sais quoi » de la priméité, mais *vécu cette fois comme « je ne sais quoi »*, et qui en cela provoque une présence active. Le limier, l'analyste, à ce stade, réagissent immédiatement : ils restent au cœur de la situation. Odette ne « réfléchit » pas, elle agit : elle fait immédiatement signe à Francisco, elle fait acte en posant une parole qui a valeur d'hypothèse ouvrante (« abductive »), qui ne cherche pas à être vraie ou fausse, mais à *être là* de la façon la plus ajustée pour Francisco, quelle que soit cette façon. Au moins, dans l'angoisse qui emporte l'enfant au fond du gouffre, faut-il témoigner, faire *acte de présence*,

---

<sup>104</sup> Delion, *L'enfant autiste, le bébé et la sémiotique*, op. cit., p.99. Noter que l'ouvrage d'Henri Maldiney, longtemps épuisé dans l'édition citée par Delion, est désormais réédité aux Éditions du Cerf.

presque au sens de « faire contrepoids » à ce qu'elle devine être ce gouffre. Remarquons que l'urgence, l'immédiateté de cette réponse, qui confine au stimulus, est tout à fait accordée à l'absolu de la décision éthique : il y a du sujet, je considère ce sujet et, dans l'instant où défaille en l'autre la fonction qui devrait inscrire ce sujet, mon acte le restaure au point exact où il s'effondre dans le désastre de son passage à l'acte.

On peut dire que l'on a dépassé le premier mode d'être, purement potentiel, et que la secondéité est actualité de tout ce qui est. À ce titre elle intègre également la priméité, mais ce n'est pas pour autant qu'il faille les confondre tous deux sur un plan logique, sinon on ne comprendrait rien à l'advenue du langage et à ce qui se passe entre les parlêtres (les schémas de Delion nous le montreront par la suite).

Ce deuxième mode d'être n'établit de rapport qu'entre les éléments présents dans la situation. Ce faisant, il évolue, certes pas dans la stricte contingence, mais du moins dans la dimension du seul cas présent particulier : on constate purement que deux éléments sont coprésents, sans que rien n'explique, à ce stade du raisonnement ou de la réaction, *pourquoi* ni *comment* ils le sont : on ré-agit à cet état de fait. Le savoir du limier, de l'analyste, d'Odette, est un savoir quasi-immédiat, il n'est pas réfléchi et ne s'est pas encore « abstrait » de la situation pour atteindre la généralité des lois énoncées. C'est un savoir dont le seul but est de répondre dans le hasard de ce qui advient ici et maintenant. C'est en cela qu'il désigne le savoir d'Odette, capable de répondre à Francisco avec une fulgurance qui la distingue des autres lesquels ne saisissent pas ce qui se joue<sup>105</sup>, mais qui, au moment où elle agit, la dépasse sans doute elle-même.

Sur ce mode d'être des signes, joue le raisonnement par inférence singulière et concrète. C'est le moment où l'on produit une hypothèse abductive, le moment où l'on fait un signe, un acte en vue de changer la situation et d'y introduire effectivement la possibilité d'un changement réel, d'une bifurcation tangible, d'une évolution matérielle. Parler à Francisco, lui offrir par nos mots la possibilité de rattacher ses affects à une possible voie de sortie de l'anomie, tel est l'acte de langage dont fait preuve Odette.

Pour désigner l'attitude qui prévaut dans la secondéité travaillée par la priméité, j'évoquerai cet oxymore qu'utilise Jean Oury : savoir demeurer dans un état de *patience active*. Avec cette expression, on est dans le domaine de la secondéité, on est dans l'activité stricte d'inscription, mais un domaine qui intègre comme son indispensable corollaire la priméité, cette patience qui « flotte », comme l'écoute, et attend purement, sans même savoir ce qu'elle attend. Sans cette couche impalpable du possible, lorsqu'advient une situation réelle, il n'y aurait qu'une réaction purement enfermée dans la contingence, rien de latent ne viendrait, à proprement parler, se révéler, alors que dans la réaction d'Odette, vu l'accalmie de Francisco, quelque chose dans la priméité était bien là en attente d'une réponse, et qui ne pouvait même pas se vivre comme attendant cette réponse. D'où cette caractéristique de toutes les hypothèses abductives : aux yeux des autres, cela semble d'une fulgurance magique, qui crée de toute pièce une réalité inconcevable, et que rien dans la réalité présente ne permettait d'« induire » ; et cependant, dans l'instant pour les sujets concernés, et un peu plus tard pour les autres, cette réalité nouvelle apparaît d'une indéniable évidence.

---

<sup>105</sup> Cette affirmation doit être relativisée, bien sûr : il se trouve qu'en l'occurrence, c'est Odette qui répond ainsi, mais cela eût pu être un autre membre de l'équipe ; et sans le travail d'ensemble de l'équipe, Odette n'aurait sans doute pu patiemment accumuler tout son savoir autour de Francisco.

#### 4. Tiercéité : pensée de tout ce qui est

Enfin, d'autres signes fonctionnent en tant que présence non seulement possible, non seulement attendue, mais prévisible : c'est la confirmation d'un diagnostic par des résultats d'analyse sanguine ou d'urine ; c'est l'arrivée du coupable à l'exact endroit où Sherlock Holmes l'attend, désormais qu'il a établi la logique avec laquelle le crime a été perpétré ; et, dans une certaine mesure (car ce savoir-là n'est jamais assuré), c'est l'ensemble des gestes apaisés de Francisco, son sourire à Odette lorsqu'il répète « Réparer le carreau », sa soudaine accalmie et le câlin qu'il va faire sur les genoux de Marie-Agnès. Alors, le premier mode d'être, purement potentiel, a été dépassé, mais également le deuxième, purement actuel (matériel, factuel). On est passé dans la tiercéité. Comment ?

Possible et réel ont été subsumés sous la catégorie du nécessaire, leurs deux façons d'être ont été intégrées en leur union « existentielle ». Il faut entendre ce dernier terme au sens logique d'« existence » : la réalité de cette existence n'est pas synonyme de « matérielle » — cela, c'est la *réalité*, qui relève de la secondéité — mais plutôt d'« essentielle » au sens que lui donne le philosophe médiéval Duns Scot (et qui, dit de façon très approximative, se rapprocherait de l'acception triviale de l'expression : « C'est un homme essentiellement bon »). À leur coprésence indéniable, mais dont la raison reste encore floue, a succédé l'établissement d'une loi nécessaire : entre le représentation et l'objet, le lien est désormais assuré par un interprétant fixé : une habitude (et on verra que l'habitude est la catégorie par excellence de la tiercéité). Pour reprendre notre exemple de la pierre de Rosette : cette fois, ça y est ! Champollion a découvert la loi qui permet de relier les représentements à leurs objets réels. Cette loi, c'est le code hiéroglyphique, grâce auquel on peut désormais considérer ces signes non plus comme des pures possibilités, non plus comme des présences matérielles brutes, mais comme des êtres qui ont leur existence propre, une existence de signification régulée par des lois strictes. Cette existence ne désigne pas tel ou tel état isolé, constaté, mais une ouverture assurée à une infinité d'états possibles, d'actualisations possibles des lois du code. On le sait, le propre d'une langue est de permettre, à partir d'un corpus limité et systématique de lois et de vocabulaire, une infinité d'énoncés<sup>106</sup> ; mais cela, parce que toute actualisation (secondéité) d'une langue (tiercéité) est soutenue, traversée par la présence, sous-jacente et possible, d'une parole (priméité).

La tiercéité est pensée de tout ce qui est. Qu'est-ce à dire ? On a dit que la secondéité est actualité de tout ce qui est. Cette actualité, nous ne cessons jamais d'en chercher les lois explicatives, les lois structurelles : c'est ce qui pousse, par exemple, Odette et toute l'équipe soignante à chercher *pourquoi* sa parole a pu avoir un effet réel sur Francisco. Derrière ce « *Pourquoi* cela s'est-il passé ainsi ? », se devine un « *Comment* faire en sorte que nous puissions réagir de façon aussi adéquate si la situation se reproduit dans l'avenir ? » La tiercéité est le mode de l'abstraction à partir des sensations vécues, des intuitions « posées » dans la priméité, « déposées » dans la secondéité du corps et de la matérialité, et en même temps pro-posées dans l'autre

---

<sup>106</sup> Peirce ne dit pas autre chose : non parce que la loi linguistique serait l'analogon de toute réalité humaine, mais à l'inverse parce que la langue n'est qu'une des modalités d'existence de la logique, qui est l'ordre fondamental de la raison humaine. La sémiotique peircienne est tout aussi peu d'origine linguistique que d'origine psychologique : ce qui la distingue, d'un côté, des sémiotiques nées de réflexions de linguistes (Saussure ou Hjelmslev, par exemple), et de l'autre, des visées sémiologiques de la sphère médicale, et psychologique en l'occurrence. Delion insiste sur cette dernière émancipation en particulier, témoignant là sans doute du même scrupule que le refus freudien de réduire la métapsychologie au fonctionnement conscient de l'ego-psychologie.

secondéité, celle des « réflexes » que sont les propos d'Odette : ce qui a été posé va pouvoir devenir légitimement et pleinement « com-posé », argumenté. Cette quête qui, du réel, abstrait le savoir, d'aucuns l'appellent « théorie ». Par théorie, il ne faut surtout pas entendre que la tiercéité serait soudain coupée du réel : pas de tiercéité sans secondéité, ni priméité, donc. Si Peirce présente ses trois catégories dans l'ordre ternaire, c'est que jamais la secondéité ne peut se concevoir sans priméité, ni la tiercéité, sans les deux catégories précédentes. Ici, il faut se rappeler l'orientation totalement pragmatique de la sémiotique peircienne : le « pourquoi » n'est pas une abstraction valant pour elle-même et pour fondement transcendant<sup>107</sup>. Dans le « pourquoi » de la tiercéité et de la généralité, le « comment » est toujours déjà là. Dans la perspective pragmaticiste, le but et l'être premier du langage ne sont pas la description objective, mais l'action dans le réel. Voilà pourquoi l'argumentation de la tiercéité ne prend toute sa valeur qu'à pouvoir relancer le dialogue entre signe et monde — et à donner lieu à une nouvelle position, dans la priméité, ce qui relance le carrousel du signe : dans le dialogue entre le sujet de la connaissance et le réel, la conversation est *proposée* par le sujet, et ce, d'autant mieux que ce sujet pourra argumenter cette proposition, la fonder en loi.

L'abstraction opérée par la tiercéité n'est donc pas sans conséquences sur les deux autres catégories. La tiercéité est la catégorie de l'instauration de la loi, elle est l'inscription de la loi dans le réel, c'est-à-dire l'affirmation de sa faculté organisatrice au sein de ce réel qu'elle abstrait. Si on essaie d'isoler ce troisième et dernier niveau, on peut dire que la fonction de la tiercéité est d'instaurer de la médiation et de la distinctivité dans ce qui se passe au niveau de la priméité et de la secondéité, mais séparément de la pure possibilité qui règne dans la priméité, ou de la pure matérialité de la secondéité. Par rapport à la priméité et la secondéité, la tiercéité est ce qui règle, elle est la règle. En sémiotique, on dit que son domaine propre est celui la *transuasion* — encore un mot barbare à ajouter à la liste qui nous fait maudire les logiciens les jours de migraine, certes, mais dans lequel quelque chose me semble néanmoins très parlant : c'est ce « trans- », qui évoque ce qui à la fois traverse et relie les espaces que régit la loi. Cela tient à la fois du transsibérien ou du transatlantique, qui parcourt et *ipso facto* structure une immense région, soudain reliée malgré son immensité sans limite ; de la transhumance, au hasard de chemins jamais tracés d'avance et pour lesquels le raisonnement abductif reste le moment réel de la création logique et des croisements existentiels ; et enfin de la transformation, par laquelle prendre un embranchement n'est pas effacer le trajet parcouru, et regarder vers l'avenir est tout sauf considérer le passé comme figé. La tiercéité désigne le plein déploiement sémiotique de l'existence : sans tiercéité, la secondéité demeurerait fermée à la priméité, les faits ne seraient que les faits, et aucun possible non advenu ne pourrait espérer voir se déployer sa possibilité en une autre réalité. La seule instance qui permette à une possibilité inactuelle d'être actualisée, c'est l'opération d'une loi qui, elle, autorise l'ouverture d'une voie au nom d'un principe que rien, sinon, dans la réalité matérielle, n'a à garantir la présence. Une fois repéré le code hiéroglyphique, des possibilités infinies de lecture se dessinent, y compris celles dont aucun vestige archéologique n'a enregistré

---

<sup>107</sup> Ce serait engager là une allée vers une métaphysique, ce qui ne saurait être une voie acceptable pour le logicien Peirce qui, sur ce point, peut être considéré comme post-kantien : il a beau avoir entretenu un rapport tout à fait particulier avec l'entreprise de Kant, jugée encore trop dépendante des catégories du sujet de la connaissance, ce qui explique en partie sa préférence pour une certaine logique médiévale (celle de Duns Scot et Guillaume d'Ockham), on peut néanmoins qualifier de « criticiste » la position peircienne vis-à-vis de la métaphysique, définitivement localisée par rapport au règne de la raison, et donc démise de ses fonctions de logos unifiant l'ensemble des actes de pensée.

la trace. Ce règne nouveau, c'est celui de la déduction : d'un principe général, on peut déduire tous les cas particuliers qui en dérivent, existent, autorisés à s'actualiser.

Ce disant, on insiste sur la dimension structurante de la tiercéité en tant que production de lois — c'est-à-dire d'interprétants. La secondéité seule ne saurait suffire à embrasser le spectre de notre vie de parlêtres, qui alors serait informe. Or nos existences ont beau souvent ressembler à une liste à la Prévert de hasards plus ou moins heureux, cette liste n'en a pas moins une morphologie singulière qui la rapproche plus de la beauté de la « statue intérieure » (François Jacob) qui habite en chacun de nous et dessine notre « trait unaire » comme dirait Lacan, que de la monstruosité des va-et-vient anarchiques que devraient nous imposer les aveugles décisions de Fortune.

Dit en des termes anthropologiques, et plus précisément en termes lacaniens : la tiercéité est l'instauration du Symbolique. On peut tout à fait comparer le sort du Symbolique et celui de la tiercéité, de par leur rapport entre leurs triades respectives : priméité/secondéité/triadéité chez Peirce, Réel/Symbolique/Imaginaire chez Lacan. La loi symbolique, qui est affaire de structure, est irréductible à ce dans quoi elle vient instaurer de la distinction, et qui est affaire d'étoffe identificatoire et de « matière » spéculaire — que cette matière prenne le chemin d'une appartenance au registre du Réel ou à celui de l'Imaginaire. De même, la tiercéité instauratrice de loi est hétérogène à la secondéité et à la priméité dans lesquelles elle vient instaurer des rapports entre les différents représentements et les différents objets. On verra que, de cette qualité de la tiercéité, provient la possibilité d'instaurer le mouvement de carrousel sémiotique, et le passage du signe d'une case et d'un niveau du tableau à l'autre. Or instaurer du mouvement, de l'ouverture entre les différentes places possibles de la réalité, c'est bien ce qui résume l'action de toute structure sur la réalité : rendre possible un ordonnancement qui, seul, autorisera un mouvement. Et favoriser le mouvement, c'est ce qu'il y a de commun à toutes les actions thérapeutiques : c'est en cela qu'une thérapie ne vise pas à « répondre » à un symptôme en restant sur le même plan, que ce soit pour le calmer ou y répondre (réponse immédiate, dans la secondéité), mais à voir par où le blocage qui crée ce symptôme peut être débloqué (analyse dans la tiercéité), et le circuit du sens être rouvert (dans l'aire de la priméité, qui ainsi réintroduit du possible dans le réel).

La question proprement « tierce » autour de l'acte d'Odette est : *Comment faire en sorte que nous puissions réagir de façon aussi adéquate si la situation se reproduit dans l'avenir ?* Autre façon de le dire : la secondéité est l'actualité de la situation présente (qui prend en compte son achronique possibilité : la priméité) ; la tiercéité est le mode d'être de la loi qui gouvernera les faits non seulement dans ce présent mais dans *tout* futur.

Et désormais, chaque fois que les hiéroglyphes apparaîtront à la surface d'un papyrus, ils porteront toujours avec eux un objet strictement interprétable. Plus encore : nous pouvons créer à nouveau des textes dans la langue de l'Égypte ancienne, et à nouveau, cette langue redevient vivante. Voilà, dans son sens le plus noble, une habitude sémiotique.

### **C. Un peu d'ordre dans tout ça !**

#### **De la priméité à la tiercéité : un ordre émergent/intégrateur**

Désormais, nous avons couvert les trois modes (priméité, secondéité, tiercéité) sur lesquels se déploie la vie des signes, le carrousel entre Représentement, Objet et Interprétant. Il s'agit à présent de ressaisir le tout dans son ensemble : en effet, s'il y a vie sémiotique et non seulement la manipulation de neuf cases isolées, c'est qu'une continuité se dessine à hauteur du tableau, autorisant des rapports et des possibilités de passage entre ses différents éléments. Le tableau devient alors diagramme, emporté dans la dynamique de la tiercéité.

	3. Interprétant	2. Objet	1. Représentement
III. Interactions fantasmatiques Tiercéité — registre secondaire Genre signifiant	<b>Argument</b> (habitude)	(symbole)	(type)
II. Interactions comportementales Secondéité — registre primaire Genre matériel	(proposition)	<b>Indice</b>	(trace ; tessère)
I. Interactions affectives Priméité — registre originaire Genre émotionnel, affectif	(prédicat)	(icône)	<b>Ton</b> (au plus proche de l'angoisse)

## 1. Un parallèle priméité/secondéité/tiercéité // représentement/objet/interprétant

### a. Priméité

Regarder les hiéroglyphes du point de vue de la priméité, c'est considérer ce seul fait qu'ils sont inscrits, strictement et seulement. Autant dire qu'ils sont là comme des représentements, avant même qu'il soit question de leur signification, ni même d'une « volonté » qui aurait présidé à leur inscription, bref sans qu'ils ne renvoient à rien d'autre, et qu'il soit seulement question de leur possibilité d'être.

Le représentement est le pôle sémiotique le plus proche de la priméité ; le représentement par excellence sera la présence sémiotique « la plus possible (qu'il est) possible ». Pour cette raison (j'y reviendrai), Delion, à la suite de Lacan et Balat, fera correspondre cette case de son tableau, à l'intersection de la ligne « priméité » et de la colonne « représentement », avec le tonal, au plus proche de l'angoisse. Les cases « au-dessus » (dans le tableau) témoigneront de ce que deviennent les représentements questionnés et interprétés toujours plus activement et finement, dans le cadre des interactions comportementales (secondéité) puis des interactions fantasmatiques (tiercéité). Cette tonalité, dans la réalité de l'échange, laisse une trace, figure du représentement dans la secondéité. Enfin, le représentement, s'il est perçu à hauteur de tiercéité, c'est-à-dire en tant que signifiant, rendra cette trace repérable, reconnaissable : il la reliera à un type.

Notons que, d'un point de vue sémiotique, la figure signique correspondant à cette case est l'icône, dans laquelle représentement et objet sont présents — bien qu'il faille logiquement les distinguer, et c'est pourquoi la ligne des interactions affectives est, autant que les autres, travaillée par la distinction entre représentement, objet et interprétant : aussi contre-intuitif que cela paraisse, il existe, sur le pur mode du possible, un interprétant qui distingue et relie le représentement et l'objet. Le savoir d'Odette consiste à savoir distinguer l'angoisse et ses plus frustrés « causes », grâce à la qualité tonale qu'elle décèle en lui. Le savoir de l'infirmière est de ne pas céder, dans sa propre affectivité, à la grande collusion qui marque l'invasion en Francisco de l'angoisse qui mélange tout en un chaos uniforme, dans lequel rien n'arrive à se moduler et où tout s'achève en un crachat : et cela, ne l'oublions pas, toujours en-deçà de l'apparence du crachat (secondéité), au plus proche des affects massifs de l'enfant qui se noie en eux. Francisco n'accède même pas au règne des interactions comportementales véritables, scène sur laquelle son crachat témoigne de ce qu'il est moins l'acteur d'un geste que le pantin mû par les ficelles folles de son angoisse.

Notons une particularité de cette colonne qui s'avérera cruciale pour l'étude de la sémiotique du bébé : comment le type peut-il exister réellement, c'est-à-dire venir prendre corps dans la trace ? Cette question nécessitera, pour y répondre, la distinction entre deux états de la trace : une trace purement matérielle, et une trace telle qu'elle peut accueillir un type, et s'en faire la porteuse d'un type, ce que Balat a proposé d'appeler une tessère<sup>108</sup>.

### b. Secondéité

Le mode d'être de la secondéité, marqué par la matérialité, nous mène à la présence « réelle » : c'est au pôle « Objet » qu'elle correspond donc par excellence.

L'objet évoluant dans la secondéité jouera un rôle central dans le schéma utilisé par Delion, et Peirce l'appelle un indice. Un indice est une figure du signe pour laquelle le renvoi à l'objet est encore de l'ordre d'un rapport direct : la fumée est indice du feu. C'est donc à l'intersection de la ligne de la secondéité et de la colonne de l'objet que se place cet Indice. Sur la colonne « Objet », en dessous, cet Indice s'ancre dans la possibilité de la priméité, dans « l'impalpable » de l'affectif : la figure correspondante est l'icône, qui en elle regroupe et la fonction d'indice et le lien de ressemblance entre le représentation et l'objet (dans l'icône religieuse, Dieu n'est pas seulement désigné ni indiqué, il est présent totalement, inséparable). Et, au niveau de la tiercéité, l'Indice se haussera à ce que peut être une « réalité de langage » : un symbole, qui cette fois est pleinement cette « présence sur fond d'absence » dont parle Lacan.

L'indice est lié à la trace, concrète ; et l'interprétant, alors, n'est plus le flottement d'un prédicat, il en est l'essai d'une articulation en une *proposition*. La proposition est le fait d'assumer concrètement la possibilité d'un prédicat, et d'ancrer la réalité d'une phrase dans la réalité du monde — c'est la fonction grammaticale de référentialité.

### c. Tiercéité

Quant à la tiercéité, il s'agit d'un mode d'être qui se rapproche, de façon privilégiée, du pôle Interprétant du signe. En effet, tous deux trouvent leur action caractéristique dans l'établissement de l'aire des lois qui ont dû émerger peu à peu de la réalité matérielle et de la pure possibilité. Avec la tiercéité, on est dans l'établissement souverain de la loi qui relie le représentation et l'objet.

L'interprétant par excellence sera celui qui évoluera dans la tiercéité, la plus générale des lois générales : il s'agit de l'interprétant final, de l'habitude. Cette habitude, au plus haut de la colonne « Interprétant », est la forme d'Interprétant la plus affinée et la plus achevée. Mais en deçà, dans les autres registres de la secondéité et de la priméité, la fonction interprétante se déploie : à titre de proposition, l'hypothèse d'Odette est là pour nous le rappeler, hypothèse abductive dans la secondéité, accord affectif profond des deux subjectivités dans la priméité, dont témoigne la justesse dans le choix d'un prédicat possible. L'argument est le fondement existentiel d'une proposition : l'assertion n'est plus seulement proposée, elle peut être imposée au réel avec certitude : c'est ce qui fonde une *habitude*.

Rappelons qu'une habitude n'est qu'un stade final instable, toujours provisoire : il n'y a pas de « fin des fins », et la sémiotique ne doit pas connaître le même sort que celui qu'ont réservé certains à la dialectique, celui de rester bloqué en une synthèse comme dépassement définitif des

---

<sup>108</sup> Cf. *infra*, ch.V.

contradictions, achèvement indépassable et protégé de toute remise en branle : au contraire, la force dialectique du négatif, la relance de la dynamique sémiotique, sont les éléments les plus fondamentaux du mouvement de la pensée. La tiercéité est la qualité qui assure à la sémiose de ne pas se bloquer, fût-ce dans l'état supposé optimal de l'habitude. Elle est ce qui assure la qualité de mouvement au sein des différentes places que l'on voit se dessiner dans l'aire signique<sup>109</sup>. C'est pourquoi, plus que toute autre place du tableau, l'interprétant final est une fonction qui est amenée à être immédiatement réinvestie, réintégré, dans les autres dimensions où agit l'interprétation : si Odette se révèle être une « maîtresse-interprète » au niveau affectif de la priméité, c'est qu'elle peut s'appuyer sur la richesse fantasmatique de cette tiercéité qui, seule, garantit la qualité d'une interprétation agissant en profondeur.

On se retrouve dans l'optique de l'interprétation comme acte avant tout, et non comme contenu d'un message : comme un effectif « déchaînement de vérité » dans la secondéité et dans la priméité — et Balat est tout à fait fondé à faire se rejoindre l'approche lacanienne de l'approche peircienne de l'efficacité sémiotique.

Ce statut d'acte fait de l'habitude une force qui peut à la fois soutenir, achever et relancer tout le mouvement qui fait vivre le signe à travers son carrousel et sa progressive montée en régime, du ton le plus archaïque jusqu'à l'argument le plus élaboré.

Précisons enfin la répartition des différents visages de l'interprétant. Dans le registre de la priméité, aire des pures qualités, l'interprétant est là comme simple *prédicat*, c'est-à-dire porteur d'une information possible — « rougèité », par exemple ; cette qualité prédicative ne peut prendre réalité que si elle est actualisée dans une *proposition*<sup>110</sup>, qui à propos d'un thème énonce une relation prédicative : « la vigne est rouge » ; cela devient *argument* si l'on peut en effet énoncer, dans un contexte précis (à l'automne, ici), une règle dont le contenu établit la rougèité de toute vigne. Là où la proposition dit, mais sans que soit établi qu'elle dise le vrai, l'argument est l'assomption au statut de vérité efficiente, fondatrice, de cette proposition ; le vrai seul ne dit rien, le dire seul n'est ni vrai ni faux, et donc inefficace.

## 2. Dans l'ordre : Priméité/secondéité/tiercéité : émergence et intégration

Revenons sur la relation entre les trois modes d'être priméité/secondéité/tiercéité, et surtout sur leur ordonnancement numérique, présent jusque dans leur dénomination.

Reprenons l'exemple d'Odette. Je l'ai dit plus haut, s'il n'y avait dans la priméité quelque chose de l'ordre du pathique qui circule entre les deux sujets de la clinicienne et de l'enfant, Odette ne

---

<sup>109</sup> D'où les deux rapprochements que je propose, dans le cadre de notre enquête : dans une ambiance lacanienne, la tiercéité est la dimension la plus proche de la structure vive, et dans une ambiance adornienne, on pourra rapprocher la tiercéité de ce qui autorise la présence active du négatif dans la « fabrique du logos » qu'est la dialectique véritable, la « dialectique négative ».

<sup>110</sup> En définissant la tiercéité, j'ai dit que la tiercéité était une force de composition, par distinction avec la priméité, qui est position, et la secondéité, qui est déposition (cf. *supra*, p.71) : alors, j'ai employé ce vocabulaire de façon descriptive, et non logique. Si j'ai malgré tout maintenu mon évocation approximative précédente, c'est qu'elle me semblait rendre fidèlement ce qui se joue d'important dans la concrétude du penser quotidien. Mais dans mon approximation elle-même, réside un aspect profondément pragmatique, en ceci que j'énonce que la tiercéité est une *force de proposition* : elle tire sa force de l'étendue de sa puissance législatrice, mais c'est bien dans la secondéité qu'elle instaure la réalité de sa force — en y agissant, et c'est crucial, dans l'indirect, dans le non-immédiat, c'est-à-dire dans la priméité et le possible. La réponse la plus efficace dans une situation bloquée est rarement la réponse directe, elle réside souvent dans la médiatisation, dans l'établissement d'une distance, d'un détour ; c'est le cœur même du concept d'institution.

serait pas en mesure de répondre à Francisco avec une telle justesse, dans la réalité concrète de la situation. Si Odette n'était sensible à cette pure angoisse de Francisco, à sa tonalité qui n'arrive même pas à se canaliser en des mots compréhensibles, elle ne pourrait pas répondre ainsi, en faisant passer une tonalité aussi profondément ajustée qu'est profondément ancrée la violence de l'enfant. En faisant signe à Francisco, Odette agit dans la contingence du quotidien ce jour-là, « sans avoir rien prévu », et pour cause. Mais si elle opère *dans le* hasard, elle n'opère pas *par* hasard. Sa présence n'est pas aveugle, même si elle a une justesse qui fulgure toute vision. On appelle cela « l'intuition », et cependant il s'agit d'un savoir, qui s'appuie sur ce qui s'était inscrit dans la pure possibilité des signes inscrits là par Francisco, comme en attente d'un interprète. Les signes agressifs de l'enfant portaient en eux cette potentialité de signification qui, si personne n'avait décidé de répondre, seraient restés pure potentialité ; au contraire, Odette les a pris au sérieux et leur a répondu sur le même plan : dans une coprésence signifiante.

Traduisons cela en termes logiques : à ce stade de la situation réelle, non encore concertée et retravaillée par l'équipe, l'intervention d'Odette lie ensemble, dans son effectuation, la pure possibilité de la priméité et la pure présence la secondéité. En d'autres termes, la priméité peut bien être considérée isolément de toute autre considération ; par contre, la secondéité ne peut pas être considérée sans supposer aussi, *ipso facto*, une priméité. Il peut y avoir une fonction Scribe, une pure inscription, sans qu'aucune « réalité » vienne prendre le relais, et la pierre de Rosette aurait pu rester gravée sans n'imprimer jamais sur aucun œil humain sa présence renvoyant à d'autres présences.

Dit autrement encore : un représentation qui est là sans qu'on arrive à lui trouver un objet, cela se peut ; concevoir un objet sans représentation, sémiotiquement, cela ne se peut pas.

Et, de même qu'on peut imaginer la priméité indépendamment de la secondéité, mais pas l'inverse, de même on peut imaginer priméité et secondéité indépendamment de la tiercéité, mais pas l'inverse. Et tout comme un représentation sans objet, cela se peut, tandis qu'un objet qui serait dépourvu de représentation, cela ne se peut pas, eh bien de même, un interprétant qui ne disposerait pas d'un objet et d'un représentation sur lesquels exercer sa loi interprétative, c'est une aberration. Odette peut agir correctement « sans savoir » (on ne sait jamais qu'après...), mais elle ne peut pas savoir sans avoir agi.

On peut, hélas, imaginer chez un bébé le cas d'un symptôme grave qui ne serait jamais remarqué ni pris réellement en charge : nous aurions un représentation sans (la recherche de son) objet. On peut tout aussi bien continuer d'imaginer que ce symptôme, en l'absence d'un savoir pertinent, sera traité dans l'immédiateté d'une pure interaction comportementale qui interdira toute véritable progression de ce symptôme en objet de savoir : « Francisco est violent, il me crache dessus, je ne cherche pas plus loin et lui balance une beigne. Rien à foutre de savoir pourquoi il crache, ça lui apprendra. Sinon, qu'il crève seul dans sa méchanceté<sup>111</sup>. » Il y a des lieux, à notre époque, où des Francisco à nouveau peuvent très bien crever, et pour le vérifier il n'est pas besoin de remonter au San Clemente photographié par Raymond Depardon, ou d'aller

---

<sup>111</sup> La vulgarité de mes propos n'égale hélas pas celle de la réalité à laquelle je pense. Notez le poids des mots. « Ça lui apprendra », ou la croyance que le savoir vient de l'expérience : certes, mais seulement s'il s'agit d'une expérience qui n'est pas brute et isolée, mais travaillée par de l'interprétant, et sous laquelle on tient compte, sous-jacent, d'un sujet. Sinon, ce n'est pas un sujet que l'on accueille, soigne ou éduque, c'est un animal que l'on mate ou un agité qu'on contient — quelle que soit la camisole, matérielle ou chimique. Ce qui logiquement revient en effet à le laisser crever, fût-ce au nom des meilleures rationalités du monde.

voir les cas de certains hôpitaux psychiatriques d'ex-pays communistes<sup>112</sup>. Comme d'autres fléaux idéologiques et politiques, les chambres d'isolement et les camisoles, vestiges crus disparus d'une époque calamiteuse et désastreuse de notre histoire, refont leur apparition en plein jour, en toute impunité.

Pas de secondéité sans priméité ni de tiercéité sans secondéité et priméité : ce phénomène croissant d'intégration, mais également de dépendance de chaque unité intégratrice par rapport à ses entités intégrées, est l'une des lois qui régit la sémiologie. Grâce à elle, la communication se fait « en 3D », c'est-à-dire non seulement dans le schéma triadique Représentement/Objet/Interprétant, mais également sur les trois étagements : la communication pourra passer au niveau de la seule priméité, dans ce que nous appelons les interactions affectives, dans le « tonal » ; elle pourra s'opérer dans la secondéité ; ou bien se structurer dans la tiercéité.

Chaque « couche » d'interactions apporte sa richesse spécifique à la qualité de la communication entre le bébé et ceux qui l'entourent. La communication ne pourrait jamais aller labourer aussi profond si représentements, objets et interprétants n'étaient, dès leur priméité, colorés par ces pures possibilités encore non limitées par ce qui adviendra d'elles. La communication ne pourra jamais être aussi ouverte sur le réel, sur la réelle incarnation et sur une réelle transformation, que dans le travail qui sera subi par les représentements, objets et interprétants à partir du moment où ils seront passés à travers la secondéité. Je renvoie là encore à l'hypothèse abductive d'Odette, ou à la décision d'Edwige Richer de laisser le patient qui fait des fausses routes manger tranquillement son croissant. La communication, enfin, ne pourra jamais être aussi pleinement fertile, souple, qu'en se déployant dans le tissu de liens rendu possibles par la dimension structurante et symbolique de la tiercéité ; c'est pourquoi, quand on étudiera chaque colonne du schéma à neuf cases de Delion, peu à peu les visages des représentements, objets et interprétants gagneront en signifiante au fur et à mesure qu'on « remontera » de la priméité vers la tiercéité. Intuitivement, on comprend par exemple que de l'affect au fantasme, un chemin se parcourt, à travers lequel un représentement se complexifie et s'enrichit. Cette transformation, ce parcours réglé à travers les formes changeantes, n'oublie ni ne renie rien de ce qui se terre en son fond. Un signe peut pleinement exprimer une angoisse ou un désir, et le transformer lui-même : l'acte de langage transforme le réel dont il se charge — sinon, comment expliquer que l'action d'interpréter le crachat de Francisco (secondéité), de le faire accéder au statut de type (tiercéité), ait une action dans le tonus et l'affect du petit enfant qui soudain se détend, se calme et s'accorde à la réalité sur un tout autre mode (le câlin) ?

Mais si c'est la tiercéité, niveau le plus « construit », qui assure ce passage, cela nous montre que la circulation d'un niveau à l'autre d'interaction ne va pas de soi, n'est pas « naturelle ». Que ce soit Odette ou la mère qui « lancent » cette fonction interprétante et non Francisco ou le bébé, qui n'ont pas encore intégré la fonction interprétante de façon autonome, nous permet d'imaginer ce qui se joue : ce qu'ont Odette et la mère, c'est la richesse fantasmatique, la capacité d'investir tout le monde affectif de la richesse ultérieure de leur pleine existence comme parlêtres. Certes, on sent bien intuitivement que le carrousel du signe, s'il faut le faire commencer quelque

---

<sup>112</sup> Cf. Patrick Coupechoux, *Un Monde de fous. Comment notre société maltraite ses malades mentaux*, op. cit. À ne pas lire aux jours de pessimisme trop appuyé. (Sa suite n'est hélas pas plus réjouissante, tout au contraire : *La Déprime des opprimés. Enquête sur la souffrance psychique en France*, Paris, Le Seuil, 2009). Je pense également à un documentaire sur certains traitements que, dans le service d'un grand hôpital psychiatrique parisien, on infligeait il y a deux années aux arrivants, sous couvert de protocoles juridiquement et hygiéniquement irréprochables.

part, commencera à tourner à partir du rapport entre représentation et objet, et dans la dimension de la priméité. Mais il ne faut pas croire que la priméité, seule, a le pouvoir de « tout lancer », et de faire émerger la secondéité : le réel ne naît pas *ex nihilo* du possible<sup>113</sup>. Ce qui permet la circulation au sein du circuit réel des représentations et des objets, c'est la tiercéité : exactement comme la qualité symbolique régit une structure et permet le passage des différents éléments au sein de cette structure ; exactement, aussi, comme la fonction de l'échangeur universel permet les échanges au sein de la communauté qui reconnaît la valeur de cet échangeur<sup>114</sup>. Autrement dit, c'est uniquement lorsque la sémiologie s'est déployée « jusqu'à » la couche de la tiercéité, qu'il est possible de considérer que toutes les harmoniques de sens se sont pleinement exprimées, dans toute la multiplicité de leurs variations.

## D. L'interprétation et la place de la tiercéité

### 1. De la tiercéité dans la priméité

Voilà qui importe à la lecture du tableau : il ne suffit pas de croire qu'on le parcourt de « bas en haut » : le carrousel ne cesse jamais, et si les cases du haut ne venaient agir sur celles du bas, jamais l'enfant n'arriverait à dépasser certains stades d'expression. De la tiercéité peut venir entrer en jeu dans la priméité et dans la secondéité.

Si l'on pense que le bébé, au départ, ne dispose précisément pas de cette « tiercéité », de cette couche des harmoniques fantasmiques, mais qu'il dépend de celles de sa mère, on se rend compte que c'est bien la présence de la mère qui donne le *la* aux interactions entre le bébé et elle. De même, Francisco seul n'arriverait pas à calmer son angoisse archaïque si, quelque part au niveau de la secondéité, Odette ne venait agir, comprendre — avec ses fantasmes et son propre transfert. Au niveau des interactions affectives entre la mère et l'enfant, ou entre Odette et Francisco, il y a dans cette communication entre les deux vécus originaires, sur ce mode archaïque, un déséquilibre : la propre priméité de la mère (ou de quiconque en remplit la fonction) est soutenue et travaillée par sa tiercéité : même dès les premiers échanges, le bébé est baigné dans une ambiance placée sous le règne d'une tiercéité. Ainsi, on comprend comment, dans ce stade archaïque, peuvent venir « prendre date » les prémisses de la fonction d'objectalité et de la fonction de séparabilité, peu à peu, depuis une psyché extérieure dont le bébé n'a pas encore la notion et qui pourtant le marque. La priméité de la mère est comme un cheval de Troie par où entre ce dont le bébé a un *vital besoin à venir*, bien qu'il ne le sache pas et qu'il soit quant à lui encore pris dans ses problématiques « auto ». Le canal de la priméité est le cordon ombilical sémiotique le plus proche de son prédécesseur physiologique ; comme lui, il répond au besoin vital du bébé, tout en répondant à l'angoissante question de la survie du bébé qui toujours pré-occupe la psyché des parents.

Cette boucle qui réinjecte la vertu « symboligène » (Dolto) propre à la tiercéité dans les interactions affectives et comportementales, c'est à son bon fonctionnement que l'on juge de la qualité de l'interprétation à laquelle sont soumis les signes émis depuis le bébé.

---

<sup>113</sup> À moins que de n'être dans un discours théologique, ce qui n'est pas notre cas : nous sommes dans un discours ontologique.

<sup>114</sup> Je rappelle que par « échangeur universel », je désigne la fonction anthropologique structurale, strictement symbolique, celle dont la forme la plus répandue est l'argent (à ne pas confondre avec sa valeur marchande, sa valeur d'usage et sa valeur spéculaire). Cf. mon article « *Pacare* — Échangeur universel, singularité et éthique », art. cit.

Bien sûr, la sémiotique n'est pas en soi une psychologie, et cette « parabole » d'Odette et Francisco, ou de la mère et du bébé, n'est qu'une façon d'« incarner » les fonctions : les fonctions sémiotiques, elles, sont abstraites, logiques, et ce qui importe dans leur circulation, c'est qu'elle ne s'engendre pas n'importe comment, à partir de n'importe quelle expérience, ni surtout de nulle part.

## 2. Trois visages de l'interprétation

L'interprétation, on le voit, prend au moins trois visages. Dans la secondéité, elle change réellement le présent, hypothèse abductive fulgurante, celle-là même qui fait dire à Lacan que la véritable interprétation « déchaîne la vérité »... et son sujet, pourrions-nous ajouter en songeant au petit Francisco, enfin délivré de son sortilège (du moins pour un temps...). Il y a l'interprétation qui se tourne vers le passé (explication a posteriori : formulation de déductions). Celle qui se tourne vers l'avenir (propositions a priori, menées ultimement à produire des « inductions »). La loi de la tiercéité est celle qui, née du moment réel et ayant tenté de comprendre le passage entre passé et présent, se tourne vers l'avenir. Cette loi est la loi de l'inférence entre deux termes, indépendante des termes qu'elle met ainsi en relation.

L'interprétation est donc, j'y reviendrai en fin du prochain chapitre, un art qui se déploie sur les trois niveaux de la temporalité (passé, actualité, futur), mais également sur les trois niveaux de l'être. L'interprétation réelle d'Odette, celle qui l'a rendue capable de produire son hypothèse abductive, se situe dans la secondéité. Mais elle n'aurait jamais pu avoir cette réelle efficacité si elle n'avait consisté en ce « précipité situationnel » (au sens chimique du terme) des intuitions flottantes que l'infirmière portait déjà en sa besace de parlêtre, dans son savoir de priméité, là où elle communique avec Francisco au niveau basal de l'affect. Et enfin, on ne peut pas considérer l'acte d'Odette comme une interprétation pleine et véritable sans constater que sa maîtrise générale de la communication avec Francisco est forcément dans une relation de boucle avec cette occurrence précise, dans cette situation, ce jour-là. En boucle, c'est-à-dire que la réalité et le savoir s'appellent mutuellement.

Dans un sens, le savoir interprétatif véritable, l'établissement d'une loi d'habitude, apparaît bien comme l'aboutissement qui a conduit de la priméité à la secondéité, et à la tiercéité. Mais si l'on prend la boucle réalité/savoir dans l'autre sens, on se rend compte qu'Odette n'agit pas ainsi « par hasard », et si elle est si attentive au tonal chez Francisco — elle comprend ce qu'il dit alors que les autres ne comprennent pas —, c'est parce qu'elle dispose de lois d'interprétation qui viennent agir jusque dans son interaction affective avec l'enfant. Autrement dit, c'est parce qu'il y a eu d'autres situations lors desquelles d'équivalentes hypothèses abductives ont été osées (réussies ou non), qu'Odette a pu travailler sa propre écoute au contact de ce qui, de Francisco, transparaisait ; c'est alors qu'elle a pu affiner sa maîtrise des signes émis et des signes à émettre, l'adéquation du « mode de fréquence » sur lequel on peut renvoyer à Francisco quelque chose qui touche en l'enfant ce qui est de l'ordre du vrai. Odette a acquis l'art de « la mise en rythmes congruents des différents canaux de communication », qui « permet le contact et l'émergence progressive de l'intersubjectivité » — ce qui permet rien de moins que de faire accéder Francisco au « rythme des interactions qui ouvre simultanément sur les registres étroitement liés de l'affect et de la représentation, comme une sorte de plaque tournante de l'ontogenèse de la psyché<sup>115</sup> ».

---

<sup>115</sup> Ces citations sont issues de Bernard Golse, *L'Être-bébé*, Paris, Puf, « Le fil rouge », 2006, p.90.

Cet accès a beau être momentané pour Francisco, il n'en marque pas moins une maîtrise de la part d'Odette qui, elle, se transforme toujours plus en un permanent affermissement de savoir. Or ces deux sujets sont, dans leur interaction, intimement liés, au point que c'est, qui sait, dans l'épanouissement de l'interprète en Odette que réside la véritable origine de la (re?)naissance de Francisco au langage, cette naissance que du fond de la mer, il appelait de toute son angoisse. Ce sort lié des deux sujets dans la relation thérapeutique, ce destin qui a besoin de se dire à deux voix pour que, dans la sous-jacence, renaisse la conjonction entre la propre voix de Francisco et sa parole, cela a un nom freudien : le transfert. Entre une mère et son enfant, cela s'appelle l'amour, le soin, l'attention. Cette relation d'étayage ouvre l'existence du sujet à du neuf : c'est le but d'une psychanalyse, c'est le but de toute éducation d'un enfant<sup>116</sup>. Cela met en lumière un fait très important concernant le carrousel sémiotique et la communication : l'établissement d'une habitude, la prédiction d'événements futurs est *ipso facto* un événement important dans l'advenue de ces événements. C'est ce que l'on appelle « franchir un stade » : intégrer un changement qui, d'abord possible, puis réel et réellement bouleversant quant à l'équilibre précédent, produit sa nouvelle régularité et rend possible une nouvelle loi organisationnelle et structurelle ; laquelle, à son tour, peu à peu aide le sujet du signe à voir d'autres réalités, d'autres objets, d'autres représentements, d'autres habitudes à bâtir.

### 3. La tiercéité, fonction clé-de-voûte de l'édifice sémiotique

On comprend peut-être mieux à présent en quoi la tiercéité peut certes englober sous sa législation ce qu'il advient dans la secondéité et la priméité, mais sans pour autant pouvoir se disjoindre d'elles et de leurs forces profondes et décisives. Selon le sujet que l'on accueille, il faudra établir un contact selon le « bon » canal, or la faculté de passer d'un canal à l'autre, est la fonction de la tiercéité. Avec un enfant autiste, on se situe dans la priméité essentiellement ; avec un enfant psychotique, on est déjà dans une possibilité de communication plus élargie : non seulement de l'ordre de la priméité, mais également de la secondéité ; et lorsque l'on en vient aux étapes d'accès à une individuation psychique suffisante, on peut alors travailler des relations qui relèvent de la tiercéité. Assurer la bonne circulation entre toutes ces couches interactives, assurer la présence active des dimensions « supérieures » dans les couches où le sujet demeure bloqué, en souffrance, c'est la fonction structurante de la tiercéité. C'est cette fonction qu'il s'agit de réinstaurer dans la vie de l'autiste ou du psychotique, quitte à ce que ce soit via la présence psychique de l'équipe d'accueil — c'est là sa fonction phorique.

Cette fonction est la clé-de-voûte de tout l'édifice sémiotique, car sans elle, chacun de ces niveaux peut à tout moment se fermer aux autres : c'est ce qui arrive dans les cas pathologiques. La fermeture au seul niveau de priméité, dans la pure possibilité, où la tridimensionnalité du corps propre demeure encore inaccessible, désigne l'état autistique ; la fermeture à hauteur de secondéité, la « secondéité pure » comme dit Danielle Roulot<sup>117</sup>, et qui n'arrive pas à « franchir le Rubicon » de la fonction forclusive, concerne la pathologie psychotique.

Mais alors, une question peut nous venir à l'esprit : quelle serait la pathologie de la tiercéité fermée sur elle-même<sup>118</sup> ? Elle se caractériserait par la fermeture à tout ce qui n'est pas de l'ordre

<sup>116</sup> Cette ouverture à du neuf concerne l'existence du sujet, qui qu'il soit : pas seulement l'analysant ou l'enfant, mais aussi l'analyste et la mère.

<sup>117</sup> Cf. ch.VI.

<sup>118</sup> Je reprends plus loin cette question, en nommant cette pathologie une « tiercéité pure », cf. *infra*, p.133.

du type et de l'habitude, du « rationnel » (ou du rationalisé...) : contingence, corporéité, tonal, etc. Cette fermeture impliquerait le retrait du sujet dans la seule logique du général et de l'universel, qui ne connaît que des cas particuliers obéissant aux lois cadres, des situations « typiques » ; en ce qui concerne le champ psychique, ce retrait frileux s'accompagnerait du refoulement et du châtrage de ce qui, singulier et dépassant des jugements déjà catégorisés avant que de rencontrer le réel, pourrait justement défiger ces habitudes, en les remettant en permanence au contact authentique du pathique, du tonal, de l'expérience contingente, bref de tout ce qui garde avec l'angoisse un ancrage plus ou moins lointain, mais toujours vif. Avec humour et sérieux tout à la fois, Jean Oury parle d'« *endoxalite aiguë* » pour désigner cette aliénation toxique à la pensée générale, à la doxa, au règne des habitudes dominantes et des modes de la pensée (sur)moïque et duale ; cette endoxalite, symptôme tout aussi inquiétant que d'autres, relève d'une maladie peu perçue, sans doute parce qu'elle est massivement répandue, la maladie d'une « tiercéité pure », la pathologie de l'habitude toute puissante : la « *normopathie* ». La normopathie frappe les névrosés de base, « vouzémoi », et sa manifestation clinique est la tendance entropique à croire que l'habitude est l'ultime vérité, et à ne plus remettre en cause le règne du « ça-va-de-soi ». Et sur la même tonalité humoristique qu'Oury, je dirai que la production psychique par excellence de la normopathie, c'est la connerie. En effet, un psychotique, ça n'est *jamais* à l'aune de la connerie que l'on juge ses propos, ses productions ou sa présence<sup>119</sup>. Pour ce qui est de nous autres normopathes, nous ne sommes hélas jamais à l'abri d'un tel diagnostic...

### **E. Conclusion. Qui fait quoi là dedans ? La sémiologie, ses fonctions, ses acteurs — et le sujet**

Une fois j'ai parlé de Thérèse, une autre fois de Francisco ; une fois de la mère, une autre fois du bébé... Mais alors, qui fait quoi là dedans ? C'est à la fois une fausse question et une véritable piste. Le schéma sémiotique à neuf cases est la scène de la sémiologie, l'étagement à travers les différents modes d'être sont sa mise en scène, mais qu'en est-il du sujet de la sémiologie ?

Comme au théâtre, il y a des acteurs. Thérèse, Francisco, la mère, le bébé : peu importe qu'ils soient seuls sur scène ou plusieurs, ils se partagent les rôles. Mais c'est en rester ici à de l'imaginaire, ou pire, dans des statuts protocolaires. Bien sûr que dans un premier temps, le bébé ne va pas pouvoir se mouvoir à travers toutes les possibilités langagières possibles : il sera interprété par autrui avant de savoir interpréter lui-même. Mais peu importe : à travers ces présences individuelles, ces coprésences entre sujets, ce qui agit, ce sont des fonctions sémiotiques. Et sur le plan de la « réalité », les acteurs mettent en œuvre ces fonctions, mais à tour de rôle, sans exclusive. L'importance de distinguer entre les fonctions et ceux qui les incarnent est double.

D'abord pour ne jamais figer la place d'un sujet dans une situation de coprésence et de communication : sinon, cette identification mortifère mène à bloquer les individus à la place qui leur est assignée, comme nous en avons parlé à propos de la triade rôle/statut/fonction ; on est alors dans une logique duale, moïque et non plus dans le carrousel triadique.

---

<sup>119</sup> Pourquoi ? Parce que l'on sent que cette catégorie est hors-jeu ? Oui, mais aussi, plus profondément, et qui sait de façon plus dérangeante pour nos ça-va-de-soi, parce que les fulgurances, souffrantes ou non, d'un psychotique sont rarement « des conneries ». Un regard laser à la Francisco, un regard qui, du fond de la mer, *n'arrive pas* à nous regarder, il ne nous vient *jamais* à l'idée de les considérer à l'aune de la « connerie » — à moins que de ne l'être farouchement nous-mêmes...

Par conséquent, parce que nous savons que les rôles s'interchangent en permanence dans une véritable situation de communication, je peux être en position d'interprète des signes d'autrui à tel instant, mais l'instant d'après, c'est l'inverse qui se produit. Le bébé dont la qualité de regard change soudain après que la mère a tenté une réponse sur un certain ton, Francisco qui soudain se calme et sourit, ne sont plus seulement passivement interprétés : l'interprète n'est pas celle qu'on croit. Cela, la mère, ou quiconque devant son enfant qui soudain s'empare d'un de nos signes, en est la plus heureuse. Odette aussi, sans doute. Et, on le sent, toute l'équipe avec elle. Mais certaines blouses blanches, peut-être moins : car si l'interprète n'est pas forcément celui que l'on croit, c'est que soigné et soignant ne sont pas forcément là où on voudrait qu'ils se tiennent, chacun clairement cantonné à la place que lui attribue a priori le découpage social...

Où nous retrouvons la logique des normopathes, mais cette fois au pouvoir du monde qu'ils ont façonnés à leur image : la hiérarchie sociale, à quoi rien n'échappe. À l'inverse, on peut voir le monde selon une autre logique ; et ce monde, dès lors qu'on le voit, et à la seule condition qu'on le voie, grâce à cette logique, peut enfin advenir. Une logique qui sait voir aussi le « rien », ce rien qui s'enracine étymologiquement dans le *vagum*, et qui donc se retrouve au cœur de la logique du vague<sup>120</sup>, pour y désigner le sujet, bien sûr.

Car en dernier lieu, ce qui signe la présence du sujet, c'est le désir ou l'angoisse qui trouve à se dialectiser dans la parole : ainsi, dans le cadre de notre signe-crachat et de son devenir, le sujet reste et demeure Francisco, même si, pour que cette subjectivité parvienne au plein déploiement de sa parole, l'intervention d'Odette soit nécessaire. Quant à cette dernière, elle fait à son tour intervenir sa propre subjectivité ; laquelle à son tour n'existe que dans la coprésence à d'autres subjectivités dans toute la constellation de son existence ; sans oublier la présence de l'équipe autour, dont Odette n'est qu'une des actrices. Bref, ce qui est premier est un univers sémiotique, « transsémiotique » au sens où c'est une qualité sémiotique qui baigne toute existence humaine : en son sein, du signe travaille, et si dans la vignette de Francisco, Delion a isolé l'un de ces moments, ce n'est qu'à titre de clarté didactique. La « chora sémiotique » chère à Julia Kristeva est une dimension de l'être-humain, qui porte la *personne*, mais ne se découpe pas individuellement.

---

<sup>120</sup> C'est ce que rappelle Balat en conclusion à la vignette des croissants (« En quelque sorte, nous pourrions dire que l'on accueille le rien »), et qui donne le titre à sa communication : « Le vide et la logique du vague » (*in Psychanalyse, Logique, éveil de coma, op. cit.*, p.238).

## IV. La sémiotique et le bébé. Psychodynamiser la logique

Au bout du chemin, l'enfant deviendra capable d'évoquer symboliquement la mère absente qui sera donc passée du statut d'objet contenant au statut d'objet contenu, passage qui suppose l'intériorisation par l'enfant de la fonction contenante de l'objet primaire<sup>121</sup>.

Cette phrase de B. Golse désigne l'un des processus psychodynamiques fondamentaux de l'évolution du bébé. Le trajet du bébé vers l'intégration de la fonction *alpha* (Bion) permet de comprendre cette intégration dans sa dimension d'accès à la symbolisation. Le schéma sémiotique que propose Delion des interactions entre le bébé et son environnement est une reprise de cet accès, en vue d'en saisir l'articulation logique. Ce schéma prend donc lui-même deux formes, correspondant aux deux étapes repérables dans le développement psychique du bébé.

1. Avant premières inscriptions	Interprétant/interprète	Objet/museur	Représentement /scribe
Tiercéité Genre signifiant Représentations Interactions fantasmatiques Registre secondaire	Argument 7" <i>Bébé pleure comme cela donc il a faim</i>	Symbole 5 <i>Pensée : Tiens, bébé pleure</i>	Type 6 <i>Parole : Tiens, bébé pleure</i>
Secondéité Genre matériel Perceptions Interactions comportementales Registre primaire	Proposition 7' <i>Bébé pleure, je vais lui donner du lait</i>	Ligne des identifications	Ligne de la fonction forclusive
Priméité Genre émotionnel Sensations Interactions affectives Registre originaire	Prédictat 7 <i>Bébé pleure : il pourrait avoir faim, sommeil, mal...</i>		Indice 3 Perception d'estomac vide de lait, déclenchante neurologiquement
<b>Fonction <math>\alpha</math> (activée au pôle maternel)</b>		<b>Élément <math>\beta</math> (situés dans le corps-psyché du bébé)</b>	

2. Après premières inscriptions	Interprétant repr. de mots/ Interprète	Objet repr. d'objet/ Museur	Représentement repr. de chose/ Scribe
Tiercéité Genre signifiant Représentations Interactions fantasmatiques Registre secondaire	Argument 7" <i>J'ai compris que quand j'ai faim, je dois téter le sein qui me procure du lait</i>	Symbole 5 <i>Le sein comme symbole de lait</i>	Type 6 <i>Tiens, bébé veut le sein → J'ai faim</i>
Secondéité Genre matériel Perceptions Interactions comportementales Registre primaire	Proposition 7' <i>Ah ! voilà le sein !</i>	Ligne des identifications	Ligne de la fonction forclusive
Priméité Genre émotionnel Sensations Interactions affectives Registre originaire	Prédictat 7 <i>Je pourrais avoir le sein, le biberon, rien...</i>		Indice 3 Indice de lait (« sein comme voie du lait », Tosquelles) Icône 1 Icône de l'objet-sein
<b>Fonction <math>\alpha</math> (dont peu à peu s'empare le bébé)</b>		<b>Élément non plus <math>\beta</math> mais <math>\alpha</math></b>	

<sup>121</sup> Golse, *Du Corps à la pensée, op. cit.*, p.132.

Le commentaire de chacun de ces deux états fera l'objet de ce chapitre ; mais avant cela, il nous faut achever de construire le schéma à neuf cases, et la liaison qu'il effectue entre catégories sémiotiques et catégories psychodynamiques.

## A. Les schémas de l'évolution sémiotique du bébé : un visage d'ensemble

### 1. La trame et les enjeux épistémologiques : dynamiser la logique

Le schéma de Delion, de la première étape à la seconde, mais également au sein de chacun des diagrammes, peut être lu comme une dynamisation, une « entrée dans le temps de l'existence » de la logique sémiotique.

Ce schéma reprend le tableau à neuf cases présenté dans le précédent chapitre, tel qu'il l'applique aux premiers pas de l'enfant, avant et après les premières inscriptions dans l'appareil psychique du bébé. C'est dire combien il est important : Delion qualifie ce schéma de « matriciel » en ce qui concerne la constitution de la vie psychique du bébé. Et bien qu'il ne concerne que les premiers temps de la vie sémiotique de l'enfant, ce schéma des premiers temps contient en germe toute la richesse qui se déploiera tout au long de l'existence de l'enfant. Enfin, ce schéma permet de repérer les différentes étapes où peuvent advenir des dysfonctionnements pathologiques, auxquels sera consacré le chapitre suivant.

Le sens de la proposition théorique de Delion est donc double : en un sens, ces schémas utilisent le tableau logique des catégories du signe sémiotique pour éclairer les différentes étapes de l'entrée du bébé dans le langage ; en un sens symétrique, ces schémas témoignent de l'aspect évolutif de l'ancrage de ces catégories dans la psyché de l'enfant, et dans la constitution structurale de sa subjectivité. Ces schémas ont la valeur, pour le praticien et théoricien Delion, d'un carrefour théorique où se croisent le système logique pleinement déployé et l'ontogenèse balbutiante d'un tel système. Ces schémas ne sont donc rien de moins, sur le plan de la sémiotique, que l'exact équivalent de la recherche, sur le plan de la théorie psychanalytique, d'une dignité à part entière de la métapsychologie du bébé.

À tenir bon sur nos positions psychanalytiques, peut-être parviendrons-nous un jour à faire du bébé un sujet non hérétique et non intrus quant à la réflexion métapsychologique la plus rigoureuse<sup>122</sup>.

Une telle métapsychologie a pour fondement tout à la fois les concepts d'une « métapsychologie de l'a posteriori », née de la praxis des cures d'adultes, et les concepts d'une métapsychologie tenant compte des acquis de l'observation directe du psychisme du bébé. Les schémas de Delion et les concepts logiques qui les articulent sont tissés de ces fils. Aussi complexes et abscons qu'ils puissent paraître à première vue, c'est à ce niveau de fondation d'une logique métapsychologique qu'ils se situent, exactement comme les réflexions de Balat, reprenant la question d'une logique de l'inconscient là où Lacan l'avait laissée en héritage<sup>123</sup>. En ce qui nous concerne, l'atout épistémologique de cette voie me semble être de renforcer la lutte contre la vision « fixiste » que l'on donne souvent du structuralisme psychanalytique, vision dont le principal défaut est d'annuler, sous couvert de *linguistic turn*, tout ce qui s'est écrit de plus fulgurant au XX<sup>e</sup> siècle sur

---

<sup>122</sup> Golse, *Du Corps à la pensée*, op. cit., p. 345.

<sup>123</sup> Je ne dis pas que nous ayons affaire ici à la seule relève de la théorie lacanienne, bien évidemment. Mais il semble tout de même que, sur le plan strict d'une logique, d'une sémiotique et d'une psychothérapie institutionnelle, nous ayons affaire, avec l'univers et la praxis dont Delion et Balat sont porteurs avec d'autres, d'une des voies assurément les plus fertiles, et pourtant loin d'être des plus médiatisées, de la clinique lacanienne.

le langage, le parlêtre et le Symbolique. Et, toujours pour reprendre une expression de Golse, on pourrait considérer que l'analyse sémiotique de Delion permet de situer ce que peut être un « structuralisme des processus », en faisant se rejoindre la logique de la structure avec le dynamisme des processus développementaux. En d'autres mots, Delion « psychodynamise la logique ».

## 2. Rappel sur Bion

Delion a recours à deux concepts dus à W. R. Bion, et qui dominent, de leur position augurale, tout ce qui va suivre.

L'une des questions qui se pose à Bion est de savoir comment l'enfant arrive à se détacher de la dépendance totale vis-à-vis de la mère, et comment ce destin se joue sur une question de représentations et de construction d'objets. C. Athanassiou, citée par Delion rappelle que :

Chez Bion, les éléments primitifs de la personne sont transformables par l'intervention d'une autre personne. Cette rencontre entraîne une modification dans la manière dont les éléments vont se lier entre eux : au lieu de former des agglomérats, ils vont nouer de véritables liens de telle sorte que l'écran rigide forme à présent un tissu souple destiné à permettre de passer d'un côté à l'autre de la carrière qu'il instaure dans l'espace. Bion nomme cette formation une « barrière de contact »<sup>124</sup>.

Cette citation va être utile dès que nous lirons le schéma 1 de Delion. Les deux éléments fondamentaux repérés par Bion sont ce qu'il appelle les éléments alpha et les éléments bêta, et qui se distinguent en ceci :

Ces éléments qui portent en eux-mêmes des qualités leur permettant de supporter l'épreuve de la distance, sont appelés par Bion « éléments *alpha* »<sup>125</sup>.

Avant la mise en place de ces éléments alpha, c'est à l'entourage (la mère surtout) d'exercer une fonction qui soit un tenant-lieu de tels éléments, face à ce que Bion nomme des éléments bêta. Mais lorsque ces éléments n'arrivent pas à se transformer en éléments alpha, c'est-à-dire lorsque le développement psychique du bébé ne peut atteindre la faculté d'intégrer la fonction alpha et donc de pouvoir s'émanciper de la mère, ces éléments induisent dans la vie psychique du bébé des dysfonctionnements, devenant « bizarres », car soudain privés du dialogue avec une fonction interprétatrice, « [Les élément bêta] ne sont [alors] pas ressentis comme des phénomènes mais comme des choses en soi »<sup>126</sup>. Delion cite à nouveau Athanassiou :

[les éléments alpha] n'ont pas la concrétude des éléments *bêta* et sont dotés d'un sens. Ils sont par conséquent le résultat, selon Bion, du travail accompli sur l'immédiateté des données sensorielles. Au lieu que ces dernières soient le véhicule d'une pure évacuation destinée, comme le dit Freud, à « décharger la psyché d'un accroissement d'excitation » (les deux principes du fonctionnement psychique), elles ont acquis la capacité de demeurer en place et de permettre par leur présence de supporter et non d'éliminer l'origine de la tension et de la souffrance. Les qualités des éléments *alpha* donnent à l'identité une cohérence fondée non plus seulement sur un resserrement de ses éléments réduits à l'identique, mais aussi sur un sens qui fonde l'attente d'un élément par un autre, de telle sorte que le réseau de liens ainsi formés peut être plus ou moins lâche sans cesser pour autant d'exister<sup>127</sup>.

Ce repérage du passage de la « concrétude » du vécu à la qualité signifiante et représentante des éléments alpha (ou au contraire l'échec de leur destinée en permanence pathologique en éléments bêta), on peut le relier à la formation de la pensée et à sa (non-)séparation avec le corps, et à la

---

<sup>124</sup> Cléopâtre Athanassiou, *Bion et la naissance de l'espace psychique*, Paris, Popesco, 1997, p.281), citée par Delion, *L'enfant autiste, le bébé et la sémiotique*, op. cit., p.144, n.

<sup>125</sup> Delion, *L'enfant autiste, le bébé et la sémiotique*, op. cit., p.148.

<sup>126</sup> Delion, *L'enfant autiste, le bébé et la sémiotique*, op. cit., p.144, n.

<sup>127</sup> Athanassiou, *Bion et la naissance de l'espace psychique*, op. cit., p.281-282, cité par Delion, *L'enfant autiste, le bébé et la sémiotique*, op. cit., p.148.

qualité d'ouverture et de non figement qui caractérise toute logique triadique. Cela apparaîtra lors du passage au second état du schéma.

Quoi qu'il en soit, l'enfant qui dans un premier temps s'appuie sur « l'appareil à penser » et sur la capacité de rêverie de son entourage, introjecte la « fonction alpha » à l'occasion d'autant d'objets alpha qu'il finira par rencontrer, en lieu et place de ses « objets bêta ». Cette opération est fondamentale pour la structuration du moi comme instance apte à contenir le monde, via ses représentations, au lieu d'être jusqu'alors contenue psychiquement par la psyché de son entourage. Alors cessera le vécu de « une seule psyché pour deux corps (séparés) » qui rattache le bébé à la mère une fois sorti de la relation utérine qui était, elle, une seule psyché pour deux corps enchâssés. Mais si cette introjection de la fonction alpha ne se fait pas, ou se fait mal, alors les objets bêta deviendront des « objets bêta bizarre », objets réels qui viendront hanter le réel et la réalité du psychisme démunie de la fonction permettant de traiter l'objectalité du monde : la problématique de l'hallucination entre alors dans sa dimension psychotique. Parallèlement, la fonction contenante n'ayant pas été introjectée par le bébé, la structuration du moi comme instance intégratrice est remise en question.

### 3. Le synopsis

Si l'on devait retenir un synopsis des deux schémas que nous propose Delion, il serait le suivant : « Après intériorisation par le bébé du commentaire parental à ses premiers cris d'appel, la sensation de faim sera intégrée par ce bébé et deviendra un vécu intégré de la sensation, du lieu d'origine et de sa signification. » Maintenant que nous l'avons dit simplement, entrons dans la complexité dont est porteuse toute simplicité véritable.

<b>1. Avant premières inscriptions</b>	<b>Interprétant/interprète</b>	<b>Objet/museur</b>	<b>Représentement /scribe</b>
Tiercité Genre signifiant Représentations Interactions fantasmatiques Registre secondaire	7''	5	6
Secondéité Genre matériel Perceptions Interactions comportementales Registre primaire	7'	Ligne de la fonction forclusive	
Priméité Genre émotionnel Sensations Interactions affectives Registre originaire	7	3	4
<b>Fonction α (activée au pôle maternel)</b>		<b>Éléments β (situés dans le corps-psyché du bébé)</b>	

Ligne des identifications

### 4. De l'angoisse archaïque au moi archaïque : rapide parcours<sup>128</sup>

Delion résumera ainsi l'une des lectures de son schéma 1 :

L'angoisse archaïque est dans la priméité ; la défense contre l'angoisse est dans la secondéité comme « mise en corps » ; et le moi archaïque est dans la tiercité.

<sup>128</sup> *Id.*, p.141-142.

Qu'entendre par cela ? Nous avons affaire, avec les schémas de Delion, à la schématisation de l'interaction fondamentale entre les deux sujets : le bébé, et l'autre (la mère).

L'enfant seul n'a pas la capacité d'entrer dans la dynamique sémiotique pleine, qui n'existe qu'à hauteur de l'ensemble du tableau dont les neuf cases correspondent à chacun des déploiements du « signe » sémiotique. L'évolution dans la maîtrise de ces déploiements, et dans l'intériorisation de toutes ces fonctions sémiotiques, connaît plusieurs étapes, et je les ai numérotées dans leur ordre d'entrée en scène logique de 1 à 7". Mais par où commencer ? Par un dialogue à deux (au moins) : le bébé et sa mère.

Au départ, le bébé est encore dépendant de l'adulte et n'a évidemment pas encore accès au registre de la maîtrise symbolique des échanges : deux lignes, celle de la fonction forclusive et celle des identifications (cf. *infra*), délimitent l'aire initiale de son activité sémiotique propre. En cela, le schéma représente d'une part les proto-symbolisations corporelles du vécu « auto » de l'enfant (les quatre cases du bas à droite), et, tout autour de ces cases, l'entourage attentionné, interprétant et bienveillant des parents, à travers les différentes façons dont il peut s'exprimer.

#### a. Deux massifs : $\alpha/\beta$ , ou le corps-psyché habité par le bébé et son intégration dans son environnement

Cette matrice suppose la distinction entre le complexe « éléments *bêta* », qui regroupe les premiers signes émis à partir du lieu-corps habité par le bébé, et le complexe « fonction *alpha* », qui relève de l'ordre de la tiercéité, détour incontournable sous peine de risque de mort psychique du bébé. L'interaction entre ces deux aires logiques s'incarne par les interactions du bébé avec la mère. Voici comment Delion définit ces deux aires.

Je propose (...) de définir deux sous-ensembles : le complexe « élément  $\beta$  » et le complexe « fonction  $\alpha$  ».

Le premier comprend (...) quatre divisions et correspond aux « premiers pas sémiotiques », c'est-à-dire aux premiers signes émis du lieu corps-psyché que le bébé habite. Nous verrons que la nécessité du détour par un second ensemble, qui comprend les cinq divisions renvoyant à la tiercéité (...) est incontournable sous peine de risque de mort psychique du bébé.

Il nous paraît indispensable de les distinguer lorsqu'on envisage les premiers temps du bébé, non pas par mauvais psychologisme développemental, ce dont aurait eu horreur C. S. Peirce, mais parce qu'aux premiers moments d'existence du bébé, ces deux complexes constituent ensemble la vie psychique du bébé en lien interactif avec la maman :

*Chez le nouveau-né, corps et esprit ne sont pas encore vécus comme séparés ; le bébé ne fait aucune distinction entre son psychisme, son corps et ceux de sa mère. Sa mère n'est pas encore une autre, distincte de lui, tout en étant bien plus que cela : elle constitue un environnement total dont l'enfant n'est qu'une minuscule partie. Nous pouvons poser l'hypothèse d'un fantasme universel dans le vécu psychique de l'enfant : celui d'un corps et d'un esprit pour deux personnes (J. Mac Dougall, 1996, 196).*

Dès le premier schéma, les deux parties complémentaires sont délimitées (...) : le complexe élément  $\beta$  est propre au bébé dès le début ; le complexe fonction  $\alpha$  est, d'une certaine façon, dès l'origine chez le bébé, mais demande à être habité par les « hypothèses » (les abductives) du parent : le bébé s'approprie par identification (adhésive, projective puis symbolique) au parent la possibilité de penser les pensées<sup>129</sup>.

<sup>129</sup> *Id.*, p.141-142.

Remarquons que, sans céder sur l'acquis pragmatique du concept d'interactions (pas de bébé sans autrui : pas d'innéisme, pas de « structure sans intersubjectivité »), ce schéma dépasse le clivage langage/contexte en unifiant logiquement les deux champs sans les confondre<sup>130</sup>.

*b. Deux lignes distinctives : Ligne des identifications et Ligne de la fonction forclusive<sup>131</sup>*

Delion délimite les deux aires de fonctionnement psychique en les séparant par deux lignes, dont le passage désigne la progression psychique vers un premier état de structuration du Moi. Le passage réglé et maîtrisé d'un bord à l'autre de ces deux lignes de démarcation signe, dans chaque cas, l'accès à une étape de maîtrise « supérieure » du processus de proto-symbolisation, vers toujours plus d'autonomie dans le processus de l'interprétation.

**i. La ligne des identifications**

(...) le bébé s'approprie par identification (adhésive, projective puis symbolique) au parent la possibilité de penser les pensées.

Pour cette raison, le bébé va devoir s'engager dans les processus identificatoires pour faire siennes les capacités dont il a eu tôt « connaissance », et je ferai donc passer la ligne verticale de séparation entre l'objet et l'interprétant, la « ligne des identifications »<sup>132</sup>.

L'interprète remplit une fonction moïque essentielle : les attentions de la mère, entourant et servant de contenant au bébé, remplissent cette fonction à la fois de réelle unité psychique et d'interprète du corps de l'enfant. Cette fonction, comme le montrera la progression entre les deux schémas, le bébé va s'en emparer progressivement dans le cadre des interactions (alors que l'enfant autiste, lui, peut se trouver empêché de la trouver, interdit). D'autre part, si l'on regarde le tableau, on voit que le bébé est essentiellement concerné, en ce qui concerne son action, par les colonnes Représentement et Objet : interpréter est la fonction qui lui demeure encore inaccessible, mais vers laquelle il tend. Il cherche à « penser les pensées », c'est à cette fonction qu'il s'identifie : fonction dévolue à l'être qui l'entoure et qui peut déjà, lui, à tous les étages des interactions (priméité, secondéité, tiercéité), « penser ses pensées ».

En d'autres termes, à cette étape très précoce du développement de la vie psychique du bébé, le but sera l'accès à la constitution d'un moi archaïque, et c'est à cet accès que prendra fin la pertinence propre à ce premier état du schéma de Delion. Pour cela, la logique identificatoire ne suffit pas, et il faut également considérer la logique de la forclusion.

La ligne des identifications isole l'interprétant, colonne désignant une fonction : or on peut s'identifier à une fonction, qui s'introjecte, se projette, bref peut se travailler et se manipuler. L'introjection de la fonction alpha se fait à l'occasion de chaque transformation d'un objet bêta en objet alpha. C'est à un degré d'échange réel (secondéité), mais à un niveau d'efficacité profond (priméité) que s'opère cette intégration présymbolique d'une fonction essentielle pour le psychisme, prélude à la formation de la relation d'objet.

---

<sup>130</sup> Nous retrouverons dans le dernier chapitre exactement la même démarche et la même éthique qui distinguent le pragmatisme de la sémiotique peircienne et ce que je nommerai la version faible la linguistique pragmatique.

<sup>131</sup> *Id.*, p.144-147.

<sup>132</sup> *Id.*, p.146.

## ii. La ligne de la fonction forclusive

L'introjection de la fonction alpha signifie que le bébé accède à une nouvelle dimension dans son vécu sémiotique : la dimension de la tiercéité. La ligne de la tiercéité est celle du langage, c'est-à-dire de l'articulation entre le code général et la parole singulière, la langue et lalangue, le savoir et le fantasme. Elle est la dimension pleinement épanouie du langage, dans toutes ses harmoniques, des plus intimes et chatoyantes (le fantasme et la parole), jusqu'aux plus structurales (l'automaton lacanien). Dans le cadre de l'accueil par l'équipe thérapeutique, la tiercéité recouvre une autre dimension : celle de la fonction analytique et de l'analyse institutionnelle.

À hauteur de la ligne-limite entre secondéité et tiercéité, entre en jeu la structuration psychique par l'accès plein à la dimension du symbolique. C'est là que Delion propose de situer la seconde délimitation des « éléments bêta », en la faisant correspondre à la « ligne de la fonction forclusive ». Quel rapport établit-il entre ces différentes dimensions ?

La structuration du psychisme et du moi se fait autour du refoulement primordial, moment crucial de la structuration de la psyché entre la part des représentations et signifiants amenée à organiser le moi, et la part du refoulé. Ce moment est désigné précisément par le terme de « forclusion », traduction par Lacan du concept freudien de *Verwerfung* ; il la définit comme « un processus primordial d'exclusion d'un dedans primitif, qui n'est pas le dedans du corps, mais celui d'un premier corps de signifiants », dont le départ est à l'origine de la structuration du sujet. C'est ce « processus primordial d'exclusion » par lequel se constitue la *Bejahung*, ou « fonction forclusive<sup>133</sup> ».

Cette fonction est fondamentale dans la structuration du sujet, dont l'un des premiers stades décisifs est la formation d'un moi archaïque. Ce moi archaïque est l'instance qui, dans la psyché du bébé, commence à savoir maîtriser le donné sensoriel et perceptif immédiat, plus ou moins indéterminé. Ce donné jusqu'alors constituait le plein de l'existence, mais le bébé devait déléguer à la mère le soin d'y répondre et d'en tenir compte. Ce qui s'observe ici, au fur et à mesure que le passage s'opère de part et d'autre de cette ligne de la fonction forclusive, c'est, me semble-t-il, ce qui relève des phénomènes de refoulement. Disons d'ores et déjà que les étapes 3 à 6 du schéma questionnent la fonction forclusive, et concernent la problématique du contact de l'enfant avec le symbolique ; beaucoup plus tard, ces étapes feront de ce mythique premier contact<sup>134</sup> l'ancêtre d'une entrée de plain pied dans le langage. Autour du processus d'hallucination du désir (Freud), va advenir dans la corporéité du bébé la trans-formation de ce qui n'était jusqu'alors que matérialité, en abstraction : nous retrouvons ce que nous disions en définissant la tiercéité dans le précédent chapitre, à savoir que l'abstraction est un processus actif qui s'ancre toujours dans du

---

<sup>133</sup> Cf. Danielle Roulot, « Fonction forclusive et forclusion », *Paysages de l'impossible. Clinique des psychoses*, Nîmes, Champ social, « Psychothérapie institutionnelle », 2003, p.119-140. (Il s'agit d'un article paru en 1993, et initialement paru dans Pierre Delion, éd., *Actualités de la psychothérapie institutionnelle*, Vigneux, Matrice, « PI », p.345sq.

<sup>134</sup> « Mythique » en ce sens qu'il n'est jamais vécu comme tel lors de son advenue, que cette advenue est en elle-même tout à fait contingente, et que c'est toujours dans une logique d'après-coup que se constitue son inscription en tant que signifiant. Par « logique d'après-coup », je me réfère à la place fondamentale que joue cette notion dans la théorie psychanalytique et sa dimension négative. Cf. René Diatkine, « Le psychanalyste et l'enfant avant l'après-coup, ou le vertige des origines », in *L'Enfant dans l'adulte ou l'éternelle capacité de rêverie*, Neuchâtel, Paris, Delachaux et Niestlé, « Champs psychanalytiques », 1994, p.127-143 (initialement paru in *Nouvelle Revue de psychanalyse*, « L'enfant », 1979, 19, p.49-63), cité par Golse, *Du Corps à la pensée, op. cit.*, p.112-115.

donné corporel. Nous étudierons plus loin en détail ce processus en ce qu'il s'ancre au niveau du corps, en commentant les notions de « trace » et de « tessère ».

Ce moi, qui peut « prendre du recul » par rapport au règne sans tiers de l'immédiateté, va peu à peu s'abstraire de la scène des éléments *bêta*, être en capacité de traiter des éléments alpha, témoignant d'une qualité d'appréhension du monde telle qu'il devient un « moi *pontifex oppositorum* » (Szondi), c'est-à-dire un « moi qui a la capacité de construire des ponts entre les rives opposées », bref un moi dont la fonction synthétique maîtrise les symboles, et leur jeu qui établit la distinction entre les choses qu'il relie. À ce stade, le moi a accès à la tiercéité, un règne qui fait entrer la fonction de symbolique là où régnait la seule nécessité matérielle et corporelle. En accédant à ce stade moïque, le bébé entre dans l'aire de l'« absence » dont nous avons déjà parlé — le langage comme « présence sur fond d'absence » —, mais cette fois en tant qu'acteur maîtrisant l'absence, en tant que corps-psyché sur la voie définitive de l'unification et de l'autonomie, de « l'intégration » comme dit Winnicott. Cette formation d'un moi est par ailleurs concomitante d'une progression sur la voie d'une proto-symbolisation et de la constitution de la problématique objectale.

Enfin, c'est à ce niveau charnière des interactions que s'établit le lien chose/mot, là où le fantasmatique et le comportemental s'interpénètrent. Là se travaille l'intégration par le corps-psyché de l'enfant du langage et de la possibilité d'émettre et de maîtriser de la parole (que ce soit d'abord par le corps, puis par toute sorte d'expressions (cris, etc.), puis par des mots). Autrement dit, c'est au niveau des interactions fantasmatiques que s'inscrit la possibilité d'un sujet de la parole, assumant d'énoncer un premier syntagme véritable à partir duquel les potentialités sémiotiques du bébé vont se développer de façon exponentielle. Par « syntagme véritable », j'entends une parole libre énonçant un ensemble signifiant autonome qui parle des choses de telle façon qu'entre le sujet parlant et le règne des choses, se tissent des liens métaphoriques, et non seulement des liens métonymiques. Une fois la fonction forclusive assurée de son fonctionnement, le bébé pourra se sentir libre, en tant qu'être de paroles, par rapport au « lieu-corps » qu'il habite, aux choses, au point de manipuler les mots sans se sentir prisonnier de l'ordre du réel : être pleinement en possession de l'outil symbolique. Ainsi, « la fonction forclusive (...) exclut de ce champ de l'Univers du discours ce qui va constituer « les lieux du réel », domaine de ce qui subsiste hors de la symbolisation<sup>135</sup>. » En excluant ces « lieux du réels », qu'elle va effectivement remplacer par des symboles et des paroles, la fonction forclusive est donc bien une fonction qui permet de passer entre secondéité (l'aire du réel) et tiercéité (l'aire du symbolique).

Ce « faire passer » est une fonction qui à la fois établit deux règnes distincts, et qui cependant ne clôt pas irrémédiablement le passage entre les deux, mais le régule. Si un tel passage n'était pas assuré, on retomberait dans la pathologie psychotique. Danielle Roulot nous rappelle en effet que c'est la condition du psychotique que d'être tenu au réel (au sens lacanien), et de n'en pouvoir sortir : c'est le sort du psychotique, qui n'arrive pas à franchir le Rubicon du départ entre symbolique et réel, seuil augural. Le psychotique, lui, n'arrivera pas à franchir seul cette ligne, de façon assurée. Et pour arriver à faire que, dans le crachat de Francisco, le type « angoisse du bris » puisse se dire, il faudra qu'intervienne Odette qui, elle, a accès à une telle qualité métaphorique du rapport au réel.

Il ne cessera de produire des traces, qui n'auront aucune chance de pouvoir, non pas devenir des types, mais accéder au statut de type, c'est-à-dire accueillir, dans ce qu'elles sont, la possibilité de

---

<sup>135</sup> Danielle Roulot, art. cit.

transmettre quelque chose de typique. Rappelons-nous en effet que ce tableau n'est pas à lire en un seul sens : on l'a dit, pas de tiercéité sans secondéité ; toutefois, la tiercéité est la qualité qui permet un tel passage : c'est la présence active d'un type au sein d'une trace, qui permet à cette dernière de devenir efficace et de faire passer en elle le ton angoissant que, sinon, elle maintenait prisonnier et prêt à exploser.

Le rapport entre l'aire des éléments alpha et l'aire de la tiercéité n'est pas identique au rapport que nous avons vu précédemment s'établir entre la paire objet/représentement, et l'interprétant. À la différence de la colonne de l'interprétant, la ligne de la tiercéité désigne non une fonction du signe, mais une dimension de son être. Or on ne fait pas fonctionner une dimension, pas plus qu'on ne s'y identifie : on y accède (ou pas), cette dimension s'instaure (ou non), et cela dépend du destin structural du refoulement, donc de l'instauration et du fonctionnement de la fonction forclusive ; s'il y a « porosité » dans la fonction forclusive, alors la tiercéité n'est pas assurée de sa distinctivité vis-à-vis de la secondéité, la secondéité noie la tiercéité, ou plutôt la tiercéité sombre dans la secondéité. Vécu par le psychotique, il ne s'agit pas d'une perte, mais bel et bien d'un refus : la fonction se refuse à son permanent effort de construire un tenant-lieu de sens précaire ; elle est forclosée à sa manipulation signifiante, et il y a « forclusion de la fonction forclusive » (Oury). La fonction forclusive est ce qui permet l'instauration d'un seuil, d'une structuration du psychisme entre ce qui est de l'ordre du réel inconscient, et ce qui peut, par distinctivité avec ce réel, s'ordonner et s'ouvrir : l'aire du Moi. La fonction forclusive, fonction symbolique primordiale, tient le destin du refoulement et du retour du refoulé sur la scène de la réalité, de ce qui passe ce seuil et de ce qui ne le passe pas. L'échec dans l'instauration d'une telle fonction, ou sa faillite soudaine dans le « déclenchement », parfois tardif dans l'existence, d'une schizophrénie par exemple, mènent à la forclusion, c'est-à-dire la fermeture sauvage, non symbolique, entre les deux aires, une disjonction plutôt qu'une distinction. La sauvagerie prend la forme d'une présence hallucinée et délirante du réel sur le même pied imaginaire que les autres phénomènes de la réalité. Le vécu psychotique d'une telle fermeture est de demeurer l'« enfermé dehors » du langage, son horla ; dans notre tableau, il demeure coincé en-deçà de la pleine fonctionnalité du langage, c'est-à-dire de la tiercéité.

## B. Commentaire suivi du schéma de l'évolution du bébé

### 1. Le schéma 1 : avant et pendant les premières inscriptions<sup>136</sup>

De même que Delion usait en des termes proprement pédopsychiatriques des trois niveaux de « mise en scène » de la sémiotique, de même il articule la logique du passage d'une case à l'autre. Il insiste sur les deux premiers pôles, représentement et objet, mais en montrant bien comment le parent est présent, activant les fonctions de tiercéité et d'interprétant (et ce faisant, notons qu'il anticipe sur la seconde étape du schéma, le schéma 2, lorsque le bébé aura intégré la fonction *alpha*) :

- Colonne « Objet » :

Dans ce premier schéma, je place le point de départ de ce qui deviendra la matrice du manque et de son inséparable angoisse sous la forme de ce que j'appelle trivialement l'« estomac vide de lait », appelé également « élément  $\beta$  » par Bion (1979, 24), dans la colonne de l'objet et dans la catégorie de la priméité. Sur cette colonne de l'objet décliné selon les trois catégories, à ce premier niveau va se

---

<sup>136</sup> Cf. *supra*, p.91. Delion, *L'enfant autiste, le bébé et la sémiotique*, op. cit., p.142-144.

superposer dans la secondéité, dans le genre « matériel », la « traduction » incorporée<sup>137</sup> (Oury) de l'estomac vide de lait, à savoir le déclenchement dans le corps du processus visant à faire cesser cette situation ; et ce sera par la voie neurologique l'information des centres cérébraux de cet état de fait ; le bébé va se mettre à crier ; dans la tiercéité, le bébé aura un objet-pensée même extrêmement archaïque, un objet-primordial de la sensation pénible ou douloureuse ou déplaisante de la vacuité de son estomac. Avant les premières inscriptions à proprement parler, je propose de dire que c'est justement le parent présent à ce bébé — fonction  $\alpha$  — qui va d'abord penser cette vacuité et la disant, permettre à l'enfant de progressivement la penser en son nom<sup>138</sup>.

- Colonne « Représentement » :

Dans la colonne voisine, celle du représentement, ces trois modalités de l'objet vont trouver trois modalités de représentements selon la priméité, la secondéité et la tiercéité. La première sera ce que l'on peut appeler la « faminité » tonale. La deuxième sera plus explicite et pourra se représenter par un « ouin ! » du bébé, ou un mouvement réflexe de recherche du sein, ou des mouvements de succion des lèvres. Il s'agit là (...) d'une trace ; lorsqu'il deviendra évident que ces mouvements réflexes sont liés à des hallucinations de désir (Freud), nous pourrons alors parler de tessères comme répliques des types de « voies du lait » (Tosquelles). La troisième [modalité] sera la parole du parent disant : « Tiens, il pleure mon bébé. » Nous sommes là dans (...) le type. Plus tard, une fois la « représentation de chose » liée pour l'enfant à la « représentation de mot », il pourra dire : « Tiens, j'ai faim<sup>139</sup>. »

Reprenons chacune de ces étapes.

#### a. Du côté des éléments bêta

Ce premier état du schéma donne à lire un « dialogue » entre le complexe éléments  $\beta$  et le complexe fonction  $\alpha$ .

Dans le complexe élément  $\beta$ , tout part :

- 1. du fait nu : la sensation d'estomac vide de lait, en tant que sensation purement, vécu non thématifié.
- 2. Cette sensation d'estomac vide de lait est inséparable de la présence impalpable, purement possible sur le plan logique, de « faminité » (qui n'est même pas la faim, laquelle s'incarne dans une attitude : cf. étapes 3 et 4). En effet, on ne peut, dans le cadre de la sémiologie, supposer un objet sans un représentement qui lui soit rattaché. Ainsi, on a beau se situer dans l'ordre de la priméité, le vécu n'en est pas moins rattaché à une qualité de présence : on ne se situe pas encore dans la dimension esthétique de la perception (secondéité), mais dans le pathique ; non dans l'informe, dans l'a-formel, mais dans la forme à l'état de qualité, l'état de ce qui l'aura rendue possible si jamais elle advient dans la secondéité, dans la phénoménologie quotidienne des perceptions.
- 3. Cette sensation se matérialise dans une perception d'estomac vide de lait déclenchant neurologiquement une réaction. Cette fois, on se situe dans la dimension de la perception réelle en tant que réelle, matérielle, en l'occurrence corporelle.

---

<sup>137</sup> *Encorporé* (Oury), ou « trans-formé dans la dimension du corps » — et non *incorporé*, car ce dernier terme signifierait que le tonal, l'angoisse, seraient extérieur au corps, et qu'ils viendraient comme du dehors s'incarner dans la physiologie du bébé. L'angoisse, le tonal « n'existent pas » indépendamment du corps. Il n'y a pas de dualisme entre le corps et les qualités qui l'affectent. Il y a distinction des registres entre ce qui l'affecte et la façon dont cela s'inscrit. Et que cela s'inscrive plus ou moins correctement, c'est ce qui définit le « passage » entre stade autistique et stade psychotique — cf. chapitre prochain, en particulier le tableau d'évolution de l'autisme selon Geneviève Haag.

<sup>138</sup> Delion, *L'enfant autiste, le bébé et la sémiotique*, op. cit., p.144-145.

<sup>139</sup> *Id.*, p.145.

- 4. Cette perception neurologiquement déclenchante se re-présente dans une mise en présence de la faim (soit par réflexe de succion, de recherche du sein, soit par un réflexe phonatoire : le pleur). Dans le corps physique, agissant, quelque chose se trace, et fait trace.

Faisons quelques remarques sur ces étapes.

Dans chaque paire objet/représentement (icône/ton, indice/trace), les deux éléments sont aussi inséparables que les côtés pile et face d'une pièce de monnaie. Ainsi, entre la perception de l'estomac vide de lait et le signe de la faim, peut-on dire que la sensation paraît à l'état de trace, laquelle révèle/suppose la perception qui en est l'objet. De même, du mode d'être de la priméité au mode d'être de la secondéité, il n'y a qu'un passage du possible au réel : de l'icône à l'indice (de la sensation d'estomac vide à sa perception déclenchante), ou du ton à la trace (de la présence de la faim comme aptitude à avoir faim présentée en situation (vécu pathique), à son incarnation dans un comportement corporel précis), le passage n'est que logique. En apparence donc, et dans les faits, il y a congruence des deux « côtés » du signe, et quand l'interprétant remplit correctement sa fonction, n'apparaît qu'une seule attitude du bébé, unifiée — c'est bien pour cela que, tant que tout se déroule normalement, comme on dit, « tout coule ».

Mais dès qu'un dysfonctionnement survient, alors il faut savoir dans quelle « case » (logique !), à quel point de la sémiologie se loge ce dysfonctionnement, particulièrement dans les cas où c'est le passage de la priméité à la secondéité qui se révèle impossible. À ce moment-là, se révèle nécessaire une « logique des profondeurs », de même que l'on parle d'une « psychologie des profondeurs » à propos de la psychanalyse, apte à rendre compte des lignes de fracture lorsque le cristal de la normalité brise, hors de toute raison tangible, l'apparence de sa pure transparence. On peut penser, dans les cas d'autisme, à l'aptitude d'un parent ou d'un membre de l'équipe thérapeutique à entrer en contact dans le plus lointain où semble s'être réfugié le sujet, et à être avec lui non pas au niveau de la secondéité (et des seules interactions comportementales) mais au niveau de la priméité. Et si l'on prend la catégorie la plus « primale » de toutes : le ton, on verra à quel point il est nécessaire de moduler ton à ton la réponse à l'appel, dans un accord des « fréquences » entre les deux sujets, par-delà les paroles ou les actes<sup>140</sup> ; quelque chose se joue, de l'ordre du *timbre* de la voix, de la couleur de l'ambiance, bien en-deçà même du rythme de la parole, sans même parler des codes de la langue.

### *b. Du côté de la fonction alpha*

Concomitamment à cette activation des postes sémiotiques par le bébé, l'entourage, dont la présence et l'action évoluent dans l'aire du complexe « fonction  $\alpha$  », capte ce qui est perçu comme trace en provenance de l'enfant, trace dont le travail consiste à être fantasmée/interprétée comme des signes, alors qu'il ne s'agit bel et bien que de traces. Par l'effort de comprendre ces traces, celles-ci sont happées dans le carrousel de l'interprétation :

- 5. Le parent reçoit la trace (recherche du sein, cri du bébé) et pense : « Tiens, bébé pleure ». Cette pensée est effective : pour l'être de langage et de conscience qu'est l'adulte, elle est aussi « réelle » que la perception d'estomac vide, pour le bébé, est l'élément neurologique déclencheur. On est donc bien fondé à mettre cette étape dans la colonne « Objet », sauf que, puisque nous sommes dans une réalité qui concerne des phénomènes pleinement tissés de langage, nous ne

---

<sup>140</sup> Je renvoie au passage, déjà évoqué, de Golse, *L'Être-bébé*, Paris, Puf, « Le Fil rouge », 2006, p.90. Cf. *supra*, note 115, p.87.

sommes plus sur la ligne de la secondéité, mais sur la ligne de la tiercéité. C'est le symbole, pleine puissance métaphysique, et non plus seulement la désignation indicielle. Et, évidemment, pour l'instant, seul l'adulte peut être concerné par cette ligne, et non le bébé.

- 6. Cette pensée est rattachée à ce qui est supposé être le représentement correspondant : elle est représentée par une parole qui l'accompagne. Cela nécessite trois commentaires.

- a. Avant tout, de par l'action réelle du parent qui se soucie de son bébé et interprète ce qui se trace là sur le corps de son enfant, la trace n'est plus un simple cri collé au vécu mais détaché de tout, bloqué à n'être rien d'autre qu'un cri sans écho : la trace se voit rattrapée par un type général. Dans l'étape suivante du schéma, cette action interprétative se sera inscrite dans l'espace corps-psyché du bébé par imprégnation de son environnement, et le bébé maîtrisera alors son corps comme lieu possédant la puissance de porter des signes — la trace portera le type en elle, et deviendra tessère (j'y reviens en détail dans le prochain chapitre). Autrement dit encore, c'est par la réalité de l'action (on est passé dans la colonne de l'objet) que le représentement, de trace, sera devenu tessère dans l'ordre de la secondéité (de la matérialité), et surtout pourra ensuite déployer son existence dans le règne de la tiercéité (de la généralité), c'est-à-dire dans les occasions futures où l'enfant saura qu'une telle réaction de succion ou de cri implique un certain type d'attente : la trace de la faim saura, en creux, attendre le sceau de sa signification-type : le bébé ne sera plus perdu dans sa faim innommable. Mais bien sûr, cela ne viendra que dans la seconde étape du schéma. Et pour en arriver là, il faudra que les premières inscriptions soient effectivement ancrées dans le système psychique de l'enfant, et qu'en tant qu'inscriptions elles signifient bien par elles-mêmes ce type. Et il faudra pour cela qu'ait eu lieu en particulier tout le processus fondamental tournant autour de la négation, ouvrant l'accès à la fonction forclusive, et lié à tout ce qui concerne les « hallucinations de désir », par lesquelles, à partir du pur ressenti, émerge la possibilité d'une métaphorisation et d'une symbolisation — l'accès à la tiercéité.

- b. N.B. 1 : Ce faisant, dans notre tableau, nous sommes passés d'une case de la colonne « représentement » à l'autre par l'intermédiaire d'une case de la colonne « objet ». Autrement dit, pour passer d'un visage du représentement à un autre, plus enrichi, on est passé par du matériel, du réel. La présence réelle des parents a un effet sur ce avec quoi le bébé peut voir son vécu être représenté : la réalité interprétative a un effet rétroactif sur un représentement, le réel modifie le possible qui travaille le réel de l'intérieur — je rappelle en effet (cf. chapitre III) que la secondéité suppose toujours la priméité, et que l'objet varie selon que son représentement change. On a ici une schématisation de l'interaction qui fait qu'un acte réel peut avoir une incidence sur une aptitude structurale de la psyché du bébé ; mais dans cette schématisation, on mesure surtout combien ce jeu entre réel et possible n'est concevable que parce que du passage entre les deux est assuré, que parce que du mouvement au sein de la structure est réglé : autrement dit, la tiercéité est à l'œuvre, dans le passage et l'ouverture véritable entre secondéité et priméité.

- c. N.B. 2 : Cette pensée des parents constitue le contenu notionnel, « réel », de l'interprétation, et la parole constitue la représentation, l'édition de cette interprétation. Bien sûr, dire cela tel quel est excessivement réducteur et clivant. Comme les paires indice/trace et icône/ton, pensée et parole sont indissociables. Partant, deux remarques. Premièrement, que serait une « pure parole » que l'on aurait « vidée » de sa pensée ? Un contenant vide ? Notons alors que cette contenance vide rejoint un débat que nous avons déjà croisé à propos de la dialectique entre contenant et contenu, deux termes clés pour comprendre les déplacements d'intérêt

contemporains de la psychanalyse et de la pédopsychiatrie vers les problématiques de contenances, et en particulier la question des enveloppes psychiques<sup>141</sup>. Si la parole dont il est ici question est dite « pure », ce n'est que parce qu'elle est supposée vidée de son contenu de pensée ; si on prend la « généalogie » qui ramène la parole, en tant que type, à la trace/tessère, puis au ton, on se rend compte que le contenant primordial, celui qui peut-être détermine tout l'édifice affectif dans son style le plus profond, c'est le ton avec lequel le bébé est accueilli en ce monde fait de corps et de groupe, par de la parole et par du geste. Ce qui, ne serait-ce qu'intuitivement, n'est pas pour nous surprendre : nous retrouvons ici le rôle de la mère et de sa présence première auprès de l'enfant, autour de lui, et nous pourrions même rattacher cette présence au concept lacanien de *lalangue*. Deuxièmement, cette indissociation pensée/parole est aussi abordable d'un point de vue psychodynamique : je ne fais que renvoyer, pour ce point, au rapprochement évocateur que fait Delion entre Représentement et Représentation de chose, entre Objet et Représentation d'objet, et entre Interprétant et Représentation de mot.

Ici, nous pouvons marquer un premier temps d'arrêt car nous avons fini de remonter les deux colonnes de l'objet et du représentement. On ne peut, de fait, les disjoindre, comme on ne peut le faire d'une parole et de la pensée qu'elle véhicule, et elles sont pourtant à distinguer : la pensée est le contenu de la parole, qui est, elle, du registre du contenant, de la trace). Elles désignent, toutes deux, l'actualisation du langage dans l'appareil psychique et corporel de l'enfant : la colonne de l'objet le fait du point de vue du contenu de la pensée, et la colonne du représentement, du point de vue des contenants. Reprenons maintenant la progression dans les neuf cases de notre tableau : il reste à considérer la colonne des Interprétants.

- 7. Que le parent pense et dise « Bébé pleure » en percevant le cri ou le réflexe de succion, cela déclenche la fonction d'interprétant. Dans les faits, cette fonction se résume bien à la paire comportementale pensée/parole, mais cette description phénoménologique n'est que de surface. Elle se décompose elle-même dans un comportement logique qui se déploie ailleurs que dans la seule tiercéité. Tout d'abord, cette fonction d'interprétant est certes l'attitude la plus ancrée dans la tiercéité — on a vu dans le chapitre précédent les liens privilégiés entre tiercéité et Interprétant — ; et pourtant, elle va plonger dans la secondéité et dans la priméité : ce comportement interprétatif peut se faire à différents niveaux de « conscience », de maîtrise de la loi générale, car il n'est pas nécessaire d'être conscient de tout ce que l'on fait pour le faire (encore heureux !). Et finalement, ce comportement qui se déploie dès les interactions affectives, qui peut prendre la forme d'une hypothèse abductive, finira par venir changer la situation réellement et pleinement, puisqu'il aboutira à l'acte fondé, compris et répétable, de nutrition du bébé. Ainsi, cette fonction d'interprétant peut se faire :

- 7. soit dans l'ordre de la priméité : « Bébé pleure, il pourrait avoir ou faim, ou sommeil, ou mal » : pure présence de prédicats, d'informations possibles gravitant autour du thème tel un essaim encore incertain de sa forme.

- 7'. soit dans l'ordre de la secondéité : « Bébé pleure, je vais lui donner à boire du lait » : là, le prédicat est actualisé : le lien avec le thème est assumé en une proposition : c'est la portée énonciative de ce qu'on appelle la syntaxe.

---

<sup>141</sup> Je renvoie également à la mise au point par Golse, à travers nombre de ses textes, en particulier dans *Du Corps à la pensée, op. cit.*

- 7<sup>o</sup>. soit dans l'ordre de la tiercéité : « Bébé pleure comme cela, donc il a faim. » Le parent a observé les « habitudes » de son enfant. Et la proposition se voit ici fondée en droit, par la récurrence de sa correcte et efficace référentialité.

Ces trois étapes ne sont pas plus dissociables les unes des autres que ne le sont celles des autres colonnes. Plus encore, elles sont étroitement intégrées de façon croissante de 7 à 7<sup>o</sup> : la colonne de l'interprétant se hiérarchise, depuis l'unité de raisonnement logique la plus simple, simplement qualitative (se contentant d'énoncer des prédicats possibles), à la plus universelle (ce prédicat étant relié de façon existentielle, nécessaire, à un thème, sous la forme d'un argument). Delion présente ainsi cette colonne :

Dans la colonne de l'interprétant, au niveau de la priméité, le bébé avant de pouvoir en faire quelque chose [de son représentement] lui-même, va se trouver un « interprétant fonctionnel » [en gros, la mère] qui va énoncer la possibilité que « le bébé pleure, qu'il puisse avoir ou faim ou sommeil ou mal ». Il s'agit d'un prédicat.

Dans la secondéité [la mère énonce :] « comme bébé pleure, je vais lui donner le sein vraiment », [et l'on est] dans le genre matériel. Il s'agit d'une proposition.

Tandis que, dans la tiercéité, cela va devenir une généralité ordonnée argumentale : « Bébé pleure de cette manière-là, donc il a faim<sup>142</sup>. »

Voilà la progression, propre au pôle interprétant fixant la loi, qui fait passer le raisonnement parental du possible, au réel, au nécessaire<sup>143</sup> : 1. bébé pleure, mais le sens de ce pleur reste indéterminé (c'est une qualité donnée, un « prédicat », mais encore purement présent sans rattachement à une substance, à un objet) ; 2. la mère articule ce pleur à un autre fait, qu'elle introduit dans la relation de coprésence à titre d'hypothèse, en une « proposition » qui est un acte de langage entrant en résonance avec un autre acte : proposer la « voie du lait » en direction de qui adresse ce représentement ; alors l'objet dynamique (bébé par sa réaction) confirme l'hypothèse de la mère (il cesse de pleurer) ou l'infirme (il continue de pleurer) — le pleur ou son arrêt constituent autant de propositions répondant à celle de la mère ; 3. s'il la confirme, alors la proposition peut valoir comme fixation d'un rapport permanent, nécessaire, entre le représentement du pleur et l'objet de la faim : voilà qui construit un « argument ». Une fois établi au rang d'habitude, ce raisonnement vaudra ensuite pour toutes les fois où la mère (et plus tard, le bébé lui-même) reconnaîtra ce type de pleurs et y répondra par un apport (ou une demande précise) de nourriture.

Il nous faut maintenant passer au deuxième moment du schéma, qui embraye au moment où l'enfant lui-même sera en mesure d'activer cette fonction d'interprétant.

## 2. 2<sup>e</sup> étape, après les premières inscriptions (cf. Schéma 2<sup>144</sup>)

Le second état du schéma concerne l'étape à partir de laquelle ont pu s'opérer les premières inscriptions dans l'appareil psychique du bébé : nous sommes donc à présent dans une ère où les traces fonctionnent comme tessères, et où la fonction alpha a été intégrée par le bébé, désormais apte à contenir en lui non pas le réel, mais la pensée du réel ; pour reprendre les termes inspirés de Bion, la « machine à penser les pensées » est désormais en sa possession, et va toujours plus s'affiner.

Delion établit d'abord un lien entre ce second schéma et le premier :

<sup>142</sup> Delion, *L'enfant autiste, le bébé et la sémiotique*, op. cit., p.145-146.

<sup>143</sup> Ces trois termes sont définis dans le chapitre III, p.66.

<sup>144</sup> Cf. *supra*, p.91. Cf. Delion, *L'enfant autiste, le bébé et la sémiotique*, op. cit., 148-151.

Dans ce deuxième schéma, après les premières inscriptions, le bébé va pouvoir faire venir dans son appareil psychique l'objet qui va apaiser sa sensation de vacuité de l'estomac, en vertu de ce que P. Aulagnier a nommé la « zone-objet complémentaire ». L'objet « vacuité de l'estomac » forme avec le sein et le lait un complexe lié par le bébé dans le cours de ses premières expériences de plaisir-déplaisir, inscrit sous forme de traces mnésiques. Mais avant même que l'objet-ressource n'arrive, un de ses aspects va se présenter à lui, d'abord sous forme d'une icône de l'objet-sein, une forme du sein dans la priméité ; puis un indice de la voie du lait et, enfin, un objet-sein comme symbole du lait<sup>145</sup>.

C'est parce qu'il s'intéresse à cette question de la présence de l'objet que Delion fait commencer la lecture du schéma par la Colonne « Objet », laquelle rassemble les différents modes de la présence réelle de l'objet-ressource. Je rappelle que, par distinction, la colonne « Représentement » est la re-présentation psychique/corporelle de cet objet. Reprenons donc la lecture du schéma selon le même ordre que nous avons pris pour lire le précédent.

### a. Du côté des éléments alpha

Du côté des éléments  $\alpha$ , on part encore du « fait nu », en deçà même de sa « matérialisation » :

- 1. Le lieu brut de la faim, le sein-objet — et non plus la sensation brute de faim : on est désormais passé de l'élément *bêta* à l'élément *alpha* —...

- 2. ...correspond à la présence « abstraite », impalpable, purement possible sur le plan logique, non plus seulement de la « faminité », mais de la « seinité ». On se situe ici dans l'espace du tonal, et à propos de cet espace, il me semble intéressant de rappeler ces rapprochements faits par Delion, qui situent ce qui se joue à ce niveau archaïque de l'expression psychique :

Dans la catégorie du représentement, la forme du sein sera comprise comme re-présentation (...) du sein. Le concept de « pictogramme » de Piera Aulagier (1975) est sans doute proche de cette proto-représentation. Nous sommes là dans le tonal ; peut-être la sensation de lait dans la bouche constituera-t-elle le socle de l'hallucination de désir (l'hallucination a donc le statut d'un représentement pris pour un objet) qui permet à l'appareil psychique d'attendre le lait. Ces [tons] vont colorer les interactions affectives<sup>146</sup>.

- 3. Ce sein-objet se matérialise dans l'Indice du lait, c'est-à-dire « le sein comme voie du lait » (Tosquelles)...

- 4. ...et se re-présente dans cette « incarnation » du sein, dans sa trace : par exemple le pouce comme sein. Avec le pouce comme sein dans la bouche, j'hallucine le sein.

À propos de ces deux dernières étapes 3 et 4, Delion précise :

Dans la secondéité, c'est bien l'hallucination de désir qui va être au centre des représentations du sein comme voie du lait. Nous allons voir les traces de l'objet qui vont marquer les interactions par un comportement ou un symptôme. Je pense que c'est dans cette catégorie que peut être situé ce que J. Schotte (1990) appelle (...) le « partir à la recherche » du vecteur pulsionnel « contact » de Szondi<sup>147</sup>.

### b. Du côté de la fonction alpha

C'est alors qu'embraye la fonction alpha : on se situe dans la tiercéité. À ce sujet, Delion précise :

Dans la tiercéité, le bébé peut lier ses sensations avec les mots parentaux : « Quand il crie comme ça, il a faim le bébé », et plus tard, il pourra dire lui-même : « Quand j'éprouve cette sensation, j'ai faim. »

---

<sup>145</sup> Delion, *L'enfant autiste, le bébé et la sémiotique*, op. cit., p.150.

<sup>146</sup> *Id.*

<sup>147</sup> *Id.*

Le bébé a « besoin » des types pour structurer sa pensée élémentaire, et celle-ci prend forme dans les interactions fantasmatiques<sup>148</sup>.

Autrement dit, la fonction alpha est désormais toujours plus assumée et intégrée dans l'espace corps-psyché du bébé, toujours plus maîtrisée par le bébé lui-même. Et ce, même si la coprésence avec l'entourage n'est jamais niée, mais bien au contraire affinée et complexifiée : car désormais, toujours plus, la communication avec l'entourage prendra l'allure d'un vrai dialogue, avec une égale maîtrise, de la part des deux interlocuteurs, des codes sémiotiques.

Voyons la matrice logique de cette appropriation de la fonction alpha par l'enfant, qui assurera la trans-formation de ses éléments *bêta* en éléments *alpha* :

- 5. Le sein est le symbole du lait. Ce symbole naît d'une hallucination. Je renvoie sur ce point à l'abord freudien de l'hallucination de désir.

- 6. Le parent se dit : « Tiens, bébé (me) signifie qu'il veut le sein » ; ou bien c'est le bébé lui-même qui dira, beaucoup plus tard dans son développement : « J'ai faim. »

- a. On est passé d'une trace sur le corps du bébé interprétée comme demande, à une tessère, c'est-à-dire à cette même trace, mais *qui exprime* quelque chose. Autrement dit, la parole est ici la conséquence de la présence réelle d'un symbole, et cette présence est désormais le fait de l'enfant, de sa présence comme corps et comme volonté de signifier : on est ici à un stade primordial de l'archéologie d'un moi archaïque.

- b. Le corps-psyché du bébé a franchi la « frontière » qui jusqu'alors le séparait de l'aire d'effectuation de la fonction *alpha*, réservée à la présence agissante et attentionnée de l'adulte : il a franchi le Rubicon de la fonction forclusive, il devient désormais maître de la fonction *alpha* (à tout le moins vient-il d'en prendre l'embranchement décisif). Désormais, c'est aussi le Moi du bébé qui peut manipuler la fabrique des symboles, il commence son ascension vers la parité avec ses parents dans la maîtrise du symbolique, et c'est vis-à-vis de ce nouvel acteur que le parent se décharge de la responsabilité, auparavant exclusive, de symboliser les « traces » qui affleurent sur le corps du bébé.

- c. Que s'est-il passé ? C'est là encore le détour par la réalité de la colonne « Objet », qui fait passer de la trace à la tessère et au type, dans l'ordre des représentements. La réalité n'est plus seulement matérielle (le « sein comme voie du lait »), mais élevée au genre signifiant (la réalité hallucinée du symbole). Quant à l'importance cardinale de la colonne « Objet » : je n'en ai pas parlé dans le commentaire du premier schéma, mais ici, cette place-carrefour apparaît dans toute sa valeur, à nouveau contre-intuitive : c'est dans le commerce de l'objet réel que le pur représentement, la trace du corps comme symptôme pauvre, et tel quel démuné de toute portée signifiante, peut accéder à une qualité tierce. Et ce qui permet à l'objet d'occuper cette place active, ouvrante, transformante, c'est évidemment la qualité de tiercéité de l'interprétant, qui est la « bâtisseuse de ponts » entre le représentement et l'objet : par où nous entrons à présent dans la troisième et dernière colonne.

- 7. Cette entrée dans le commerce de la signification met en branle à nouveau la fonction de l'interprétant :

Dans la catégorie de l'interprétant, qui permet donc d'attribuer le signe présenté à l'objet qu'il représente, en priméité c'est la possibilité de donner le sein qui va pouvoir en résulter, mais aussi de nourrir le bébé d'une autre façon, par quelqu'un d'autre, etc. En secondéité, il s'agit de lui donner le lait vraiment et dans la tiercéité de repérer que ces représentements veulent dire qu'il a faim<sup>149</sup>.

---

<sup>148</sup> *Id.*

<sup>149</sup> *Id.*

- 7. « Je pourrais avoir le sein ou le biberon ou rien » : il y a possibilité d'imaginer qu'on pourrait me nourrir. On est dans le positionnement flottant de prédicats possibles.

- 7'. « Ah ! Voilà le sein ! » ou « Ouin ! Je veux le sein ! » : on est bien dans la volonté de signifier la volonté de se nourrir, dans le champ des interactions comportementales. Ici, le comportement du bébé consiste à faire savoir qu'il veut le sein, ou qu'il est content d'avoir le sein (sa réponse qui témoigne à la mère que son geste répond bien à la demande du bébé). Les prédicats s'articulent dans la structure d'une proposition.

- 7''. « J'ai compris que quand j'avais faim, je devais être nourri avec du lait » : pleine possession par le bébé de son rapport au monde et à lui-même, ainsi qu'à sa communication avec autrui : il gère désormais la totale amplitude de ce qu'est un signe, une sémiotose, et maîtrise ses habitudes. Désormais, lorsqu'il aura besoin de dire cette même chose, il emploiera ces mêmes voies. Cet acquis est la voie logique qui témoigne de l'entrée de l'enfant dans la pleine maîtrise du langage, cette aptitude *spécifique* à l'humain. Du réflexe animal, on est passé à la décision humaine. C'est, comme toujours, le premier pas qui compte : une fois cette matrice langagière, logique, sémiotique, « intégrée » par le bébé dans sa vie psychique, l'advenue des autres signes dans sa « besace de parlêtre », dans sa « sacoche à paroles », sera exponentielle.

En conclusion à cette seconde étape du schéma, notons deux choses. La première est que les remarques d'ensemble de la 1<sup>e</sup> étape demeurent pertinentes : on vérifie que la logique n'est pas une question de « personne » (union considérée d'« un » corps et d'« une » psyché), mais concerne la condition de parlêtre en soi, et sur le plan de la logique signique, peu importe en fin de compte qu'il y ait besoin d'une ou deux personnes pour qu'il y ait sujet : aidé ou seul, le bébé est sujet de la sémiotose ; tout commence avec la nécessaire présence contenant de la mère, mais qui progressivement est intégrée, « contenue » dans le système psychique du bébé — ce qui nous renvoie à la dialectique contenant/contenu dans la genèse de la pensée, et à sa place dans la formation de la relation objectale.

La seconde remarque est que, même si ce tableau désigne un espace logique désormais entièrement habité par « le même » corps-psyché de l'enfant, il symbolise, avec sa « coupure » des deux lignes (d'identification et de fonction forclusive), le double départ *et* le double ancrage de l'appareil psychique du bébé dans deux dimensions : le corps (et le réel) et le groupe (et le symbolique). D'une part il y a la prégnance du corps, à travers en particulier tout ce que nous avons vu à propos des colonnes « Représentement » et « Objet », autour du « devenir tessère » de la trace. D'autre part, l'ancrage dans la dimension du groupe se marque ici dans la prégnance de l'Autre dans toute notre vie psychique. Cet Autre, c'est bien sûr la présence d'une seconde personne avec laquelle se mettent en place les interactions affectives, puis comportementales. Mais c'est aussi tout ce qui relève de ce qui introduit du tiers, de la médiation et de l'absence, bref ce qui va décoller les relations duales et faire entrer le bébé dans un monde de relations triadiques (au sens habituel où vous l'employez dans votre domaine) : ce peut être évidemment le père, mais c'est plus généralement ce qu'E. Torras de Bea nomme le « pôle autre-que-mère » (cité par Golse). Je renvoie sur ce point à la notion de « métapsychologie de l'absence » (A. Green). Évidemment, les interactions fantasmatisques font entrer dans la vie psychique du bébé la dimension minimale du groupe : à la fois groupe interactif présent (la triade familiale et, de proche en proche, l'environnement de l'enfant et de ses parents) et groupe (trans-)générationnel. Ainsi, l'Autre, à travers la coprésence de ces sujets singuliers, est une dimension présente à travers ces sujets et leurs interactions : c'est l'humanité (ou : la *spécificité* des parlêtres) qui pénètre l'appareil psychique du bébé, et qui emporte ce dernier dans un circuit linguistico-culturel aussi indispensable à sa vie que

l'air qui s'engouffre une première fois dans ses poumons qui l'appellent, sans qu'il soit pour cela nécessaire qu'il y ait la présence d'une volonté : on l'a dit en effet, sans cette fonction de l'autre, le bébé serait en danger de mort psychique et ne pourrait pas grandir comme un petit d'homme (cf. les fameux « enfants-loups »). Ces quelques propos sémiotiques sur « le champ de l'autre dans la psyché du bébé » nous permettent de relier de façon fondamentale notre approche à la théorie lacanienne du symbolique et à la place cardinale qu'y prend la figure du grand Autre (en particulier dans la logique du fantasme).

L'aire qui s'ouvre est désormais l'existence, soit la renégociation permanente de la signification de ces signes : l'aire des dialogues et des échanges avec autrui, avec les autres, qui fera accéder l'enfant à la vraie vie dans la communauté humaine, avec sa complexité proprement langagière et culturelle. En son sein, il découvrira la possibilité d'ambivalence et de liberté caractéristiques du langage et de ses êtres, et toutes deux basées sur le fait que les mots peuvent dire plusieurs choses (polysémie), que plusieurs mots peuvent dire une même chose sous plusieurs angles (synonymie), que certaines choses sont « au-delà des mots », que d'autres encore peuvent être étouffées sous les mots (les clichés et les lieux communs étouffent la singularité des choses ou des êtres qu'ils désignent), etc. Ainsi, le carrousel dont j'ai parlé dans le deuxième chapitre pour décrire le commerce sémiotique du signe se révèle-t-il dès l'origine dans sa plus grande *ouverture* : non seulement il est infini, non seulement il y a une infinité de signes à l'existence elle-même infinie, mais encore y a-t-il entre ces signes une infinité de relations possibles, et infiniment relancées. Un tel tourbillon est sans fin, mais également porteur autant de création que de chaos : le langage se révèle un univers en extension où la production de complexité est tout à la fois porteuse de destruction et de création, autrement dit d'entropie et de négentropie — comme tout univers. Autant dire enfin que, pour tous ses sujets, un tel « chaosmos », alliance d'une émergence d'un cosmos et de la force toujours présente d'un chaos, est aussi source d'angoisse. Ce qui, étant donné que l'angoisse est de l'ordre du tonal le plus primal, n'est pas sans nous rappeler que, une fois lancé le carrousel, *toutes* les cases de notre schéma sont dialectiquement interdépendantes. Plus fine sera la dialectique du langage et de la demande (c'est-à-dire : plus la tiercéité régulera et structurera les deux autres modes d'êtres), et plus présent — et *mieux* présent — pourra être, en son sein, ce fond sans visage qui relève de l'angoisse (ce qui, entre autres, permettra de distinguer passage à l'acte, sortie de la scène du langage, et *acting out*, demande d'interprétation).

### C. Quelques commentaires annexes

Maintenant que nous avons vu l'ensemble du schéma sémiotique, il nous faut revenir sur quelques problématiques locales et transversales à l'œuvre dans ce schéma.

#### 1. La colonne Interprétant, de 7 à 7". Les différents moments de l'interprétation, ou : d'un savoir qui ne serait pas du semblant

##### a. Prédicat, proposition, argument : la montée en puissance du savoir

Éclairons tout d'abord les termes *prédicat* et *proposition*.

La proposition est le stade de complexité et de réalité supérieur au prédicat : un prédicat est une qualité idéale, alors que la proposition est l'actualisation de cette idée. Pour donner une image (sans doute inexacte pour les logiciens, mais peu importe à notre niveau de présentation), pensons à une phrase française de base qui relie tel prédicat à un thème, dans une situation d'énonciation donnée : si le prédicat est *être bleu*, et que le thème est *le ciel*, la proposition est ce qui *actualise*

l'idée que le ciel soit bleu. On ne dit pas *\*Le ciel être bleu*, ni *\*ciel — bleu* mais *Le ciel est bleu*. Si tout est changé par une telle opération d'actualisation, ça ne l'est que par l'action précise d'une certaine fonction de la phrase, en l'occurrence la modalisation du verbe : par elle, la phrase est actualisée, et embraye sur la réalité de son objet. C'est la même logique qui fait passer de notre case 7 à 7'.

Avec cette situation plus « ancrée dans la réalité », on se situe dans un acte de langage, et non plus dans l'énoncé d'un prédicat seulement possible. D'où le fait que nous passons de l'infinitif, mode verbal du « moins actualisé possible », à l'indicatif, mode actualisant qui rattache la phrase abstraite à une véritable situation de communication qui la rend utile, et où elle signifie quelque chose de précis. En d'autres termes, cette action d'interprétation correspond à une hypothèse abductive : je décide d'attribuer ce prédicat à la situation présente — et je verrai ce que ça donne. Si on me répond : « Alors sortons nous promener », j'aurai permis de faire avancer la situation (alors que nous aurions pu rester enfermés toute l'après-midi à ne rien faire) ; si au contraire on me répond : « Tu rigoles ! Tu ne vois pas l'orage qui se prépare ? », c'est que j'aurai alors accordé le mauvais prédicat au thème qui nous préoccupe — j'aurai tout simplement mal regardé l'ensemble du ciel, me fiant au seul coin de ciel que ma fenêtre me donnait à voir. On peut faire le parallèle avec la décision maternelle de nourrir le bébé qui pleure, mais également avec les propos d'Odette qui calment Francisco. L'une comme l'autre activent la fonction de l'interprétant dynamique, celle qui introduit du mouvement dans la relation entre ce qui se donne à voir de l'enfant et ce qui en lui relève du sujet et de sa demande. Seul un tel interprète dynamique peut proposer, à titre d'hypothèse, de défiger la relation présente entre un représentement et ce qu'il signifie, afin de voir si cette signification ne recèlerait pas, qui sait, de nouvelles facettes négligées jusque là...

Au lieu de « être bleu », le prédicat d'Odette est « être lié au (carreau brisé) », le thème est « L'angoisse présente de Francisco », l'actualisation étant « Je fais acte de présence auprès de Francisco en lui faisant signe, et lui soumettant comme hypothèse que son angoisse est liée au carreau brisé ». Comme le dit si bien l'expression, « rien ne dit » que cela soit vrai : rien, a priori ; cette proposition reste vague, elle ne cherche pas tant à être vraie, qu'à ouvrir une voie possible pour le signe qui sinon restait coincé à la place bloquée de la trace incapable de dire son objet, incapable de se trans-former en icône, faute d'un interprétant dynamique. Ni vrai ni faux, le régime logique de l'assertion d'Odette consiste à ouvrir activement l'espace sémiotique : hypothèse *abductive*, et non plus déductive. Et rien, hormis le sujet véritable du signe, ne sera en mesure d'attester que cette voie était la bonne, ou pas — or Francisco sourit et acquiesce à la proposition, il va y reconnaître la validité de ce rapport entre la trace et l'icône, et même, il va y prélever un représentement fin, soudain mis à sa portée, ce type de l'« angoisse du bris ». La réponse de Francisco à Odette ne se fait pas dans l'immobilité du même niveau d'interaction : si sa réponse dynamique, dans l'ordre de la secondéité, s'avère possible, c'est qu'immédiatement elle a été relancée, et donc que l'ensemble du carrousel s'est remis à fonctionner : et donc, dans la trace, du type peut à nouveau venir aider l'angoisse à se dire. Francisco peut se rattacher à cet outil conceptuel qu'est le type, au moins son représentement atteint-il la pleine richesse qui le rend à nouveau serein, calme son angoisse, lui permet d'articuler « réparer le carreau » et d'aller faire un câlin sur les genoux d'un tiers : il transporte la sémiose jusqu'à sa pleine existence, attestant par là qu'il en est le sujet.

En d'autres termes, il n'y a d'interprétation qu'au risque d'une proposition : le courage est de l'ordre de la secondéité ; Jean Oury appelle cela : « le droit à la connerie », c'est-à-dire la

possibilité de dire quelque chose de « faux », étant donné que la situation a besoin d'une logique qui dépasse, sinon l'inquiétude du vrai, en tout cas la crainte du faux. Odette risque de proposer, de poser là, au devant de Francisco, cette fonction interprétante suffisamment articulée, et qui porte en elle la potentialité d'un argument. Le risque de la proposition, c'est l'éthique de proposer au jugement actif d'autrui d'embrayer sur la situation que nous lui proposons de rendre plus réelle encore ; sans une aire de parole donnée à ce jugement, la réalité renvoyée par autrui sous sa forme inversée d'une réponse n'aura jamais la chance de pouvoir se réaliser véritablement, dans l'épanouissement de la tiercéité de l'argument.

Toutefois, cette « ode à la secondéité » ne signifie pas un plaidoyer pour son hypostase : la secondéité seule de l'échange apparent entre Odette et Francisco est débordée « par le haut », via la tiercéité. Odette introduit toute la constellation de la nécessité et du transfert dans son énoncé propositionnel. Et si cette proposition ainsi portée est véritablement abductive, c'est que cela a joué en profondeur, dans la dimension purement possible, dans la justesse interprétative qui a proposé le bon prédicat : le débordement s'opère donc aussi « par le bas », dans la priméité.

Toute découverte du savoir est aventure. Cela semble aller de soi ; la sémiotique permet peut-être de comprendre *comment* cela va de soi, où, par moments, cela peut ne plus aller de soi sans qu'on ne sache à quel moment la machine à interpréter s'est grippée. Cela permet aussi de comprendre pourquoi ce qui importe plus que tout dans l'institutionnalisation d'une équipe de soin, c'est de permettre à toutes les Odette de se révéler des interprètes dynamiques : en leur laissant suffisamment de liberté, dans la réalité, dans la secondéité des interactions les plus quotidiennes, pour déployer leur réelle présence, au lieu de les contenir dans des entraves statutaires et hiérarchiques permanentes.

Aussi, cette marge de tâtonnement est aux antipodes d'un enrôlement normatif des possibles. C'est ce sur quoi je tiens à insister pour terminer le commentaire de ces cases 7-7'. Le passage à la secondéité n'a rien à voir avec une « normalisation » : cette « remontée dans les lignes » de l'interprétant est d'ordre pragmatique, et non dogmatique. Certes, on pourrait penser que, dans le cas de la mère voyant son enfant pleurer, le passage de l'argument à la proposition correspondrait à une « conformation » allant dans le sens qui va le plus de soi : la réponse d'Odette, qui n'est des plus orthodoxes, c'est le moins que l'on puisse dire, nous montre cependant que ce n'est pas toujours le cas. Reprenons l'exemple du passage *être bleu* à *Le ciel est bleu* : cette transformation d'un simple mode verbal peut « tout changer »... mais pas forcément toujours dans le sens d'une forme rassurante et convenue. En effet, à première vue, passer de l'infinitif à l'indicatif présent, c'est passer de la maladresse à la maîtrise du code. Mais imaginons à présent que l'énoncé véritablement émis par l'auteur ne soit pas ce *Le ciel est bleu*, mais bel et bien le premier : *Le ciel être bleu* ; il nous faut alors regarder de façon plus neutre l'opposition entre les deux modes verbaux, et nous voyons qu'elle peut se lire aussi, tout simplement, comme l'instauration de deux univers tout à fait différents : d'un côté, règne la valeur non incarnée, neutre, de l'infinitif, et de l'autre côté, la valeur actualisée, indubitable et sans réserves, de l'indicatif. Et, de fait, on peut alors entrevoir le vaste empan de signifiante qu'offrirait *Le ciel être bleu* comme énoncé isolément proposé, défait de toute racine, une fois intégré par exemple dans la libre disposition d'une page de poésie contemporaine, au hasard d'un collage cubiste, ou dans le flux d'un poème électroacoustique : autant de pragmatiques artistiques où le choc des modes et des signifiants est plus fertile que la correction du code.

Et on va voir combien, dans notre colonne, le danger de la normativité vient non pas des deux cases de la priméité ni de la secondéité, mais bien plus de la case « supérieure », celle de la tiercéité ultime.

### *b. L'éthique du savoir*

Éclairons à présent le terme d'*argument*. C'est l'accès à la Loi, énoncée dans toute la généralité de l'« habitude » : l'établissement d'un savoir qui pourra gouverner les faits dans le futur. Quant au chemin que trace Odette, dans son équipe et sa pratique, le véritable savoir devient une habitude toujours plus forte au fur et à mesure qu'elle étendra et ajustera l'aire de ses lois d'interprétation des signes transmis par Francisco. En l'occurrence, son savoir s'est avéré exact, ayant touché pile à ce qui en Francisco faisait barrage à la dynamique sémiotique.

Ce savoir naît de l'expérience ; sans un permanent retour entre habitude et réalité, de façon à ce que chaque loi se voit confirmée ou infirmée, ce savoir perdra d'autant plus vite sa pertinence véritable. Si l'habitude se retranche dans la tiercéité fermée, l'action de l'objet dynamique qui la défige, le vécu profond de Francisco, l'émergence du pathique dans la matérialité des échanges, alors ce savoir deviendra stéréotype et cliché, plaquage prédéfini rétif à toute abduction. Ce cas de figure se rapproche non pas de l'attitude d'Odette, mais de celle d'un médecin directeur dont nous a parlé une participante du séminaire, et qui avait décidé d'interner le patient qui, dans un accès de délire, l'avait menacé en pleine réunion. Il prenait au pied de la lettre les mots de l'autre, les bloquant à leur seule signification de surface, alors qu'il fallait au contraire entendre qu'à travers leur seule dénotation, une tout autre dimension, de l'ordre de la connotation angoissée. De par son attitude strictement légaliste et protocolaire, ledit directeur fait de facto régresser en un passage à l'acte ce qui eût pu demeurer un *acting out*<sup>150</sup> : interpréter cette mise en scène du délire en resituant ces propos et leur incorporation dans l'architecture folle qui chez le malade liait à ce moment-là les mots aux choses et aux actes, les représentements à leurs objets, selon des lois hors du sens commun, sans pour autant relever du code indiscutable de la contention et de la pénalité. En refusant cette voie ajustée, on ferme le clapet à l'objet dynamique, on renferme le sujet dans une case prédéfinie : « le dangereux qui fait des passages à l'acte » ; ce faisant, on réunit les dernières conditions qui manquaient pour qu'effectivement, il n'en puisse pas sortir. Dans de tels cas où l'être en souffrance n'a plus que la violence pour appeler à l'aide, le sujet se tient, c'est là l'angoisse du si proche désastre. Il suffit d'une tiercéité bloquée dans ses certitudes et ses paranoïas normopathes, protocolaires, binaires, pour transformer l'embranchement encore possible en une impasse désormais absolue, d'où l'on ne sort jamais, sinon dans le désespoir d'un véritable passage à l'acte.

Tout à rebours, la finesse d'un véritable accueil du sujet lui permet de progresser sur la scène de l'analyse au sein du groupe, sur la scène sémiotique de l'échange humain. Cette ouverture à l'objet dynamique est concomitante de l'ouverture de la situation à l'interprétant dynamique : il s'agit dans les deux cas de la même relation de passage réciproque entre l'aire de l'objet et l'aire de l'interprétant. Un tel passage ne peut être favorisé que par un travail institutionnel qui aseptise les conditions de travail de la praxis thérapeutique, vis-à-vis de toutes ces captations imaginaires,

---

<sup>150</sup> D'autres détails ont été donnés par notre collègue, et que par déontologie je ne peux donner ici. Je ne rapporte ce fait que parce qu'il ne permettra pas d'identifier une personne précise — hélas, combien de cas semblables, navrants, arrivent, et de plus en plus impunément, sans même plus de cette honte, fût-elle ténue, face à leurs attitudes criminelles, qui seule rouvrirait même aux plus cons le royaume des cieux...

moïques et surmoïques, qu'induit la logique dyadique de la hiérarchie et de la pensée statistique. C'est en cela que le diagnostic psychiatrique « prête à conséquence », comme dit Jean Oury, et que l'éthique revient à prendre existentiellement la responsabilité de telles conséquences, au lieu de se retirer du champ une fois prononcé le jugement sans appel.

### c. Criminalité de la « tiercéité pure »

Ici, de quoi parlons-nous ? De la pathologie propre de la tiercéité<sup>151</sup> ; je proposerai de l'appeler une « tiercéité pure », par opposition à une tiercéité véritable qui, elle, est non pure, mais ouverte à la secondéité et la priméité. Cette appellation est calquée sur le modèle qu'a établi D. Roulot en faisant de la psychose la pathologie d'une « secondéité pure » ; l'autisme réussi pouvant alors être désigné comme la pathologie d'une « priméité pure ». J'avais dit que « normopathie » était le nom, mi-comique mi-sérieux, que Jean Oury donnait à cette maladie de la tiercéité pure, et que la connerie et la certitude d'airain des « ça-va-de-soi » en étaient les signes les plus visibles. Si l'on revient à la situation du médecin qui se tient dans la seule position de supérieur hiérarchique, une telle tiercéité, bloquée, est une attitude qui, chez le sujet qui l'assume avec la bonne âme de celui qui applique le règlement, doit être qualifiée de *criminelle*. Plus encore, dans notre époque où fait retour la volonté de criminaliser la pathologie, c'est cette pathologie-là (par ailleurs la plus répandue, et de loin) qui devrait être au premier rang des actions cataloguées comme délictueuses, étant donné qu'elles, à l'inverse des délires et des passages à l'acte de psychotiques, sont l'œuvre de personnes responsables, en pleine possession de leur compétence sémiotique à produire une interprétation : nulle forclusion, nul blocage ne saurait rendre compte de leurs actes. C'est la fermeture aux étages inférieurs qui marque la normopathie, pathologie de la « tiercéité pure ». Évidemment, la criminalité n'est pas le fait d'un individu, mais d'une structure de pensée et de discours : la logique qui mène à de tels comportements de contention est une habitude dominante à l'échelle macrosociale, mondiale et transversale à tous les champs de discours (épistémologique, culturel, législatif, économique) : une « habitudissime habitude », une doxa ayant atteint un point de solidité telle qu'il semble, à l'échelle de la période qui définit notre présent, impossible de la faire vaciller et de revenir à nouveau dans une dynamique où l'objet réel, celui de la praxis psychiatrique et de la réalité de la vie des fous, ait une chance de défiger les interprétants nauséabonds et réducteurs qui ont force de loi. À ce niveau d'infection doxique, l'exemple rapporté par notre collègue n'est qu'un cas banal : preuve, encore une fois, que le sujet ne se confond pas forcément avec l'acteur « tangible » qui agit. L'attitude du médecin n'est qu'un symptôme, la trace d'une sémiose dont le sujet est beaucoup plus vaste et anonyme : pour le dire en termes plus sociologiques, quand on se soumet à un tel régime de fonctionnement, on accepte de n'être que les agents reproducteurs des lois dominantes du champ, de ses normes, de ses croyances. Ainsi, cette pathologie tire de la tiercéité non seulement son terrain, mais sa marque : la puissance de contamination de la généralité, la force hégémonique de l'universel. Il me semble légitime d'affirmer qu'elle est le danger d'épidémie le plus fort que puisse engendrer le vivant sémiotique : sa capacité de contamination prend la voie de la raison toute-puissante ; elle désigne les places dans lesquelles l'intégralité du réel tombe sous sa législation en autant de cas particuliers, condamnant alors au rejet, au déchet, à la contingence ce qui n'entre nulle part : abrasant ainsi toute possibilité de reconnaître les sources de singularité. Le réel devient rationnel ; Adorno a sans

---

<sup>151</sup> Cf. *supra*, p.100.

doute fixé le diagnostic le plus fort, et le plus vrai, de cette maladie dialectique : la tentation d'une dialectique de la culture totalisatrice sous le signe de l'Un<sup>152</sup>. Face à ce risque, Adorno énonça l'impératif éthique de la pensée : maintenir une dialectique négative. Ce que, en termes peirciens, on peut redire ainsi : l'impératif de toute pensée abductive, c'est-à-dire de toute praxis, est le respect le plus strict du contingent, du tonal, de la priméité.

Après cette vignette, j'aurai plaisir à rappeler ce que peut être une véritable Loi, une habitude au sens noble du terme, en opposant, au médecin dont nous venons de parler et qui se raccrocha à son statut (à son image, à son rôle) de supérieur hiérarchique, l'infirmière de la clinique de La Borde qui, à l'instar d'Odette, occupait une place d'interprétant privilégié vis-à-vis d'un psychotique — une relation transférentielle forte s'étant développée entre lui et elle. Des « prédicats de savoir », des possibilités d'un savoir quant à ce malade, ne trouvaient leur réelle effectivité que lorsque c'était elle qui était en position d'interprète. L'attitude des psychiatres consista à prendre ce transfert au sérieux, c'est-à-dire à travailler avec cette infirmière ce qu'il en était de son propre contre-transfert. Bref, leur attitude fut de ne pas retirer à cette femme sa place de sujet interprétant sous prétexte de son statut social subalterne, mais de développer, à partir de la place logique qu'elle seule pouvait occuper, de quoi passer du statut d'interprétant dynamique à interprétant final : autrement dit, ils lui donnèrent les moyens de transformer son savoir immédiat et insu, et d'affiner la maîtrise de ce qui, dans l'espace du tonal, « passait » entre elle et le psychotique. C'est ainsi que, dans une praxis psychothérapeutique qui n'était pas du semblant, et qui ne ressemblait pas à ce qui tend à se généraliser au sein des sordides guignolades de l'administration médicale, éducative ou pénitentiaire actuelles, une infirmière devint psychanalyste. La présence subjective ne se décrète pas : si c'est avec le cuisinier ou avec la femme de ménage qu'un petit autiste se sent bien, c'est à l'organisation de l'équipe de s'y... habituer, au lieu de tuer la subjectivité en conformant les situations d'interactions de la secondéité quotidienne aux schémas statutaires de la hiérarchie. Et l'on retrouve l'adage fondamental de la psychothérapie institutionnelle : la psychothérapie institutionnelle se structure à partir du psychotique. Sinon, l'habitude, le corps des lois qui font la psychothérapie institutionnelle, n'est plus véritable, elle est « pure », elle opère une purification sémiotique de tout ce qui risquerait de la remettre en *cause*, c'est-à-dire, étymologiquement, de la « remettre en *chose* », de la remettre à la hauteur du dialogue avec la chose, avec l'objet réel qui, lui, n'a que faire des représentements figés par un interprétant muré dans sa délirante pureté. L'habitude véritable naît au contraire du tonal, et le point ultime dans le développement du signe garde toujours la lueur aurorale de son moment le plus pauvre, le plus nu.

## 2. Colonne de l'interprétant et fonction interprète : l'importance de la présence de l'autre, sur le mode de la tiercéité

### a. L'indispensable « venue au devant du bébé » de la part des parents

On a beaucoup critiqué le concept de transfert appliqué au champ de la psychose, et ce, pour des motifs sinon tendancieux, du moins trop exclusivement théoriques : que ne voit-on, ici, sur le plan clinique, qu'il s'agit d'un concept efficace, désignant la seule voie d'accès à une interprétation dans la priméité, à une relation qui tienne à la fois de la dimension langagière et fantasmatique et

---

<sup>152</sup> Adorno, Theodor W. : *Dialectique négative*, Paris, Payot, « Critique de la politique », 1992 (édition allemande : 1978).

de la plus profonde liaison dans l'ordre du pathique ? C'est à cette profondeur de fondation qu'il s'agit d'aller, sans pour autant croire une seule seconde qu'il faut y agir comme on le ferait dans une interaction langagière à hauteur de tiercéité : au contraire, sans doute n'est-il jamais plus important que dans la priméité, de savoir être là vraiment, pleinement, dans un *profond sérieux*, mais sur le mode du pathique. *En-deçà des mots*, le langage se tient alors dans sa stricte valeur structurale d'ouverture et de déchaînement, relevant alors pleinement de l'ordre de ce « discours sans paroles » dont parle Lacan, et qui s'appelle la psychanalyse.

### *b. Les sujets d'une histoire ouverte : bébé et les siens*

Nous sommes centrés sur le bébé, et sur son chemin vers une introjection des fonctions interprétatives qui jusqu'à présent étaient un contenant pour lui, mais qu'il va désormais intégrer afin de pouvoir contenir lui-même le monde en le pensant. Il va « penser les pensées », c'est-à-dire accéder à la fonction interprète. Ce chemin a sans aucun doute quelque chose d'épique, qui fait franchir à la vie toute la distance qui la distingue de l'existence. Ce qui vient de se mettre en mouvement, dans ces premiers mois de la vie, jamais ne s'achèvera : le dialogue avec ses parents.

Dans ce dialogue, le geste des adultes a un effet sur la source de l'émission des signes par le bébé. Récapitulons la dernière étape 7-7' : en faisant fonction d'interprète, le parent adapte non seulement ses hypothèses possibles (7), non seulement ses hypothèses en acte (7'), mais carrément sa connaissance, c'est-à-dire sa propre habitude, les lois qui régiront désormais ses (ré)actions, à la donnée nouvelle introduite par cet objet immédiat (la sensation de faim de l'enfant). Cet objet immédiat provoque une mise en branle profonde du comportement du bébé (la perception de la faim déclenchante) : ce n'est plus seulement en tant qu'objet immédiat, mais en tant qu'objet dynamique que l'objet vient alors s'inscrire en une trace (le réflexe de succion ou de cri), laquelle va amener l'adulte à réellement réadapter son habitude d'interprétation face à ce signe singulier qui ne fonctionne pas comme les autres (sinon, ce ne serait pas un signe interprété comme un indice de faim, mais comme l'indice d'autre chose). Le geste réel de pensée par l'adulte bouleverse en retour le représentation lui-même : la possibilité de la trace, désormais, ne pourra pas ne pas être marquée par cette association qui est faite entre elle et la parole « bébé a faim ». Cela nous renvoie à l'une des règles de la tiercéité : l'établissement d'une habitude interprétative, c'est-à-dire la prédiction d'événements futurs (« Quand bébé émet ce signe, c'est qu'il a faim »), est ipso facto un événement important dans l'advenue de ces événements.

Cette prédiction, que rend possible une habitude acquise a beau être une « loi générale », elle se fait toujours dans la singularité de chaque relation familiale. Ce qui fait que chaque relation parent/enfant est unique. On l'a dit en commentaire à l'étape 6 (N.B.1), il y a un effet rétroactif du réel sur la possibilité de le représenter : le bébé va donc voir sa possibilité d'émettre des traces influencée par le style de pensée des parents. Bien sûr, ce savoir interprétatif qui fait donner à manger à tout enfant qui en exprime le besoin est en partie préexistant à l'enfant réel, et concerne tout enfant en général ; mais on ne donnera pas à manger de n'importe quelle façon à tel enfant, selon le lien qui nous unit à lui et selon la façon dont il le réclame. Et là, nous entrons dans la singularité de la relation familiale, aussi tissée de « généralité » soit-elle. C'est par un affinement désormais sans fin que se poursuivra cette communication entre le complexe  $\beta$  et le complexe  $\alpha$ , d'où sortira le style profondément unique de la triade familiale, de l'histoire d'une famille dans laquelle l'enfant vient à trouver sa place et sa fonction. C'est dans une complicité toujours croissante que se fraiera la communication entre le parent et l'enfant, et c'est dans la suite

naturelle de cet échange que le bébé va intérioriser cette « scène de l'échange entre les deux aires » des contenus de pensée, de ces objets primaux de la perception et du langage<sup>153</sup>.

Bernard Golse, à propos de l'aptitude narrative du moi en construction, et dans un dialogue avec la notion d'enveloppe prénarrative proposée par Daniel Stern, fait remarquer que, des deux espaces narratifs qui viennent à la rencontre l'un de l'autre, celui de la mère et celui du père, naît une place pour un troisième espace, celui d'une famille, et que c'est dans cet espace narratif que vient également s'inscrire, se tressant avec eux, le fil narratif du bébé. Se construit ainsi, non seulement un espace commun d'interaction, notion statique, « scénique », mais une dynamique générationnelle fondamentale pour le développement du bébé. Cette perspective me semble très importante à articuler avec la « psychodynamisation de la logique » qu'opère Delion sur le plan sémiotique : dynamique proprement sémiotique et continuité transgénérationnelle sont deux dimensions qui se rejoignent ici, et qui contribuent à construire l'hypothèse épistémologique de Golse, décidément riche et polyfactorielle, d'un « structuralisme des processus ». Le point de jonction entre ces deux logiques, l'une synchronique (la logique, le symbolique, la faculté sémiotique la plus pérenne) et l'autre diachronique (intergénérationnelle et développementale), est l'*existence*, c'est-à-dire cette qualité du vivant qui caractérise le petit d'homme, être de langage qui ne se contente pas d'évoluer dans une chronologie biologique, mais dans un jeu dialectique où il construit son unarité. C'est ce que l'on peut désigner, à la suite de la phénoménologie psychiatrique d'A. de Waelhens puis d'H. Maldiney, l'historialité, en l'occurrence l'inscription psychique du « mandat transgénérationnel<sup>154</sup> » et du vécu personnel, et leur travail existentiel dans la dimension du sens. Ce sont les interactions fantasmatiques qui constituent le vecteur par lequel cette historialité vient tout d'abord accueillir et contenir l'enfant naissant, avant que ce dernier n'intègre à son tour dans sa propre psyché cette fonction contenante qui est, tout, autant, une substance signifiante. La possibilité d'une telle jonction entre dimension diachronique du transgénérationnel et dimension synchronique des interactions est l'une des richesses, du schéma sémiotique proposé par Delion pour une approche en termes de schématisation plurifactorielle de l'autisme.

Mais il ne faudrait pas au nom de cela tomber dans l'illusion d'une théorie englobant et nivelant toutes les autres approches. Il faut préciser les modalités d'intégration de ce modèle plurimodal. La sémiotique n'est pas une psychologie, sa logique signique ne cherche pas à la remplacer ; en revanche, elle prend en elle le rapport du sujet au langage : la finesse du travail de Delion consiste à avancer vers un tel modèle avec les outils cliniques qui lui sont les plus intimes, les plus assurés, puis à opérer l'articulation théorique des deux logiques, celle des signes et celle de la psyché. Dans cette rencontre aux confins, qui préserve les spécificités de chaque territoire, on voit combien il est important de ne céder sur aucune des deux rigueurs, logique et clinique. Et cela doit plus que

---

<sup>153</sup> Cela, bien sûr, *si le diable s'en mêle pas*, comme dirait Brassens... — Or nous le verrons arriver et s'en mêler dans notre prochain chapitre, et vous le voyez à l'œuvre tous les jours : dans votre accueil des autistes et des psychotiques.

<sup>154</sup> On peut penser aux travaux qui, surtout dans le champ psychanalytique, mais pas seulement, se sont particulièrement développés ces cinq dernières décennies autour des questions inter- et transgénérationnelles. On peut penser, entre beaucoup autres, aux ouvrages bien connus (et à juste titre) de Serge Tisseron, (l'ancien dessinateur de bande-dessinée que je suis rendra surtout hommage à *Tintin chez le psychanalyste*, Paris, Aubier 1985, et à *Tintin et les secrets de famille*, Paris, Séguier, 1990), ou encore de Didier Dumas Dumas, (*L'Ange et le Fantôme*, Paris, Éditions de Minuit, 1985). Mais je citerai surtout, quant à moi l'œuvre, séminale dans la psychanalyse française, de Claude Nachin (dont *Les fantômes de l'âme*, Paris, L'Harmattan, 1993), que l'auteur situe lui-même dans la lignée d'Abraham et Torok, et dans laquelle on peut trouver une conception clinique et théorique à la forte et profondément cohérente.

jamais rester présent à notre esprit dans cette pointe extrême qu'est l'inscription du transgénérationnel dans la logique sémiotique. Il est évident que ces deux regards, dans la clinique, s'interpénètrent, s'éclairent, co-construisent la praxis thérapeutique, sa pertinence et son éthique. Dans ce dialogue interdisciplinaire, la logique sémiotique apporte l'ouverture et la schématisation comme outils logiques les plus ouverts qui soient. Toutefois, dans une discussion, Michel Balat insistait sur le fait que le phénomène intergénérationnel est une catégorie phénoménologique, théorique et clinique singulière et de première importance, mais pas un axe logique « supplémentaire » : le temps est une catégorie de l'être et de la logique, une des formes d'apparaître ou de développement de la logique du signe, mais pas une dimension supplémentaire. La dimension transgénérationnelle est transversale au schéma de Delion, et entre dans plusieurs des places en particulier dans l'ordre de la tiercéité et de la secondéité ; elle intervient selon la guise du représentement (les symptômes), de l'objet (la surdétermination, les phénomènes de crypte ou de fantôme, etc.) ou de l'interprétant (la richesse fantasmatique)<sup>155</sup> ; mais d'un point de vue sémiotique, elle n'est pas extérieure à la logique du signe, elle le traverse. À ce titre, le temps se marque de, et dans, la dimension symbolique. Plus fondamentalement, ce serait à la fonction de continuité qu'il faudrait ramener la dimension du temps, qu'il soit intergénérationnel ou autre. La continuité est l'espace sémiotique par excellence : les successions de signes se pensent au fil d'une telle continuité, et le mouvement au sein d'un signe, c'est-à-dire la vie de l'interprétation, n'est possible que parce qu'une telle continuité entre chaque case de notre schéma est assurée. Sur le plan psychanalytique, Balat rapproche cette continuité du transfert<sup>156</sup>. Et ce dernier n'est-il pas le vecteur qui, dans le respect de la « disparité subjective » (Lacan) de chacun, permet le passage et l'existence d'une coprésence désirante dans le champ de l'Autre, dans l'espace du groupe et dans la génération des siens ?

#### **D. Conclusion. L'éthique d'une certaine généralité, art certain d'exister**

Nous avons commencé en parlant de la progression de l'enfant à travers les couches successives de la priméité, de la secondéité et de la tiercéité, en rappelant qu'elles sont autant de couches d'interactions affectives, comportementales et fantasmatiques. En fait, il faudrait à présent considérer une quatrième étape. Non pas une couche de plus, une « quatrième », mais une étape qui réintègre cette triadicité au sein de ce corps-psyché habité par le bébé d'homme : le véritable *terminus ad quem* du schéma de Delion. Cette étape lance l'ouverture existentielle véritablement autonome, par laquelle l'enfant intègre pleinement dans son appareil psychique la complexité sémiotique de la vie, où il était avant tout l'invité et l'obligé de ses géniteurs. Désormais, pour que sa vie devienne l'aire d'une maîtrise réelle et ouverte du commerce entre les représentements et les objets, il faut que cette maîtrise, celle de l'interprète, soit maîtrisée depuis l'intérieur de l'existence, et que l'autonomie physique progressivement acquise se double d'une autonomie psychique — et sémiotique. Cette autonomie psychique, elle consiste à maîtriser le processus de l'interprétation, et à savoir le mener jusqu'à son terme, c'est-à-dire l'établissement d'une habitude. La sensation de faim, après intériorisation du commentaire parental aux premiers cris, deviendra

---

<sup>155</sup> Par rapport à cet ensemble, la dimension de narrativité pourrait être ici resituée. Cf. Pierre Johan Laffitte, « Parler du sujet sans en parler. La narrativité, modalité de l'intégration, et la métapsychologie », in *La Narrativité*, Colloque international de Cerisy organisé par Chantal Clouard, Bernard Golse et Alain Vanier, actes à paraître.

<sup>156</sup> Balat, *Des fondements sémiotiques de la psychanalyse*, op. cit., chapitre III, p.69sq.

un vécu unique de la sensation, du lieu d'origine et de sa signification. Le bébé a réussi à maîtriser l'objet, à le rendre présent sur fond d'absence. Maître en ses signifiants, il a accédé au langage.

Dans cette mesure, on peut dire que la maîtrise de l'existence, c'est la maîtrise du langage, l'art ouvert de la généralité, régime d'existence propre de la loi symbolique. Sous une même loi peut venir se ranger une multitude de situations réelles, autant de situations qui, donc, peuvent être vécues, abordées, transformées, affrontées, subies, fécondées, fécondantes, etc. Et plus l'enfant disposera de lois pour une interprétation affinée du monde, plus il saura habiter ce monde et y exister.

Mais on a vu combien la généralité d'une loi n'est pas bonne en soi, et peut développer sa propre pathologie, en se refermant à la présence du sujet, de son désir et de sa demande, dans ses deux dimensions irréductibles à la généralité abstraite : le corps et le sujet inconscient.

Face à ce danger de déviance réductrice de l'interprétation complexe, triadique, il faut affirmer que l'art véritable de la généralité nécessite, comme tout art, que soit affirmée son éthique propre. Cette éthique consiste à savoir ne pas rester cantonné dans la petite case de la tiercéité pure, la case 7'' de l'interprétant réduit à sa forme la plus tierce, la plus abstraite : l'argument de l'habitude supposée immuable. L'éthique consiste au contraire à jouer la partition de l'interprétation des signes envoyés depuis le monde et les êtres sur toute la gamme des modalités : l'art de la généralité, c'est la maîtrise qui sait parcourir les trois hauteurs de l'interprétation, 7, 7' et 7''.

C'est cet accès à une généralité existentielle que représente l'évolution entre les deux états du « schéma sémiotique » tel que le modélise Delion<sup>157</sup>. C'est à une telle éthique que son schéma les amène, lui et son équipe, lorsqu'il sera question d'accueillir des enfants en souffrance, avec leurs symptômes, leurs traces, leur angoisse. Une loi qui oublie qu'elle n'est qu'une habitude temporairement acquise, et qui veut réellement légiférer la totalité du monde et de ses êtres, cela s'est incarné à un moment de notre Histoire, dont nous ne sommes toujours pas sortis : une telle loi, c'est la racine rationnelle du totalitarisme et de l'identitarisme. Mais cela est une autre histoire. Quoique...

À travers Adorno, mais également la logique freudienne, cette dérive peut être désignée en Occident sous le signe du rejet du négatif. Ce qui dans ce rejet est dénié, c'est l'advenue du corps, du non-positivable — du « rien », comme l'a lui-même développé Michel Balat dans l'extrait des croissants<sup>158</sup>. Du « vague », dirait Peirce. « Dénier », c'est-à-dire à la fois ignoré en tant qu'objet de savoir, et nié en tant qu'objet de respect. Face à ce déni, il faut maintenir une position éthique, et que la psychanalyse, à travers Lacan, peut s'honorer d'avoir énoncée : « Ne pas céder sur son désir<sup>159</sup>. » Cet aphorisme, Jean Oury, sur le plan pratique et institutionnel des groupes thérapeutiques (et non plus dans la seule relation duelle de l'analyse), l'a réarticulé avec la catégorie de l'action : « L'éthique est le rapport entre mon désir et mon action. » Définissant par là exactement l'enjeu de toute praxis. Une praxis peut avoir la taille minuscule d'une petite équipe soignante, dérisoire en termes de logique managériale, duale, massive ; mais pour cette raison

<sup>157</sup> À ceci près que le pédopsychiatre parle d'un stade encore très, très antérieur, où le futur bon buveur n'est encore qu'un gros bébé qui chemine dans les aires de la proto-symbolisation !

<sup>158</sup> Cf. *supra*, p.45.

<sup>159</sup> Cf. Jacques Lacan, *Le Séminaire Livre VII. L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, « Champ freudien ». La psychanalyse est sans aucun doute parmi les sciences celle qui peut le moins se passer de la prise en compte du museur, du sujet inconscient et inaccessible, du négatif : non seulement pour des raisons d'éthique, mais tout simplement pour sauver sa pertinence théorique et thérapeutique. Où l'on voit qu'éthique et pertinence ne sauraient être séparées sans dissoudre tout le sens que prend la praxis psychanalytique.

même qui fait son humilité et sa fragilité, elle peut aussi devenir le *lieu* où se (re)tisse l'humain, tout à la fois dans sa singularité et dans son humanité. C'est pourquoi on peut reformuler l'éthique en termes de logique : *Ne pas céder sur l'éthique de la praxis, c'est ne pas céder sur la logique du vague.*

## V. Des signifiants primordiaux à la tessère. Ce point du temps où la pensée se montre corps

Le chapitre précédent a présenté l'état unifié de la théorie de Delion, à la fois sémiotique et psychiatrique, du développement psychique de l'enfant. On se souvient que l'avant-dernier chapitre avait posé deux problématiques. La première était celle des rapports entre logique développementale du psychisme et logique structurale de la topique freudienne. Sur ce point, et comme l'indique son titre, le chapitre IV me semble avoir rempli sa tâche de « psychodynamiser la logique », c'est-à-dire de montrer comment on passe d'une logique de l'évolution des structures psychiques en construction chez un enfant intégré dans un environnement interrelationnel, à une logique structurale qui témoigne d'une intégration psychique de ces cadres contenant et de ces fonctions interprétantes hors desquelles le sujet peut sombrer dans les pathologies les plus lourdes. Ainsi a-t-on pu échapper aux deux réductionnismes, celui qui ignore la topique de la logique inconsciente où chronos ne dicte pas sa loi, et celui, symétrique, qui ignore que cette topique naît et se développe dans une histoire actuelle, qui avant d'être un « mythe individuel » de chaque sujet adulte, reste tout d'abord une évolution présente, vitale, pour ce petit être courageux qu'est le bébé à l'aube de sa vie.

Quant à la seconde problématique, il s'agissait des rapports entre pensée et corps. C'est cette dernière que l'on va à présent aborder, en concentrant maintenant notre attention sur la colonne du représentation qui concerne le passage du pré-langagier strictement corporel au déploiement des premiers essais de langage. C'est à cet endroit du schéma que se noue la problématique de l'inscription du langage dans le corps de l'enfant. C'est dans cette colonne que se situe l'une des articulations les plus importantes, l'un des concepts les plus cruciaux parmi ce que la sémiotique, plus seulement peircienne, mais spécifiquement balatienne, apporte à la psychiatrie et à la psychanalyse : le concept de tessère, modélisation logique, mais aussi métapsychologique, des premières inscriptions archaïques. Sans cette modélisation, les inscriptions demeurent, qu'on l'admette ou non, une « boîte noire » de la théorie. Cette entrée proprement sémiotique dans la boîte noire propose une réponse substantielle à l'interrogation prise en charge par le concept de « signifiants primordiaux » de Golse, à savoir, rien de moins que la mise en corps première du langage chez la personne du bébé.

### 1. La colonne « Représentement » : Dans les profondeurs, du langage (133-137)

#### a. Comment le signe se présente à nous : ton, trace, type

Que le corps soit présent dans la colonne du représentation, et non pas seulement dans la colonne de l'objet, n'est pas pour nous surprendre : le corps, dans l'abord métapsychologique, n'est pas qu'un ensemble physiologique, *Körper*, mais corps désirant, investi sur le mode pulsionnel, corps parlant et travaillé de langage, *Leib* (ou encore « chair », pour se placer dans la veine d'une certaine phénoménologie). Le signifiant, au départ de tout, on ne le trouve nulle part ailleurs que dans le corps : comment s'y inscrit-il, comment sa dimension prend-elle possession du corps ? C'est tout l'enjeu fondamental de cette colonne, qui plus que jamais affirme la non-disjonction réelle entre corps et pensée (les deux colonnes « objet » et « représentation » sont

inséparables) et cependant la nécessaire distinction sémiotique entre les différents états du signe (les trois états du ton, de la trace et du type).

Qu'un enfant présente un signe [un représentation] dont nous ne percevons pas immédiatement le sens ni la signification, par exemple un trouble du tonus, et nous nous retrouvons forcément dans la difficile situation de ne pas savoir s'il s'agit d'un problème organique ou d'un appel ou des deux. Il est bien entendu qu'une démarche médicale scientifique ne saura se passer d'une recherche de la signification médicale du signe en question et commencera par elle, mais, une fois cette vérification effectuée, il y a tout lieu de se demander si l'enfant n'utilise pas les « moyens du bord » pour communiquer une émotion, un affect plus ou moins angoissé, dont il attend éventuellement un acquiescement, voire un commentaire sur un mode ou un autre.

Cela dit, le représentant « trouble du tonus » ou tout autre symptôme est susceptible d'avoir plusieurs façons de se présenter à nous que nous pouvons classer avec M. Balat (1993) de trois façons différentes :

1/ le genre émotionnel, à savoir quelque chose qui se passe et qui révèle une présence sous un mode affectif qu'incorpore ce signe-représentement, et nous appellerons tout représentant de ce genre un « ton ».

Il correspond à ce que nous appelons la « tonalité des interactions affectives » et correspond sans doute à ce que D. Stern nomme *affect atunement*<sup>160</sup> (1989). Ce dernier remarque que

*le bébé a besoin de découvrir que ses propres expériences ne sont pas uniques et de percevoir que la vie intérieure peut se partager, sinon il se sentira profondément isolé psychologiquement, seul dans le monde qui l'entoure. Il constate que parents et bébés, même s'ils ne peuvent parler ensemble de leurs états subjectifs, trouvent en revanche les moyens de se faire comprendre mutuellement pour faire partager la qualité d'une expérience. Cette forme d'échange prend, selon D. Stern, une dimension supplémentaire lorsque le nourrisson atteint 9 mois et qu'il est amené à concevoir plus clairement qu'autrui possède sa propre vie subjective (sensations, impressions, expériences intimes, désirs ou volontés, intentions, etc.)* (Mazet et al., 1993, 166).

2/ le genre matériel par exemple, le fait que ce trouble du tonus ou autre, est le résultat d'un réflexe ; nous l'appellerons « trace » ou « tessère ».

(...) [On peut rapprocher cet espace logique des] recherches de A. Bullinger (1996) et de son schéma des flux sensoriels dans le développement tonico-postural du nourrisson, qui montre bien, à titre d'exemple d'articulation entre tessères et types, comment le bébé fabrique ses représentations spatiales par la coordination entre les flux visuels et les postures : *Aucun système sensori-moteur ne donne un accès direct à l'espace. Il faut considérer les représentations spatiales comme un langage qui permet aux différentes modalités sensori-motrices de se coordonner entre elles. Quand l'œil parle à la main, leur langage est l'espace* (1996, 27)<sup>161</sup>.

À travers ce qui n'est en apparence que du geste ou de la posture, le bébé passe d'un geste comme (ré-)action comportementale, d'une pure position dans l'espace, à l'articulation d'une communication : on est à ce titre, dans un exemple où l'on est passé de la simple trace corporelle à l'articulation entre tessères et types. C'est ce passage du système corporel à sa valeur de langage que vise la distinction entre ces deux termes que distingue Delion, en suivant Balat, de « trace » et de « tessère ». Mais avant de questionner cette distinction entre trace et tessère, où se joue rien de moins que l'entrée exacte dans le règne du symbolique, il faut désigner le troisième genre de représentation : le type.

---

<sup>160</sup> Concept que l'on traduit généralement par « accordage affectif ». J'y ai eu moment recours dans le fil de cet ouvrage pour décrire ce qui se joue dans la relation d'Odette à Francisco.

<sup>161</sup> Delion, *L'enfant autiste, le bébé et la sémiotique*, op. cit., p.133-134. Les ouvrages que cite Delion sont : Michel Balat, « L'homme blessé et la psyché » (repris dans *Le Musement du Scribe*, op. cit., p.47-60, initialement paru in *Agressologie*, 34, 3, 1993, p.136-140) ; Daniel Stern, *le Monde interpersonnel du nourrisson*, Paris, Puf, 1989 ; Philippe Mazet et Serge Stoléru, *Psychopathologie du nourrisson et du jeune enfant*, Paris, Masson, 1994 ; André Bullinger, « Le rôle des flux sensoriels dans le développement tonico-postural du nourrisson », *Motricité cérébrale*, 17, p.21-32, 1996.

3/ le genre signifiant, c'est-à-dire le représentant « intentionnel », la volonté de l'enfant de signifier quelque chose, même de très archaïque. Nous l'appellerons un « type ».

Il correspond dans le domaine des interactions à ce qui s'échange dans les interactions fantasmatiques, en tant que manière dont les fantasmes des partenaires trouvent leur expression dans l'interaction et dont les fantasmes de chaque partenaire répondent à — et modifient — ceux de l'autre (Mazet et al., 1993, 86).

(...) Nous sommes donc fondés à dire que le ton et le type sont deux principes psychiques tandis que la trace en est un principe organique. Les deux principes psychiques sont donc clivés par un principe matériel ou organique. Nous considérons que cette topologie du psychique recouvre d'une part le partage entre la permanence psychique qui est du côté du tonal et la réflexivité psychique qui est du côté du tygal, et d'autre part la réelle continuité qui existe entre l'organique et les deux faces du psychique que nous venons de mettre en évidence<sup>162</sup>.

C'est cette continuité et ce partage qui doit à présent nous retenir.

### *b. Le concept de tessère, ou : la sémiotique des signifiants primordiaux*

Si l'on reprend les termes de Balat, on a deux principes psychiques : ton et type, et un principe organique : la trace, or cette trace établit un clivage entre les deux principes psychiques. En effet, jusqu'aux premières inscriptions, c'est-à-dire dans le premier stade du schéma de Delion, le type est ce qui relève de la dimension fantasmatique, donc de la présence de l'autre ; quant au ton, il est ce qui, du psychisme du bébé, cherche à se dire : comment, où, en quel point y a-t-il rencontre entre ces deux aires psychiques ? Voilà une façon imagée, « personnalisée » par le bébé et son parent, de présenter le clivage dont parle Balat : mais ce clivage demeure, sur le plan logique, même une fois intégré par le bébé l'ensemble des fonctions sémiotiques tierces. De façon rigoureuse, le tonal est renvoyé par Balat à la permanence psychique — nous sommes bien dans le règne de la priméité —, et le tygal, du côté de la réflexivité psychique — c'est-à-dire de l'Autre : la logique du fantasme est de l'ordre du symbolique. Et demeure la question : comment ton et type peuvent se lier ? Ce que Balat formule ainsi :

Comment l'enfant accéderait-il au langage (...) si celui-ci n'était pas déjà là dans son corps, sous forme de tessères<sup>163</sup> ?

La tessère présente cette valeur liante, et c'est ce point qui en fait un schème crucial pour la métapsychologie.

#### **i. De la trace à la tessère**

Quelle est la distinction entre une trace et une tessère ?

Une trace est « trace *de quelque chose* ». En elle, ce qui relève du ton, de l'angoisse s'incorpore, sous différentes formes — baisse de tonus, mais aussi traces physiques d'automutilation, etc. Mais la trace ne veut rien dire d'autre qu'elle-même : la trace est signifiante par sa seule matérialité. C'est le cas de la chéloïde que l'enfant autiste porte au front, trace dans son corps du passage de l'angoisse « libre » à un signe signifiant par sa seule matérialité : à trop se cogner le front, on se blesse et la cicatrice devient une chéloïde.

Une trace peut ne rester qu'une trace, sans que rien de ce qu'elle pourrait représenter n'arrive à s'inscrire dans la structuration psychique du bébé : c'est le cas des pathologies autistiques et psychotiques. Mais elle peut aussi, dans l'immense majorité des cas non pathologiques, être le lieu

---

<sup>162</sup> *Id.*, p.134-135.

<sup>163</sup> Michel Balat, « Introduction aux journées », in Michel Balat, éd., *Autisme et éveil de coma*, Nîmes, Théâtète, 1998, p.19.

d'inscription d'une loi, et le bébé entre alors dans la dialectique qui aboutira, *in fine*, à l'accès au symbolique, au langage et à la pensée. Si tel est le cas, alors la trace aura pris un statut de *tessère*.

Rappelons que traditionnellement une *tessère* désigne une des deux moitiés d'un objet initialement intact puis brisé, le *symbolon*, qui sert à deux inconnus pour pouvoir se reconnaître ; en les confrontant, s'ils s'emboîtent parfaitement, chacun prend une portée significative, et son propriétaire paraît comme la bonne personne avec qui nouer l'échange. Avant cet instant, aucun de ces morceaux n'avait de valeur, et n'était qu'une chose matérielle, jusqu'à cette mise en relation, qui est réunion et distinction. Du physique brut on passe au symbolique strict. La tessère que Balat convoque est donc un concept à mis chemin entre trace et type. Le type est l'état du *symbolon* définitivement ressoudé, réintégré au règne symbolique : il est ce qui se révèle comme le représentant pleinement langagier, à l'occasion de la réunion, du « retour à l'un », à partir des deux traces confrontées et reliées. On pourrait formuler ainsi la formule de son efficacité : « Un (morceau) signifiant représente le sujet [le bon interlocuteur] pour un (autre morceau) signifiant ».

Balat reprend ce terme de « tessère » pour désigner les traces corporelles qui peuvent être psychiquement investies en tant que représentantes de types, autrement dit comme des possibilités d'inscription d'une loi, d'un langage, dans l'aire corporelle de l'enfant.

La tessère est la « réplique d'un type », un élément matériel nous présentant un type et incorporant un ton. Dit rapidement, c'est ce qui fait qu'une idée, pourtant abstraite, peut s'ancrer profondément en nous, et nous être familière comme une musique intime : elle « nous parle » — cette aptitude est celle qu'acquiert le bébé une fois introjectée la faculté contenante de la pensée.

La tessère [comme réplique d'un type] est au fond cet élément matériel qui, lorsqu'il est devant nous, nous présente un type (...). Par ailleurs ces mêmes tessères nous pouvons dire qu'elles incorporent, et Jean Oury a un mot qui est bien meilleur que "incorporer" c'est "encorporer", qui traduit mieux l'anglais — Peirce dit "enbodiment" —, qui encorporent des tons. (...) nous pouvons penser, par exemple, que le corps peut se servir de tessères qui ne dévoilent pas immédiatement les types. (...) comment l'enfant accéderait-il au langage si, au départ, il n'avait pas les tessères corporelles ? Comment pourrait-il faire pour accéder au langage si celui-ci n'était déjà là, dans son corps, sous la forme de tessères<sup>164</sup>.

Comment de l'inscription serait-elle possible dans l'existence s'il n'existait déjà une surface où l'écriture puisse se déposer et ne pas se dissoudre immédiatement en une pure fonctionnalité somatique, surface qu'en sémiotique on appelle une « surface d'inscription » ? Cette surface d'inscription n'est pas « un ajout » sur le corps (on serait dans une logique d'incorporation), ni une fonction inscrite de façon organiquement innée, elle est déjà là dans le corps sous forme de tessère.

La tessère est une « trace en tant que porteuse d'un type<sup>165</sup> » (Edwige Richer), c'est-à-dire que, bien qu'entièrement matérielle et corporelle, et bien que signifiante par sa seule matérialité, la fonction structurante de la tessère transcende cependant cette matérialité. Sucrer son pouce est pour le bébé une tessère de l'identification primitive entre son pouce et le sein maternel, comme type de nourrissage. La tessère est une trace en tant qu'elle veut dire *aussi* autre chose. Ce « vouloir dire autre chose », c'est l'apparition, sur la scène du corps, de la possibilité de signifier une autre

<sup>164</sup> Balat, « Introduction aux journées », art. cit., p.18-19.

<sup>165</sup> Edwige Richer, « Problématique de l'éveil du coma traumatique », in Balat, éd., *Autisme et éveil de coma*, op. cit., p.37.

dimension que la seule matérialité, que la seule corporéité : on reconnaît le passage à la tiercéité, rendue possible par les étapes 3 à 6 du schéma de Delion. Le corps s'ouvre à la possibilité d'accueillir du langage. Mais cette possibilité de signification n'est pas, directement, une volonté consciente. La tessère est l'inscription d'un schème structural du langage dans le corps. Ce qui était corps « auto » se trans-forme en une possibilité de s'ouvrir à l'apport de l'autre, à l'apport *autre*, et in fine à ce qui marque l'autre : le fantasme et le langage — la tiercéité.

Pour M. Balat, dire que la tessère est la présence d'un type dans le corps, c'est dire qu'elle est un lien qui s'ignore<sup>166</sup>, entre une émotion, un affect angoissé, et une intention de communiquer<sup>167</sup>. La tessère est une trace qui est pleinement intégrée dans le développement sémiotique du bébé, et qui ne reste pas ancrée pathologiquement à un stade plus ou moins archaïque (autisme ou psychose).

Cependant, si la tessère est matériellement une trace, cette trace ne se contente pas de présenter un type et d'incorporer un ton : la tessère est un schème en lequel se conjoignent la priméité originnaire du tonal et la puissance ouvrante du registre secondaire (le type). C'est pourquoi Balat a résumé ainsi cette puissance schématique *et* corporelle :

La tessère est au fond cet élément matériel qui, lorsqu'il est devant nous, nous présente un type (...). Par ailleurs ces mêmes tessères (...) incorporent des tons<sup>168</sup>.

En fait, au-delà de ce simple « par ailleurs » (qui tel quel ne suffirait pas à justifier la distinction d'une distinction entre trace et tessère), la thèse que soutient Balat en parlant de « tessères primordiales », désigne des éléments du corps qui permettront ultérieurement au bébé de repérer des types fondamentaux à l'extérieur, à partir d'une sorte d'organisation interne des tessères corporelles.

Et sans doute même pouvons-nous avoir la conception de tessères primordiales qui seraient ces éléments du corps, porteurs des types fondamentaux, qui permettent à l'enfant de les repérer à l'extérieur, de repérer les types à l'extérieur à partir d'une sorte d'organisation interne des tessères corporelles<sup>169</sup>.

Et parfois, ces tessères sont le seul recours de l'être qui ne sait avec quoi communiquer :

Ce faisant, le processus de sémiose apparaît chez ces enfants — le bébé et l'enfant autiste — pour ce qu'il est : une tentative plus ou moins réussie de rentrer en contact avec l'autre et son désir, avec les moyens du bord, c'est-à-dire le corps et ses tessères<sup>170</sup>.

Nous pouvons rapprocher le concept de tessère de la problématique des « identifications intracorporelles » telles que les présente Geneviève Haag, sur le plan des étapes topiques du développement psychique et sur le plan épistémologique de la problématique matérialiste qui fait que Golse établit un continuum « du corps à la pensée », et non une coupure ontologique entre

<sup>166</sup> Car bien sûr, ces types ne sont pas d'abord le fait du bébé, et c'est encore les parents qui remplissent la fonction-type, à la première étape du schéma de Delion. Il n'empêche néanmoins qu'il y a cette articulation devenant possible, dans le corps-psyché de l'enfant, pour peu que les traces émises soient convenablement perçues et qu'il y soit apporté une réponse adéquate.

<sup>167</sup> Même si c'est justement de ne pas communiquer qu'il s'agit apparemment dans l'autisme. Je cite à ce titre l'une des dernières phrases du livre de Delion, qui nous rappelle que parfois, ces tessères sont le seul recours de l'être qui ne sait au moyen de quoi communiquer : « Ce faisant, le processus de sémiose apparaît chez ces enfants — le bébé et l'enfant autiste — pour ce qu'il est : une tentative plus ou moins réussie de rentrer en contact avec l'autre et son désir, avec les moyens du bord, c'est-à-dire le corps et ses tessères. » (Delion, *L'enfant autiste, le bébé et la sémiotique*, op. cit., p.233.)

<sup>168</sup> Balat, « Introduction aux journées », art. cit., p.18-19.

<sup>169</sup> *Id.*

<sup>170</sup> Delion, *L'enfant autiste, le bébé et la sémiotique*, op. cit., p.233.

les deux notions : ces identifications sont l'un des différents modes d'expérimentation par le sujet d'une possibilité de pensée, et elles sont tout à la fois la formation, l'activation et la mise en fonction de la tessère : le sort matériel n'est pas séparable de la réalisation (passage du possible au réel) et de l'instauration comme fonctionnalité symbolique. Encore une fois, se tiennent là corps et pensée, le même.

## **ii. Signifiants primordiaux et tessère**

Il me semble difficile de ne pas convoquer ici la notion très intégrante de « signifiants primordiaux », promue par Golse. Ce concept désigne l'aire du double ancrage, à la fois corporel et interactif, des processus précoces de symbolisation. La question est de savoir comment s'opère la pensée « en-deçà » de l'accès au symbolique entendu de façon traditionnelle, c'est-à-dire avant l'accès à une tiercéité pleinement maîtrisée. Cette activité est à la fois psychique et corporelle, c'est-à-dire que le corps y occupe une place, non seulement de localisation, mais d'acteur dynamique ; par ailleurs, il s'agit d'une activité qui ne saurait être strictement monadique, elle est le fruit d'une interaction entre le bébé et son entourage, c'est-à-dire à la fois dyadique (sur le plan de la secondéité, la fonction maternelle est en apparence tout ce qui « compte » pour le bébé dans son activité) mais, toujours déjà, triadique (sur le plan de la tiercéité, la fonction maternelle est toujours travaillée par sa propre intégration dans un milieu où du tiers intervient, et l'aspire dans une dynamique qui échappe à la scène deux corps-une psyché du rapport bébé-mère). En cela, l'approche sémiotique rejoint l'approche psychanalytique, telle que l'a développée par exemple André Green dans ses travaux sur la place de l'absence et du tiers. Delion récapitule l'empan de notions englobées par les signifiants primordiaux :

Ils recouvrent sans qu'ils se superposent les concepts de plusieurs auteurs : les pictogrammes de P. Aulagnier, les signifiants énigmatiques de J. Laplanche, les signifiants de démarcation de G. Rosolato, les signifiants formels de D. Anzieu, les représentations sémiotiques de J. Kristeva, les représentations de transformation de B. Gibello et même les contours et formes autistiques de F. Tustin. Ils sont fondés sur l'établissement de liens primitifs, travail de liaison s'effectuant sur la base des premières sensations, intégrées dans le régime de l'autosensualité qui se situe bien en deçà de la distinction entre le soi et le non-soi. Ils interviennent à la manière d'une coque vide destinée à être remplie ultérieurement<sup>171</sup>.

On est très proche, me semble-t-il, de la tessère de Balat. Quand Golse parle des signifiants primordiaux comme intervenant « à la manière d'une coque vide », la tessère permet de comprendre la logique de cet « à la manière de », dans l'immanence du moment où précisément la coque (c'est-à-dire la trace) n'est pas encore remplie, et sans pour autant céder à la téléologie qui pourrait gêner dans la formulation de Delion lorsqu'il dit qu'elle est « destinée à être remplie ultérieurement » : la trace n'a pas, dans son être de trace, à être « mise en réserve », et aucune prédisposition n'a à entrer en jeu. Je dirais donc que la tessère n'est pas tant le remplissage de la coque, que sa transformation : la dimension d'après-coup relève de la logique d'une rencontre avec la catégorie du type ; le type n'emplit pas cette coque, il la rend apte à pouvoir porter une spécificité significative, il la fait fonctionner à régime de tiercéité et donc inscrit en elle, c'est-à-dire dans le corps, la dimension logique d'une singularité, la dimension symbolique du signifiant. On rejoint ici l'idée de Lacan selon laquelle les signifiants ne sont pas à chercher ailleurs que dans le corps : certes, mais parce que ce corps est passé de *Körper* à *Leib*. Et ce passage s'effectue non par programmation (téléologie), non par accumulation hasardeuse d'occurrences (la tiercéité ne se déduit pas de la secondéité : l'induction ne saurait s'émanciper d'une déduction, et encore moins

---

<sup>171</sup> *Id.*, p.256.

la fonder), mais parce que l'existence baigne dans du symbolique dès l'arrivée de l'enfant au monde « qui est corps et groupe » (R. Kaës) : le petit d'homme est toujours déjà pris dans une fonction contenant.

Autrement dit, le type ne « remplit » pas la « coque vide » comme un contenu représentationnel, perceptuel (cela, c'est le donné de la trace) mais pas même comme une forme, qui elle-même informerait la trace, lui « donnerait forme ». Ce point est d'importance.

Jusqu'à présent, j'ai insisté de façon imagée sur « l'encerclement » de la secondéité par la tiercéité et la priméité (ou plutôt son « dépassement par le haut et par le bas »), afin de montrer comment l'actualité pure ne conduit à aucun savoir ni à aucune dynamique sémiotique, mais purement à de l'agitation ou à sa gestion aveugle. De façon symétrique, il faut aussi, et surtout, voir en la secondéité le lieu du nouage entre type et ton : elle « incorpore » le tonal, comme dit Jean Oury, mais pour cela, elle doit pouvoir être investie de cette aptitude d'enformer ce qui jaillit, travail de traitement relevant de la tiercéité. Sinon, elle n'est que l'emprisonnement, dans un *soma* a-signifiant, d'une tonalité qui ainsi se « fourre » dans le corps sans pouvoir en sortir, et le hante comme une voix qui ne trouverait pas de mots par où continuer à se déposer, et à s'exprimer. On le voit, la problématique ici n'est pas celle de « l'incorporation », mais celle d'une articulation immanente au corps : s'il y a schématisation, il n'est nullement autre chose que matérialiste<sup>172</sup>. Le ton est premièrement corps, et ce qui peut sémiotiquement s'inscrire dans le corps n'est pas d'abord séparé de lui, « abstrait » : cela, c'est le type, qui est une fonction, pas un contenu.

De la même façon qu'incorporer n'est pas réductible à l'incorporation, Oury distingue de l'« informe » (au sens d'informer, d'introduire de la forme dans une dimension donnée, contingente) ce qu'il nomme « l'enforme » : il s'agit de l'en-deçà de la forme, notion qu'il rapproche du « point gris » de Kandinsky, point de morphogenèse : l'enforme a radicalement à voir avec la priméité, mais pour que cela advienne à sa pleine puissance de représentation, pour que la trace puisse se faire tessère, et qu'un ton devienne écriture et non seulement trace, il y faut la tiercéité en tant que fonction liant le premier au deuxième, priméité et secondéité. La tiercéité du type, dimension la plus proche d'une formalité, n'informe pas la trace, il fait accéder le ton incorporé à la forme d'une tessère, comme son plein déploiement en tant que représentation. Ce passage a trans-formé la trace, sans en changer la matière : telle qu'en elle-même, elle est devenue ce qu'elle est, une tessère.

En termes propres à notre enquête, c'est par la continuité de la fonction intégratrice, la tiercéité, dans laquelle baigne tout être humain que le corps peut être happé dans la dimension du langage. Il faut entendre « continuité » au sens peircien que lui donne Balat (proche de « l'automaton » lacanien), et c'est parce qu'existe ce processus continu d'écriture qu'il peut y avoir inscription de quelque chose, c'est-à-dire changement du statut de « trace » en « tessère ».

Mais la question demeure : dans un sens ou dans l'autre, comment l'ancrage réel d'une dimension abstraite peut-elle se faire dans le corps, si l'on refuse le recours ruineux à une présence innée des compétences langagières (et donc de la pensée) dans le corps ?

---

<sup>172</sup> De façon homogène, c'est le ^postulat qui fonde la dimension institutionnalisante du concept de Collectif chez Jean Oury : ce dernier est un « champ transcendantal pragmatique » : il permet un schématisation dans la praxis, mais ne lui est nullement transcendantal. L'immanence est radicale entre une existence et ses conditions de possibilité. Voir Pierre Johan Laffitte, « Le Concept de Collectif chez Jean Oury », paru dans *Politiques de la communauté, Chimères* n°87, février 2016, p.193-202.

La tessère n'est pas contenue en puissance dans la trace, présence n'attendant qu'un certain seuil critique d'occurrences pour se développer tel un papillon dans la chrysalide où s'est embaumée la chenille. La transformation de la trace en tessère n'est pas un processus de développement linéaire : la trace ne devient pas par elle-même une tessère, ce changement de dimension n'appartient pas à une quelconque naturalité inscrite dans le corps. C'est un processus inverse qui a lieu : la matérialité du corps est intégrée dans la dimension du langage, et c'est là l'influence fondamentale des interactions précoces dans le développement affectif et psychique du bébé.

Ainsi, parler d'un point nodal dans l'accès au langage à propos de la trace porte-type devenant tessère, exige une grande précaution. La notion d'origine, entendue de façon réaliste, est une illusion, et ne peut exister individuellement qu'à l'état de mythe (fût-il efficient sur le plan spéculaire, à titre de mythe fondateur). Tout accès à un apparent point zéro absolu renvoie immédiatement à une autre constellation sémiotique, *continuellement* : il n'y a aucune origine réelle à la dimension du langage, chaque entrée dans le langage renvoie à une intégration dans une dimension causale autre, qu'elle soit générationnelle, culturelle, etc. Ce qui commence, c'est l'activation d'une fonction et non l'ancrage réel de cette fonction dans la présence d'un organe. Il n'y a commencement que d'une dynamique et, somme toute, le terme le plus exact serait « point de départ » : il y a un point, dans le comportement de l'enfant, qui s'inscrit dans l'existence et où se départissent, se séparent (et donc se répartissent) les deux ordres, celui du corporel et celui du langage, celui de l'existential personnel et celui du transgénérationnel, etc.

La question me semble donc ne pas être étiologique, qu'analytique : comment s'opèrent ces premières associations qui activent la fonction de représentation ? Nous rejoignons ici la problématique de l'articulation des registres primaire et secondaire (et Delion insiste sur la localisation concomitante secondarité/registre primaire *vs* tiercéité/registre secondaire, d'où le passage entre elles de la ligne de la fonction forclusive). Cela, à son tour, renvoie à deux phénomènes, desquels relève la « fabrique à signifiants » interne de l'espace corps-esprit du bébé dans ces premiers temps de la vie extra-utérine : d'une part le rôle moteur de l'hallucination dans la création des premières représentations du bébé, et d'autre part la formation des sphères de l'objet et du sujet, des catégories d'« intérieur » et d'« extérieur » et surtout, de la dialectique intégratrice entre contenants de pensée et contenus de pensée. C'est pourquoi je rappellerai enfin le rapprochement, emblématique de ce matérialisme dans l'approche de l'aube du langage, opéré par Delion entre le concept de tessère et la problématique des « identifications intracorporelles » de Geneviève Haag.

En évoquant ces trois voies (hallucination, relation objectale, identifications intracorporelles), nous sommes passés du premier stade du schéma sémiotique de Delion, en-deçà des premières inscriptions, au second stade, plus avancé des processus de proto-symbolisation, une fois rendues possibles ces inscriptions. S'il peut exister un point réel proche de ce mythe qu'est l'émergence du langage, point qui pourtant fait résistance à tout mythe, c'est par le concept de tessère que je le situe.

## 2. Un premier bouclage dans notre parcours

Revient l'angoissante question de qui découvre la sémiotique : à quoi peuvent bien servir toutes ces articulations « compliquées » ? Justement, à ex-pliquer, à déplier ce qui, sinon, se donne à nous en une réalité unifiée en apparence. Au terme de ce premier parcours complet du schéma sémiotique et de la logique qui anime le mouvement entre ses cases, il est désormais possible d'entendre à sa juste et pleine valeur le jugement de Delion, lorsqu'il insiste sur le fait que

(...) ces hypothèses sont intéressantes, puisqu'elles donnent une forme logique au rapport entre le corps et le langage ; et souvent nous avons l'impression que les signes cliniques « réputés » pathologiques de l'enfant autiste, par exemple une stéréotypie, sont les restes cicatriciels d'une tentative antérieure de communiquer quelque chose avec le corps ; l'angoisse serait précisément le résultat de cette impossibilité de passer de la trace à la tessère<sup>173</sup>.

C'est pour pouvoir avoir accès à cette « boîte noire » du langage en-deçà des mots que le psychiatre Delion a recours au barda du sémioticien. On peut dire que, grâce à la finesse analytique que gagne le clinicien — ici par exemple, distinction entre neuf possibilités, alors qu'on ne perçoit apparemment qu'une seule stéréotypie —, la boîte noire a singulièrement réduit son volume. C'est particulièrement le cas en ce qui concerne l'angoisse :

[Par distinction avec] la classique « angoisse interne » dont le moi-archaïque se défend en produisant la sémiologie de l'autisme et de la psychose de l'enfant par exemple — mais aussi les échanges interactifs entre bébé et ses parents —, nous proposons là l'émergence de l'émotion-angoisse (dans la priméité et le tonal) qui fait acte de présence dans et par le tonus (éventuellement le trouble du tonus) dans le cadre phorique ; la trace ou tessère observée prend « corps » sur la feuille d'assertion sémaphorique, constituée de la trace de l'enfant dans l'appareil psychique du parent (ou du soignant) qui tient lieu et place de la réflexivité psychique (en ce sens qu'elle se réfléchit dans l'appareil psychique du parent ou du soignant).

(...) Si l'angoisse résulte automatiquement de la non-trouvaille de l'objet par la pulsion qui aboutit au refoulement de la représentation et à la libération de l'affect (« L'angoisse est un produit de la libido comme le vinaigre est un produit du vin »), elle peut aussi résulter du non-passage de la trace à la tessère<sup>174</sup>.

Delion énumère également plusieurs prolongements possibles, à partir de cette lecture de la pratique de son équipe telle qu'elle est synthétisée par ce premier état du schéma sémiotique. En ce qui concerne la topique psychique et la clinique des psychoses :

[La tessère] est donc une trace organique entre deux principes psychiques qui peuvent rester clivés.

La nécessaire continuité entre les deux principes psychiques, la permanence psychique de l'émotion (l'angoisse) et la réflexivité psychique (la représentation de mot ou le signifiant), passe par la trace repérée comme trouble du tonus ou tout autre symptôme.

La dissociation des schizophrénies adultes pourrait trouver là les racines de son arrimage autistique au corps ou même plus souvent à l'une de ses parties comme « objet autistique »<sup>175</sup>.

Ce qui réduit n'est plus seulement le volume de la boîte noire, mais surtout l'ombre portée de ce volume sur les alentours, dans laquelle l'existence de tel ou tel enfant demeurerait dans une obscure souffrance. La levée de cette ombre est bien sûr due non pas à la seule existence théorique de la sémiotique, à son imposition toute-puissante du fait d'un seul chef de secteur, fût-il estampillé grand peircien devant l'éternel, mais à son activation collective éthique, engagée, risquée, de la part de sujets étayés dans leur effort singulier par leur appartenance à une équipe digne de ce nom, c'est-à-dire suffisamment travaillée par une analyse institutionnelle qui défige les distinctions artificielles entre statuts, rôles et fonctions.

---

<sup>173</sup> Delion, *L'enfant autiste, le bébé et la sémiotique*, op. cit., p.137.

<sup>174</sup> *Id.*, p.136-137.

<sup>175</sup> *Id.*, p.135-136.



## VI. Psychopathologie dans la sémiologie

On a vu dans les précédents chapitres les différentes étapes du schéma et le rôle qu'on pouvait y intégrer de la part de l'entourage. On peut aussi, et c'est ce que l'on va voir à présent, considérer les pathologies autistiques et psychotiques à l'aune de ce schéma. Certes, on a déjà croisé, ne serait-ce qu'avec Francisco, ce que pouvait être une telle approche de la pathologie, mais sans toutefois regarder pour elle-même sa logique sémiotique. La vignette clinique de Francisco et d'Odette ne nous a servi que de contrepoint avec l'autre situation, celle de la mère avec son bébé, que nous avons constituées comme les points de repères, les deux bornes, l'une supposée normale et l'autre dite pathologique, entre lesquelles peut osciller la phénoménologie des échanges entre le bébé, son entourage et son désir. À ce titre, ce chapitre aura sans doute un aspect « déceptif » car nous allons, somme toute, y récapituler plus que découvrir, ce qu'il en est de nos catégories principales, sous le ciel assombri, parfois pris d'éclaircie, de la clinique.

### A. Du sens de l'acte thérapeutique

#### 1. Du normal au pathologique : Une gradualité ontologique

Delion aborde la logique sémiotique de la construction psychique sous ses deux visages : le « normal » et le « pathologique ». Mais il n'y a aucun dualisme dans cette approche : c'est au contraire dans la configuration des modalités du passage entre les différentes fonctions du signe, entre ses différentes qualités d'être, que peut se repérer un changement dans le traitement du matériau désirant et langagier. Le normal est silencieux et insensible, et l'approche proprement analytique et freudienne d'un phénomène trouve toujours son origine dans un bruit qui vient rompre l'apparent silence, représentation posant problème, dans une crise dont il s'agit de remonter généalogiquement la raison afin d'en pouvoir déchaîner la pleine potentialité sémiotique. Il n'existe pas différents schémas qui jamais ne pourraient se rapprocher les uns des autres : il y a différents états du schéma sémiotique, entre lesquels des variations peuvent intervenir. Et dans le silence apparent, parfois se cache un « passager clandestin » qui cherche à se faire entendre :

Dans ce travail j'ai été guidé par les enfants autistes et psychotiques jusqu'aux confins de leurs difficultés à communiquer avec l'autre. Confronté dans ma pratique quotidienne à cette aporie, et pariant toujours, par principe et par souci éthique, sur la part de l'humain qui gît en chacun d'eux, je me suis résolu à entreprendre une approche raisonnée de leur processus de sémiologie. Des signes, la médecine leur en a « trouvés » ; mais dans chaque signe, tel un passager clandestin, un message en provenance du sujet autiste ou psychotique manquait souvent de se faire annoncer et connaître<sup>176</sup>.

Ce refus de tout dualisme médical, cette prise de position en faveur d'une gradualité radicale, ontologique, est sans doute l'une des grandes valeurs de la jonction entre clinique et sémiotique, car c'est ce qui permet de ne jamais se départir de l'éthique : ne jamais céder sur le désir, c'est-à-dire ne jamais céder sur ce qui fait l'irréductible singularité du sujet :

*In fine*, c'est le bébé ou le patient autiste que nous mettons en position d'interprétant ; entre le moment logique où il le devient réellement et celui où il n'en a pas la faculté, ce sont les parents, les soignants qui jouent cette fonction métaphorique dans les réunions de travail que nous mettons en place pour soigner.

---

<sup>176</sup> Delion, *L'enfant autiste, le bébé et la sémiotique*, op. cit., p.231.

Pour être l'interprétant, le bébé ou l'enfant autiste va passer successivement par les différentes identifications adhésives (priméité), projectives (secondéité) et symbolique (tiercéité) avec, chaque fois, une part introjective structurante pour lui.

Dans la catégorie de l'objet, se trouve le bébé ou l'enfant autiste en qualité de museur, que notre fonction phorique nous met en demeure d'accueillir avec ses signes. Le rapport avec l'objet peut se faire sur un mode symbolique, indiciaire ou iconique [terme technique désignant la case en dessous de l'indice, dans la colonne « objet »]. Et, dans la catégorie du représentation, les parents, les soignants assurent la fonction sémaphorique du scribe<sup>177</sup>.

Maintenir cette éthique est d'autant plus important que l'on pourrait être tenté de rendre passifs les... « patients », de les mettre en position d'« objets ». Or en sémiotique, mettre celui que l'on accueille, et qui est incapable de se mettre en position de plein émetteur/interpète, en position d'objet, cela n'a radicalement pas cette signification-là de passivité ni « d'objectivation ». Pour maintenir cette distinction, Delion fait appel à son trio de fonctions phorique, sémaphorique, métaphorique :

En effet, le bébé et l'enfant autiste, objets, vont avoir besoin d'une fonction phorique qui les « localise » sur une scène à partir de laquelle les représentements vont pouvoir être émis ; mais sans un « dispositif » qui les accueille — fonction sémaphorique —, pas de processus de sémiase. Une fois portés par les soignants, rien ne dit que du sens peut en émerger ; par contre, sans ce passage, pas de sens. C'est donc le troisième temps logique du soin — fonction métaphorique — qui rend possible l'advenue du sens, son émergence.

Une telle prise de position ne concerne pas seulement la morale personnelle du clinicien (ce serait déjà bien s'il en allait ainsi à grande échelle !) : le repérage de ces différentes catégories sémiotiques peut se lire par rapport aux niveaux topiques (freudiens), et joue un rôle décisif sur le plan thérapeutique lorsqu'il s'agit de mettre en place des dispositifs de soin :

Et cela a des conséquences sur le plan thérapeutique, puisque les soins sont organisés implicitement en fonction des indications correspondant à chaque enfant. La problématique du soin est donc, pour une part, rendue complexe par la pertinence du dispositif soignant par rapport à la singularité de l'enfant.

Il y a donc lieu de réfléchir aux différents niveaux topiques auxquels se manifeste la « demande » ou, mieux, les signes de chaque enfant. C'est l'utilisation croisée de ce schéma qui permet de repérer à quel niveau se situe tel dispositif de soins. Pour faire simple, j'ai retenu quatre types de dispositifs de soins qui sont proposés par mon équipe aux enfants autistes et psychotiques : le *packing*, l'atelier-pataugeoire, l'atelier-conte et la psychothérapie individuelle et/ou de groupe.

Le *packing* semble correspondre aux enfants se trouvant dans l'autisme « réussi » pour lesquels se pose la question centrale de la récupération de la première peau, ceux qui éprouvent la « nécessité d'entretien des stéréotypies car ne disposant pas d'enveloppes ». La psychothérapie groupale peut dans certains cas entrer dans cette catégorie.

L'atelier-pataugeoire correspond bien aux enfants qui peuvent théâtraliser leur image du corps de telle sorte qu'ils « signent la récupération de leur première peau » et ainsi travailler le dépassement du clivage vertical puis du clivage horizontal.

L'atelier-conte, en permettant le travail sur la tissuration du corps, va amener l'enfant psychotique vers le rivage des symboles en lui proposant des contenants de pensées articulés avec les différents fantasmes originaires et avec la culture du groupe social.

Enfin, la psychothérapie permet de travailler symboliquement avec l'enfant toute la problématique de la séparation et éventuellement la problématique œdipienne, même si celle-ci reste infiltrée d'archaïque (D. Houzel). » (225-229)

Ces dispositifs sont ceux que Delion met en place selon les différents états pathologiques des enfants qu'accueille son équipe. Cela constitue déjà en soi un choix important.

---

<sup>177</sup> Delion, *L'enfant autiste, le bébé et la sémiotique*, op. cit., p.211.

## 2. D'un rapprochement structural entre autisme et psychose

En effet, dans le domaine des rapports entre la clinique de l'autisme et celle de la psychose, Delion prend l'option de favoriser les rapprochements structuraux entre les deux « spectres », plutôt que leurs différences ; dans cette optique, il questionne les rapports entre d'un côté autisme et psychose, et de l'autre, priméité et secondéité : c'est là un croisement avec l'abord par la psychothérapie institutionnelle, et en particulier Danielle Roulot, qui définit la psychose comme « secondéité pure ». Les raisons d'un tel choix se construisent autour de certains repères théoriques et cliniques, que je vais brièvement annoncer à présent.

Les théories psychiatriques des pathologies auxquelles Delion rattache son abord sémiotique sont centrales, et il ne les minore en rien dans son ouvrage : au contraire, il vise à les intégrer à son modèle. Néanmoins, l'objet de mon commentaire du livre restant la dimension sémiotique de la pathologie autistique, et plus généralement des pathologies psychiques, je vais quant à moi me contenter de présenter rapidement ces rapprochements, et l'articulation de différentes catégories cliniques dans le cadre du schéma sémiotique. Précisons d'emblée que ce chapitre sera donc plus hétérogène et rapide que les précédents.

On a vu que dans le schéma de Delion, se retrouvent déjà des éléments théoriques issus des écoles psychanalytique britannique (Bion), phénoménologique (Strauss, Binswanger), lacanienne<sup>178</sup>, ou plus classiquement freudienne. Je ne reviens pas non plus sur l'intégration des points de vue d'Oury et de Lacan. Je souhaite situer deux autres croisements. Le premier concerne le domaine de l'autisme au sens strict : il s'agit de la nosographie établie par Geneviève Haag et surtout la typologie des différents outils thérapeutiques permettant la sortie progressive des couches les plus profondes de l'autisme. Ce point faisant l'objet de la présentation propre à l'ouvrage de Delion, je ne vais pas en réitérer la présentation : mon propos est sémiotique, non nosologique. Aussi, en plus de renvoyer tout simplement le lecteur à la richesse de l'ouvrage de Delion, à la parole des cliniciens extraordinaires que sont Delion et, évidemment, les équipes hors desquelles nul thérapeute, aussi génial soit-il, ne saurait faire un travail digne d'être désigné comme une psychothérapie institutionnelle. Je livre en annexe à ce chapitre le tableau établi Delion lui-même pour récapituler les différents outils théoriques, cliniques et thérapeutiques

Mais, pour aller plus avant dans la présentation des liens profonds entre sémiotique et clinique, il me semble nécessaire de présenter de façon plus approfondie la théorie de Danielle Roulot, qui définit précisément la psychose comme « secondéité pure » ; elle développe elle-même une approche sémiotique et peircienne, dans une très grande connivence avec Balat, Delion et Oury.

### B. La psychose comme secondéité pure

Abordons donc la lecture sémiotique de la psychose telle que l'a développée Danielle Roulot<sup>179</sup>.

Comme le rappelle Gisela Pankow, le corps n'est plus vécu par le psychotique comme une entité, et chacune de ses parties est vécue comme corps entier ; le déplacement des parties n'est plus possible car l'image de la totalité est détruite dans ce corps dissocié où impossibilité même

---

<sup>178</sup> Delion, à la suite de Balat et Oury, insiste par ailleurs sur le « tableau à neuf cases » que Lacan construisit, « opérateur logique », dans son commentaire à *Inhibition, symptôme, angoisse* de Freud, dans son *Séminaire Livre X, L'Angoisse. 1962-1963, op. cit.*, p.62sq. (séance du 19 décembre 1962 et suivantes.) Cf. Delion, *L'enfant autiste, le bébé et la sémiotique, op. cit.*, p.132.

<sup>179</sup> Danielle Roulot, « Secondéité pure et univers schizophrénique », in Danielle Roulot, *Paysages de l'impossible. Clinique des psychoses*, Nîmes, Champ social Éditions, « Psychothérapie institutionnelle », 2003, p.107-117.

d'organisation. Cette unification impossible, c'est l'impossibilité d'accéder à la tiercéité. Qu'entendre par là ? Souvenons-nous, lors du précédent chapitre, notre insistance sur le fait que la tiercéité est la « clé de voûte » de tout l'édifice : plus qu'un ajout d'une troisième dimension, une de plus, elle est avant tout ce qui permet de passer d'une catégorie à l'autre : passer du 1 au 2 n'est possible que s'il y a passage, et c'est ce passage qui fait du 3. C'est ce passage qui manque au schizophrène, et c'est en cela que tout son édifice sémiotique s'effondre : c'est face à cet effondrement que doit faire face la reconstruction psychotique, aussi délirante et dissociée soit-elle.

Roulot part de situations cliniques où disparaît la distinctivité, au profit de la confusion, du collage et de la dé-liaison des objets du discours (le démantèlement schizophrène), qui rend les objets à leur réel, et à leur chaos qui n'est même plus une image, mais un vécu aussi corporel et matériel que toute autre « réalité ». Là, dit-elle, tuer et être tué sont équivalents, et la dissociation schizophrénique se présente comme l'« émancipation » des catégories : le problème profond jaillit lorsque l'articulation entre catégories, qui n'est pensable que par et dans la tiercéité elle-même, se trouve empêchée. Alors, la logique qui permet de stabiliser la distinction entre dedans et dehors disparaît, et aucune aire n'est assurée d'être suffisamment étanche vis-à-vis de l'autre : la porosité empêche de distinguer deux scènes, et l'on ne peut même pas parler du délire comme du retour sur la scène extérieure d'images hantant l'intériorité, le réel, de la psyché psychotique, étant donné qu'aucune scène n'est assurée de sa limitation, de son existence en tant que scène. La psychose, d'un point de vue sémiotique, est la destruction de l'ordre et du passage, bref de la structuration, qu'autorise la tiercéité. Même les phénomènes les plus directement en prise avec la priméité — moment « pathique » de contact primordial au monde —, pour peu qu'ils débouchent sur une poïesis, ne peuvent se penser hors de la tiercéité. Ainsi, comme le dit Roulot, même « dans le domaine de l'esthétique (...), la priméité du pathique est déjà reprise, interprétée (...) par une tiercéité, à travers par exemple ce qu'Erwin Straus nomme "l'espace du paysage"<sup>180</sup> ». Là, Roulot s'appuie sur un article de Maldiney sur Straus<sup>181</sup>, un lieu commun très souvent visité de la psychothérapie institutionnelle. Maldiney développe une page sur la « religion du paysage » chez Cézanne, c'est-à-dire la qualité propre au paysage, d'établir du lien entre les différentes aires du visible. La sphère esthétique, celle de l'apparition formelle des corps, est proche de la dimension pathique, créant ainsi « l'espace du paysage » (Straus), où l'on se trouve plongé, dans un vécu de perte, voire de perdition : dans ce moment, on se sent perdu dans un « chaos irisé » (Cézanne). Mais c'est de ce point que germinent, tout ensemble, et le tableau, et le sujet qui le crée — moment de poïesis à double direction, créant et l'œuvre, et le créateur, et proche pour Roulot du « point de fusion-séparation » de Winnicott. Autrement dit, dans l'effective émergence de cet espace du paysage, nous sommes déjà dans la secondéité. Le sentiment de perte, le pur collage de l'œil à la tache de bleu où un regard peut se perdre — fascination —, est un passage obligé, et comme Maldiney le dit, « Cette perdition est le premier moment de l'art ». C'est le « sentiment de n'être qu'un » avec le paysage à peindre — moment monadique. Mais cette priméité est toujours

---

<sup>180</sup> *Id.*, p.108.

<sup>181</sup> Henri Maldiney, « Le dévoilement de la dimension esthétique dans la phénoménologie d'Erwin Straus », article de 1966 repris in *Espace regard parole, op. cit.* (réédition Le Cerf), p.175-200. On peut également citer, dans le même ouvrage, l'article qui fait immédiatement suite, qui constitue lui aussi une référence fréquente chez Jean Oury, Danielle Roulot et bien d'autres de la psychothérapie institutionnelle : « L'esthétique des rythmes », article datant de 1967 (p.201-230).

immédiatement relayée par la secondéité, où tout à nouveau se distingue, et où la création redevient ce geste de séparer, de distinguer et de tracer, donc de délimiter ; Maldiney rapporte cette phrase de Cézanne :

À ce moment-là, je ne fais plus qu'un avec mon tableau (non pas le tableau peint, mais le monde à peindre) ; nous sommes un chaos irisé — Je viens devant mon motif, je m'y perds... Nous germinons. Il me semble, lorsque la nuit descend, que je ne peindrai et que je n'ai jamais peint. (...) Lentement, les assises géologiques m'apparaissent. Tout tombe d'aplomb : je commence à me séparer du paysage, à le voir<sup>182</sup>.

De la monade, on passe à la dyade — mais comme l'exprime de façon pathétique Cézanne, c'est pour retomber, le soir venu, dans l'obscurité de la perte de l'évidence. Roulot commente ainsi :

La monade se redyadise... (...) cette modalité de « passage » dyade-monade-dyade est de l'ordre de ce que Winnicott appelle « le point de fusion-séparation ». Vous avez peut-être remarqué que si chacune des « monades dyadiques » dans un second temps se « redyadise », les éléments constitutifs de la nouvelle dyade ne sont pas identiques à ceux de la dyade de départ. D'abord le peintre « vient devant » son motif : il l'affronte. Puis s'y perd, ne fait qu'un avec lui. ensuite le peintre se retrouve lui-même — séparé du paysage — qu'il peut voir : la « têtue géométrie » a eu raison du « monde du dessin ».

Car cette pulsation : dyade-monade-dyade (nouvelle) n'est possible que par le regard de peintre de Cézanne. Je veux dire qu'elle est en fait soutenue par la tiercéité<sup>183</sup>.

Il n'y a de passage entre monade et dyade que parce que du passage entre les deux est permis. Ce passage, c'est le règne de la tiercéité (de la triade), qui est le regard du peintre, en ceci qu'il révèle l'« espace du paysage » sur lequel il ne cède pas, qu'il retrouve à chaque matin. Roulot cite à nouveau Maldiney :

*Les véritables unités picturales, dans un tableau de Cézanne, ne sont pas des éléments, ce sont des événements — et ces événements — et ces événements sont des rencontres : rencontre de deux couleurs, de deux lumières, d'une lumière et d'une ombre. (...) Ces événements, à la fois picturaux et cosmiques, sont des éléments d'articulation de la peinture cézannienne, et pour ainsi dire des phonèmes. (...) Un tableau de Cézanne lie l'hétérogène, conformément à son sens de la peinture et du monde qui est, comme il le dit, une religion du paysage. La religion du paysage relie d'un même élan ce qui, non seulement s'éparpille entre les mains errantes de la nature mais se sépare en événements autonomes, tous décisifs, dans le regard et la présence du peintre. Un tel élan ne se soutient que du rythme. [c'est Roulot qui souligne.]<sup>184</sup>*

Le rythme est la dynamique qui n'a rien d'une cadence automatique, mais ce qui maintient debout, dans son mouvement premier, la marche (la parole, l'existence). Telle est la fonction de la tiercéité : elle est ce qui rend tenable le regard sur le monde, un monde unifié, relié — et en même temps, elle est ce qui signe la plus irréductible singularité de chaque sujet<sup>185</sup> :

Quand le « monde du dessin » se disloque « comme dans une catastrophe », le monde est redevenu autre, et ses éléments sont redevenus disparates, discontinus. « Je vois — par taches — l'assise géologique... » Le « tableau à peindre » est l'impossible quête de la retrouvaille de cette monade. Il est ce « nous germinons » lui-même (non le « produit » de cette germination). La discontinuité des « événements autonomes » du tableau, « événements singuliers qui s'excluent mutuellement » est déjà prise dans un « même élan » (qui est aussi l'élan créateur) puisque ces éléments « qui s'excluent mutuellement » en même temps « se renforcent par contraste ».

Cet élan, né de la « religion du paysage », ne se soutient que par le rythme. C'est donc le rythme qui soutient tout passage d'une catégorie à l'autre (...) <sup>186</sup>.

<sup>182</sup> Paul Cézanne, cité par Maldiney, art. cit., cité par Roulot, art. cit., p.109.

<sup>183</sup> Roulot, art. cit., p.109.

<sup>184</sup> *Id.*, p.110.

<sup>185</sup> On le voit, elle n'a rien de cette « généralité » dont on n'a cessé de voir la perversion, lorsque l'on tombe dans la « normopathie », c'est-à-dire la pathologie d'une « tiercéité pure », coupée de la secondéité et de la priméité.

<sup>186</sup> Roulot, art. cit., p.110-111.

C'est ce rythme qui, précisément, fait défaut dans la psychose, cédant le pas au chaos pur. Ce chaos n'est plus ce lieu irisé auquel s'affronte le créateur à chaque aube nouvelle qui lui rouvre l'arène du combat avec le chaos, mais également la victoire sur ce chaos. Le chaos du psychotique est plutôt celui dont parle Tosquelles, dans l'une de ses plus fortes images, celle d'un homme qui tous les matins soulève le rideau de la scène du monde où il y a à vivre, mais qui, à la différence des autres, ne peut ensuite se contenter de vivre dans l'évidence que le rideau se maintiendra levé tout au long du jour : le psychotique doit toujours faire en sorte que ne disparaisse pas la scène du monde, du langage et de la réalité — l'évidence n'est pas son lot, nul répit ne lui permet de lancer son pas et d'essayer son propre rythme, toujours entravé. C'est cette tiercéité, cette évidence, qui manque au psychotique. C'est elle que le psychotique tente de construire en permanence ; à ceci près qu'il tente de le faire avec ce qu'il a : de la priméité (le chaos avec lequel il ne fait qu'un), et de la secondéité (de la séparation pure, du démantèlement qui éparpille son corps, son monde, ses mots). Le psychotique vit dans l'immédiat collage ou dans l'hétéroclite, dans tous les cas dans un vertige sans fond ni fin. Cet effort titanesque n'a d'égal que la radicalité de son échec, et Roulot va encore plus loin dans la description de l'enfer du psychotique, et affirme que sans tiercéité, on n'a pas affaire à une vie pauvre, monadique-dyadique, mais vivable tout de même : on assiste au meurtre du *un*, à la destruction du pathique, du paysage, de l'espace et de la parole. Pourquoi ?

Le psychotique tente de recréer de la tiercéité à partir de la seule secondéité qu'il connaisse, celle de son éparpillement tragique. Dans le règne de la secondéité, l'absence de tiercéité ne peut maintenir la distinction des deux objets qui constituent un fait brut (sa rencontre se fait toujours pour un sujet, ici le sujet psychotique), d'où le meurtre du *un* : face à l'advenue d'un fait nouveau dans le monde psychotique, il y a englobement cannibalique, destruction-annihilation de l'autre dans son unicité — c'est ce qui fait la terrible équivalence tuer ↔ être tué. Roulot désigne cette problématique schizophrénique comme « secondéité pure », qu'elle distingue de ce que Peirce nomme « secondéité authentique » :

Lorsque Peirce définit « la secondéité authentique » comme consistant en « une chose agissant sur une autre », les deux choses sont déjà posées et posées comme deux, c'est-à-dire comme distinctes ; mais qu'elles soient distinctes présuppose déjà un troisième — au moins celui pour qui elles sont distinctes — et donc présuppose une tiercéité. Mais la secondéité, en tant qu'elle est l'univers de l'existant, est avant tout événement singulier, elle est un « fait unique concernant deux objets ». Seule, la tiercéité peut décomposer le « un » du fait unique en le révélant comme étant constitué de « deux » objets), puisque seule la tiercéité peut les poser comme deux, c'est-à-dire distincts<sup>187</sup>.

Face à cette secondéité authentique, la secondéité pure serait une secondéité sans sous-jacence tierce. Le passage de la priméité à la secondéité ne peut être direct, le second est inatteignable comme tel, directement depuis la priméité, et nécessite du « passage » tierce : c'est pourtant la situation du schizophrène. Il faut sans tiercéité maintenir l'idée d'un fait unique concernant deux objets : à l'intérieur du fait unique, l'objet (qui serait) *second* va devenir *même* (c'est-à-dire remplacer l'autre purement et simplement : ce qui n'équivaut pas du tout à devenir *identique*, c'est-à-dire se construire comme une identité conceptuelle, non massivement fusionnelle ni cannibalique) : fusion sans aucune distinction possible, proche de l'identification projective kleinienne dans son acception la plus pathologique qui soit. La secondéité pure est l'existant dont l'existence est la destruction de ses parties comme telles, chacune tendant à devenir elle-même cet existant total et absolu dont aucune partition n'est possible, et ne pouvant accepter aucun autre auprès d'elle. C'est la destruction de l'autre comme distinct, et la destruction de la personne

---

<sup>187</sup> *Id.*, p.113.

propre, avec la perte du sentiment de (l'unicité de) soi-même. Tout prétendant à être *second* n'émerge à l'existant qu'en détruisant le *un* de son *premier*, qui ne peut donc plus être présent comme tel dans le fait brut : ni le *premier* ni le *second* ne peuvent constituer une partie car, une fois le premier absorbé/détruit, le *second* devient à son tour un *absolument premier* : le secondéité pure se condamne à tuer la priméité, et donc à devenir à elle-même sa propre priméité faute de *premier* conservé : l'admission de tout objet n'est qu'assimilation, destruction de sa priméité, ce qui détruit sa propre priméité comme *second authentique*. La perte de la tiercéité est perte du « un » authentique, donnant naissance à une secondéité *bizarre*, dont le « deux » lui-même aurait disparu. On a ici une contradiction d'où le psychotique ne peut sortir : il y a volonté d'addition (1+1, pour qu'il y ait du 2), mais une addition où le successeur veut que le précédent se soustraie à sa propre place, pour la prendre : il y a désintégration de la relation additive, alors qu'elle seule, pourtant, pourrait autoriser la possibilité d'un « = » qui, d'emblée, intégrerait ce « un plus un » dans une dimension qui les relie. L'addition du 1+1 n'est même plus le 2, car la notion de « + » n'est plus présente (cette relation, seule la tiercéité peut l'assurer : sinon, c'est la brute rencontre meurtrière entre deux un, dont il ne ressort, comme dans les combats à mort, qu'un seul vainqueur ayant absorbé l'autre, son adversaire, son autre : ce qui prive régressivement le 1 de tout être. L'addition, même quand elle arrive mal à donner un résultat autonome, peut au moins demeurer dans l'état non-fini, mais stabilisé, du « 2 en actes » : au moins la fonction du « + » neutralise le maintient corrélatif des deux « 1 » : faute d'addition, on a une coordination, « un et un ». Mais là, le deux n'est même plus présent en acte. « Partes extra partes » devient strictement la seule chose que cela peut être : une expérience de pensée. On ne peut imaginer une partie réellement isolée, un « un » purement esseulé, il y a toujours quelque état d'intégration à l'œuvre : soit dans le trois, et c'est une intégration à régime de tiercéité, et de rythme (et alors, « il y a de l'un ») ; soit dans l'un pur, meurtrier/dévorant/aspirant, et c'est le régime de la secondéité pure de la schizophrénie.

L'univers schizophrénique est sans « déjà là », ni reprise possible, tiraillé entre transfert massif (*Je vous aime tellement que je vais finir par vous étrangler !*) et dissociation. L'univers psychotique est marqué par la perte de la symbolisation première, de la tiercéité, de l'équilibre clos/ouvert, de la dialectique même/autre, juste mesure entre ces deux transcendances subjective et objective ; le délire tente de reconstruire une tiercéité. Et ce, toujours « d'en bas », avec la seule possibilité d'additionner 1+1, en espérant que cela fera du 2, et donc du 3 : alors que précisément, dans un fonctionnement sémiotique, c'est parce que la tiercéité est déjà là, dans la possibilité d'une liaison entre 1 et 1 (la liaison de l'opération additive), qu'il peut y avoir et du 1, et du 2 — donc du 3, le « 3 » étant là dans l'opération de mise en liaison. À l'inverse, le schizophrène, horla vis-à-vis de toute tiercéité, doit se contenter de 1, 1, 1, etc., et il est condamné au saut toujours raté, toujours cru mal fait alors qu'il est impossible. L'hétéroclite se brise, son seul destin, jamais il ne constituera son hétérogénéité, qualité organisationnelle, à partir de l'hétéroclite qui constitue sa seule matière, éparse. C'est cette logique que Roulot tente de saisir sous le nom de « secondéité pure ».

C'est pour cela que l'accueil institutionnel de la psychose doit viser à instaurer un tenant-lieu de continuité, sur la base des modalités du transfert psychotique. Par où nous rejoignons la fonction phorique de Delion.

Revenons-en pour terminer à la dimension logique : quand Roulot dit qu'on ne fabrique pas du 3 à partir du 2, elle retrouve l'affirmation par Balat que l'induction n'est pas logiquement un type de raisonnement autonome<sup>188</sup> : l'induction qui ferait émerger la fonction du général d'une accumulation de particuliers n'est possible, et elle n'est que l'action efficace d'une loi générale qui court sous une réalité dans laquelle on croit progresser d'individu en individu, d'un cas particulier à un autre cas particulier. D'où la nécessité, pour l'accès du petit à la généralité de la faculté sémiotique, d'un environnement actif, dynamique, « prêtant son appareil à penser les pensées ».

---

<sup>188</sup> Cf. *supra*, note **Erreur ! Signet non défini.**

## **Annexe.**

### **Entre sémiotique et sémiologie de la sortie des états autistiques**

Delion prend position pour une proximité structurelle entre autisme et psychose. Il l'assume, mais il précise qu'il s'agit d'une option non exclusive. Si l'autisme n'est pas une psychose, il faut selon lui maintenir que les rapprochements structuraux entre les deux pathologies sont plus riches, en termes cliniques et théoriques, que ne l'est leur disjonction aujourd'hui dominante.

Cette approche, et ses limites, c'est sans doute par rapport aux propositions de G. Haag qu'il les présente de la façon la plus claire. En effet, s'il fait sienne la définition par Roulot de la psychose comme secondéité pure, il n'en regarde pas moins les rapports entre les différents stades de sortie de l'autisme, tels qu'ils sont présentés par Haag, à l'aune de la « remontée » depuis la priméité jusqu'à l'accès aux phénomènes rendus possibles seulement par une certaine tiercéité, en passant par des phases proches d'une clinique psychotique, c'est-à-dire d'une secondéité pure. Francisco est l'exemple même d'une telle remontée, bien que trop « fulgurante » pour étayer une approche clinique large. C'est ce que l'on va voir à présent.

Delion accorde une part importante au riche appareil proposé par Geneviève Haag<sup>189</sup> pour repérer l'évolution clinique des autismes infantiles traités. La pédopsychiatre propose une grille diagnostique qui rassemble « les différents aspects du développement (l'image du corps, les expressions relationnelles émotionnelles, l'exploration de l'espace et des objets, le langage, le graphisme, etc.) ». C'est ainsi qu'à chacun des différents stades qu'elle repère (état autistique réussi, étape de récupération de la première peau, phase symbiotique installée, étape d'individuation), Haag établit un panorama de la sémiologie correspondante, en évoquant ce qu'il advient du retrait, de la recherche de l'immutabilité, des expressions pulsionnelles et émotionnelles, des troubles de l'image du corps, du regard, du langage, du graphisme, de l'exploration de l'espace et des objets (étude de la dimensionnalité selon l'approche de D. Meltzer<sup>190</sup>), du repérage temporel, des manifestations agressives, de la réactivité à la douleur et de l'état immunitaire.

Ces aspects « s'articulent au cours de l'évolution des enfants, soit d'emblée, mais assez rarement, de façon harmonieuse et synchrone, soit au prix de clivages temporaires plus ou moins prolongés<sup>191</sup> ». Cette évolution, lorsqu'elle progresse vers une « sortie » de l'autisme, se fait donc par étapes évolutives, et se monnaie par ces clivages « qui restent à analyser pour chaque cas ». En effet, « ces phénomènes de clivages des fonctions sont assez fréquents et il est important de les repérer<sup>192</sup>. »

C'est la façon de lire les symptômes qui est importante : non comme des dysfonctionnements massifs, mais comme les essais imparfaits de dépasser une carence et un état de désorganisation graves.

---

<sup>189</sup> Geneviève Haag, Sylvie Tordjman & al. « Grille de repérage clinique des étapes évolutives de l'autisme infantile traité », *La Psychiatrie de l'enfant*, XXXVIII, 2, 1995, 497-527.

<sup>190</sup> Cf. Donald Meltzer, *Sexual States of mind*, Perthshire-Scotland, Clunie Press.

<sup>191</sup> Haag & al., art. cit. p.502-503, cité par Delion, *L'enfant autiste, le bébé et la sémiotique*, op. cit., p.216.

<sup>192</sup> *Id.*

Le déblocage ainsi souvent dysharmonique est à comprendre comme un travail d'*intégration* incomplet avec des zones qui peuvent rester muettes pendant quelque temps<sup>193</sup>. [Je souligne.]

Chaque étape, qu'elle soit anormalement prolongée par des conduites autistiques ou postautistique, ou qu'elle ne concerne qu'un seul des secteurs du développement tandis que d'autres arrivent à progresser, peut ainsi être lue comme un effort d'intégration. On retrouve ici deux lignes qui ont couru tout au cours de notre commentaire : la question de l'intégration, et surtout, la fonction de construction qui, même dans la détérioration psychique la plus grave, témoigne d'une activité poétique forte de la part du sujet, en vue d'assurer cet effort pour une organisation vitale en-deçà duquel le vécu de désintégration cèderait la place, pire encore que ce vécu, à l'*unverborgenheit*, au sans-recours.

Voici le tableau qu'a établi Delion, rapprochant l'approche par Haag et les catégories sémiotiques.

---

<sup>193</sup> *Id.*

	État autistique « réussi » (priméité)	Étape de récupération 1 <sup>e</sup> peau ; début de la phase symbiotique (achèvement logique de la priméité et passage à la secondéité)	Phase symbiotique installée (secondéité)		Étape d'individuation Séparation en corps total sphinctérisé (tiercéité)
			Clivage vertical	Clivage horizontal	
Expressions émotionnelles relationnelles	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Recherche de sensations → émotions</li> <li>- Tantrum au dérangement des stéréotypies</li> <li>- Hypersensibilité de type très primitif à l'état ambiant</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Lien émotionnel (couleurs, enveloppe sonore)</li> <li>- problème de l'arraché (angoisse de re-perte de l'enveloppe)</li> <li>- tantrum au moment où l'enfant quitte le corps de l'adulte à la frustration du contact/désir pulsionnel</li> <li>- attaques possessives du visage/jubilatoires</li> <li>- alternances de jublations et de craintes dans la retrouvaille des regards</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- état hypomane élationnel (chansons)</li> <li>- manifestations d'envie</li> <li>- stade qui commence à être commun avec les psychoses symbiotiques (les émotions apparaissent)</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- ébauche d'une conscience de séparation</li> <li>- fluctuations thymiques manico-dépressives</li> <li>- carrefour pervers si prédominance de la masturbation anale</li> <li>- émergence de moments relationnels en mutualité avec <i>échanges tendres</i></li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- confirmation d'un sentiment de séparation possible (introjection en voie de stabilisation)</li> <li>- recherche plus assurée de vrais échanges relationnels</li> </ul>
Regard	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Absent</li> <li>- Fuyant, évitant, collé, traversant</li> <li>- Périphérique</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- va-et-vient entre l'hyperpénétrant et le retrait</li> <li>- piquer dans l'œil pour traverser (œil-bec)</li> <li>- pénétration du regard visage contre visage → cyclope</li> <li>- aller se coller derrière la tête après être « rentré dans les yeux »</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- strabisme pour éviter la vision à distance</li> <li>- regard oral : manger des yeux mais pris dans la pulsion orale : être mangé des yeux</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- échange presque normal</li> <li>- plus lumineux, renvoyant, parfois pervers</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- pétillant avec bonne tonalité d'échange</li> </ul>
Image du corps	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Nécessité d'entretien des stéréotypies car pas d'enveloppe</li> <li>- Autotenuie</li> <li>- Hypertonie ou hypotonie</li> <li>- Angoisse de chute et liquéfaction</li> <li>- Bouche amputée</li> <li>- Visage lisse</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- recherche d'un appui dos <i>combiné</i> à IDR</li> <li>- inclusion du corps propre dans des contenants circulaires signant la récupération de sentiment d'enveloppe</li> <li>- rechercher de serrage et signes de claustrophobie (vêtement/ groupes...)</li> <li>- signes de récupération du museau et signes d'angoisse et de re-perte</li> <li>- moi-tuyau/travail sur le haut du corps (tête et mains)</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Côté pathologique</li> <li>- prendre la main pour faire. se coller le côté sur le côté de l'autre. Possibles hémiplegies autour de l'axe vertical</li> <li>- Côté réparation/restauration</li> <li>- jonctions entre les deux côtés, mains jointes, taper des mains, autotenuie...</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- clivage horizontal en même temps que confirmation de l'investissement de la moitié inférieure du corps incluant l'anal et le sexuel</li> <li>- parfois démonstrations de l'éprouvé haut/bas avec pliage</li> <li>- claustrophobie possible des lieux</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- capacité de séparation corporelle totale</li> <li>- le stade du miroir se confirme</li> <li>- investissement de l'espace, déambulation avec plaisir sans les angoisses spatiales préalables</li> <li>- sphinctérisation</li> <li>- recherche d'échanges en face avec un espace entre les deux corps</li> </ul>
Langage verbal	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Inexistant ou écholalique</li> <li>- écholalie en adhésivité</li> <li>- Tonalité monocorde et haut perchée</li> <li>- Cris perçants</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- exercice vocalique spontané mais peu d'imitations</li> <li>- impulsions aux lallations</li> <li>- SECCSV : Sensation-Emotion-Construction corporelle et spatiale vocalisée. Intériorisation des boucles de retour relationnelles dans le théâtre de la bouche.</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- en écho ou en clivages variés :</li> <li>* démutisation en demi-mot</li> <li>* démutisation en voyelles</li> <li>* jeux avec les doublets avec voix de tonalité normale</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- installation mélodie de la phrase</li> <li>- clivages possibles (voix du haut/voix du bas)</li> <li>- mots ficelles (mots valises)</li> <li>- avidité pour l'acquisition des mots</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- articulation de deux mots puis complexification</li> <li>- perfectionnement de la prosodie</li> <li>- apparition du « non »</li> <li>- langage gestuel socialisé (<i>bravo, au revoir...</i>)</li> <li>- certaines anomalies peuvent persister (tonalité, préciosité)</li> </ul>
Graphisme	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Inexistant</li> <li>- Traces sans retours</li> <li>- Opposition aux traces sur un support détachable</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- parfois inexistant</li> <li>- traces possibles</li> <li>- balayages rythmés simples, pointillages et déroulements spiralés</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- possible sur un support détachable</li> <li>- verticalisation de l'axe des spirales ou du balayage</li> <li>- représentations en hémicorps (haut du corps, bas du corps)</li> <li>- pointillage et inclusion du pointillage dans les lignes de contour</li> <li>- utilisation des couleurs</li> <li>- intérêt pour la duplication (photocopie, carbone...)</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- horizontalisation de l'axe des spirales ou du balayage</li> <li>- représentations en hémicorps (haut du corps, bas du corps)</li> <li>- pointillage et inclusion du pointillage dans les lignes de contour</li> <li>- utilisation des couleurs</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- fermeture du cercle</li> <li>- installation des formes radiales</li> <li>- traces figuratives possibles (bonhomme, têtard, soleils...)</li> <li>- traits pathologiques persistants : évitement soigneux des figurations humaines</li> </ul>
Exploration de l'espace et des objets	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Peu ou pas d'exploration</li> <li>- Objets pris comme objets autistiques</li> <li>- Espace unidimensionnel :</li> <li>* enfant figé/stéréotypie unisensorielle</li> <li>- Espace bidimensionnel :</li> <li>* fonctionnement sur 2 canaux sensoriels</li> <li>- Lutte contre les formes tridimensionnelles</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- apparition d'un repérage de l'espace tridimensionnel :</li> <li>* exploration avec l'index des creux, plis, saillis et contenants</li> <li>* début des encastremets</li> <li>* contours des pièces</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- intérêt pour les angles verticaux</li> <li>- intérêt pour la verticale (pliages et découpages verticaux)</li> <li>- intérêt pour les objets doubles, et comparaison du pareil/pas pareil</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- intérêt pour le dessus/dessous des espaces, objets et contenants</li> <li>- découpages et pliages horizontaux</li> <li>- emboîtements plus complexes</li> <li>- alignements, assemblages obsessionnels</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- jeux de cache-cache (permanence de l'objet)</li> <li>- jeux de contenu/contenant (transvasements, emballages...)</li> <li>- fermeture/ouverture des objets (fenêtres, portes, boîte)</li> <li>- conduites d'offrande avec circuits envoi-retour</li> <li>- manipulations d'objets obsessionnelles persistantes</li> </ul>
Repérage temporel	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Temps unidimensionnel :</li> <li>* abolition du temps, hors temps</li> <li>- Temps bidimensionnel :</li> <li>* temps circulaire, retour du même</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- charnière entre le temps circulaire et le temps oscillant (réversibilité du temps avec mégalomanie)</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- alternance entre le temps circulaire et temps oscillant</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- charnière temps oscillant et temps linéaire avec mégalomanie atténuée</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- temps linéaire, temps de la séparation avec notion d'écoulement inéluctable du temps</li> </ul>



## VII. La fabrique de l'accueil. Essai d'une analyse institutionnelle

*Je dédie ce chapitre à l'équipe de pédopsychiatrie de l'hôpital Necker qui depuis trois ans m'a invité à participer à son dispositif d'analyse du dispositif d'entretiens parents-bébés, et à qui je dois ces moments d'écoute, de partage et de pensée. Un endroit où j'ai également vu que n'est pas galvaudé l'impératif de « ne pas s'en laisser passer une », et sans qu'une seule seconde ne soit perdu de vue ce qu'est l'éthique, le respect — en un mot : l'accueil du sujet, thérapeute, parent, enfant.*

Dans la vignette de Francisco et d'Odette, nous voyons comment leur rencontre permet à l'enfant de se rétablir dans sa pleine puissance sémiotique, subjective. Mais cette rencontre n'a pas lieu n'importe où, n'importe comment : une équipe en un lieu, une ambiance et une analyse collective portent ces instants, et en constituent les conditions d'advenue. Et combien de fois, qui sait, Odette et l'équipe ont-ils échoué à ce que Francisco sorte de sa geôle effroyable ?

C'est cela qui fonde Delion à parler de la « fonction d'accueil » de l'équipe, et de ne jamais séparer cet accueil thérapeutique d'une dimension institutionnelle : il n'y a de psychothérapie qu'institutionnelle. C'est dans la fabrique de cette fonction institutionnelle et subjective de l'accueil que ce chapitre va clore notre trajet proprement clinique.

### A. D'Odette à Necker. Deux déplacements

Par rapport au sens apparent de notre vignette, deux déplacements nous permettront d'étudier les conditions de possibilité institutionnelles et cliniques nécessaires à ce qu'advienne un tel « déchaînement » de l'angoisse : chez l'enfant, mais avant tout chez l'équipe thérapeutique elle-même.

#### 1. À hauteur sémiotique, le sujet n'est pas un individu

Le premier déplacement concerne la notion de sujet sémiotique. J'ai, dans mon commentaire, insisté sur le fait qu'à aucun moment l'enfant ne se départit de son statut de sujet : ce n'est pas parce qu'Odette assume la fonction d'énoncer l'hypothèse interprétative mettant des mots sur le crachat de Francisco, que l'enfant est dépossédé de sa qualité d'être de langage. On a là affaire au concept de « fonction phorique », sans doute le concept institutionnel majeur de Delion : l'environnement prend en charge la fonction signique en place du sujet en souffrance, mais sans défaire ce dernier de sa pleine dignité sémiotique ; l'équipe « porte sur ses épaules psychiques » l'effectuation concrète de certaines étapes du développement du signe, elle ne confisque pas la subjectivité qui fait de Francisco le sujet du signe qu'il porte en lui sans arriver à le porter pleinement jusqu'à autrui.

Mais il faut aller plus loin dans l'amaigrissement de cette notion de sujet sémiotique. C'est la situation entière qui déploie la potentialité sémiotique, exactement comme elle est le déploiement du champ du transfert : la place de chacun dépend du champ lui-même, pas l'inverse. Autrement dit, la qualité subjective est partagée par toutes les personnes qui participent de cette situation. Il faut insister sur l'anti-individualisme de cette conception du signe : penser l'individu, qui aurait la propriété de ce qu'il/elle dit, et qui donc courrait le risque de la perdre, est déjà un figement dans la conception de ce qui s'échange dans une situation de langage. C'est ce même figement qui réduit le sujet inconscient à des problématiques du moi conscient, et le sujet du désir au sujet de

la communication. La communication, c'est-à-dire du langage réduit à un outil entre des consciences percevant plus ou moins ce qui se joue dans leur échange — on comprend combien ce dont il s'agit en vérité sort mutilé d'une telle perspective.

## 2. L'espace institutionnel et sa continuité : transfert et sémiotique

Par ailleurs — second déplacement — il ne faut pas réduire cette situation au seul échange entre Odette et Francisco, ni même aux apparitions de quelques autres soignants. L'espace où s'opère cet échange est beaucoup plus vaste : il correspond à l'espace institutionnel de toute l'équipe d'accueil. C'est à cette échelle-là que se joue véritablement ce qu'on est en droit d'appeler une *psychothérapie institutionnelle*, c'est-à-dire, en fait, l'estimation, par les praticiens de l'équipe, de la légitime extension de leur aire d'analyse : cet espace inclut la présence de Francisco et les autres sujets du groupe ou du secteur, coprésence non seulement physique ou symbolique, mais aussi fantasmatique (c'est-à-dire la présence de toute leur constellation, familiale et autre) ; une telle aire correspond donc à un espace psychique beaucoup plus étendu que les deux seules personnes dont on observe les interactions concrètes. Établir quelles sont les conditions de l'extension d'un tel espace institutionnel, cela revient à se demander : quelles sont les conditions d'échange entre les différentes aires qui le constituent ?

Trois types de savoirs opèrent dans cette vignette. Le savoir primordial est celui de Francisco ; puis il y a le savoir de l'équipe, second et sous-jacent mais tout aussi décisif, qui porte Odette, à son tour, dans la mise en œuvre singulière de son propre savoir. C'est l'articulation entre les deux derniers savoirs, de l'équipe et d'Odette, que je veux dans cette étude observer en détail.

L'équipe opère un travail profond, symbolique et fantasmatique, de ce dont est porteur Francisco sans pouvoir lui-même le porter ultimement à son « interprétant final ». Pour comprendre ce savoir, il faut en saisir la logique : c'est ce saisissement que vise le raisonnement abductif d'Odette dont la logique vague permet à Francisco, là où ce dernier reste bloqué dans le passage à l'acte, de réactiver la circulation des échanges dans chacune des places du schéma à neuf cases proposé par Delion et Balat. La profondeur du *savoir* d'Odette n'est pas seulement celle d'un savoir-faire qu'elle appliquerait au coup par coup<sup>194</sup>. Il s'agit encore moins de réaction « spontanée » de sa part vis-à-vis de Francisco : l'immédiateté de son réflexe n'est possible que parce qu'il y a eu travail symbolique et fantasmatique, « en amont », avec le reste de l'équipe, dans sa propre élaboration personnelle, etc. Si le travail d'Odette joue un rôle dans la séance, c'est qu'il y a une continuité entre ce moment et les différents espaces où la fonction d'accueil continue de porter Francisco, même en l'absence de ce dernier, même quand la coprésence physique a cessé. Cette continuité, c'est celle du fantasme, du transfert (du double transfert<sup>195</sup>), qui relie toute l'aire thérapeutique. Si l'on veut s'appuyer sur une théorie du langage, c'est-à-dire sur une sémiotique et pas seulement une linguistique, qui soit à même niveau d'efficacité d'analyse, alors il faut

---

<sup>194</sup> Cette dimension existe, à coup sûr : cela s'appelle « avoir du métier », ou « des heures de vol ». Mais c'est dans la constitution d'un tel savoir qu'il faudrait entrer pour ne pas réduire « ce qu'on apprend sur le tas » à, précisément, un « tas d'apprentissages ». C'est la construction réelle de ce savoir que questionne l'analyse de la praxis, dans la boucle concrète de chacune des différentes situations de travail, de sa qualité propre, de son style.

<sup>195</sup> J'emprunte ce terme à Salomon Reznik, pour désigner ce qu'habituellement on nomme « contre-transfert » : dans la proposition de Reznik, la dimension relationnelle prime sur la distinction actancielle, le champ, sur les individus qui y évoluent.

comprendre en quoi cette continuité est aussi sémiotique, logique, entre ces différentes aires où plusieurs paroles viennent s'inscrire et agir.

Or dans l'analyse restreinte de cette vignette, Delion se contente d'indiquer la direction vers ces autres aires où se joue une part décisive de la qualité des signes échangés. C'est le travail de l'équipe du service de pédopsychiatrie de l'hôpital Necker-Enfants malades, qui va nous aider à aller « voir dans les coulisses ».

## **B. Accueillir/encaisser : l'équipe de pédopsychiatrie de Necker**

### **1. Le cadre : des entretiens parents-bébé, deux moments de reprise**

Ici, nous entrons en effet en plein dans le questionnement que se pose l'équipe du service de pédopsychiatrie de l'Hôpital Necker, avec qui je travaille depuis maintenant trois ans. Cette équipe assure des entretiens parents-bébés, à partir desquels le travail psychique s'effectue dans une disposition de différents lieux. L'entretien dure une heure, et peut se renouveler plusieurs fois ; deux thérapeutes accueillent un enfant et ses parents, venus consulter généralement pour des troubles du comportement, du sommeil, etc. ; ces entretiens sont enregistrés, et pris en note par une troisième personne, généralement un(e) interne. Ensuite, un lundi après-midi par mois, l'ensemble de l'équipe (et moi-même) se rassemble durant une heure et demie, et un entretien est partiellement visionné en présence des thérapeutes<sup>196</sup> : dans une ambiance de groupe de paroles, le travail de libre association permet à l'espace psychique du groupe d'accueillir, d'analyser, d'étayer et de porter le travail des thérapeutes ; est donc aussi travaillé, évidemment, ce qui demande à être porté, en provenance de la famille, et donc de l'enfant. À ces séances assistent également des personnes qui se forment à ce genre d'entretiens ; c'est pourquoi, faisant suite immédiatement à cette réunion, vient enfin une seconde séance au format plus ouvert, plus courte, de reprise didactique, libre-associative, etc. autour de ce qui vient d'être échangé ; durant cette séance, dont j'assume la présidence, l'un des deux thérapeutes ayant mené l'entretien est là, en présence de qui souhaite rester, c'est-à-dire essentiellement les personnes en formation, des internes et des étudiants<sup>197</sup>.

La question qui m'a été posée, en tant que sémioticien, est la suivante : du point de vue des « styles » langagiers et affectifs, peut-on établir des liens entre ce dont est porteuse la famille accueillie, ce qui se passe durant l'entretien, et ce qui joue, ou se rejoue, durant nos séances collectives ? L'hypothèse, souvent vérifiée par ailleurs dans la clinique de mes amis<sup>198</sup>, est qu'une

---

<sup>196</sup> Plusieurs dispositifs ont été essayés. Au sein d'une même séance de séminaire, on a pu tantôt choisir un visionnage partiel mais suivi de la séance, ou bien opter pour le choix de certains passages isolés, etc. Chaque fois, cela a influé sur le contenu des propos échangés ; toutefois, la qualité associative et transférentielle ne me semble pas avoir été profondément remise en question. En revanche, un autre choix semble avoir eu un effet de déploiement des associations et des élaborations groupales : initialement, une famille différente à chaque séance de séminaire faisait l'objet du travail collectif ; puis, l'an dernier, on a opté pour le suivi d'une même famille sur (au moins) deux séances. Comme on va le voir lors du rendez-vous avec Éloïse et ses parents, l'effet d'écart temporel, mais aussi d'ambiance, entre les deux rendez-vous avec la famille peut s'avérer très fort sur le plan des interprétations de l'équipe, sur sa perlaboration.

<sup>197</sup> Il arrive quelquefois que, pour des raisons diverses, ce soit un autre clinicien de l'équipe qui soit là ; il est arrivé, rarement, qu'aucun membre de l'équipe ne puisse rester : cela n'a pas empêché la séance de se tenir.

<sup>198</sup> Ce terme peut sembler inapproprié dans le contexte dit « scientifique », peu importe. Ce qui est plus sérieux, ce sont les limites éthiques et thérapeutiques à établir à la place de l'amitié dans des professions où il est question, non pas d'aimer son prochain, mais d'aider un sujet. Toutefois, du point de vue de l'enquêteur à travers les praxis que je

ressemblance finit par s'installer entre le style propre à la famille, l'attitude des thérapeutes, et fort probablement durant la séance collective. Cette hypothèse vient d'autant plus à l'esprit qu'elle serait alors un écho à ce qui est observé dans le champ transférentiel. Cet écho entre la problématique transférentielle et la problématique sémiotique permettrait, sinon de fonder, du moins d'affiner, les modalités de l'observation « phénoménologique » des échanges. En effet, de la part de l'équipe, cette question s'est de suite formulée en termes de « style interactif », expression courante chez les cliniciens. Comme le fit remarquer, lors de la seconde séance, Elsa Stora, l'une des participantes et des principales concernées par la vignette qui va suivre :

Est-ce que quelque chose de plus flagrant, dans l'histoire des parents, influe sur notre manière à nous ? Le jeu sur le style, la dynamique psychologique inconsciente des parents... Qu'est-ce qui fait écho sur nous et nous fait penser ? Delion dit toujours que dans le travail en institution, la pathologie des enfants traités a un impact fort sur le fonctionnement, et surtout sur les dysfonctionnements, des professionnels. Par exemple, ce n'est pas n'importe quel enfant dont on oublie le nom, ou qu'on oublie tout court...

La première étape vers une réponse serait de savoir ce qu'il faut entendre par « style » — je n'y viendrai cependant que plus tard, préférant au contraire entendre dans ce mot le sens quotidien qu'il revêt dans la clinique, et qui désigne ce qui caractérise et singularise la présence (comportementale, affective, langagière) d'une personne ou d'un groupe. En laissant d'abord suffisamment de flou autour de cette notion, on peut voir se mobiliser un certain nombre de faits qu'une trop stricte délimitation définitionnelle a priori éliminerait à tort, alors qu'au contraire, c'est l'incertitude même de leur pertinence qui leur donne ce « tremblé » qui participe de la subtilité stylistique, par-delà des catégories trop générales, relevant d'une logique du genre plus que d'une logique du singulier — car le style, précisément, ne se distingue qu'à la limite entre ces deux registres, du générique et de la singularité.

## 2. Une séance singulière, un point hors champ

Lors d'une séance récente, celle du 21 mars 2016, quelque chose s'est produit, qui à tous égards a relevé de la singularité, voire du surgissement contingent. La séance devait être consacrée au visionnage de la seconde visite d'Éloïse et de ses parents ; cet entretien s'était déroulé en présence de Sylvain Missonnier et Elsa Stora, ainsi que d'Apolline Mecheri qui était chargée de l'enregistrement vidéo et de la prise de notes. Malheureusement, nous avons découvert au dernier moment que le cadrage de la caméra était mal réglé, ce qui empêchait de voir le haut du buste et le visage des parents ; cela ajouté aux propos parfois inaudibles, il a vite été jugé impossible d'exploiter l'enregistrement. Un moment de dépit passé, durant lequel la question fut : « On fait quoi ? », Sylvain proposa de malgré tout reprendre la séance, en se fondant faute de mieux sur les notes d'Apolline. Sur ce fond décevant brusque abattu sur le groupe, cette dernière a alors livré une retranscription qui, dans les propos rapportés, se révéla d'une précision et d'une force révélatrice tout aussi abruptes. En effet, l'écoute du *verbatim* et les commentaires ont fait ressortir l'absence quasi-permanente de l'enfant de l'aire des échanges entre adultes, pris dans le « gel affectif » qui marque la parole de chacun des deux parents vis-à-vis de son histoire familiale propre, face à laquelle, enfants, tous deux ont dû affronter des présences, et surtout des absences, parentales très lourdes. Cela a orienté nos échanges de façon décisive.

---

suis, je maintiens ce mot et ce qu'il porte de *philia*, principe noué de confiance et d'engagement, hors de laquelle je ne saurais construire le sens, l'éthique et la pertinence de mon propre discours. Je n'ai plus ensuite qu'à en assumer les résultats, tant vis-à-vis de ces amis, que vis-à-vis de tout public critique, et concerné.

Quelque chose d'abord de sidérant est apparu, autour de quoi une pensée s'est reconstruite, et a permis que des mots et des affects s'inscrivent dans l'espace d'échange du groupe, qui m'ont paru tout à fait singuliers, et qui en tout cas n'avaient pas jusqu'alors trouvé à s'exprimer de façon aussi claire et précise. Je m'attarderai sur les rapports entre modalités d'enregistrement de la séance (vidéo *vs* écrit) et l'orientation des élaborations/perlaborations lors du séminaire collectif — ce qui constitue une véritable interprétation du rapport de l'équipe à son propre dispositif.

Une situation de « crise » s'est imposée, impossible à éviter : la disposition d'ensemble du groupe était déjouée et menait soit à une annulation de la séance, soit à son affrontement immédiat, engendrant une position à tout le moins de déstabilisation, qui sait d'angoisse, possiblement apte à défiger les fonctionnements qui se sont inévitablement installés au fil des saisons dans l'équipe, ses systèmes de défenses. C'est une telle assumption qui s'est opérée, et ce qui s'est passé durant l'entretien est apparu, via l'écrit, sous une lumière différente de la vidéo habituelle, donc plus vive.

L'effet sidérant de l'absence d'Éloïse dans l'échange entre les adultes a, « comme par hasard », été renforcé par le médium écrit, support sur lequel s'est bâtie toute notre après-midi.

Élisabeth De Madre — En écoutant le verbatim, je me disais : et Éloïse, elle entend ça ? Et surtout est-ce qu'elle aurait dû être là ?

Elsa — En ce qui me concerne, à aucun moment je ne me suis dit ça, alors qu'avec d'autres enfants, encore ce matin, si ; mais avec elle, non. Comme une répétition de l'abandon, qu'elle vit avec ses parents (la fusion, c'est aussi empêcher d'être deux, c'est l'effacer, l'incorporer : une autre forme d'abandon). Cette enfant suscite cette formation de fusion/abandon, et nous, on reproduit ça. Nous-mêmes, on est tellement happés par le discours des parents, qu'on en oublie l'enfant. Il y a quelque chose de la famille qui suscite un gel affectif qui zappe l'enfant. Les parents, en n'allant pas vers leur propre infantile, court-circuitent toute régression contre-transférentielle, en nous tous : en tout cas, je n'ai pas eu cette inquiétude que j'ai habituellement pour ces enfants. Et malgré tout, l'enfant s'est animée à la fin, elle est vivante. Donc finalement elle m'est revenue à l'esprit quand elle s'est animée ; absente psychiquement, elle ne m'inquiétait pas.

L'effet sur la configuration collective de réception et d'énonciation a pu résonner dans le double-transfert des thérapeutes, qui apparaît violemment, indéniablement, dans le verbatim : il est lui aussi pris dans le « gel » affectif dont est porteur le couple parental. Voici un extrait de la seconde séance de l'après-midi, qui résume bien ce qui est ressenti :

Élisabeth — Dans ces propos des parents, les mots des émotions et du sens n'y sont pas. C'est très défensif.

Elsa — Et oui, alors qu'ici, il s'agit de dire pour perlaborer, et c'est ce manque d'une telle perlaboration qui te marque. Beaucoup de mots, mais pas de perlaboration. Mais je n'ai pas trouvé pour autant un déversoir traumatique dans les mots de ces parents : il n'y a pas d'effondrement quand ils parlent. Il n'y a pas de filtre, ni du refoulement, ni d'une élaboration et d'une secondarisation : mais un gel.

Apolline — On en trouve un écho dans mon verbatim. Il y ressort avant tout le père, qui a surtout parlé. Or il reste bras croisés ; mais avec son choix si précis des mots, le gel qu'il installe passait jusqu'à moi : j'ai un verbatim précis, avec des expressions que je n'ai pas pu inventer ; alors que l'aspect émotionnel, non, je n'en note rien. Pour Éloïse, je note ses déplacements, mais pas d'émotions.

Ce gel affectif n'était pas resté aussi vif, dans la mémoire des thérapeutes, et surtout pas dans sa force de contamination ; pourtant, il s'était bel et bien inscrit dans la trace linguistique écrite. Les mêmes mots, si notre groupe les avait reçus plongés dans le flux des images, n'auraient peut-être

pas pris une telle *évidence*<sup>199</sup> — en tout cas, ce n'avait pas été le cas lors de notre visionnage du premier entretien avec la famille<sup>200</sup>.

Pas de vidéo, mais de l'écrit : par ce seul fait (et son embrayage par l'équipe), cette séance a pris dans notre dispositif une dimension de point hors-champ, qui a soudain mis en perspective tout ce qui jusque là se constituait dans une régularité, l'« habitude » d'une situation régie par une loi de plus en plus fondée à rendre compte, avec suffisamment de fidélité, de la valeur de ce qui advient. Initialement apparu dans sa violence *réelle*, ce point est peu à peu a forcé à réinterroger les coordonnées de l'ensemble du champ ; en cela, cette situation fait *indice* (dimension de l'objet réel, dimension de secondarité, forçant à bouleverser les « habitudes »). Elle oriente la situation vers son point le plus tendu, où elle se dit soit sous la forme de l'empêchement (et donc le refoulement de cette dissonance qui contredit le dispositif), soit sous la forme d'une angoisse assumée et, par là, travaillée et articulée — c'est alors la position que Lacan nomme « l'embarras ». Ce n'est qu'à accepter la passe étroite de cette *angustia* qu'une nouvelle habitude de pensée peut se faire jour : une loi renouvelée dans sa légitimité et son autorité. Et c'est bien, à mon sens, ce qui advient durant la séance : au prix d'assumer l'angoisse, une perlaboration trace une voie pour la pensée du groupe entier, par laquelle les deux thérapeutes peuvent sortir de cette position de prise par le gel — de quoi leur permettre ensuite d'envisager la prochaine rencontre avec les parents dans une disposition psychique renouvelée, et donc de quoi mobiliser peut-être un interprétant apte à déchaîner quelque parole dans l'aire gelée de la parentalité. Si leur présence arrive à assumer une telle fonction, ils seront dans la position où Odette sait, ce matin-là du carreau brisé, entendre et (re-)donner parole à Francisco. Bouleverser l'habitude, c'est préparer en creux, pour plus tard, la place possible d'advenue d'une proposition abductive. On ne peut sérieusement espérer faire plus...

### C. Une boucle entre continuité institutionnelle et abduction singulière

Ce point hors-champ révèle également la loi qui organise le passage des signes, des affects et fantasmes entre les différentes aires où se construit la qualité sémiotique de l'accueil de la famille par l'équipe.

#### 1. Le matériau de l'inscription, l'occasion de sa lecture

Tout d'abord, l'obligation d'en passer par l'écrit d'Apolline met l'accent sur le mode d'inscription, à ce moment-là de la transmission du matériau : de l'écrit et non plus de la vidéo. Ce canal révèle qu'une dimension minorée est effectivement à l'œuvre dans la situation initialement vécue, rapportée et retraversée par l'ensemble de l'équipe<sup>201</sup>. L'effet saisissant est redoublé par le fait que notre prise de conscience de cette part d'ombre était due au hasard d'une mauvaise manipulation d'un jour, mais que, a posteriori, nous réalisons qu'une même part non

---

<sup>199</sup> L'évidence (liée à la même racine que *video*) est la qualité de ce qui « saute aux yeux » — c'est une qualité rhétorique, la plus haute peut-être, du style. L'*evidentia* latine traduit l'*enargeia* grecque, et « ne semble pas tant dire une chose que la montrer : d'où naissent les sentiments dans notre âme, comme si nous étions présents à la chose même » (Quintilien).

<sup>200</sup> Il ne faut pas ignorer, non plus, le fait qu'un tel « gel » n'était pas autant à l'œuvre lors du précédent entretien — c'est en tout cas ce qui ressort de ma propre prise de notes lors de la séance collective du mois de février.

<sup>201</sup> Preuve s'il en était besoin que nous évoluons dans une épistémologie non objective, où le sens de ce qui s'échange ne se limite pas au contenu positif des propos mais à ce qui, d'eux, passe au travers des formalisations.

analysée était donc présente dans tous nos autres visionnages. Et le saisissement qui nous a pris était à la hauteur de ce réel hors-structure, hors-langage, qu'implique toute économie d'échanges. Rien de dramatique ni d'exceptionnel à cela : chaque mise en lumière d'un objet engendre sa part d'ombre, chaque choix d'un langage élit le réel qu'il occulte. Or en l'occurrence, ce réel est apparu et a joué, dans notre discussion, sur le registre d'un certain effroi, transmettant ce gel jusque dans nos propos qui toutefois ont réussi, eux, à opérer leur fonction symboligène d'accueil, et à enfin lever le sortilège de l'indicible, en tout cas à en assurer une relative contenance, et donc le début d'un possible travail psychique.

Mais cette possibilité de reprise nous apparaît surtout par la *continuité* qui existe entre ces différentes aires de discours. Ces aires sont disposées autour d'un point subjectif jamais absent, centre *éthique* de tout le dispositif : l'enfant, ou plutôt le sujet « en » l'enfant, car ce point ordonnant tout le reste n'est lui-même jamais objectivé dans sa présence, tant il peut à son tour renvoyer à autre chose : enfant-symptôme d'une problématique parentale, enfant lui-même indice vers une autre constellation intergénérationnelle, etc. La continuité peut être matériellement et institutionnellement véhiculée par la coprésence des thérapeutes, dont le corps assure une circulation fantasmatique des signifiants, et leur réarticulation selon les différentes situations de travail.

Mais en même temps, au sein de ces aires, et entre elles, les jeux fantasmatiques et transférentiels circulent, et là, sans plus aucune « régularité » qui tienne : ils sont transversaux, contingents, d'où par exemple la violence avec laquelle a été brisée l'habitude qu'est venue déciller l'introduction inopinée d'une médiation : l'écrit, activant une imparable analyse institutionnelle.

## 2. « Programmer le hasard » (Jean Oury) : l'ouverture abductive du temps

Mais justement, cet écrit ne vient pas de nulle part, ni n'importe comment. Sa fonction, si elle advient forcément *dans* le hasard, n'est pas efficace *par* hasard : qu'est-ce qui a rendu possible l'efficacité interprétative de cette apparition de l'écrit par Apolline dans *ce* contexte ? Pour qu'un signifiant soit efficace, encore faut-il qu'il soit inscrit sur la surface concernée : une fois inscrit, alors il *peut* faire repère, mais seulement si le hasard de quelque actualisation vient à le croiser et à s'en trouver bouleversée : c'est ce qui est arrivé lors de notre (mal)heureuse séance privée de vidéo. Or dans l'archéologie de notre séance, je pense que cette inscription avait bel et bien eu lieu : à la toute première venue d'Apolline dans le groupe, en septembre, lors de la seconde séance du lundi après-midi. Pour elle qui, ce jour-là, découvrait le fonctionnement technique des entretiens, il y a eu possibilité de questionner la problématique de la prise de note durant l'entretien ; elle a fait remarquer que, à la lecture d'anciens comptes-rendus d'entretiens, et après avoir assisté à sa première « séance du lundi après-midi », elle sentait la grande différence entre la trace écrite et tout ce que peut receler l'entretien filmé. En l'occurrence, cette différence révélait plutôt une carence de l'écrit par rapport à la vidéo. Ce faisant, on peut penser que notre jeune collègue a posé, articulé quelque chose de l'ordre d'un idéal concernant cette pratique scripturaire, a tressé son désir dans un dire (problématique intime, qui ne regarde qu'elle), et en tout cas a inscrit « cela » dans ce lieu (problématique institutionnelle, où ce dire a prêté à conséquences).

Est-ce l'épisode de septembre qui a *causé* l'efficacité interprétative de sa prise de notes ? Je n'en sais rien, et cela n'est ni notre affaire, ni l'essentiel ; ce qui est sûr, c'est que, si en Apolline a pu travailler ce rapport désirant à l'écriture, alors il est possible que l'institution de la seconde séance du lundi après-midi ait joué son rôle — et on ne peut pas en dire plus, sinon que, si ce lieu n'avait pas été là, assurément quelque chose n'aurait pas eu... lieu. Et c'est ici ce que pointe l'analyse

institutionnelle : rien de scabreusement intimiste, mais le repérage des points de maillage qui peuvent avoir été l'occasion d'une accroche transférentielle. Installer un dispositif institutionnel n'a rien d'une efficacité causale directe, ni d'un déroulement protocolaire : c'est une toile aux effets incalculables, posée pour permettre de tels agencements. C'est un pari qu'opère une telle analyse, elle l'exprime à propos d'un fait (qui s'est) passé, mais elle le dirige vers plus tard : ce pari n'a de valeur qu'à être ensuite soutenu subjectivement, à titre d'hypothèse abductive, aussi longtemps que nécessaire pour qu'un effet se fasse sentir.

À titre d'hypothèse abductive, je pose qu'un tel effet a eu lieu lorsqu'Apolline a retranscrit l'entretien avec Éloïse et ses parents *et* qu'elle le lit au groupe — car l'intervalle entre l'écriture et la lecture peut être chronologiquement long, il n'en recouvre pas moins une liaison fulgurante, immédiate, dans l'espace psychique du groupe, et établit quasiment un effet d'identité entre l'inscription et la retranscription. Pour éclairer ce point, il faudrait distinguer dans les différentes positions subjectives recouvertes par ce qu'opère Apolline, entre les trois fonctions que Michel Balat désigne sous les figures du Scribe (qui dans la secondarité inscrit sans savoir ce qu'il inscrit), de l'Interprète (qui dans la tiercéité donne sens à ce qui est inscrit) et, surtout, sous-jacente à cela, du Museur (le sujet flottant, celui qui reste inconscient, mais qui agit efficacement dans la priméité). C'est dans la dialectique de ces trois positions subjectives qu'opère non seulement l'inscription de la trace, mais l'action sémiotique.

Mais c'est bien parce que ce sujet est inconscient que l'analyse institutionnelle ne peut jamais « affirmer » que telle cause a *réellement* occasionné tel effet : elle se contente de faire des hypothèses abductives, et non déductives, afin d'ouvrir des possibles interprétatifs non prévus dans l'état actuel de notre champ de travail, et afin de vérifier si leur pertinence va dans un même sens. Seul le fait de poser ces hypothèses permettra de prolonger la possible continuité psychique dans sa voie que nos habitudes n'avaient pas repérée, et avec laquelle seul le hasard de notre séance nous a mis nez à nez. Si, au fur et à mesure des hypothèses abductives, ces dernières ne sont pas niées, alors le monde logique auquel elles ouvrent va de moins en moins se refermer et s'éteindre ; c'est cette vérification dans l'après-coup qui, seule, crée la légitimité d'une loi véritable, d'une « habitude » neuve qui passera la rampe et sur laquelle s'appuiera le travail du groupe — légitimité qu'il ne faudra à son tour jamais croire définitivement acquise, protégée du risque de l'abduction. En d'autres termes, l'écrit d'Apolline n'a pas à être fétichisé et isolé à son tour, il participe de l'analyse institutionnelle permanente nécessaire. Et de fait, comme cela sera tout particulièrement relevé par la discussion en fin d'après-midi entre Elsa, Elisabeth et Apolline, cet écrit lui-même, si précis qu'il en est crispé, participe peut-être de cette symptomatique dépendance à la « pathologie » parentale, qui privilégie le refuge désincarné dans les mots, gel d'où le corps des affects potentiellement dangereux est court-circuité...

On interroge ici la fonction de la seconde séance du lundi après-midi<sup>202</sup>, même si elle demeurerait peu perçue. Le propre d'un tel questionnement abductif n'est pas d'obtenir une réponse de l'ordre de la véridicité (oui/non), mais d'ouvrir le monde du discours à une production ravivée de sens.

---

<sup>202</sup> Et donc, ce qu'il faudrait légitimement interroger, c'est l'étendue de son efficacité par-delà le seul fait repéré à la surface de nos échanges : une fonction ne produit un point que si elle peut en produire d'autres : en a-t-elle produit dans le passé, pourra-t-elle en produire dans l'avenir ? Un tel programme renvoie en amont au rapport écrit/vidéo dans l'ensemble des séances depuis trois ans ; mais surtout, en aval, ce programme désigne bel et bien en actes une hypothèse abductive. En amont, la question est : vérifie-t-on l'exactitude de l'hypothèse selon une récurrence ? En aval, la question devient : l'hypothèse abductive sera-t-elle porteuse d'un travail désaliénant pour les sujets impliqués ?

C'est à coup de telles abductions que l'équipe d'Odette et Delion renforce sa pertinence auprès de Francisco ; c'est à coup de remises en questions que l'équipe de Necker travaille ses investissements double-transférentiels. Et en ce qui concerne l'émergence précise du questionnement de cette place au travers de l'écriture d'Apolline, je ne propose moi-même cette interprétation qu'à titre d'hypothèse abductive : est-ce que la qualité d'écoute et de parole ce lundi-là, en fin d'après-midi où, nouvellement arrivée, une jeune interne a pu poser *ses* mots, aurait joué son rôle dans le fonctionnement sémiotique de l'équipe dans le contexte de l'entretien, de son inscription et de son travail collectif ? Une telle question me semble plus porteuse d'ouverture que de fermeture, car elle met l'accent sur un lieu, cette seconde partie d'après-midi, dont nous sentons tous qu'il y règne une qualité singulière de parole et d'interprétation, mais que nous n'avons, depuis trois ans, jamais vraiment questionné pour lui-même. Ma décision est d'opter pour l'hypothèse que ce lieu produit une certaine efficacité, ce en quoi il a joué comme surface d'inscription.

### 3. La nécessaire continuité d'une feuille d'assertion

Mais cette efficacité n'opère que si ce lieu est relié de façon sous-jacente à tout l'ensemble du dispositif. Apolline dit son rapport à l'écrit, outil transmis par la « génération précédente », elle agit, elle le transmet, et à son tour cet écrit déploie ses conséquences, et tout cela dans des lieux différents, sans qu'aucune « information » ne soit ouvertement passée entre eux. Or, si quelque chose s'inscrit dans la seconde séance de travail du lundi, et fait effet dans les autres lieux du dispositif, cela témoigne de ce qu'il y a pourtant une circulation permanente entre ces différentes aires. Des lieux différents, isolés de prime abord, forment une même « feuille d'assertion », comme l'appelle Peirce, garante d'une *continuité* sémiotique qui relie toutes ces aires, et donc de la désignation d'un sujet.

Cette continuité, nécessaire pour pouvoir repérer un sujet, est tout sauf une « unité », dimension spéculaire aux antipodes de tout effort analytique, radicalement du côté de la distinctivité symbolique. Et précisément, si les différents moments où travaille notre équipe sont thérapeutiquement efficaces, c'est par l'hétérogénéité qui règne entre eux : tous ont leur spécificité (institutionnelle, interrelationnelle, fantasmatique), chacun a son ambiance bien particulière. Cette hétérogénéité n'a rien à voir avec l'hétéroclite d'une multiplication des activités des patients ou d'une « réunionite » plus ou moins teintée de management chez les équipes : ce n'est pas la quantité occupationnelle qui fait la richesse accueillante et thérapeutique d'un milieu, mais la distinctivité qui existe réellement entre les différents lieux entre lesquels circule le sujet et surtout, parmi tous les autres. Ce point ne vaut pas seulement pour les « soignés », il vaut aussi pour les « soignants<sup>203</sup> » : s'il n'était pas possible de « rejouer la partie » dans une totale *confiance*, à quoi servirait cette séquence du lundi après-midi ? Du « contrôle » au sens psychanalytique, on

---

<sup>203</sup> Les guillemets montrent suffisamment, je l'espère, que cette distinction de statut ne vaut pas beaucoup, à mes yeux, dès lors qu'il s'agit précisément d'un processus thérapeutique et non d'un protocole médical : si ce n'est pas avec le *patient* en nous que nous entendons la *patience* dans la souffrance de l'autre, alors quelle peut être la valeur même des concepts de transfert et de projection, à moins que de les réduire à de la compassion ? Au sujet de cette ambiance *patientie*, il est toujours bon de se rappeler le nom que Jacques Schotte, le psychiatre belge, avait donné à son groupe de recherche : *Pathei mathos*, emprunté à un vers d'Eschyle et signifiant « Apprendre par la souffrance », au sens profond de *pathos*, d'« expérience subie, malheur, émotion de l'âme ». (Cf. Alain Rey, dir., *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Dictionnaires Le Robert, 1992, l'édition en trois volumes de 1998, t.2, p.2607.)

régresserait au pire, vers du contrôle évaluatif. L'objet de ces séances du lundi ne se limite pas à une prise de recul, ni à une différence de personnel ou de discours : il s'agit d'une ambiance éthique, celle-là dont est plein le terme de « confiance », et qui autorise à ce que joue le registre de l'association véritablement libre, non plus le seul recul d'une « prise de conscience », mais la logique psychique de l'après-coup : non pas la différence personnelle de soi à soi, mais la variation dans les positions subjectives offertes à chacun, non pas le devoir social d'un discours, mais l'essai d'une parole intime et à son tour portée par la fonction d'accueil du groupe.

Partout règne cet accueil primordial, mais à chaque lieu où il se déploie, correspond une couleur locale qu'on ne peut confondre : comme une langue partagée, emplie d'accents uniques ; comme un bleu de Cézanne, jamais le même selon l'autre tache qui le jouxte, ou celles qui à l'autre bout de la toile composent avec elle l'espace du paysage. Voilà qui peut intéresser notre définition du « style », si du moins nous admettons que ce qui se dessine ici, c'est bien le style de l'équipe : un tel style n'existe que dans ses variations, qui entre elles donnent lieu non pas tant à des variantes (alors elles demeureraient secondes par rapport à son unité présumée), qu'à la permanente élaboration et négociation de ses formes, fonction première par rapport à son unité qui n'existe qu'en position d'Idéal. Pourrait-on alors préciser ici, encore une fois : « en position d'Idéal du moi » ? En tout cas, la fonction structurante est bien celle-là, qui est d'être à la fois purement imaginaire et indispensable aux effectives productions subjectives. Et c'est cette hétérogénéité qui sauve le travail, lorsqu'une des différentes aires est figée — ici, l'entretien avec la famille —, en aidant à reprendre ailleurs le fonctionnement rouillé, et à réintroduire dans la situation sinistrée une puissance de redéploiement — pour y « greffer de l'ouvert », comme dit Oury. À moins que de s'en tenir à une position essentialiste, définir un style, de façon pragmatique, c'est comprendre sa genèse permanente.

## D. D'un gel sémiotique à la réinstauration d'une métaphore

### 1. Réinstaurer le représentement : la fonction phorique

La question d'où partir est : quel est le statut de l'enfant tel qu'il paraît dans l'aire de travail du groupe, c'est-à-dire en premier lieu, dans le discours familial lors de l'entretien ? Dans le regard et le discours des parents, il vient comme étant l'objet d'une inquiétude, et en un sens, il est réduit à cela : « Qu'il aille mieux<sup>204</sup> ». Mais l'accueillir ainsi, c'est ne pas l'accueillir, c'est l'enfermer dans une détermination totale, supposant que tout est dit de lui dans son symptôme, dont on veut qu'il disparaisse pour que le comportement de l'enfant revienne à la normale<sup>205</sup>.

Le premier travail des thérapeutes est invisible, et duplice. Sur un registre, manifeste, il s'agit d'écouter ce discours, dans lequel l'enfant lui-même est pris, dans sa dimension de généralité — même s'il s'agit d'une généralité en échec, provoquant souffrance et volonté sincère de réduire

---

<sup>204</sup> Le danger, toujours là initialement, est que les thérapeutes aussi puissent attendre l'enfant à cette place attendue : il est nécessaire, dans la situation de ces entretiens, qui n'a rien à voir avec une rencontre chez un psychanalyste, et surtout lorsqu'il s'agit de parents particulièrement défensifs, d'établir une « alliance thérapeutique » entre parents et thérapeutes. C'est à ne pas s'en tenir à cette posture de surface que doit conduire tout le travail analytique du lundi, mais pas seulement : les cliniciens utilisent souvent la première séance (au moins !) pour repérer d'où parlent les parents, et précisément leur capacité à accepter de libérer l'enfant de la place assignée par son symptôme.

<sup>205</sup> Comme le patient de la clinique d'Edwige Richer qui faisait des fausses routes. Cf. l'extrait cité en conclusion à l'excursus suivant le premier chapitre, *supra*, p.37.

cette souffrance. Et sur un registre sous-jacent, il s'agit de détacher l'enfant de ce collage, sans pour autant savoir de quoi il est le symptôme. Ce faisant, les thérapeutes interrompent le réflexe dualiste, qui consiste à se dire : « Cherchons, par-delà le signe qu'établissent les parents à partir de son comportement, le signifié dont son symptôme est le signifiant ». Cette interruption dans la logique binaire accueille l'enfant en position non plus d'objet, mais de *représentement*, au sens le plus neutre et le moins « jugeant » possible. Et c'est bien pour maintenir une telle neutralité que cette part-là de l'accueil doit se jouer en-deçà des mots. L'enfant est alors en présence d'un espace de « jeu », porté par les thérapeutes (voire, selon l'état psychique intrafamilial, par les parents eux-mêmes) ; et à partir de cette restauration de l'enfant en position de représentement et non seulement de symptôme, c'est dans la saisie (ou non) par l'enfant d'une telle possibilité que le tableau pourra commencer à se reconfigurer : dans sa façon d'être-là, l'enfant lui-même pourra à terme pro-proposer ses propres interprétants.

C'est ce dont porte témoignage la séance autour d'Éloïse. Tout le monde finit par l'oublier, tant les adultes sont happés par les histoires des deux parents et de leurs familles respectives ; ces histoires, énonçant deux lignées généalogiques porteuses de très lourds traumatismes, ne se déversent pas dans une montée pathétique qui laisserait augurer d'un risque d'effondrement, mais au contraire sur un ton tenant à distance les affects, instaurant ce « gel » qui s'empare de tout l'espace psychique de l'entretien et de son écriture ; l'insignifiance apparente même d'Éloïse fait représentement, sans parler de la fin de l'entretien, où tout de même la petite fille revient sur la scène de l'attention conjointe parents-thérapeutes.

Mais pour qu'un tel représentement prenne sens, il faut qu'il soit pris dans un mouvement d'interprétation véritable ; or à la lecture du verbatim, ce mouvement est clairement passé à la trappe durant l'entretien — et c'est ce qui sidère autant Sylvain après coup. Cet accueil se feuillette toujours en plusieurs lieux<sup>206</sup>, et c'est grâce à cela que le représentement, « raté » en apparence une première fois par Sylvain, Elsa et Apolline, trouvera à se redéployer sur la scène du verbatim partagé le lundi après-midi. Et la force de ce déploiement témoigne après coup que ce représentement ne s'en était pas moins bel et bien inscrit, mais sur son mode propre, « insensiblement » : dans le silence, dans le figement du non-dit, dans l'évacué qui marqua même de son absence la surface mémorielle des thérapeutes.

## 2. Trois personnages sémiotiques : le Museur, le Scribe, l'Interprète

L'inscription du représentement s'est fait « sans que ça se sache » : telle est ce que Michel Balat appelle la fonction Scribe. Il est nécessaire ici de faire une précision notionnelle, à propos des trois « personnages sémiotiques » déjà cités : le Museur, le Scribe et l'Interprète.

Balat appelle « fonction scribe » la fonction sémiotique fondamentale, qui désigne le fait que quelque chose « ne cesse pas de s'inscrire », en-deçà de toute conscientisation concernant le contenu de cette inscription : le scribe inscrit, sans interrompre cette activité. La fonction scribe est l'effectuation d'une telle inscription : elle relève donc logiquement de la secondarité, qui est la dimension du concret, du matériel.

---

<sup>206</sup> Remarquons qu'une institution toute seule, isolée, cela ne veut rien dire : elle ne serait pas une institution, tout comme « un » signifiant, dont on supposerait l'existence hors de toute structure langagière, est une absurdité théorique. Il n'y a pas *un* lieu, un lieu est toujours relié à d'autres lieux, fussent-ils rêvés, imaginés (ce qui n'empêche pas leur efficacité symbolique — on en revient encore à ce concept, décidément-clé, d'Idéal du moi comme « point de voyance dans le réel » (Lacan)).

Cette fonction n'est rendue possible que parce que de la « priméité », du « pathique », sont là : du possible pur — c'est l'autre fonction sémiotique fondamentale, celle du « musement » : c'est-à-dire le fait d'être dans une présence flottante au réel, contact vague, tout à fait connecté mais sous-jacent, en-deçà de tout effort de conscientisation claire ou de toute mise en mots — presque une rêverie. Tel est le « Museur » (terme que Balat emprunte à l'ancien français, et qui désigne l'état profondément absorbé, et pourtant rêveur, de Perceval devant trois gouttes de sang dans la neige<sup>207</sup>). L'état du Museur est sans doute ce qui correspond le plus exactement à ce qui agit dans le « flottement » fondateur de l'écoute et de la parole dans le champ de la psychanalyse. Mais bien sûr, cette fonction ne peut rester que sous-jacente, « impalpable » : elle relève donc de la priméité, du pur possible. Telle quelle, rien de physiquement concret ne permet de voir si une inscription est concrètement porteuse d'une présence musante.

Ce qui permet de relier secondéité et priméité (au lieu d'écraser toute possibilité de priméité sous le poids aveugle de la secondéité), c'est la décision interprétative de la tiercéité, l'achèvement de la dynamique du signe : aussi, quant au sens de ce qui s'inscrit « à l'aveugle » par la fonction scribe, ce sens ne se décide que dans le *kairos*, le moment logique de l'efficacité de l'interprétation — d'où le troisième personnage, l'Interprète. L'interprétation ainsi conçue n'a rien d'un contenu réductible à un énoncé qui encapsulerait « la vérité » du rapport entre l'inscription du scribe et la substance du Museur : l'interprétation est l'instant décisif où enfin le tout du signe cesse de n'être que du contingent, « immédiat indéterminé » (secondéité du scribe qui inscrit à l'aveugle), ou du pur possible, indicible et pour cause (priméité du musement, du pur pathique), pour s'ordonner en une structure symbolique qui autorise un « déchaînement de la vérité » (définition lacanienne de l'interprétation). Un tel effet relance la possibilité d'une *ex-sistence*, d'une parole subjective porteuse d'elle-même, de sa propre dynamique : de quoi réinstaurer une qualité existentielle correspondant à ce que Lacan situe du côté du *discours du maître*. Cette étape correspond au plein déploiement du signe, c'est-à-dire de son sujet : accès à la pleine potentialité symboligène de la structure : la tiercéité, la sémirose en sa pleine possession de sa puissance d'interprétant. Et cet Interprète, troisième personnage sémiotique, dans la tiercéité, n'a de sens lui-même qu'à correspondre, intimement et en actes, à la présence d'un museur soudain senti présent dans la situation concrète. C'est seulement quand la fonction Interprète se met en branle que, soudain, s'actualise toute la potentialité de ce qu'un représentation ne se contente plus d'« indiquer » (dimension d'indice, dans la secondéité de l'acte réel, concret), mais « recèle » (dimension iconique, dans la priméité) : la présence du Museur — c'est notre rencontre avec la scène inconsciente, qui a attendu tout ce temps pour soudain être repérée à la faveur du dysfonctionnement dans l'habitude d'inscription de notre groupe, l'obligation frustrante d'en passer par l'écrit et non par la vidéo : alors, du sujet s'est donné à lire *with all the clarity of dream*. La forme même par laquelle s'inscrit le représentation de l'être-là d'Éloïse est signifiante, et c'est par elle, par cette sensation à *réception*, qu'est rétabli le canal double-transférentiel, sous la forme du saisissement qui prend Sylvain et Elsa, puis nous tous.

---

<sup>207</sup> Balat fait référence au *Conte du Graal* de Chrétien de Troyes, où Perceval « muse » sur trois gouttes de sang se détachant sur la neige qui lui rappellent la joue blanche et colorée de sa mie : « *Perceval sor les gotes muse / Tote la matinee et use / Tant que hors des tantes issirent / Escuier qui muser le virent / Et cuiderent qu'il somellast* » (v.4189/93). « Ainsi ce musement nous fait apparaître cette forme de représentation qui insiste, qui s'incarne dans une trace sans pour cela atteindre l'actualité, à savoir ce que nous avons appelé "ton". Le musement est essentiellement tonal. » (Balat, *Psychanalyse, logique, éveil de coma. Le Musement du Scribe*, Paris, L'Harmattan, « Ouverture philosophique », 2000, p.24.)

La « délicatesse » d'une telle interprétation s'explique par l'impossibilité radicale de prévoir son advenue : elle impose de prévoir, toujours, la possibilité d'un lieu autre, d'un moment outre, où relancer son destin. Sa temporalité d'advenue est radicalement incalculable, faite de latence, d'instant, de repos, de fulgurance. Incalculable, parce que non quantifiable et donc non manipulable de façon objective ou protocolaire. Ce temps n'est pas moins en état d'être travaillé, mais seulement sous condition d'un abord indirect. C'est profondément cela, la fonction d'accueil, la fonction « phorique » : « institutionnaliser » des lieux (les entretiens, leur ouverture au renouvellement, nos séances), les proposer comme autant de repères, les prévoir de façon abductive et puis laisser le hasard jouer entre eux ; si quelque chose doit se dénouer à l'occasion de tels lieux, de telles rencontres, alors le fait de les avoir pro-posés s'avérera avoir été efficace. Le point de départ entre un groupe institutionnalisé et une tâche protocolairement réglée passe par l'instauration de cette qualité éthique, autant offerte dans son accueil que retenue dans son assignation d'une signification. Ce lundi plus que jamais, dans la qualité des échanges entre les cliniciens, a régné ce souci que, dans d'autres lieux<sup>208</sup>, François Tosquelles avait résumé ainsi : « Ne pas s'en laisser passer une ». Et durant notre discussion, le groupe n'a à aucun moment situé ses commentaires vis-à-vis des trois cliniciens dans le registre du défaut, mais dans le registre du signifiant. L'éthique ne se confond pas avec la morale...

### 3. Représentement : du phorique au sémaphorique

Si le travail de l'analyse rend Éloïse à sa place de *représentement* central, cela n'implique pas de fait que soit tranché son sort : que l'enfant soit elle-même porteuse de son propre interprétant, ou que ce dernier soit dans la famille dont cette enfant n'est que le symptôme, cela est encore un choix qui demeure possible, en attente du moment où Éloïse elle-même signifiera lequel de ces deux prédicats domine. Pour étayer son effort sémiotique, il fallait rétablir du possible dans sa présence : faire qu'elle ne soit plus prisonnière de la situation surdéterminée par le discours massivement dominant de ses parents, et que de petites alvéoles pour une expression singulière trouve la possibilité d'une advenue — et ensuite, laisser à l'enfant la responsabilité de cette advenue.

Remettre du possible au cœur du réel bloqué, décoller Éloïse de son statut d'objet. Là, la fonction phorique se transforme en fonction *sémaphorique* : les thérapeutes se font porteur de signes quand le sujet ne peut pas les porter pour lui-même — comme Odette « parle le crachat à la place de Francisco ». Les cliniciens portent au-devant de la famille la possibilité d'une nouvelle organisation des prédicats apportés par le triangle parents-Éloïse. Littéralement, ils portent ce signe comme une proposition, concrète — c'est la fonction en particulier de ces moments de reprise en début de nouvelle séance, si importants car ils reprennent ce qui s'était exprimé à la séance précédente, et « donnent le *la* » à ce qui va se passer cette fois : cette proposition est une interprétation « jaillissante », qui à la fois « capitonne » la séance précédente en opérant la récapitulation, et lance l'entretien par une pro-vocation, un appel, une ambiance instaurant la

---

<sup>208</sup> Il s'agissait du GTPSI, Groupe de travail en psychothérapie et sociothérapie institutionnelle. Sur ce moment important dans l'histoire politique et théorique de la psychiatrie contemporaine, je renvoie à Olivier Apprill, *Une révolution psychiatrique. Le moment GTPSI (1960-1966)*, *op. cit.*

possibilité d'une progression des échanges. C'est à cet instant, en particulier, que quelques « sondes » peuvent être lancées pour jauger du degré d'accès à l'humour des parents<sup>209</sup>.

Imposer et soutenir une telle possibilité, telle est la fonction sémaphorique : c'est une proposition, dont seule compte qu'elle ait lieu, et que le visage — celui d'Elsa et de Sylvain, comme celui d'Odette — témoigne dans sa permanente présence que le sujet — Francisco, Éloïse — peut se fier à ces personnes, à leur proposition, assez pour oser s'en emparer et s'arroger le droit de la transformer en sa propre assertion. De quoi sortir du seul passage à l'acte pour Francisco, de son seul statut d'indice absenté pour Éloïse. C'est cela, la secondéité éthique des thérapeutes : tenir bon sur le signe jusqu'à ce que l'autre n'ait plus besoin de ce tenant-lieu, et puisse lui-même en redevenir le sujet pleinement affirmatif.

Mais une telle présence n'a lieu qu'à partir du moment où les thérapeutes sont eux-mêmes en état de la tenir, dans la situation concrète (secondéité), et donc dans leur propre profondeur affective (priméité), où enfin l'échange peut agir sur la profondeur où demeure les signes en Éloïse, ou en Francisco. Et cela n'est possible que s'ils peuvent imprégner la situation de leurs constellations fantasmatiques, c'est-à-dire de leur tiercéité propre, à nouveau apte à ne plus se laisser happer par le passage à l'acte, gel ou crachat, et par son effroyable et coupante tonalité.

#### 4. Thérapeutes, enfant, parents : réintégrer la fonction métaphorique

Les thérapeutes ne peuvent aider Éloïse (et ses parents) à réintégrer la capacité métaphorique que s'ils ont eux-mêmes accès à cette fonction *métaphorique* — troisième forme de la fonction d'accueil qui, si elle vient en dernier dans ma présentation, en tant que tiercéité, n'en est pas moins la clé-de-voûte qui rend possible la dialectisation du réel et du possible, de la secondéité et de la priméité. La tiercéité, c'est la structure symbolique, et elle seule permet d'articuler imaginaire et réel, en y opérant sa fonction d'interprétation. Telle est la fonction du moment de travail en groupe : redéployer l'aire de discussion, en défigeant la fascination duelle entre thérapeutes et famille, dé-clôre une scène sinon dangereusement gelée, et réinjecter une tiercéité véritable là où tout restait bloqué dans un effroi non dépassé, en-deçà du dicible, tueur de parole et d'écoute.

Ce travail de redéploiement libre, transversal, incalculable, c'est la fonction ouvrante du groupe : la fonction de la réunion du lundi après-midi consiste à relancer la logique abductive, la logique du vague, dans la fonction d'accueil. L'accueil ne se joue donc pas seulement dans l'*hic et nunc* de la rencontre, il se travaille dans « les coulisses », c'est-à-dire dans l'instauration d'une dimension d'*arrière-fond*, aussi fondamentale pour les thérapeutes que pour l'enfant ouvert vers le monde. Ces aires d'analyse institutionnelle, participent elles aussi de la fonction d'accueil, de façon à ce que cette dimension demeure, feutrée et efficace, dans la sous-jacence des entretiens.

---

<sup>209</sup> Elsa parle à un moment du « fonctionnement de cette famille qui est dans l'impossibilité d'accéder à l'ambivalence : et ici, on tente un accès à l'humour, qui est le moyen de défense le plus élaboré, avec à la fois de la distance et de la tendresse qui accompagnent du côté du symptôme. L'humour, j'essaie de voir si les patients y ont accès, surtout dans ces consultations parents-bébés car souvent, on a affaire à des parents borderline (les névrosés, eux, s'en tirent assez bien avec seulement des troubles du sommeil). Pour ceux qui viennent ici, ça fait souvent écho à des désorganisations bien plus terrifiantes, et voir quels outils ils ont à leur disposition, c'est très important. »

## E. Continuité, corps et langage : la fonction du passage

### 1. Corps et représentation

La continuité sémiotique, au sein de l'aire d'accueil de l'équipe, convoque la dimension du corps, pour une raison triviale : le désir et le fantasme ne circulent d'un lieu à l'autre nulle part ailleurs que par le corps des thérapeutes, ou la circulation de leurs paroles. Par rapport à un processus transférentiel, la dimension sémiotique et le langage ne sont pas un « supplément de signe », comme on parlerait d'un « supplément d'âme ». « Ne cherchez pas le signifiant ailleurs que dans le corps », prévient Lacan : la sémiotique réside dans la matérialité du dispositif, mais elle repose aussi dans le corps, en tant qu'il est signe. Le sort de tout événement sémiotique se joue in fine dans le corps.

Le corps, en tant que représentation, est le dépôt d'une trace, et le sort de cette trace emporte tout le reste. Trace de quoi ? Trace d'un « type », c'est-à-dire d'une loi, la loi qui régit l'ambiance de la situation. Quand Sylvain, Elsa et Apolline arrivent dans notre réunion, ils portent la trace du type « gel » qui a marqué l'entretien — c'est-à-dire du ton dont était porteur le discours des parents, lui-même travaillé par leurs mondes familiaux conjugués, et qui s'est instillé dans tous les espaces d'inscription de l'entretien. Cette trace et le ton qu'elle porte vont être travaillés par notre groupe, et par nos propres types qui vont nous prendre pour repérer la présence de ce gel, la dire, et de ce fait tirer la trace hors du seul règne de ce gel pour la déplacer sous d'autres auspices possibles, plus chaleureux — et ce faisant, pour restaurer la possibilité d'un dégagement du ton profond des trois thérapeutes. Chacune et chacun questionnent ce représentation, amenant ses propositions d'interprétants, prédicats hasardés dans la libre association et progressivement articulés en une parole collective : ce mouvement déplace le site dans lequel le représentation est reçu et, peu à peu au travers du discours de notre groupe, l'intégration à une autre typicité se fait jour.

Ces déplacements intégratifs se font avec toute la violence provoquée dans l'affect de chacun par le « choc de la réalité » dont témoignent nos échanges ; cette violence s'énonce dans les différentes propositions dont chacun fait l'essai, concrètement, dans le flot de libre association qui prend le groupe. Ce niveau-là d'analyse correspond à la secondéité, à la concrétude des échanges, mais ces derniers ont pour fonction avant tout de laisser s'instaurer du musement dans la sous-jacence, sur le plan de la priméité, de quoi réintroduire du possible dans le destin du « gel ». Nos propositions, portées par une ambiance qui n'a pas eu à subir le gel parental, font émerger sous un tout nouveau jour cette tonalité gelée portée par le corps éloquent de nos trois collègues : au lieu de laisser cette tonalité immédiatement investir les traces qu'ils (nous ap-)apportent, et de la laisser régner parmi nous sous forme du passage à l'acte ou de l'empêchement, cette fois elle est questionnée, dès le moment de la priméité : ses prédicats restent inchangés en eux-mêmes, et nous les accueillons en tant que tels, directement issus de la structure profonde de l'entretien parents-thérapeutes ; cependant, ils font l'objet d'une nouvelle disposition : l'investissement groupal de cette tonalité, c'est-à-dire son interprétation dans sa priméité, bouleverse les prédicats (les interprétants en priméité), les réorientent vers une autre ambiance, l'ambiance du reste de notre groupe, ce lundi après-midi-là. Cette ambiance, c'est elle, dominante, qui refixe la loi dans toute sa tiercéité, et qui au fil de notre conversation, au fur et à mesure de la manipulation concrète des propositions (les interprétants en secondéité), affine la portée de ces prédicats, et compose pleinement l'interprétant dans toute sa tiercéité, le faisant ainsi accéder à son statut d'« argument », plein déploiement libéré des prédicats sous-jacents, réintégrés dans une raison

délivrée de l'*oikos* gelé des parents — le chemin est rouvert vers la nouvelle « habitude » qui ressortira de notre réunion. Autrement dit, cette ambiance groupale n'était pas donnée d'avance, elle s'est construite à coup d'hypothèses abductives personnelles et collectives : telle proposition est essayée, elle provoque un dégel et donc relance la dynamique transférentielle et ouvre l'interprétation ; telle autre ne produit rien et est abandonnée — cette sémiose est essentiellement dynamisante, et non protocolaire. Mais au fur et à mesure, cette ambiance se renforce dans sa fonction re-distributrice et structurante. De quoi faire dire à Sylvain, sans aucune faiblesse, dans le fil de la conversation :

En gros, vous êtes en train de nous dire avec tact que nous, gelés dans leur propre gel, on a loupé ce que pouvait vivre Éloïse, et qu'à la prochaine consult', il nous faut être dans une identification empathique à Éloïse. Et qu'il nous faudra aller de ce côté-là, questionner comment elle vit le fait que les parents n'entendent pas l'enfant en eux...

## 2. Ton, trace, tessère, type

Prise dans cette dynamique interprétatrice, la trace dont était porteur le corps désirant des thérapeutes peut être travaillée. Elle n'a pas pour seul destin sémiotique d'incarner un passage à l'acte : pouvoir être investie par un type qui ne bloque plus le déploiement du signe. Je voudrais revenir sur les moments d'un tel travail.

Ce qu'arrive à articuler le groupe entier<sup>210</sup>, c'est que ces trois corps arrivaient porteurs de cette trace comme problème, mais sans que nous, ni eux, ne le sachions. Dans l'entretien avec les parents, elle était passage à l'acte, règne du gel ; ce lundi, elle est décalée, portée comme un appel à être interprétée — un *acting out*. Mais pour accéder à une telle dialectisation, encore faut-il que cette réintégration ait effectivement lieu. La trace arrive porteuse du ton général de l'entretien *et* appelant à être sortie de ce sortilège.

Plus que jamais, il faut se rappeler qu'il n'est pas question d'individualité, ici : la trace dont sont porteurs les corps des thérapeutes d'un espace à l'autre, et le ton qu'elle « incarne », concernent toutes les personnes en coprésence. En l'occurrence, dans une situation, Éloïse et ses parents ; et dans l'autre situation, le corps de l'équipe — et l'on retrouve toute la plénitude de la métaphore par laquelle Delion définit la fonction d'accueil : l'équipe « prend sur ses épaules psychiques » ce que le sujet en souffrance ne peut faire pour son propre compte. Pour que le changement d'ambiance dont sont porteurs les corps des thérapeutes agisse aussi en direction d'Éloïse (et de/via ses parents), il faut que la substance dont est porteuse la trace soit elle-même bouleversée : c'est la fonction instauratrice de l'analyse groupale.

Le point théorique sous-jacent ici est le statut de la trace, qui est une des trois formes que prend le représentement, et son rapport à ses deux autres formes : le ton, et le type. Si une trace n'est qu'une trace, alors elle est la présence d'un ton (première forme du représentement, dans la priméité), ton qui demeure seulement et pauvrement prisonnier d'un figement physique (crachat de Francisco, évincement sans bruit d'Éloïse, etc.) dans la dimension concrète de la secondéité des échanges. Quant à la troisième forme du représentement, dans la tiercéité : le type, il n'intervient qu'en trans-formant cette trace.

C'est ici qu'il faut se souvenir du mouvement qui traverse notre schéma à neuf cases, et en particulier dans la colonne du représentement : le mouvement certes peut être lu comme

---

<sup>210</sup> Et ce, notons-le, avec la participation active des trois thérapeutes : ils demeurent sujets d'un bout à l'autre, comme Francisco ou Éloïse

« montant » de la priméité vers la secondéité et la tiercéité, mais le passage n'est autorisé que de façon « descendante », parce que la tiercéité, dimension du symbolique, est ce qui règle ce passage (dimension structurale, logique). Autrement dit, la trace riche, non malade, n'est pas seulement envahie par le ton qu'elle exprimerait, elle est au contraire avant tout porteuse d'un type qu'elle imprime à cette tonalité. C'est une telle richesse que Balat développe sous le concept de *tessère*. La tessère est, comme dit la neurologue Edwige Richer, une « trace porte-type ». La trace-tessère incorpore un type, et articule, dans l'instance réelle de la trace, la dimension profonde et archaïque du ton et la dimension symboligène du type.

Quand débute notre réunion, la trace livrée par le verbatim apparaît privée de cette capacité articulatoire, et c'est elle qu'elle va recouvrer au fur et à mesure de la discussion. La tonalité reste telle quelle inchangée, et il n'est pas question de nier son état, mais elle se trouve resituée dans une autre possibilité de sens (ses prédicats sont orientés<sup>211</sup> vers une toute autre ambiance). Et c'est porteurs de cette nouvelle valeur que les corps désirants des thérapeutes pourront réintégrer l'aire du prochain entretien. Cette valeur, c'est tout simplement leur propre constellation fantasmatique dégelée, forte d'une puissance interprétante rénovée, refondée dans sa liberté par rapport à son objet — refondée dans sa capacité métaphorique, et non plus happée par l'objet obsédant la demande parentale insue. Les discussions au sein du groupe du lundi rendent le corps désirant des thérapeutes à leur faculté symboligène d'actif travail fantasmatique et d'élaboration, apte à travailler la trace déposée en eux de ce gel.

Ce qu'Odette a remis en œuvre dans le rapport de Francisco à son propre crachat, c'est la fonction sémaphorique. Le crachat ne sera pas ravalé, il ne sera pas le point final de ce matin-là, et retrouvera le plein statut d'étape vers l'énonciation d'une angoisse qui s'achèvera en un sourire et un câlin, présence dans toute les modalités de l'espace institutionnel. C'est à cette capacité que le travail de l'équipe de Delion, qui a dû subir bien des violences du « regard-laser » de Francisco, a rendu le sujet en Odette, comme en toute autre personne de la petite équipe ; on peut facilement imaginer qu'il a existé bien des moments d'échec avant cette réussite dans l'accueil de Francisco. Et on peut facilement imaginer, symétriquement, que l'équipe de Necker connaîtra à nouveau, par son travail, une telle efficacité phorique. Les corps des thérapeutes, porteurs du type rénové, retourneront dans le prochain entretien familial forts d'une tonalité rénovée issue de l'ambiance interprétative du lundi : alors, leur priméité pourra entrer en résonance en-deçà des mots avec la profondeur tonale d'Éloïse, et lui pro-poser la possibilité d'un ton autorisant des paroles dégelées, de nouvelles dispositions au sens. D'où l'importance de l'instant inchoatif du prochain entretien, des « premiers mots » que proposeront les thérapeutes pour renouer contact. Il faut espérer que de nouvelles hypothèses abductives, proprement imprévisibles, viendront dialectiser les traces figées dans l'enfant, dans chacun des parents, pour emprunter la voie d'une tessérisation. Pour Éloïse, retrouver la possibilité d'une tessère libérée de la loi gelée de la famille ; cela ne pourra s'opérer qu'en s'appuyant sur les types que lui présenteront les thérapeutes, dont ils seront porteurs *depuis* l'aire psychique de « la réunion du lundi ».

Alors, le processus sémiotique se sera pleinement redéployé dans toute l'aire institutionnelle, c'est à la hauteur de cette aire qu'une habitude valide et efficace, thérapeutique, aura été à

---

<sup>211</sup> Ce concept d'orientation mériterait d'être développé, précisément à ce degré de profondeur, de priméité ; en effet, dans toute une tradition philosophique remontant à Aristote, le concept d'orientation est de nature éthique, au point qu'on peut dire qu'il est ce qui décide du *sens* (et non seulement de la signification), et donc emporte toute la *valeur* du signe.

nouveau atteinte. Son efficacité sémiotique pourra être réinjectée lors du prochain entretien et, qui sait, cette nouvelle rencontre pourra répondre au hasard subjectif et incalculable, à ce qui adviendra de la part du sujet familial, et concentrer dans la fulgurance d'un échange de quelques secondes l'effet interprétatif qui aura exigé tout ce déploiement logique, sur autant d'aires, à travers autant de « remuements du contre-transfert institutionnel » (Tosquelles). Une telle situation, si elle a lieu, sera de la même eau que celle qui réunit Odette et Francisco dans l'anecdote de Delion. Et pour en revenir à la question des influences « stylistiques » entre les différents acteurs, on peut dire que si une telle qualité d'accueil peut cette fois s'enclencher, alors c'est tout le style de l'équipe qui agira sur le style du colloque familial. Cette action passe au travers du style des sujets coprésents aux deux lieux, c'est-à-dire Sylvain et Elsa (et Apolline, activement présente tout en demeurant pourtant silencieuse), et *ensuite* s'installe dans le style interactif où sera touché cette fois le style de la famille, et celui, singulier, d'Éloïse.

## F. Fonction métaphorique du milieu, rapport métonymique à l'objet

On peut poser qu'à travers ces trois moments, de l'entretien aux deux réunions du lundi, opère la continuité du travail psychique et sémiotique. Ces aires sont reliées entre elles par des liens de contiguïté, et se rattachent (ou s'éloignent) progressivement du « point focal » éthique, à savoir l'enfant et sa famille. Il règne entre eux un rapport de continuité, ce que je rapprocherai à présent de la figure de la métonymie, afin de la distinguer de la figure qui vient de nous retenir : la métaphore.

Pourtant, il faut dire d'emblée que ce statut métonymique ne va pas de soi. S'il n'y a que du gel qui se transmette d'un lieu à l'autre, il y a contamination et donc massification, anesthésiant toute analyse, toute distinctivité ; il n'est plus possible de parler de métonymie ni même de synecdoque, puisqu'il manque la part suffisante de différence pour établir un quelconque travail. Pour qu'au contraire quelque chose puisse activement se rejouer lors du passage au groupe du lundi après-midi, alors il faut qu'il y ait du déplacement, du dé-collage, bref la qualité symbolique du dispositif : autrement dit, il faut que règne la dimension *métaphorique* du langage. Une métonymie est une catégorie de métaphore : comme la métaphore, c'est un procédé langagier qui consiste à rapprocher deux objets de langage, un comparé et un comparant, mais tout en supposant entre eux un rapport logique ou concret (par exemple : « Passe-moi du feu » pour « prête-moi tes allumettes », « Je vois une voile à l'horizon » pour « Je vois un voilier à l'horizon », etc.), là où la métaphore peut se construire, précisément, sur une grande distance et une grande incongruité du lien. Ainsi, par opposition avec le collage, et par distinction avec la métaphore, la métonymie émerge d'une reconnaissance du lien réel avec l'objet, qu'elle inscrit dans l'ordre symbolique.

Il nous faut donc à présent reprendre la question du métaphorique, modalité de la fonction d'accueil, mais sous l'angle cette fois de la relation entre langage, sujet et objet : et ce, afin de saisir ce en quoi le travail d'analyse institutionnelle relance et refonde sans cesse le feuilletage aéré des aires d'inscription de l'équipe, lutte permanente contre l'entropie des collages et des écrasements massifs.

### 1. Le regard-laser de Francisco : d'une métaphore et de sa fonction

Lors de la narration de l'épisode entre Francisco et Odette, Delion parle du « regard laser » de l'enfant, en précisant que plusieurs personnes, dans l'équipe, ont été « durement attaquées » par ce regard. Il s'agit bien sûr d'une métaphore, dont l'énonciateur collectif est l'équipe : il va de soi que

le regard physique du petit enfant n'a rien d'un véritable rayon laser. Mais justement : cela va-t-il vraiment de soi ? C'est bien cette question qui est au fond de tout.

Pour Francisco, l'accès au registre métaphorique demeure impossible — le passage à l'acte est l'échec de la sortie de sa « prison sémiotique ». Quant à l'équipe, il faut bien en déduire que pour elle aussi, à certains moments traumatiques, la possibilité de faire métaphore a fait défaut. De là, sans doute, est sortie en fin de compte, dans un moment de reprise après-coup, cette désignation de « regard laser », qui réinstaura le règne de la métaphore, donc du langage. Dans ce travail, qui permet d'« encaisser » un tel regard, la violence de l'attaque est traitée, c'est-à-dire à la fois accueillie dans sa force réelle (dénotée dans le signifié « laser ») et détournée de la cible profonde qu'elle peut atteindre immédiatement en chacun (précisément parce que « ce n'est qu'une image »)<sup>212</sup>. La brisure de l'immédiateté de la violence se fait par l'établissement de médiations, détour opéré via le prisme de l'image métaphorique : subir « *comme* un regard laser », c'est déjà atténuer le coup réel du regard qui nous foudroie. De par la distance inhérente à son statut spéculaire, une image rend possible une esquivé défensive qui permet d'entamer une dialectisation du coup réel, mécanique rouvrant l'espace du traitement du réel par un dosage variable de symbolique et d'imaginaire<sup>213</sup>.

Convoquer la métaphore ici n'a de sens, d'un point de vue sémiotique et thérapeutique<sup>214</sup>, qu'au nom de cette « présence sur fond d'absence », qui en est la marque : dans toute métaphore, insistent avant tout la distance, voire la discordance, entre comparant et comparé, et en tout cas l'absence entre eux de toute relation naturelle, « imposée ». Si Freud et Lacan, après d'autres, ont fait de la métaphore l'emblème du langage, c'est qu'elle est le lieu par excellence où s'exprime la dimension *arbitraire* propre au langage humain dans sa potentialité maximale de négation, de *poiesis* (de création, de liberté), voire de destruction par rapport au monde : cet arbitraire rapproche, dans le signe, une image acoustique et un contenu référentiel, un signifiant et un signifié, un comparant et un comparé, l'image du cœur, organe purement physiologique, et la signification de l'amour ou du courage, qualités les plus culturellement élaborées. La métaphore est cette rencontre entre le plus physiquement concret et le plus *abstrait*, c'est-à-dire porteur de la possibilité de s'abstraire de ce concret.

Or il faut saisir *l'ambivalence* de cette rencontre *en* une image entre le concret et l'abstraction : cette ambivalence, cette capacité à établir deux sens, fonctionne aussi... en sens inverse. La métaphore permet tout autant de convoquer l'absence que de s'absenter de ce dont on ne cesse cependant de parler — c'est exactement, dans la bouche de l'équipe qui subit la violence de Francisco, la fonction de cet énoncé pare-angoisse de « regard laser ». Les cliniciens savent bien que, dès lors qu'il y a accès à l'ambivalence, et à la coloration qui lui est liée (celle de l'humour et autres plasticités adaptatives), alors il est possible de jouer sur l'accordage des styles de présence et

---

<sup>212</sup> Cette cible, c'est peut-être l'enfant en chaque thérapeute, d'autant plus à découvert qu'il est quêté par un clinicien dans son propre travail d'analyse — mais d'autant plus solide qu'il sera lui-même accueilli, travaillé, perlaboré, *enquêté*.

<sup>213</sup> Soit dit en passant, c'est le concept de *praxis* que Lacan définit exactement par cette faculté de traiter le réel par de l'imaginaire et du symbolique, peu importe alors qu'il y ait plus ou moins de symbolique ou d'imaginaire qui entre en jeu. Ce qui, d'un point de vue anthropologique, constitue sans aucun doute la définition la plus ample de ce concept de praxis. Or c'est tout de même de rien d'autre que de ce qu'est une praxis psychiatrique digne de ce nom qu'il est question, de part et d'autre de la clinique et de la théorie de la psychothérapie institutionnelle...

<sup>214</sup> On sera peut-être surpris de voir ainsi collées les deux dimensions sémiotique et thérapeutique. Pourtant, il ne faut pas oublier qu'à l'origine, art et thérapie sont liés comme pratiques sociales (et sacrées).

d'interaction, d'y dialectiser l'angoisse, et donc de pouvoir échapper au fait de seulement subir l'enkystement de cette angoisse. C'est parce qu'Odette ne craint plus le regard-laser de Francisco qu'elle peut l'accueillir non plus comme une chimère sidérante, mais comme un signe appelant interprétation. Du passage à l'acte, on en vient à l'acting out, c'est-à-dire à une logique où le fantasme advient à la surface des échanges et y reprend la fonction d'orientation.

Mais en attendant de telles occasions, il est des jours où, à l'inverse, l'ambiance tout entière est engluée dans un collage morbide, alors même que les états de langage semblent témoigner, dans la surface des échanges, d'une qualité métaphorique dans l'articulation des mots. Alors, l'espace psychique de l'équipe se fait l'écho — dévastateur, comme toute amplification *chimérique* — de la pathologie du sujet en souffrance ; et ce dernier, au lieu d'être accueilli par le cadre contenant de l'équipe, se trouve enfoncé au fond de cette série d'ondes concentriques qui à partir de son émission intime répercutent, font enfler et parfois galvanisent son angoisse profonde, qui lui revient décuplée en retour. Alors, les proportions de cette angoisse, par cet écho « structurel », croissent — et c'est évidemment sur les épaules abîmées du sujet que repose le poids de cet édifice chimérique toujours plus ample — dans son registre propre de chimère, qui n'en est pas moins *réellement* écrasant. Dans de telles conditions, l'édifice institutionnel de l'accueil par l'équipe se renverse, et la pathologie institutionnelle vient renforcer la pathologie primaire. C'est de ce phénomène de « pathoplastie » que des psychiatres comme Oury ou Roulot ont souvent rendu compte<sup>215</sup>.

Or c'est quelque chose de cet ordre qui arrive, me semble-t-il, lors de l'entretien avec la famille d'Éloïse — en beaucoup moins grave, il est vrai ! Je pense ici aux propos de Sylvain, mais aussi des autres membres de l'équipe, au sujet de la fausse route généralisée qui, à l'écoute du verbatim d'Apolline, nous apparaît soudain dans toute son évidence. Que disent ces propos ? Que le gel psychique des parents a pris possession de tout l'espace psychique des participants à la situation, thérapeutes et scribe<sup>216</sup> compris ; que l'effet de sidération se transmet, comme par contagion, dans le style de *toutes* les sphères contigües, y compris dans l'écrit lui-même — Apolline y insistera tout particulièrement en seconde partie d'après-midi ; et qu'il annule la vertu métaphorisante de liaison/décollement — mais Elsa précisera dans la seconde séance de l'après-midi en quoi un certain seuil de gravité n'a pas été atteint, en soulignant qu'Éloïse, tout de même, a manifesté sa présence en fin d'entretien, ce qui est un bon point de rattachement du processus d'accueil.

Par rapport à l'objet immédiatement rencontré dans la réalité, la fonction métaphorique établit de la distinctivité, en soi ni éloignement ni rapprochement, mais travail liant. De la rupture, du deuil, tel est l'opérateur « personnel » du symbolique. Faute d'une telle rupture, rendue autour des parents d'Éloïse inopérante pour cause de « gel », on a eu affaire à un entretien qui est demeuré fixé dans la dimension d'un collage généralisé : collage entre les différents pôles de la communication durant l'entretien (les deux récepteurs se font happer par le discours des énonciateurs), collage à une suite somme toute effroyable d'images dans l'enfance des parents, et refoulant d'autant plus le réel de l'entretien, à savoir Éloïse elle-même et sa place subjective dans l'architecture familiale — et dont le premier indice, qui sait, pourrait être son beau prénom, trop beau peut-être, plein d'une dévotion à l'amour passablement lourde à porter...

---

<sup>215</sup>Danielle Roulot, « Il était une fois un conte », in *Paysages de l'impossible. Clinique des psychoses*, Nîmes, Champ social Éditions, « Psychothérapie institutionnelle », 2006, p.161-165.

<sup>216</sup> Par « scribe », j'entends ici la fonction de preneuse de notes d'Apolline — mais ce terme renvoie à ce que j'ai dit plus haut au sujet des trois « personnages théoriques » que propose Balat : le Museur, le Scribe, l'Interprète.

## 2. L'aire où se déplie le tissu institutionnel et se déploie l'interprétation

Il ne faudrait surtout pas se méprendre sur la profondeur de ces vignettes, si fréquentes dans le quotidien difficile de l'accueil des sujets en souffrance : pareille profondeur se mesure en termes d'*espace*, espace analytique de déploiement, d'*ex-plication*, qui dans la fulgurance des moments quotidiens se retrouve, sous une forme *im-pliquée*, dans le pli subjectif d'un acte personnel ; mais pour cela, une continuité est nécessaire entre les différentes aires. Et plus le dépliage et l'*ex-plication* se déploient, plus l'effet d'*im-plication* trouve de possibilités d'agir en profondeur dans la situation de souffrance. Dans le cas de nos réunions du lundi après-midi, l'aire de travail et d'écho à l'entretien ne se résume pas à la seule séance du début d'après-midi : il y a aussi la seconde séance, à laquelle Elsa et Apolline seules, sans Sylvain, ont participé, ainsi qu'Élisabeth et moi-même.

En début de la séance de début d'après-midi, Sylvain et Elsa rappellent les propos qu'ils ont échangés après le premier entretien : « Avoir envie d'emmener cet enfant à la mer », par exemple — Sylvain nous livre :

(...) d'emblée Éloïse arrive comme une « petite chose », bien que grande. Elle est assez faible et peu entreprenante. Mon fantasme, je le dis à Elsa, c'est d'aller me promener une après-midi en bord de mer avec elle pour qu'elle puisse s'oxygéner, et qu'elle reste à un ou deux mètres d'un grand, pas collée.

Ces énoncés sont autant de « prédicats », de bribes d'interprétations, témoignant du ressenti vague (au sens peircien) qui malgré tout règne avant même l'entretien avec la famille, et dont seul le sort dans la suite de l'accueil peut témoigner en faveur d'une vertu symboligène, déjà au travail dans le double-transfert. Le prédicat deviendra-t-il proposition, puis argument ? Dans cette situation, il semble que le statut du prédicat, porteur de sa seule priméité, n'ait pas été assez solide pour faire le poids face au gel sidérant qui prend le psychisme des thérapeutes : quelque chose de l'enfant n'est pas arrivé à s'inscrire dans l'espace des échanges (un peu à l'image de ces patients dont, dans les réunions d'équipe, on oublie symptomatiquement les prénoms). Et passer du prédicat à la proposition n'a pu se faire, ou a seulement été entamé en toute fin, sous l'action même d'Éloïse — la question est alors : n'est-ce pas Éloïse qui force la porte de l'échange, pleine irruption de secondéité, quasi-forçage pour faire cesser ce silence subi par elle comme passage à l'acte, et rappel à la considérer, elle, c'est-à-dire à imposer son silence comme un *appel à être interprétée, enfin* ? (Ce qui devrait achever de nous rassurer sur le fait que la place de sujet dans l'espace sémiotique de l'entretien ne voit pas son occupation interdite à l'enfant...)

Quoi qu'il en soit, l'accès du prédicat de Sylvain au plein statut interprétatif d'argument (l'interprétant final) n'est possible qu'au bout de la reprise douloureuse durant ce long, ou plutôt très dense, lundi après-midi. Autrement dit, cette aire interprétative dure, y compris durant l'absence de Sylvain lui-même, à travers les mots d'Elsa. Car Elsa précise bien « l'habitude » du travail commun, qui lui permet de « prendre le relais » dans le traitement de ces prédicats pourtant « propres à Sylvain » : ils partagent la même « couleur locale », celle d'une même situation psychiquement partagée et agie, sans pour autant qu'elle parle à la place de son confrère, ni qu'elle perde son propre style, tout à fait singulier. Autrement dit, le travail interprétatif se déploie dans toutes les aires discursives, et il faut attendre jusqu'à cette nouvelle surface d'assertion de la seconde séance du lundi après-midi pour que certains signifiants déploient pleinement leur interprétant final, et pour qu'enfin certaines choses arrivent à s'inscrire, et « cessent de ne pas s'écrire ».

Dire que la scène psychique de l'équipe risque elle-même de devenir un signe-zombie — l'absence d'autonomie des signes, que subissent Sylvain et Elsa, cherchant par cette contamination même à inscrire l'impossibilité de jaillir en tant que signe —, voilà qui n'est du moins possible

qu'à une étape déjà élaborée, celle d'une demande d'interprétation ; étape qui a dû, en l'état, attendre l'équipe du lundi et sa qualité d'écoute *fiable* pour émerger. Je redonne encore une fois la parole à Elsa, qui répond à Élisabeth puis à Apolline :

Surtout, le thérapeute est dans la position de ne pas seulement brosser la famille dans le sens du poil. C'est ça, l'ambivalence : il y a quelque chose de soutenant, d'accompagnant, et en même temps il y a de la distance à travailler. Ce qui est important ici, c'est la fonction « méta ». Tout à l'heure, [dans le cadre d'une autre équipe] je demandais aux deux personnes qui nous supervisent comment elles perçoivent le père dont je leur parlais, quelle en est leur représentation d'après ce que je leur en disais : « Moi-même j'ai du mal à m'en faire une représentation avec mes propres mots, et vous m'aidez en me donnant vos mots. » Ici, c'est la fonction « méta » du discours qui joue : quand on est trop pris par la situation transférentielle, l'émotionnel qui passe, l'ici et maintenant de la clinique, on a vraiment besoin de travailler par nous-mêmes. Mais c'est toujours plus enrichissant dans l'après-coup en en parlant à d'autres, qui comme toi, Élisabeth, renvoient la représentation qu'ils ont de notre situation. Mais je ne crois pas que c'est seulement toi, de ton côté, qui a développé cette vision en écoutant le verbatim : il y a la mère en toi peut-être, mais c'est surtout l'écho de ce que nous, nous renvoyons en toi.

Il y a la vidéo, l'assistance du séminaire, autant de filtres : par tes notes, Apolline, tu nous transmets ta propre mémoire associative, ça se retransforme dans notre mémoire associative propre, on vous transmet alors quelque chose, et vous, vous nous renvoyez à votre tour autre chose. En fait, ce ne sont pas des filtres, car ça ne laisse pas de côté des choses, ça les rajoute : ce sont des étapes de transformation. Des contre-transferts, donc des transformations, pas seulement des filtres, et on arrive à se construire des représentations assez cohérentes du fonctionnement de ces parents : c'est cela, la fonction de la supervision, ce que chacun construit de ses représentations de l'inconscient des parents, avec le discours des autres, avec le filtre du contre-transfert des autres. Et en disant ça, par rapport à la question sémiotique du style, on voit bien la résonance entre le fonctionnement des parents et la façon dont on va en parler, nous : quelle est la fonction : reflet, écho, miroir... ?

Je ne peux pas dire ce que Sylvain a voulu dire, mais depuis le temps, je sais à quoi ça fait écho chez lui, et chez moi : « De ce que je connais de lui, je peux imaginer... quelque chose qui, *moi*, me parle ».

C'est la fonction organisant l'écho qui compte ici : pour que de tels propos aient un effet, il faut du passage entre les lieux, donc de l'éthique ; de l'ouverture, donc du sujet : de l'association libre, libre *vraiment*. On ne sait pas si Sylvain aurait dit cela, et en un sens peu importe : mais si plus tard quelque chose peut se dire de l'ordre du vrai dans une situation homothétique à celle-ci, c'est parce que cette discussion que nous avons eue à cet instant-là, aura travaillé.

Ainsi avons-nous fait un tour de ces aires où se sont étendues les ondes concentriques née du « pavé dans la mare » qu'a constitué l'objet réel rencontré par le discours du groupe<sup>217</sup>. Mais cette façon imagée de concevoir la continuité de tout lieu de travail d'équipe par rapport au point « premier », la rencontre avec la famille d'Éloïse et sa constellation inconsciente, ne peut suffire. Nous nous sommes en effet surtout intéressés à ce dont les corps des thérapeutes sont porteurs, des représentements ; mais en permanence, nous avons insisté sur l'objet de ces représentements. C'est donc à la catégorie de l'objet qu'il faut nous intéresser à présent.

---

<sup>217</sup> Un tel tour, dont on se contente ici, n'est pas vraiment complet, ni satisfaisant : il faudrait d'une part regarder les autres lieux où, ensemble ou personnellement, les clinicien(ne)s analysent leur rapport psychique à leur travail ; il faudrait d'autre part regarder les interactions transversales qui, brisant cette image un peu trop figée des cercles concentriques, créent autant de courts-circuits porteurs de sens et d'effets, tant dans le quotidien de la vie concrète de l'équipe, que dans les effets inconscients qu'engendrent une telle quotidienneté, et ses ouvertures sur les autres sphères d'existence des personnes concernées. Un tel travail promouvant la « transversalité » chère Félix Guattari, dans la mesure où il serait mené dans la nécessité thérapeutique et par les membres de l'équipe eux-mêmes (et non pas un « analyste » extérieur, dont le désir ne serait pas « opérotropisé », comme dirait Leopold Szondi), c'est cela, l'analyse institutionnelle.

### 3. De la métaphore à la métonymie : le rapport à l'objet

Tout d'abord, quelques remarques concernant le statut de l'objet dans ce qui se passe ici. La continuité que l'on voit à l'œuvre entre les différents lieux de parole, un passage à l'acte peut la détruire. La dimension du passage cède alors la place à une contamination et une collusion qui envahissent les aires qui étaient supposées prendre le relais du rapport à l'objet réel, traduire et traiter son « immédiateté », c'est-à-dire le contenir et le travailler. C'est la preuve, s'il en était besoin, que la position de l'objet, initialement, n'est pas dans un pur « détachement » vis-à-vis du sujet, mais une indistinction, laquelle demeure toujours présente en puissance : présence de la problématique pré-objectale<sup>218</sup>. La dimension du pathique demeure toujours, présente dans la priméité.

Étant donné cette position de l'objet dans le dispositif thérapeutique, il nous faudrait plus parler à l'égard de ce dispositif d'une dimension *métonymique* que d'une dimension métaphorique. Pourquoi ? Il faut partir du fait qu'aucun moment dans le travail de l'équipe, ni qu'aucun lieu institutionnel, ne sont totalement disjoints du « point focal » initial, à savoir Éloïse : le lien est fondamentalement conservé, sur le plan éthique et transférentiel, avec la situation dont elle est le visage rayonnant — ce lien fût-il, dénié, sous la forme d'un oubli : mais à la condition qu'un tel oubli, à titre de symptôme, soit analytiquement travaillé. Quels que soient les degrés d'éloignement concentriques des cercles de discussion par rapport à l'entretien avec la famille, à aucun moment le fil n'est rompu. Cela, c'est un rapport de métonymie.

Le lien de métonymie est celui qui nous lie avec toute situation impossible, marquée d'un rapport immédiat à l'objet réel, et vis-à-vis de laquelle on peut garder une juste distance, et la dialectiser. Ce qui est premier dans un tel lien, c'est l'instauration d'une délimitation. Le symbolique est introduit dans cette situation par la part de tiercéité et d'interprétation complète, c'est-à-dire à la fois « conceptuelle » et fantasmatique — précisément ce qui déraille durant l'entretien avec les parents d'Éloïse.

Un lien demeure toujours entre la parole et l'objet qu'elle traite, et dont jamais elle ne se détache vraiment. Dans un cas non pathologique, le lien métonymique se déploie en un rapport profondément liant entre le sujet et la couche logique archaïque. Mais en cas de ratage pathologique du saut métaphorique, pareille proximité entre objet et subjectivation peut faire sombrer la régularité métonymique dans une impossibilité, due à une « forclusion de la fonction forclusive », destructrice de toute structuration psychique qui fomenté les « fuites » entre instance du réel et instance de la réalité, donnant lieu aux hallucinations et aux processus délirants. Soit le matériel psychique de la métonymie s'intègre, dans une logique d'après-coup, à la loi métaphorique comme un de ses « sous-genres », c'est-à-dire que c'est tout le signe qui intègre une qualité de tiercéité, qui met la *trace* sous le registre du *type* et s'active à régime de *tessère*, soit il y a défaut dans la fonction forclusive, la collusion règne, sans espoir d'inscription pérenne du décollage symboligène.

La distinction entre métaphore et métonymie, dans l'optique de notre schéma sémiotique, me semble résider dans le fait que la métonymie désigne le régime langagier du rapport *proximal* à l'objet, régime qui est logiquement articulé dès l'ordre de la priméité — on serait alors proche ici non seulement de l'*indice* (l'objet dans la secondéité), mais de l'*icône*, au sens peircien (l'objet

---

<sup>218</sup> D'un point de vue de son processus, on pourra pointer ici vers le vécu archaïque de non-intégration du moi, mis en évidence par l'école anglaise, dans son orientation kleinienne pour ce qui est de l'objectalité, et surtout Winnicott pour ses développements sur la question de l'intégration psychique.

dans la priméité), à la différence du *symbole* (l'objet dans la tiercéité) qui, lui, demeure proprement métaphorique, dans la totale indépendance qu'il établit entre comparant et comparé (et relevant pleinement de l'arbitraire du signe). La métonymie est l'opérateur profond, dans la catégorie de l'objet, de la fonction métaphorique. Dans les exemples de métonymies donnés plus haut, l'indice serait plutôt du côté du « Passe-moi du feu », le lien entre allumette et feu étant de contiguïté, de conséquence logique. Ainsi, la métonymie dans son sens le plus large correspond bien à la catégorie de l'objet dans la secondéité. L'icône, elle, est plus proche du « Je vois une voile à l'horizon », puisque cette fois, la voile est une partie du navire, et qu'il y a coprésence ontologique entre les deux êtres, et non plus seulement contiguïté notionnelle ou d'action. Or une telle figure est appelée *synecdoque* : la synecdoque correspondrait ainsi à l'icône, catégorie de l'objet dans la priméité ; et, logiquement, elle est une des catégories de la métonymie (secondéité), laquelle elle-même se range sous le chef de la métaphore (tiercéité).

#### 4. L'objet par rapport à l'interprétant et au représentation

Par « objet », on le voit, j'entends certes la notion concernant la problématique psychique, mais je la lis avant tout dans la perspective peircienne ; un tel choix s'éclaire dans la perspective globale de ce chapitre. En effet, l'objet participe d'une triade qu'il forme avec l'interprétant et le représentation.

On a vu quel usage je faisais du représentation, et du sort qui était le sien, selon la situation dans laquelle il était intégré à une dynamique interprétative : soit rester dans le blocage de la trace-passage à l'acte, ou dans le figement imposé par la « loi du gel », soit évoluer vers une tessérisation permettant de dialectiser un ton et sa trace en les articulant avec d'autres types, plus ouvrants, plus dynamisants.

Quant à l'interprétant, je le vois dans le mouvement d'ensemble d'analyse, c'est-à-dire non seulement à hauteur de telle ou telle réunion — il s'agirait chaque fois d'un interprétant « local », plus ou moins grippé, plus ou moins contaminé par l'objet réel qui le force et parfois le happe, et le hante — mais à hauteur du lien qui s'établit entre ces différents lieux — et là, il s'agit de l'interprétant général, qui fonctionne à hauteur d'équipe, le seul degré digne d'être pleinement appelé « interprétant institutionnel », dans la mesure où il permet que circulent parmi les différents lieux les objets appelant interprétation, via les représentements dont sont porteurs les corps désirant et fantasmant des trois thérapeutes. Et l'effet d'interprétation le plus puissant réside chaque fois dans le décalage, dans la sortie des représentements hors d'une certaine intégration pour les replonger dans une autre configuration intégratrice : autrement dit, dans l'image des cercles d'ondes concentriques que j'ai utilisée pour présenter ce rapport métonymique à l'objet, l'interprétation, c'est-à-dire la fonction métaphorique, possède cette vertu qui défige une intégration uniforme digne de poupées russes, porteuse d'une relation trop centrée, trop focalisée<sup>219</sup> ; elle propose cette *transversalité* si importante aux yeux par exemple de Félix

---

<sup>219</sup> Cette focalisation est le défaut des procédures objectivantes, tant en psychologie que, par exemple, en éducation où on parle trop, malgré les meilleures intentions, d'une pédagogie « centrée sur l'enfant », par opposition à une didactique « centrée sur les apprentissages », ce qui évidemment nous replonge des décennies en arrière, auxquelles beaucoup de décideurs s'avouent régulièrement tentés de revenir. La pédagogie, à proprement parler, et surtout si elle souhaite développer une fonction d'accueil des enfants digne de ce nom, a à être centrée sur la classe, c'est-à-dire sur la praxis, qui est le milieu, le souci et l'outil de tous ses praticiens, enfants comme adultes.

Guattari<sup>220</sup> pour définir un milieu institutionnel, et sans laquelle les vrais effets transférentiels et d'interprétation ne pourraient sérieusement produire leur effet de rupture et de point de bifurcation.

Dans ce cadre, l'objet, c'est cette accumulation, moment après moment, de ces « points de réel » qui sont ce dont le représentement inscrit la trace (même invisible) dans les échanges : l'objet « force » l'interprétation. Un représentement ne peut pas ne pas être porteur d'un objet ; en revanche, il peut ne pas pouvoir s'en détacher, et se coller à lui comme pur symptôme, aveugle, et alors l'objet premier, en l'occurrence, chez les parents d'Éloïse, le nœud familial où tant d'affects gelés se fourrent dans une apparente maîtrise par les mots, devient l'invisible ombre errante dans la situation de discours. L'objet est ce qui reste le « point originaire », aussi impalpable et hors de toute prise spéculaire soit-il, point autour duquel se déploient les aires sémiotiques qui le traitent ; vis-à-vis de cet objet, le représentement évolue en permanence dans un rapport de pure coprésence ontologique (icône-ton, dans la priméité) et de pure intégration abstraite (symbole-type, dans la tiercéité) ; cette évolution permanente se fait de façon concrète, dans la matérialité du quotidien (indice-trace/tessère, dans la secondéité) ; et c'est dans une existence se déployant à la fois sur ces trois degrés que réside la pleine qualité sémiotique nécessaire à un travail d'analyse digne de ce nom.

Rappeler que jamais l'on ne peut se défaire du rapport à l'objet, sans pour autant tomber dans « l'objectivisme » (ou le réalisme) : telle est la fonction métonymique.

## G. Une épistémologie négative et son éthique

Une fois une délimitation structurellement restaurée, c'est-à-dire : une fois restaurée une tiercéité digne de ce nom, alors peut (re-)venir ce qui fait le propre de la métonymie : le rapport maintenu vif avec l'objet (les affects, l'angoisse, le désir), cette part conservée du réel, avec laquelle arrivent Sylvain, Elsa et Apolline pour la travailler avec toute leur équipe.

Cette « part conservée de réel », peut également désigner le simple fait qu'un thérapeute travaille, profondément, avec sa propre psyché — *pathei mathos* — et avec sa propre *enfance* : la métapsychologie traversant la praxis psychiatrique et pédopsychiatrique pose comme impossible l'annulation d'une telle proximité, ni même son objectivation par une « prise de conscience » : en se rapportant au champ du transfert, la seule voie offerte est celle de son *travail* — le travail du langage. Aucun retour à un mythique point neutre n'a orienté le processus double-transférentiel tel que je l'ai vu à l'œuvre dans ces trois années de rendez-vous du lundi, mais seulement une fonction permettant d'assumer une certaine qualité d'être-là auprès de l'enfant. Aucune « guérison », retour à une homéostasie supposée première, n'a surdéterminé idéalement le cheminement psychique qui se fait dans l'entrée dans un processus thérapeutique : cela serait revenu déjà à projeter le souhait que le point de souffrance n'eût pas existé — or il existe et c'est déjà autour de cela que doit s'opérer un deuil primordial<sup>221</sup>. Cette leçon éthique, c'est peut-être elle qui fixe l'épistémologie freudienne dans sa plus grande négativité : à jamais une faille demeure, une cicatrice, qui témoigne d'un lien problématique entre réel et imaginaire — mais sous forme d'une suture symbolique.

<sup>220</sup> Félix Guattari, « La transversalité », article de 1964, repris dans *Psychanalyse et Transversalité*, Paris, François Maspero, « Textes à l'appui », 1972, p.72-85.

<sup>221</sup> C'est dans une telle optique qu'il faut entendre l'adage lacanien selon lequel dans une psychanalyse, « la guérison arrive de surcroît ».

L'épistémologie et la clinique liées à ce champ du désir relèvent d'une décision analytique, et de ses conséquences à assumer dans une dynamique, au lieu de les contraindre par des procédures à appliquer dans l'ordre extérieurement imposé d'un protocole (en psychiatrie, aucun diagnostic évaluatif strictement médical et neurologique, aussi nécessaire soit-il, ne peut remplacer ce qui relève du *praecox gefühl*<sup>222</sup>). Cela concourt, dans toute praxis thérapeutique, à la présence active du sujet, présence indissociable de cette problématique de l'objet. Cette relation, si elle est métonymique au sens que je tente ici de préciser, se déploie à travers nos trois fonctions décidément indissociables : la décision (ou fonction décisive)<sup>223</sup>, la fonction interprétative, et la fonction d'accueil. Tenir compte ou ne pas tenir compte d'une telle relation non-objectivable à l'objet relève de la décision éthique. Doit être assumé le choix entre accepter ou nier que de telles couches archaïques sont à l'œuvre, activement, tant dans le tableau clinique accueilli par l'équipe, que dans les liens qui s'établissent au sein de cette équipe. Nier cette contamination, croire pouvoir la colmater à coup de rationalisations, c'eût été s'interdire la possibilité de penser une telle dimension, et aurait rendu la parole du groupe (et tout particulièrement celle des trois thérapeutes) impossible ou inefficace, perdue pour toute perlaboration. Bref, sans cette prise de décision, et sans le fait d'en assumer toutes les conséquences, notre réunion n'eût pu dé-massifier le rapport entre les thérapeutes et leur transfert, bref de déchaîner leur fonction d'interprétation. Un tel échec eût remis en cause la fonction d'accueil, la capacité du milieu institutionnel à faire office de *tenant-lieu* de l'espace potentiel faisant défaut au sujet en souffrance, sans pour autant lui ôter sa part subjective de décision et d'interprétation. En l'occurrence, le cadre de l'équipe constitue un tel tenant-lieu peut-être plus pour les parents d'Éloïse que pour la petite fille elle-même, vu qu'elle a su se saisir de la situation, à la fin de l'entretien, pour se faire entendre malgré tout. Autant dire, donc, qu'il n'y a pas à séparer l'instance du sujet selon les individus ou leurs statuts, car ce sont des dimensions qui se croisent en permanence au quotidien, tout en restant radicalement hétérogènes — et la fonction de toute analyse institutionnelle est le maintien d'une telle hétérogénéité dans le milieu, autrement dit sa qualité métaphorique.

J'ai dit plus haut qu'à aucun moment le fil n'était rompu entre les différents lieux de parole de l'équipe et le moment de la rencontre avec l'enfant et ses parents : mieux vaudrait, quitte à... filer cette métaphore, parler d'un tissage de plusieurs fils, créant réseau, créant *texte institutionnel*. La circulation du désir et des effets de son interprétation d'un lieu à l'autre n'est possible que parce que ces lieux sont reliés, sur le plan tant matériel que psychique. C'est cela que Delion désigne comme le fonctionnement *institutionnel* : le flux du désir (donc du transfert, du fantasme, etc.) circule parce qu'existe une scène sous-jacente, elle-même déprise des surfaces conscientes de l'interaction et de l'intercommunication quotidiennes, scène où il arrive à s'inscrire en-deçà des mots et des perceptions. Rendre efficace une telle scène sous-jacente, décisive pour tout processus thérapeutique, c'est la fonction du Collectif, concept de Jean Oury désignant le « champ transcendantal pragmatique » du milieu institutionnel, c'est-à-dire la condition de possibilité pour qu'un milieu, et pas seulement un ensemble hors-sol d'actes médico-psychologiques, puisse agir

---

<sup>222</sup> L'expression est du psychiatre Rümke.

<sup>223</sup> Ce concept de décision a pris toute sa valeur en psychiatrie, surtout, à l'occasion de l'année que Jean Oury lui a consacrée dans son Séminaire de Sainte-Anne : *La Décision. Séminaire 1985-1986*, Cour-Cheverny, *Institutions*, « La boîte à outils », 2014.

thérapeutiquement, et pour que la vie institutionnelle, où tous sont acteurs, « soignés » autant que « soignants », étaye et redéploie sans cesse le travail thérapeutique<sup>224</sup>.

Pour boucler ce tableau sémiotique de la situation, on pourrait dire que la fonction institutionnelle (liante, structurante, ouvrante) est de l'ordre de la tiercéité, et qu'elle prend deux formes : une localité propre à chaque lieu institutionnalisé (telle réunion, tel atelier, tel groupe de travail, ou moment du quotidien pris en compte : le repas, la cuisine, le ménage, etc.) et une généralité qui forme le réseau, l'ensemble relié et distinctif de ces différents lieux. La matérialité, la concrétude de l'organisation de la vie quotidienne, les interactions physiques, humores, bref la secondéité de la vie « co-opérative », constitue les occasions où vient se mettre en œuvre la fonction institutionnelle ; je pense en particulier à ce que, en pédagogie, Freinet appela le « matérialisme scolaire », et que Jean Oury commenta ainsi :

Le but de la thérapeutique ou de la pédagogie institutionnelle, est de créer des systèmes de médiations. L'imprimerie c'est une médiation (...). On peut retenir simplement ces mots « *ça-met-en-jeu-à-propos-de* » ; et cette mise en jeu (...) c'est *le réglage plus ou moins automatique des identifications imaginaires* (des enfants qui sont là autour de la table, chacun avec son rôle, pour les différencier) en fonction d'une loi. (...) Quand ce jeu fonctionne, chacun se retrouve (...). *L'image de lui-même* qu'il a dans l'autre, qui est là devant lui, en train d'imprimer, n'est plus tellement l'occasion de rivalité, de séduction, etc... mais le support de « *ce-par-quoi-il-faut-passer-pour* » accéder à un certain ordre, qui est institué par la « loi » générale de la classe dont la règle technique (il faut savoir imprimer comme cela, il faut un type qui contrôle, etc...) est presque contingente<sup>225</sup>.

Quant à la priméité, c'est précisément toute cette sous-jacence qui surtout ne doit pas être directement farfouillée, cette aire de musement si fragile où le sujet seul doit être autorisé à demeurer, directement en prise avec ce noyau de l'être dont parle Winnicott, et dans la région duquel seule une intervention elle-même fantasmatique, non-consciente, et plus que jamais *en-deçà des mots* et de toute activité, peut avoir lieu de la part des thérapeutes — dimension de retrait efficace, que l'équipe d'Odette et celle d'Elsa, Apolline et Sylvain, mieux que personne nous a montré à l'œuvre. Cette priméité est le registre du sujet le plus singulier et le plus rétif à toute « mise en commun », mais elle désigne de façon plus large cette aire de sous-jacence qu'autorisent la fonction institutionnelle et le matérialisme qui régit l'organisation de la praxis quotidienne. Ainsi, on peut dire que le Collectif est cette aire de priméité sous-jacente où ce qu'il en va du fantasme inconscient et singulier peut non seulement s'inscrire, mais s'articuler avec les « signifiants locaux », avec la tessiture institutionnelle et culturelle du milieu — de quoi pouvoir sérieusement, psychiquement, assurer cette fonction de tenant-lieu sans tomber dans le danger de chosifier (secondéité pure) ou de rationaliser (tiercéité pure) le rapport du sujet au milieu sémiotique qui l'intègre, qui *l'accueille*.

Dans l'accueil institutionnel, ce qui est le plus agissant demeure invisible ; et pourtant, les conditions de cet accueil se fabriquent et s'assument, patiemment, aussi loin du désespoir que de l'espoir — dans le courage.

---

<sup>224</sup> Pour la place du Collectif dans la construction d'une praxis, je renvoie ici au séminaire extérieur que j'ai tenu au Collège international de philosophie entre 2011 et 2014 autour de la praxis de la psychothérapie institutionnelle et de sa pensée, en particulier dans l'œuvre orale et écrite de Jean Oury (à paraître en 2017 aux éditions d'Une, Paris). Je renvoie également à « Le Concept de Collectif chez Jean Oury », art. cit.

<sup>225</sup> Jean Oury est ici cité *in* Fernand Oury et Aïda Vasquez, *Vers une pédagogie institutionnelle*, Paris, François Maspero, « Textes à l'appui », 1967, p.187-188.



## VIII. D'une sémiotique qui ne serait pas du semblant. Épistémologie d'une rencontre entre psychanalyse et sémiotique

Le déroulé d'un parcours arrive à son terme, où l'on a vu un pédopsychiatre s'emparer d'outils sémiotiques et les greffer à ses catégories psychanalytiques et psychiatriques. Il est possible à présent de regarder ce sur quoi un tel usage de la sémiotique peut nous appeler à ne pas céder : non plus en ce qui concerne le champ du désir, mais pour ce qui est du champ du langage. Pour cela, il s'agit de penser dans toutes ses implications la différence entre langue et langage, entre linguistique et sémiotique, alors que cela n'est pas toujours bien établi dans les usages que le champ psychanalytique fait des concepts sémiotiques.

Je souhaiterais à présent faire un retour sur l'utilisation du concept de signe, par les approches psychanalytiques qui nous ont accompagnés. Définir ce qu'est un signe constitue le point de départ de toute théorie du langage, et selon le concept que l'on s'en donne, se dessinent des visions de la pensée, de la logique et de la relation sémiotique de l'homme au monde radicalement distinctes. Et on sait l'importance, depuis Freud et évidemment Lacan, du langage dans le champ de l'inconscient. Qu'est-ce qui a pu mener Lacan d'une conception du signe, celle de la linguistique structurale, à une autre, celle de la sémiotique peircienne ? En effet, c'est à travers Lacan que Peirce a été dignement, bien que discrètement (jusqu'à Balat), introduit en psychanalyse. En un sens, tout part du rapport Lacan/Peirce, qui a décidé de la fécondation réciproque entre concepts freudiens et concepts sémiotiques, fécondation dont j'ai proposé de lire un moment particulièrement abouti dans la rencontre Balat/(Oury/Roulot)/Delion.

Mais plus encore qu'abouti, je veux souligner l'aspect épistémologique *radical* de cette liaison de la psychothérapie institutionnelle avec la conception peircienne du signe, voie féconde pour préserver la « métapsychologie de l'absence » dont parle André Green, y compris et surtout dans l'étude la plus fascinante, mais aussi la plus ambivalente, des premiers moments où le langage pénètre la vie du bébé : ces premiers moments nécessitent et réhabilitent l'observation directe et présente au sein de la théorie psychanalytique, mais ne doivent pas pour autant se révéler le cheval de Troie d'une certaine phénoménologie qui écraserait tout ce qui relève de la logique négative de l'inconscient. C'est pourquoi j'achèverai le parcours de ce chapitre par une réflexion autour de l'heureuse expression de « signifiants primordiaux », que nous devons à Bernard Golse, et des conséquences qu'implique à mes yeux, dans la lecture des apports des sciences du langage, la prise au sérieux de son programme, qui n'est rien d'autre que la fondation d'une « métapsychologie du bébé », c'est-à-dire le redéploiement de la théorie psychanalytique à la lumière de ce qu'apprend l'observation du psychisme à l'orée de l'existence.

### A. Position de la sémiotique dans le champ de la métapsychologie du bébé

#### 1. Une sémiotique réduite à du linguistique ?

La sémiotique sur laquelle s'appuie Delion dépasse la régionalisation dans laquelle elle est cantonnée par la plupart des auteurs psychanalytiques. Un extrait de l'ouvrage de B. Golse, malgré, ou précisément à cause, de son importance, me semble révélateur des carences qui persistent dans l'appui que la psychanalyse cherche dans les sciences du langage. J'y lis un

tiraillement entre une haute conscience métapsychologique, et les limites de l'arsenal sémiotique ou langagier auquel s'autorise de puiser le psychanalyste :

Nous ne faisons bien sûr, ici, qu'effleurer ce débat qui demeure en France, aujourd'hui encore, très vivace, en avançant seulement l'idée que sa vivacité est précisément due à la question du corps. Ce corps qui draine toujours derrière lui — qu'on le veuille ou non — son cortège de scandales mais qui — et c'est là notre thèse — vaut pour l'enfant comme passage obligé de ses systèmes de symbolisation et de signification.

Lesquels (...) ne pourront bien entendu se mettre en place, s'affiner, se spécifier et s'opérationnaliser, c'est-à-dire se sémantiser et se sémiotiser qu'en fonction de la capacité interprétante de l'adulte et de ce qu'on pourrait appeler son « empathie métaphorisante » (S. Lebovici)<sup>226</sup>.

On a affaire ici à la sémiotique telle qu'on l'a souvent réduite à une exploration polymodale des différentes façons de produire des signes, c'est-à-dire une aptitude déjà bien ancrée dans l'aire des phénomènes secondaires<sup>227</sup>. C'est ce que l'on appelle, de façon globale, « la pragmatique ». Qui plus est, cette pragmatique se trouve souvent restreinte à la linguistique pragmatique (ce que j'appellerai plus loin sa version « faible »).

Cette vision réductrice du langage limite la sémiotisation à la province tardivement conquise dans le développement psychique, des productions métaphoriques proprement dites, c'est-à-dire l'aire de la tiercéité. Quant à ce qui relève de la vie primaire et originaire du corps signifiant et des ébauches proto-symboliques, cela resterait en-deçà de la logique de la sémiose car le signe n'y serait pas pleinement déployé dans sa vertu métaphorique (et sémantique). Le problème est que, posée ainsi, la répartition régionale empêche de penser ce qui permet d'unifier l'ensemble du territoire : comment, depuis ce qui n'est pas encore signe ou métaphore, accéder à ladite qualité métaphorique ? La question du passage « du corps à la pensée », enjeu majeur de la métapsychologie du bébé, est ainsi coincée dans un dualisme : en-deçà du signe, il n'y a pas de signe, et le passage d'une nature à l'autre demeure obscur, ou en tout cas inexplicable en termes langagiers. Or c'est précisément ce dualisme que combat tout le propos dont Golse se fait l'héritier et le porteur. Paradoxalement, ce que Golse a si magistralement articulé pour pouvoir fonder sa métapsychologie en-deçà de la parole, il ne l'exige pas de la théorie du langage sur laquelle il s'appuie. Ce qui manque au « structuralisme des processus » que Golse vise à établir, c'est un étayage sur une théorie du langage qui ne retombe pas dans une théorie de la langue.

En effet, de façon révélatrice, dans sa postface au livre de Delion qu'il accueille dans sa collection, Bernard Golse parle de « linguistique peircienne<sup>228</sup> » : non, il s'agit de sémiotique. Le langage n'est pas le concept de *langue* qu'on aurait généralisé, et la sémiotique ne se réduit pas à

<sup>226</sup> Golse, *Du corps à la pensée*, op. cit., p.132. Il faut noter que Delion, dans le fil de son ouvrage, cite deux textes de Golse. Le premier est un écrit antérieur (Bernard Golse (en coll. avec B. Bursztein), *Dire : entre corps et langage. Autour de la clinique de l'enfance*, Paris, Masson, 1993). Le second, d'où est tiré le présent extrait et auquel je me réfère essentiellement, s'intitule « De la place du corps comme "voie royale" de l'accès à la sémiotisation », article paru dans *L'Information psychiatrique* (1995, 1, 18-23) et repris dans *Du corps à la pensée* (p.127-137).

La rigueur sera pour moi nécessaire pour aborder le fondement même de la théorie du langage, et le fait de revenir régulièrement au texte de mon ami pourrait passer de ma part pour une stigmatisation excessivement rigoriste. Je rappelle donc combien mon exigence vis-à-vis de la théorie du langage est pour moi la seule façon sérieuse de me faire l'allié de l'exigence dont Golse fait preuve sans relâche vis-à-vis de la métapsychologie. Son exigence soutient l'une des attitudes les plus ouvertes et synthétiques en faveur d'une approche plurifactorielle de la psychopathologie du bébé et de l'enfant ; et ce, sur un plan tout à la fois théorique, politique et éthique.

<sup>227</sup> Notons que cette sémiotique reste aussi celle dont parle André Green dans son ultime ouvrage (quelle que soit la pertinence de ses propos par ailleurs).

<sup>228</sup> Bernard Golse, Postface à Delion, *L'enfant autiste, le bébé et la sémiotique*, op. cit., p.236.

une linguistique élargie. Faire subir à cette dernière l'aggiornamento « pragmatique » ne suffit pas, on le verra, à en faire un analogon, un support théorique suffisamment solide pour accompagner une métapsychologie qui ambitionne de se placer aux confins auguraux de la pensée abstraite et de la machine psychique et corporelle qui la produit ou qui en serait le substrat. Cette différence entre linguistique et sémiotique n'est pas une querelle de chapelle : elle est une question de domaine et de niveau d'appréhension du réel ; ne pas la saisir serait croire que parler de langage consiste à nous en tenir à une étude des « processus de sémantisation et de sémiotisation », c'est-à-dire des phénomènes d'ordre secondaire : s'il en était ainsi, quoi qu'on en dise, la linguistique resterait un comparant, une approche métaphorique — et l'on sait que comparaison n'est pas raison. Or non : la sémiotique n'est pas le reflet, tout au fond des eaux du registre primaire et originaire, des catégories pragmatiques de la surface du registre secondaire ; la sémiotique est une approche qui se révèle homogène à la complexité ontologique de l'étagement psychique. Delion fait entrer dans le champ de la métapsychologie du bébé une telle sémiotique défaits de toute réduction linguistique, et que Peirce considérait bien plutôt comme une logique, avec laquelle on descend en effet bien en-deçà des mots, du sémantico-verbal de la langue, tout en restant cependant à tout instant et en tout lieu dans le domaine de droit du langage et de la dynamique signique.

## 2. De la fragilité possible des adjuvants langagiers

### a. *Les apports des sciences linguistiques...*

Une façon d'aborder la question est de voir comment Golse fait un état des lieux des théories « pragmatiques » du langage pouvant former un appui à l'étude du bébé. En particulier, considérons sa référence à un article de Frédéric François :

Dans un article relativement récent, F. François<sup>229</sup> nous montre que le corps a été longtemps le grand oublié des théoriciens du sens, du langage et de la communication.

Mais, ajoute-t-il, la compréhension des choses commence souvent par celle de l'état final de leur ontogenèse et ce n'est qu'ensuite — dans un mouvement régrédient — qu'on peut approfondir l'étude des racines, des soubassements et des précurseurs de ce que l'on étudie : « Ou encore, ce sont peut-être des descriptions de l'état final qui permettent de partir de l'étude des énoncés "bien formés", de la syntaxe, pour s'occuper ensuite de la sémantique, de ce que ces énoncés peuvent vouloir dire et à la fin de la pragmatique, du pourquoi dire, de ce qui "pousse à dire" ou de ce qu'on fait en disant. Et il est bien vrai que c'est dans cet ordre que la linguistique s'est développée. Il est bien vrai aussi que l'enfant suit l'ordre inverse »<sup>230</sup>.

Voilà qui est parfaitement lucide, de la part de F. François, quant à la nature du regard induit par la linguistique sur l'aire préverbale. Le problème est que la lucidité seule ne suffit pas toujours à avoir une efficacité analytique et peut à rebours, telle quelle, renforcer des clivages et des positions par trop « rassurantes ». Se contenter d'une telle linguistique, en l'état, là est le danger, car faire appel à elle et y réduire d'emblée la portée de ce qui s'appelle « sémiotique », comporte un risque insidieux : la linguistique s'occupant de catégories abstraites d'un code qui n'advient, dans l'existence, que lors de la mise en place des phénomènes dits « secondaires », c'est-à-dire la constellation des fonctions symboliques, il est évident que le recours à ses concepts et ses

---

<sup>229</sup> Frédéric François : « Significations corporelles et oubli du corps dans le langage de l'enfant, et en quelques autres lieux », *Revue de médecine psychosomatique*, 1992, 30-31, p.47-62.

<sup>230</sup> Golse, *Du corps à la pensée, op. cit.*, p.133.

observations ne pourra jamais être autre qu'un *analogon ratiōis*, un outil de jauge comparative, mais pas un appareillage conceptuel pleinement autonome et autorisé à pénétrer ce qui, symptomatiquement, est étiqueté comme « le préverbal ». Ce faisant, non content de tomber dans la tautologie ou, pire, la téléologie (on y reviendra), on renforce bel et bien le partage régional entre d'un côté les sciences du langage qui, en étant réduites à une définition pragmatique « faible », n'ont à s'occuper spécifiquement que du code et de ses acquisitions et usages (et de leurs dysfonctionnements), et de l'autre côté les sciences pédiatriques qui, elles, vont se faire les spéléologues d'une souterraine préhistoire dont on sait à l'avance où elle mènera le bébé : à la surface des mots. Chacun reconnaît ce qu'il doit à l'autre, le linguiste au corps, et le psychiatre aux structures ultérieures de la langue, et chacun demeure dans une référence tout extérieure à l'autre. Cela n'empêche aucun des deux de mener son enquête, convoquant l'autre utilement (mais aussi utilitairement), à tel ou tel moment de son cheminement. Le « dialogue interdisciplinaire » est dans un état de consensus de bonne intelligence, somme toute rassurant et, moyennant quelques « conflits des interprétations » aux frontières, respectueux de domaines bien gardés.

Ainsi, Golse signale combien les études sur le langage reconnaissent l'importance du corps. Et ce, tant du côté des pragmatistes (Austin, Bruner) que des cognitivistes (Trevarthen), ou que des phonologues (Fonagy).

Et il est clair qu'aujourd'hui, les travaux sur l'avènement du langage chez l'enfant concernent essentiellement ses racines corporelles, que ce soit les travaux des pragmaticiens (J. Austin<sup>231</sup>, J. S. Bruner<sup>232</sup>) ou de ceux qui s'intéressent aux éléments supra-segmentaires de la chaîne parlée (I. Fonagy<sup>233</sup>).

Même un auteur comme C. Trevarthen, quand il parle des « racines du langage avant la parole » accorde une importance considérable au corps et au jeu entre mère et enfant comme lieu de découverte de la communication et comme créateur de sens<sup>234</sup>.

Dans la perspective d'une telle reconnaissance du corps et de l'affectivité comme objets d'une préhistoire du langage, Golse continue à dresser le tableau des rapports fructueux entre étude du langage et étude du psychique :

(...) les psychiatres et les psychanalystes d'enfants, dans leur réflexion sur l'accès progressif de l'enfant au langage, ont essayé de préciser les conditions du passage du registre des affects et des actes au registre du sens et du langage proprement dit.

Et c'est dans l'étude de ce passage qu'il faut situer un certain nombre de recherches ayant trait aux éléments supra-segmentaires du langage, soit aux éléments non articulés (au sens de la double articulation en phonèmes et monèmes), non codés et supports d'une communication dite analogique (à l'inverse des signes linguistiques proprement dits, doublement articulés, codés et supports d'une communication dite digitale).

Ces éléments supra-segmentaires (débit, rythme, timbre de la voix, prosodie, intonation...) qui constituent en quelque sorte « la musique du langage » sont évidemment cruciaux au sein des échanges entre la mère et l'enfant dans la mesure où ils véhiculeraient toute la dimension affective du discours

---

<sup>231</sup> J.-L. Austin, *Quand dire c'est faire*, Paris, Le Seuil, « L'ordre philosophique », 1970. L'analyse la plus connue de ce livre est le « *Oui* » du/de la marié(e) ou le « *Je le jure* » du témoin au tribunal : cet exemple incarne la fonction performative du langage, qui *fait* exister la chose au moment où le mot qui fait référence à elle est prononcé. Ce livre a bien sûr bien d'autres facettes ; mais il « date »...

<sup>232</sup> Jerome S. Bruner : *Le Développement de l'enfant : savoir faire, savoir dire*, Paris, Puf, « Psychologie d'aujourd'hui », 1983 ; *Comment les enfants apprennent à parler*, Paris, Retz, « Actualité pédagogique », 1987.

<sup>233</sup> Ivan Fonagy, *La Vive Voix — Essais de psychophonétique*, Paris, Payot, « Bibliothèque scientifique », 1991.

<sup>234</sup> Golse, *Du corps à la pensée, op. cit.*, p.133-134.

verbal (I. Fonagy) et où ils offriraient une sorte de substance vocale continue faisant lien et permettant au bébé un certain niveau d'identification primaire à la voix maternelle<sup>235</sup>.

Entre linguistique et études sur le bébé, on retrouve ce partage des tâches dans la façon dont sont convoqués les autres auteurs ayant « travaillé sur le langage », et qui regroupent en fait spécifiquement des travaux sur la langue comme moyen d'échange et de communication : R. Jakobson et ses fonctions phatiques et conatives du message, Austin et ses fonctions perlocutoires et illocutoires, la distinction entre dimension digitale et dimension analogique du langage, etc. On reconnaît ici la leçon apportée par le tournant pragmatique qu'a connu la linguistique dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Mais on y voit aussi combien cette linguistique se tient dans les limites du paradigme de la communication et du soi.

Entendons-nous bien : en aucun cas ces limites invalident les apports de ces approches. Cela me semble tout particulièrement frappant lorsque Golse fait appel aux travaux de Jerome Bruner.

J. S. Bruner a insisté, quant à lui, sur les pré-requis de l'apprentissage du langage en soulignant l'importance des jeux entre mère et enfant qui attirent l'attention de celui-ci sur l'intérêt de la communication. La structure de ces jeux a été analysée avec soin et J. S. Bruner, entre autres apports, a dégagé le concept « d'objet d'attention conjointe » qui permet à la mère et à l'enfant de se défusionner en dérivant ensemble leurs regards sur un pôle tiers, lequel va pouvoir être nommé par la mère, nomination qui pourra ensuite progressivement se stabiliser dans l'esprit de l'enfant et garder sa valeur en dehors même de ces conditions initiales d'apprentissage, grâce à l'atmosphère de « complicité décontextualisante » que la mère va introduire dans ce types de situations relationnelles<sup>236</sup>.

Tant par son contenu que par des domaines qu'il n'évoque pas (mais qui demeurent présents en arrière plan), cet extrait permet de voir s'affirmer la tension entre les deux tendances de la pragmatique. D'une part, nous est rappelée la grande richesse de modélisation des échanges primordiaux entre mère et bébé, et la façon dont Bruner maintient ensemble deux soucis, l'un de pragmaticien et l'autre de psychodynamicien : on comprend qu'une telle jonction soit vertueuse aux yeux d'un pédopsychiatre. D'ailleurs, Golse remarque immédiatement après que « c'est sans doute J. S. Bruner qui s'est le plus démarqué des théories innéistes de N. Chomsky » : de quoi s'allier à l'approche multifactorielle de la vie psychique, contre les tendances dominant la psychologie cognitive et dans lesquelles la grammaire générative du linguiste étasunien ont joué le rôle de paradigme linguistique fondateur.

#### *b. ... et leurs limites face au langage*

Mais autre chose nous est révélé par le titre de l'ouvrage de Bruner auquel Golse fait référence : *Le développement de l'enfant. Savoir faire, savoir dire* : on demeure dans le paradigme de la compétence, du « savoir (faire ou dire) ». Or là encore, il faut résister au réductionnisme qui, sous le savoir-dire, oublierait le dire. Rappelons-nous l'adage de Lacan dans *L'Étourdit* : « Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend. » On peut raisonnablement affirmer que la linguistique pragmatique, dans l'immense majorité de ses résultats, n'a pas milité contre un tel oubli, et qu'au contraire, en promouvant un nouveau paradigme du sujet de la communication, c'est-à-dire un Soi plus proche du Moi que du sujet inconscient, elle a contribué au colmatage, voire au refoulement, de ce qui relève de ce « dire » dont toute la théorie lacanienne questionne l'essence. En effet, toute l'entreprise lacanienne en termes de théorie du langage consiste à repérer, surtout via le concept de « lalangue », le domaine du « dire » et sa logique singulière, transversale à

---

<sup>235</sup> *Id.* p.136.

<sup>236</sup> *Id.*, p.135.

la langue et à sa logique générale. Comme le détaille par exemple Danielle Roulot<sup>237</sup>, il faut distinguer le *dire*, radicalité de la parole du sujet, de l'*à-dire*, et du *pouvoir-dire* (le « savoir-dire » représente une modalité développementale et d'acquisition de cette dernière catégorie). Or c'est bien au niveau de profondeur de la « fabrique du dire » (Jean Oury) qu'un autiste ou un psychotique font descendre le clinicien, si tant est évidemment qu'il y questionne le langage. C'est pourquoi la psychanalyse ne peut se passer d'une « sémiotique des profondeurs ». Et de fait, pour Lacan, comme pour Balat, Delion, Oury et d'autres, l'alliance avec une « linguistique pragmatique » n'a pas été jugée suffisante : la linguistique ne peut accompagner, telle quelle, l'enquête dans le non-verbal. En revanche, la sémiotique, oui — mais à condition qu'elle saisisse son homogénéité structurelle avec la métapsychologie, et qu'elle n'en soit plus seulement l'adjuvante extérieure.

On le voit, l'ambition change d'échelle. Mais les risques aussi, évidemment, d'une telle introduction des phénomènes langagiers jusqu'au cœur des logiques pathologiques : ils ne sont plus cantonnés à la place de symptômes de surface ou de comportements cognitivo-sociaux à traiter et redresser (cela, c'est toute la constellation des « dys- » : dysphasie, dyslexie, etc.). Il ne s'agit plus seulement de gérer ces risques dans la répartition plus ou moins accordée d'une « gestion des biens » interdisciplinaire des discours et des approches. Il faut procéder à une analyse de la théorie elle-même, et ne céder en rien sur la pertinence de cette alliance, dont la moindre faille peut s'avérer, sur le plan clinique, défaillance dans la fonction phorique de l'équipe. La moindre *faiblesse*, aussi, peut être source d'une telle défaillance : c'est au nom de cela que, dans le repérage entre les deux régimes de la pragmatique que j'effectuerai plus loin dans ce chapitre, je maintiendrai l'opposition entre un versant « faible » et un versant « plein » : à partir d'un certain degré d'exigence, il faut une théorie sémiotique qui ne défaille pas dans son fondement. Pourquoi ?

Certes, dans une gestion des relations entre sciences du langage et pédopsychiatrie de faible intensité, le danger de réduire la sémiotique à la linguistique peut consister seulement à rendre le recours à la sémiotique tout simplement inactif et inutile dans l'enquête sur les « signifiants primordiaux », puisque ces derniers sont par définition anté-verbaux : après tout, rien de grave, seulement une rencontre qu'il est dommage de voir avorter. En revanche, lorsque l'on décide de fonder des hypothèses sur le développement psychique à partir de concepts linguistiques, alors on se réfère à eux d'une façon forcément métaphoriques, et cela peut induire un effet pervers dans leur convocation : la téléologie.

En quoi consiste cette téléologie ? À faire de la langue un analogon pour comprendre ce qu'est le préverbal : c'est aborder une faculté psychique, et plus encore, sa genèse, à la lumière des catégories de l'objet de sa production : c'est faire en sorte que les caractéristiques formelles finales d'une représentation informent les schèmes de la faculté psychique qui lui donnent jour. L'approche pédopsychiatrique, dont un des objets centraux est la psychogenèse du moi, prendrait alors comme paradigme expérimental ce qui va devenir un outil et une catégorie de cette instance. Le danger est donc soit la tautologie, soit la téléologie, qui réduit l'émergence et la structure d'un processus primaire du psychisme aux caractéristiques d'un processus secondaire de la pensée, lui-même réduit à ses productions locales (car bien souvent, notre étude des langues est plus ou moins consciemment influencée par les structures propres à notre langue). Tant qu'on en reste à

---

<sup>237</sup> Danielle Roulot, *Schizophrénie et langage ou « Que veut dire le mot chapeau ? »*, Toulouse, Érès, « Des Travaux et des Jours », 2004, p.84sq.

une réduction du langage à la langue, et de la sémiotique à la linguistique, on ne sort pas de cette alternative, calamiteuse sur le plan théorique autant que pratique<sup>238</sup>. Car nous savons bien quel est le risque réel de toute téléologie : l'adaptation normative ; et le nom contemporain que prend l'idéal d'une telle adaptation dans la clinique n'est rien d'autre que « comportementalisme ». Le danger de cantonner la sémiotique à la même place que la linguistique peut s'avérer grave dans ses conséquences lorsque l'on se situe dans une profondeur où Francisco aspire Odette : accéder à la fragile étoffe de la priméité engage à ne pas y introduire une quelconque tiercéité terroriste, qui imposerait une orthopédie comportementaliste là où ne doit régner que la logique vague de l'ouvert. L'enjeu est donc à la fois éthique autant qu'épistémologique. Imaginons une Odette merveilleusement en phase avec la priméité de Francisco, et qui y ferait régner son habitude *à elle*, à ce dont elle serait porteuse, parfois à son insu...

### 3. De quels signifiants primordiaux parler ?

Il est assurément dommage, voire dommageable, de ne pas distinguer langue et langage, linguistique et sémiotique. Mais c'est dans le cas des « signifiants primordiaux », tels qu'ils sont promus par Golse, que se révèle cet enjeu de la façon la plus flagrante.

Toutes les observations pragmatiques « faibles », étudiant le langage au milieu de son aire, peuvent renseigner sur son fonctionnement en « rythme de croisière », c'est-à-dire comme outil de communication, comme voie de l'expression polymodale du bébé ; la linguistique peut étudier la langue comme un de ces outils structurants, et même le plus structurant de tous ; la pragmatique peut se faire l'outil (ré-)éducatif qui permettra la réintégration de certains comportements dans une vie sociale mieux adaptée au quotidien. Mais lorsqu'on en vient aux confins des déstructurations psychiques profondes, alors il ne s'agit plus de linguistique, ni de la fabrique de signes représentationnels ou « reflétant » quelque chose : il s'agit de logique générale du système psychique, en-deçà et par-delà cette frontière supposée entre le matériau langagier et ce qui n'en serait pas.

Les processus de sémiotisation s'étagent à travers toutes les étapes de la maturation psychique du bébé, et peuvent faire l'objet d'une typologie par stades ; la sémiotique, en tant que logique, est fondamentale et transversale aux stades du développement ; elle n'apparaît pas tard dans l'évolution moïque, elle joue non pas comme un processus secondaire de traduction ; elle est une logique présente au cœur même de cet « en-deçà » des interactions et des mouvements de représentation précoces.

Du reste, parler de « signifiants primordiaux » à propos d'une aire où le langage n'est pas porté et pensé en tant que langage, serait, convenons-en, pour le moins appauvrissant, voire une contradiction en soi. L'obscurité demeure si l'on amalgame langage et langue, et si on demeure incapable de concevoir une approche langagière hors de la linguistique. Il faut donc, encore une fois, distinguer : il peut y avoir une théorie non linguistique du signifiant, une théorie proprement langagière, et sur laquelle fonder une psychanalyse. C'est le cœur de l'articulation par Balat de la sémiotique peircienne à la théorie lacanienne dans son dernier état.

---

<sup>238</sup> J'ai développé ce point de vue au sujet d'une autre notion qui se trouve au carrefour des sciences du langage et de la psychanalyse : la narrativité. Dans son champ propre, mes conclusions concernant ce concept rejoignent la prise de position de ce chapitre. (Cf. Laffitte, « *Parler du sujet sans en parler*. La narrativité, modalité de l'intégration, et la métapsychologie », art. cit.).

## B. D'un signe l'autre

Venir encore ennuyer le lecteur « à la page » avec le signifiant lacanien semblera le comble du rétrograde... Autant dire, donc, que comme toutes les avancées véritables, celle que nous devons à Delion, via Balat, est aussi et avant tout, humblement, le rappel que naguère existait quelque chose, cette théorie lacanienne du signifiant, qu'il leur a fallu aller retirer, sinon de la poubelle, du moins des étagères muséales où les « progrès » des sciences du langage l'avaient un peu trop vite relégué<sup>239</sup>. « Sciences du langage », soit, mais tout dépend là encore de l'idée que l'on se fait du langage : et si la psychiatrie s'appuie sur la pragmatique linguistique actuellement dominante, elle risque fort d'en importer à son insu une doxa disciplinaire dont la conscience de ce qui fut son histoire se trouve dans un état de rétrécissement encore plus avancé que ce qu'on connaît dans les sciences psychologiques. Ce petit retour à Lacan et à son questionnement du langage se fera en deux temps. Ici, tout d'abord, en rappelant le passage du psychanalyste de la référence à Jakobson à la rencontre avec Peirce ; puis, plus loin dans le chapitre, une fois défini ce que nous entendons par « pragmatique », en considérant à quel point le structuralisme de Lacan, à travers le concept de signifiant, a toujours impliqué une pragmatique véritable, celle de l'interprétation comme « déchaînement de la vérité ».

### 1. Lacan, en quête d'un langage

#### a. Lacan en linguistique structurale

Dans la clinique marquée par la psychanalyse française du XX<sup>e</sup> siècle, la définition du signe qui a longtemps servi de soutènement à de nombreuses articulations théoriques est essentiellement duelle. Cela s'explique en particulier par le développement de la psychanalyse lacanienne qui s'est fait dans la rencontre avec le structuralisme de Roman Jakobson, c'est-à-dire la relève linguistique (et anthropologique, avec Lévi-Strauss) de la pensée d'inspiration saussurienne. Dans la lignée du *Cours de linguistique générale* de Ferdinand de Saussure<sup>240</sup>, le signe est pensé comme une convention qui allie un signifiant, « image acoustique », à un signifié, contenu notionnel qui lui

---

<sup>239</sup> Le grand mérite de Balat fut de ne céder en rien sur le symbolique lacanien, ni sur la logique peircienne, en éclairant à titre d'hypothèse abductive le point historial où une théorie, la psychanalyse lacanienne, rencontra dans un mi-dire une autre théorie, la sémiotique peircienne. Nul doute que l'acte de Balat constitue, plus qu'une déduction historique, une proposition abductive théorique. Or, c'est à sa vertu d'ouverture du champ dans lequel elle s'inscrit que se mesure la valeur d'une abduction. Le lecteur jugera de cette fertilité à la lumière du nouveau régime de généralité qu'il a rendu possible dans la clinique de Delion — le débat nécessiterait d'être élargi à l'ensemble de la psychothérapie institutionnelle : il faudrait pour cela tenir compte non seulement des ouvrages déjà cités, mais de l'ensemble des séminaires de Jean Oury, celui de Sainte-Anne comme celui de La Borde, depuis les années 1990. C'est en partie ce que j'ai entrepris dans le cadre du séminaire que j'ai organisé entre 2011 et 2014 avec Olivier Apprill au Collège international de philosophie.

<sup>240</sup> On ne saurait parler ici de Saussure lui-même, mais seulement de la tradition issue de sa lecture au XX<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire essentiellement le structuralisme en linguistique : le *Cours de linguistique générale* est un ouvrage rassemblé par des élèves et collègues à partir de notes ; or ce cours donne une image par trop « bétonnée » par rapport à la complexité de la pensée de Saussure. Déjà, en lui-même, les *Écrits de linguistique générale* (texte établi et édité par Simon Bouquet et Rudolf Engler, Paris, Gallimard, « NRF, Bibliothèque de philosophie », 2002) ont déjà donné accès au public non-linguiste à cette complexité ; mais je renvoie surtout à l'ouvrage-somme d'Anne-Gaëlle Toutain, *La Problématique phonologique. Du structuralisme linguistique comme idéologie scientifique*, Paris, Classiques Garnier, « Grammaires et représentations de la langue » n°3, 2015.

est arbitrairement associé ; l'ensemble renvoie à son tour à un référent, catégorie englobant le réel que ce signe re-présente, c'est-à-dire autant d'êtres qu'il rend ainsi présents dans le code de la langue.

Cette dualité du signe relève elle-même de la structure de la langue. La structuration de la langue établit des rapports entre différentes images acoustiques, c'est-à-dire des phonèmes, et entre ces images et la substance conceptuelle du signifié. Toute réalité linguistique (phonétique, sémantique, syntaxique) n'existe, c'est-à-dire n'a de valeur, qu'intégrée à une structure ; ultimement, le concept unifiant toutes ces différentes réalités est le concept de signe, qui n'existe pas seul et n'est concevable qu'au sein d'une structure. La valeur d'un signe est différentielle, totalement arbitraire en ceci que rien ne fonde le rapport entre signifiant et signifié et entre signes, hormis les rapports établis au sein de la structure.

Autour du concept de signifiant et de structure, Lacan a tenté de mettre en place une anthropologie qui puisse articuler son approche de l'inconscient freudien avec les données de la linguistique structurale. L'échec de cette tentative, Lacan l'a entériné lui-même en disant que sa « linguisterie », « ça ne marchait pas »<sup>241</sup>. Mais qu'est-ce qui ne marchait pas : une mauvaise compréhension par Lacan de l'appareil notionnel linguistique ? Il serait hasardeux de l'avancer, et dans l'ensemble, ceux qui se sont risqués à cette accusation sarcastique ont, dans leurs démonstrations, surtout montré que c'était la pensée lacanienne qui leur échappait. Je dirai surtout, quant à moi, et à la suite de plusieurs autres, dont Balat, que c'est sur la question de la dualité du signe qu'achoppa le dialogue entre le psychanalyste et la linguistique.

La pensée duelle du rapport de l'être de langage au réel laissa Lacan profondément insatisfait vis-à-vis de cette alliance avec la linguistique. La pensée duelle est une pensée de l'imaginaire et du spéculaire ; la pensée du trois entre dans une dynamique qui déjà défige les rapports du langage au monde.

### *b. Du côté de chez Peirce*

La seconde pensée du signe que rencontre Lacan est non-dualiste, mais triadique, comme sa propre pensée : c'est la sémiotique peircienne. Balat propose de la considérer, au sein du dialogue entre Lacan et une théorie du langage, comme la véritable relève à la linguistique structurale. Avec cette rencontre, une adéquation semble enfin trouvée entre la guise ternaire et borroméenne de la topique psychique, et la logique triadique du signe. La lecture par Balat des traces peirciennes dans l'œuvre de Lacan, mais surtout des profondes homologues logiques entre les deux œuvres, montre à quel point il ne s'agit pas là d'un « heureux hasard » par lequel Lacan aurait réussi à arrimer son errance pataphysique à un nouveau garant de scientificité. De même que l'on a pu souligner la congruence anthropologique entre la psychanalyse lacanienne et le structuralisme lévi-straussien, on peut jauger, à travers les cas cliniques de Delion et dans ses analyses, la profondeur des homologues structurelles entre la logique signique peircienne et la logique freudienne relue par Lacan *et* la psychothérapie institutionnelle. De même, achevons de tracer ce triangle épistémologique psychanalyse/sémiotique/anthropologie, et remarquons combien logique et

---

<sup>241</sup> Il faut noter que l'articulation avec l'anthropologie structurale n'a pas été, à proprement parler, abrogée avec une telle clarté : témoin, qui sait, d'une ambiance théorique qui se distinguait de la seule théorie linguistique du signe, et qui plus largement, pensait l'humain en termes de *dimensions*, celles du symbolique et de l'imaginaire étant les grands terrains communs à la psychanalyse et à l'anthropologie — le réel, au sens lacanien, représentant le domaine proprement freudien de l'inconscient.

anthropologie se rejoignent : « psychodynamiser » la logique et appréhender d'un point de vue logique la construction psychique du petit d'homme sont des tâches non pas identiques, mais complémentaires, et leur interpénétration est pérenne.

## 2. De deux pragmatiques

### a. Pragmatique « faible » vs « pleine »

Las, aujourd'hui, y compris chez certains lacaniens, on semble avoir entériné la massive vague de critique portant sur l'étayage linguistique de la psychanalyse lacanienne, précisément sur le point de sa dépendance au signe « saussurien ». Et, jusque dans l'état que l'on peut dire le plus achevé de la théorie lacanienne (celle du triptyque langage/discours/semblant), ce satané signifiant saussurien demeurerait ainsi comme le péché originel dont jamais Lacan ne se serait départi. Le signifiant, tel un fétiche, incarne la « passion pour la lettre » dont une moitié de la psychanalyse, lacanienne, fait encore son pivot, tandis que l'autre moitié, anti-lacanienne, proclame l'avoir « dépassé » en suivant le destin de la linguistique qui s'est éloignée du structuralisme jakobsonien. Sans s'apercevoir, la plupart du temps, que le déplacement peircien a été effectué par Lacan lui-même. Encore faudrait-il s'entendre sur ce qu'est ce « signifiant », et se demander s'il ne faut pas au contraire voir ce que Lacan a pu sauver (sans que ce fût d'ailleurs sa préoccupation) de la définition du signe par la linguistique structurale.

Mais pour l'instant, contentons-nous de nous demander par quoi la définition structurale du signe a été remplacée. Si Peirce se trouve nommément convoqué dans certains courants des sciences humaines, y compris la psychanalyse, de façon plus générale, c'est la pragmatique qui a pignon sur rue. Il semblerait donc qu'elle soit désignée pour être la nouvelle autorité avec qui dialoguer quand on veut croiser l'étude métapsychologique avec les sciences du langage. La question est alors : qu'entend-on par « pragmatique », et quelles sont les conséquences de son alliance avec les catégories psychanalytiques ? Je tenterai de développer ces conséquences jusqu'à leur terme, ce qui nous ramènera à Lacan.

Avant tout, rappelons que Charles Sander Peirce est l'un des trois pères du « pragmatisme », avec William James et John Dewey ; ensuite, toute une constellation de penseurs, en linguistique mais également dans le champ philosophique et logique, ont déployé cette tradition que, de façon globale, on nomme « la pragmatique ». D'origine principalement étasunienne, la pragmatique a constitué l'un des paradigmes dominants des sciences du langage et plus généralement des sciences de l'homme lors du dernier tiers du XX<sup>e</sup> siècle.

Quitte à accentuer les contrastes, posons qu'il existe deux façons, toutes deux pragmatiques, de traiter un signe. La première position est celle de ce que j'appellerai une version « faible » de la pragmatique. Elle maintient somme toute l'idéal d'un signe binaire, où une image est conventionnellement liée à un contenu, mais tout en affirmant que la valeur effective de ce signe est avant tout dépendante des actes réels d'échange et d'interprétation. Cette position livre le signe au « conflit des interprétants<sup>242</sup> », et promeut l'intégration des signes au système de leurs

---

<sup>242</sup> Je forge cette expression à partir du sous-titre au premier tome des *Essais d'herméneutique* de Paul Ricœur, « Le conflit des interprétations ». Ricœur, toujours soucieux d'être à l'écoute des progrès des sciences humaines, a profondément tenu compte de l'école pragmatique, en particulier dans la seconde partie de son œuvre, contemporaine de ces *Essais* ainsi que de ses œuvres sur le régime poétique et narratif du langage, *La Métaphore vive* et *Temps et Récit*.

échanges, l'intercommunication devient « l'environnement » des signes. Mais ce changement, majeur en ceci qu'il « ouvre » la structure de la langue à ce qui n'est pas elle, se contente précisément de l'ouvrir au commerce des usagers, sans renier pour autant la différence de nature entre le signe et son écosystème. Certes, un signe en soi n'existe pas et seuls ses usages décident de sa valeur et de son existence, mais l'idée d'un signe fixable demeure le point de référence, en guise d'idéal plus ou moins asymptotique. La conséquence est une conception du langage comme outil et non plus comme dimension ontologique ; et bien souvent, cette réduction se redouble de celle du langage à la langue. Bref, le signe est manipulable, même si sa matière est mouvante et souvent fuyante, et l'idéal réside dans un bon usage du signe qui stabilise plus ou moins son entendement au sein de l'acte de parole ou de l'acte d'interprétation — on reconnaît là ce que Peirce appelle une « habitude ». Ce qui intéresse essentiellement cette pragmatique, ce sont les actes de langage, l'acquisition du langage comme celui d'une compétence, aussi profonde soit-elle. En guise d'étayage sémiotique, la psychanalyse dialogue généralement avec cette version « faible », soit sous la forme d'une pragmatique proprement linguistique (c'est ce qu'on a vu tantôt), soit sous la forme d'une version affaiblie de la sémiotique peircienne (c'est le cas de la plupart des lacaniens se référant à Peirce, mais également, par exemple, d'André Green dans le dernier ouvrage paru de son vivant).

Par-delà une telle alliance, j'appellerai la seconde position pragmatique sa version « pleine », déployant pleinement la triadicité peircienne. Cette pragmatique « pleine » critique le concept de signe dans son individualité même, et porte donc sur sa séparation d'avec son contexte : est refusée toute différence logique et ontologique qui isolerait le signe conventionnel de son environnement et des conditions réelles de son échange. Du même geste, s'annule également la différence entre les deux individualités du signe et de son usager. Les usagers sont des modes d'être du signe — des acteurs certes, mais d'un point de vue logique, des actants au sein d'un fonctionnement : ce qui compte est la fonction qui opère. Voilà, je le reconnais, une façon toute « structurale » de parler de Peirce, mais que soutient après tout l'intuition d'une nature langagière du sujet humain, commune à l'expression peircienne d'« homme-signe » et à celle, lacanienne, de « parlêtre ». Et de fait, cette position fut celle de Lacan le premier, et que Balat, Champollion au nez sûr, a su exhumer et qu'il a déployée, théorisée et logiciée bien au-delà de ce que Lacan lui-même avait pu faire — et c'est ce qui me fait maintenir que Balat est l'un des rares qui soit allé plus loin que Lacan sur la voie d'une logique de la psychanalyse. Voici la façon dont Balat pose cette pensée placée sous le règne de la castration symbolique :

En somme la position par rapport au signe (...) revient à faire de chacun comme un martyr du signe, au sens de « témoin » (passif ou actif) d'une réalité dans laquelle il est pris. Bien entendu ce martyr-là est lui-même un signe, car le signe le fait signe, comme partie intégrante du processus réel qui est à l'œuvre.

C'est donc à une double perte que nous devons nous résoudre : perte de la toute-puissance sur le signe (c'est l'homme qui fait le signe) et perte du rapport direct à l'objet (le signe est transparent). Mais est-ce bien tout ? Une autre perte se profile maintenant, car ce signe qui nous rend signe — littéralement, il nous fait signe —, nous contraint à ne saisir qu'une partie de ce signe qu'est chacun de nous, celle que nous sommes pour lui. La quête sera alors d'aller de signe en signe, d'oracle en oracle, pour savoir qui nous sommes (quel est notre objet), la réponse à la question étant toujours à venir. « Connais-toi toi-même » disait-on à Delphes : c'est ce qui vient d'être décrit, à condition d'ajouter, si nous osions, « ... mais renonce à savoir qui tu es ». C'est la perte la plus cruelle sans doute, celle-là seule que scelle un linceul<sup>243</sup>.

---

<sup>243</sup> Balat, *Psychanalyse, logique, éveil de coma*, op. cit., p.2-3.

C'est sur cette ligne éthique et théorique qu'il ne faut pas céder, si l'on veut que, dans l'appui de la psychanalyse sur la sémiotique, la fondation ne se révèle pas plus faible que la rigueur des ambitions que l'on veut construire sur ses bases. Et c'est de cette faiblesse que, selon moi, est porteuse la référence quasi-générale de la psychanalyse contemporaine à la version « faible » de la pragmatique.

### b. Une ouverture pragmatique

Le jugement dépréciatif induit par le qualificatif « faible » pourra sembler paradoxal, voire injuste, envers le courant de la pragmatique dont les résultats ont pourtant constitué, en linguistique et dans les champs affiliés, une étape cruciale de ces dernières décennies<sup>244</sup>. Je vais donc tenter de m'en expliquer à présent.

La critique pragmatique vis-à-vis du structuralisme linguistique peut se résumer, dans le cadre de notre propos, à l'idée suivante : la notion structurale du signe est un outil, certes puissant sur le plan de la compréhension des phénomènes de langage, mais statique : il ne rend pas compte de la façon dont une action de langage actualise un signe, ou un ensemble de signes, dans une situation donnée. Ce faisant, elle se prive des moyens de construire une théorie qui rende compte de ce qui agit pratiquement sur la vie réelle des signes, dans la contingence du quotidien. Cette position a eu un vaste écho dans les sciences humaines en général<sup>245</sup>.

---

<sup>244</sup> De façon anecdotique, je tiens à préciser que mes travaux, en particulier dans le champ littéraire, sont redevables à cette pragmatique. Je suis moi-même un « enfant » de cette génération intellectuelle qui permet soit de repenser des outils anciens (le champ rhétorique) ou de penser des outils contemporains (les esthétiques de la réception par exemple et ce que l'on range parmi les « analyses du discours »). C'est dire si, à mes yeux, il n'y a pas à déconsidérer les acquis de la pragmatique.

<sup>245</sup> Ainsi, dans le champ anthropologique, Bourdieu adressa la même critique au structuralisme de Lévi-Strauss lorsqu'il étudia le rôle du temps dans les échanges symboliques dans les sociétés kabyles d'Algérie et paysannes du Béarn (cf. Pierre Bourdieu, *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Genève, Droz, 1972, rééd. Paris, Le Seuil, « Points essais », 2000 ; *Le Bal des célibataires. Crise de la société paysanne en Béarn*, 2002, p.338-340). Et lorsqu'il pensera les usages du langage au sein d'une théorie plus large des échanges symboliques, il se référera expressément aux thèses d'Austin (cf. Pierre Bourdieu, *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, 1982).

Mais par delà les travaux de Bourdieu, de haute tenue, significative est la retrouvaille qui s'opère entre certaines de ces disciplines académiques apparemment éloignées. Surtout, significative est la guise « cognitive » que prend souvent cette retrouvaille quand il s'agit d'aborder la dimension psychique de l'aliénation. « Cognitif », par-delà le strict domaine de sa pertinence, occupe depuis trente ans la fonction de mot-paravent qui, dans la doxa universitaire, était dévolu au représentant « inconscient » — le problème étant que, précisément, dans un cas comme dans l'autre, c'est l'interprétant doxique qui reste d'une pauvreté indigente, et qu'on a réduit les véritables penseurs initiaux aux usages d'épicerie qu'en fait la logique universitaire pour promouvoir ses fonds de commerce selon les modes du marché éducatif et de la recherche.

Le point de vue que j'adopte ici semblera sans doute simplificateur sous plusieurs aspects, ce que je reconnais bien aisément, sans cependant que cela change hélas le diagnostic général sur l'état actuel et massif de la doxa du champ des sciences humaines, et des sciences du langage en particulier. On trouvera un état beaucoup plus neutre de la question, du moins jusqu'aux années 1990, dans le chapitre « Le pôle pragmatique » et « Les sciences humaines : des sciences pragmatiques » de l'ouvrage déjà cité de François Dosse, *L'Empire du sens. L'humanisation des sciences humaines*, op. cit., p.52-75 et 215-223. De façon symptomatique, voici l'incipit du second chapitre : « La réorientation des sciences humaines vers l'agir social invite à revisiter la tradition pragmatique dont Peirce est présenté comme un des fondateurs. Peirce a construit toute une sémiotique, englobant la linguistique, et c'est lui qui a mis le langage sous la dominance de la communication. » (p.215) Rigoureusement exact en un sens ; mais quel changement d'ambiance, par rapport à Balat qui insiste, quant à lui, sur un Lacan rencontrant Peirce après avoir développé sa théorie du signifiant pour congédier le concept de signe proprement dit, devenu « la bonne à tout faire de la théorie

De la même façon, une psychanalyse et une psychiatrie soucieuses d'une prise directe sur le contingent de la situation immédiate, celle de la séance ou de l'accueil pédiatrique, a pu juger que l'abord uniquement structural condamnait à la même absence d'embrayage logique de l'action sur l'analyse. Ainsi présenté, il est un aspect du pragmatisme qui nous intéresse particulièrement : du côté de la psychologie du développement, cette vision de l'acquisition du langage et de ses facultés peut tout à fait s'allier au constructivisme, c'est-à-dire une relation au monde dont la définition du langage repose sur ses processus de construction effectifs, et non sur sa vériconditionnalité (sa fonction d'exprimer le réel, de le rendre avec plus ou moins d'exactitude, ainsi promue comme le critère principal de la valeur des énoncés). Dans cette perspective, si de la valeur émane d'un acte de langage, cette valeur ne se jauge pas à l'aune du réel extérieur au langage : elle se construit par une coopération logique entre le monde, le signe et le sujet. On rejoint alors l'idée pragmatique fondamentale selon laquelle le signe en tant que signe ne préexiste pas à la dynamique interprétative.

Voilà, dans une certaine mesure, le patrimoine commun aux deux versions « faible » et « pleine », de la pragmatique. Leur différence apparaît immédiatement après, dans la réponse apportée à la question de cette *valeur* langagier.

La solution la plus évidente consiste à dire : « Ce n'est pas le signe, ce sont ses usages qui décident de ses différentes acceptions ». Ce constat, somme toute, présente l'avantage de préserver la définition fixe du signe, mais le problème est que la théorie proprement linguistique du signe ne règle rien à la question, et renvoie tout le débat à la seule éthique des actions qui manipulent le signe. Rien n'est réglé parce que cela ne fait que reculer la question, et exclure le concept de signe de toute la discussion — ce qui en toute rigueur (bien que de façon trop rigoriste, je le reconnais, mais je l'assume dans le cadre restreint de cette discussion) ruine la pertinence d'une théorie linguistique dans l'établissement de la polysémie, ce qui est absurde. C'est bien là ce que j'attribuerai à la position « faible » de la pragmatique. L'immense majorité des auteurs psychanalytiques et psychiatriques, quand ils font référence à la pragmatique, en restent à cette dimension.

À l'inverse, précisément, Lacan et quelques autres — plutôt rares — s'en tiennent à une rigoureuse conception peircienne du signe. Celle-ci défie la logique des rapports entre le langage et le monde, mais au cœur même du concept de signe : monde et langage ne sont plus figés en chiens de faïence dont on se demande lequel était là le premier pour modeler ou modéliser l'autre. Une dimension dynamique s'instaure entre le signe et le monde, au sein de laquelle la distinction entre le signe, cette « chose mentale », et sa construction/utilisation, n'est qu'une facilité conceptuelle : rien ne vient justifier ce dualisme qui isole le signe (et la structure hors de laquelle il est impensable) de tout le processus de son advenue, de sa manipulation, des variations de sa valeur. Or cette non-séparation, il ne s'agit pas seulement de la revendiquer : cela, Bourdieu lui-même n'a cessé de le faire, par exemple ; il s'agit de le penser en profondeur, dans la théorie du signe lui-même : car à la différence de la théorie sociologique du langage, l'interprétant dans le

---

de la communication » (Balat, *Des Fondements sémiotiques de la psychanalyse, op. cit.*, p.24). Là encore nous voyons que, ce qui s'oppose ne sont pas deux théories (l'une, celle que je défends dans ces lignes, ayant prétention à connaître, limiter et intégrer l'autre), mais deux guises théoriques et leurs positions éthiques vis-à-vis du négatif, vis-à-vis de ce qui ne se réduit pas à ce qui se voit ni ne s'objective, fût-ce en un « agir intercommunicationnel » où règne le moi imaginativement tout-puissant.

signe n'est pas ultimement une force sociale qui lui serait extérieure<sup>246</sup>, mais au contraire, une fonction logique dans laquelle le contexte serait sémiotiquement happé, traité, activé à régime de sens.

### 3. Une pragmatique hors de la tentation positiviste ?

C'est cette différence entre les deux degrés de rigueur pragmatique que l'on va voir encore plus se creuser à présent, en resituant notre débat dans le cadre plus large de l'épistémologie des sciences humaines et de ses enjeux éthiques.

La conséquence épistémologique la plus repérable est que, de plus en plus souvent, la pragmatique a fini par se focaliser surtout sur les processus langagiers, sur les *speech acts* (« actes de parole », ou « actes de discours »), en laissant progressivement de côté la question du symbolique au sens lévi-straussien, c'est-à-dire du langage en tant que dimension, et en abandonnant la « parole », au sens lacanien du terme, négatif et inconscient, écrasée dans le seul *speech* qui finit par ne discerner que la profération d'un énoncé sous forme discursive. Ce faisant, la linguistique n'a pas échappé pas au « réductionnisme » qui frappe, de façon générale, la plupart des mouvements issus de ce que l'on a appelé le « tournant linguistique ». Or, cela n'est pas une voie inévitable, et certains, dont mes amis de la psychothérapie institutionnelle, l'ont évitée précisément grâce à Peirce, pourtant l'un des pères de ce pragmatisme anglo-saxon supposé porteur naturel du *linguistic turn* : preuve que le pragmatisme peircien n'est pas obligatoirement destiné à être lu dans le cadre du seul logico-positivisme. Pour saisir l'ensemble des enjeux qui se nouent ici, il faut reprendre la question du signe.

C'est sur la notion de signe que, dans les faits, je dirais que la version faible de la pragmatique n'a bien souvent pas tenu ses promesses. Fondamentalement, les auteurs de pragmatique (parfois eux-mêmes transfuges de la linguistique structurale à laquelle ils avaient été formés auparavant) n'ont pas purgé le concept de signe de la dualité inhérente à la signification conventionnelle signifiant/signifié. C'est en se focalisant sur les usages du signe et des conventions que l'on a mis en avant la relativité de leur valeur, ce qui a grandement contribué à la domination du relativisme culturel : toutes les valeurs n'existent que construites. L'étude doit porter sur les stratégies d'utilisation de ce signe, sur la construction sociale et culturelle de cette convention, et sur les effets que cette existence de signes et de valeurs a en retour sur ses utilisateurs. Mais au fond, on ne remet pas en cause cette vision de l'adéquation entre une trace signifiante et le contenu signifié ; on constate sa constante instabilité dans la réalité, on la réintègre dans un contexte plus large qui la régit, c'est tout — sans toucher à l'idéal sous-jacent que constitue cette adéquation binaire.

Somme toute, à travers une telle transformation, le signe linguistique est resté fidèle à la dualité, il a seulement été détrôné de sa toute-puissance. Il a beau être redevenu seulement objet d'un acte de langage, et avoir vu la portée de son existence profondément touchée, son essence quant à elle,

---

<sup>246</sup> Telle est la forme, bourdieusienne en diable, de résoudre tous les conflits d'autonomie des différents objets vis-à-vis de la société. C'est à peu près le sort qu'il réserve, dans *Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire* (Paris, Le Seuil, « Libre examen », 1992, rééd. « Points essais », 1998) à l'analyse structurale des textes, lorsqu'il refuse au texte toute autonomie théorique légitime par rapport à son contexte social de production et de réception : exigence épistémologique tout à fait légitime, mais dont la résolution peut, à son tour, paraître bien simplificatrice et ignorante vis-à-vis de nombreuses autres approches de ce que Georges Molinié appelle « la réception à régime d'art » d'un texte. (Je renvoie par exemple, à ce sujet, aux chapitres II à V de *Sémiostylistique. L'effet de l'art*, Paris, Puf, « Formes sémiotiques », 1998.)

c'est-à-dire la dualité conventionnelle, demeure intouchée à titre de l'idéal sous-jacent de sa théorie autant que de ses usages. Chaque usager vise à « s'exprimer efficacement » — ceux qui ont du mal à cela ne souffrant donc que d'un déficit de compétence cognitive ou sociale. Le règne des « dys- » est celui de l'adaptation et des redressements comportementaux. En guise de nosologie, il suffit de voir les conséquences sur l'abord des psychoses pour vérifier qu'on régresse d'environ quatre-vingts ans... Et de fait, dans l'étude de la vie « concrète » des signes, le concept peircien d'*interprétant* joue une importance cruciale ; le problème a lui-même été objectivé sous la forme des « usages du langage ». Après tout, cela tombe sous le bon sens, le signe linguistique n'a de valeur qu'intégré dans les usages qui en sont faits. Un outil tel que la sémiotique a pour immense intérêt de répondre aux exigences théoriques des approches concrètes du langage, qui permettent enfin de sortir la sacro-sainte structure de son abstraction formelle : ethnolinguistique, sociolinguistique, analyse du discours, etc. sont autant de figures de l'intérêt pragmatique porté aux actes de langage, et prenant acte de ce que, comme on le disait en mai 68, « les structures sont dans la rue<sup>247</sup> ». C'est, grosso modo, l'assomption du concept de « compétence », dont on sait et la domination, et les relents, dans l'organisation sociale de nos vies.

Le problème est que, ce faisant, une grave régression de la théorie anthropologique s'effectue, dont on peut voir les effets aujourd'hui, dans les sciences du langage et dans les sciences humaines en général : le langage n'est massivement plus étudié que dans sa dimension utilitaire. Il est un outil, qui certes change fondamentalement l'existence humaine, mais un outil tout de même. Tel est le cœur de la version « faible » de la pragmatique que porte en elle la notion même de communication. À la rigueur, le paradigme cognitif (dominé avant tout par la linguistique générative de Chomsky) donne à cet outil un fondement neurologique (d'où, peut-être, l'engouement pour les études de neurolinguistique, et plus généralement de psycholinguistique). — Mais ce n'est pas pour autant que l'on porte le questionnement au cœur du concept de signe. Or une pragmatique « forte » doit opérer un tel geste théorique. Car si l'on veut continuer de penser l'objet de la théorie structuraliste, c'est-à-dire le symbolique et le langage comme dimension anthropologique, et non pas l'oublier, c'est au cœur même de la relation du signe au monde qu'il faut le réintégrer. Et c'est ici (entre autres !) que Balat a repéré et déployé le relai que Lacan a trouvé en Peirce pour se sortir de sa linguisterie.

Certes, un tel champ « faible » est d'une richesse immense : il convoque les actes de langage et parmi eux, les mécanismes qui font de cet outil qu'est le langage une fonction humaine au même titre que les grandes autres fonctions organiques et culturelles — le propre du langage étant précisément de se tenir à l'interface de ces deux grandes aires définitionnelles de l'humanité : le corps, et la culture. On peut même dire que, si l'on s'en tient à une phénoménologie des actes de langage, que l'on peut tout à fait se contenter de cette richesse, si l'on vise à construire un matérialisme. D'un tel matérialisme, la formule philosophique a été donnée par Alain Badiou : « Il n'y a que des corps et des langages<sup>248</sup> ».

Cet énoncé récapitulant le champ du savoir contemporain (son « épistémè », dirait Foucault) sous-tend à son tour une politique et une éthique du relativisme et du contractualisme démocratique : cette sainte alliance entre positivisme et relativisme, Badiou la nomme

---

<sup>247</sup> Aujourd'hui, elles sont surtout dans les entreprises de la culture et de la communication. Il suffit de voir combien il n'existe quasiment plus à l'université que des départements de « sémiotique appliquée ».

<sup>248</sup> Alain Badiou, *Logiques des mondes. L'être et l'événement 2*, Paris, Seuil, « L'ordre philosophique », 2006, p.9-12 pour l'ensemble de la discussion ici engagée. Cf. *supra*, note 45.

« matérialisme démocratique ». Et précisément, il refuse d'acquiescer telle quelle, à une telle réduction de l'existence à une acclimatation à la loi biologique des corps, arraisonnée par les sciences de la vie, et à la loi sociale, culturelle ou économique, arraisonnée par les sciences humaines une fois réduites à sa version pragmatique faible. Ce disant, le philosophe ne rejette en rien le constat issu de la vaste enquête dans le réel que constitue l'aventure des sciences humaines et de la vie ; en revanche, il refuse de céder à sa conséquence idéologique apparemment inévitable, et lui oppose l'adage emblématique de son propre matérialisme : « Il n'y a que des corps et des langages, sinon qu'il y a des vérités ». Sans développer ce qu'entend Badiou par « vérité », précisons seulement qu'il n'y a là aucune transcendance, et que toute l'entreprise matérialiste consiste au contraire à voir comment ces vérités se construisent point par point dans un monde, en tant que procédures de fidélité aux événements qui ont fait trouée dans l'état des choses — procédures dessinant une éthique et fondant un sujet. Autrement dit, en ce qui concerne notre enquête, la vérité désigne ce qui se déploie dans la dialectique fondatrice du désir et du langage : comment étayer, dans les situations de grande désintégration psychique, l'effort d'un sujet dans une existence qu'il faut faire « repartir » ? C'est tout l'enjeu de l'interprétation au sens psychanalytique lacanien du terme : comment remettre le sujet dans la position d'être maître à nouveau dans son monde, dans son corps, dans son existence, dans sa parole ? Ce disant, je ne « plaque » pas du Badiou sur du Lacan : l'analyse philosophique du « vieux freudien » que Badiou a toujours été s'ancre dans la psychanalyse lacanienne, qui reste l'une des sources majeures de sa théorie du sujet et de la vérité. Et leur confluence dresse un tableau particulièrement clair des enjeux dont nous ne pouvons nous laver les mains.

Cet embranchement entre deux voies contemporaines, c'est exactement le point où se trouvent les sciences du langage, et la sémiotique en particulier. Aussi, le rapprochement établi précédemment entre orientation pragmatique et constructivisme n'a rien d'évident, au contraire. La linguistique pragmatique et la psycholinguistique ont exercé une forte fonction d'étayage en faveur d'une conception rénovée du comportementalisme, tendance dominante en psychologie. On peut même affirmer que la pragmatique, dans la majorité de ses applications, se situe dans le spectre néopositiviste qui court de la vision sociologique à la vision biologique de l'homme, en passant par ses deux intermédiaires que sont les aspects cognitifs et neurologiques de cette existence. Or ce que pose l'orientation lacanienne de notre ancrage (et pas qu'elle !), c'est bien au contraire le refus de tout réductionnisme du développement psychique à une conception ou comportementaliste, ou même de psychologie sociale, et donc de la thérapie à une quelconque « réadaptation » à un cadre social, du sujet inconscient à un moi tiraillé entre habitus et interaction symbolique. Si la logique du fantasme se laissait capter par cette approche, les psychotiques l'auraient su depuis longtemps...

Dans la version faible de la pragmatique, la dualité du signe est objectivée, le signe est un objet qu'on manipule ; quant au « sujet », il se tient face à ce signe qu'il pose et manipule ; et s'il y a interaction entre les deux, il n'en reste pas moins qu'ils se trouvent avant tout dans une position première d'extériorité réciproque. Tout à l'inverse, on a vu tout au long de notre parcours à quel point, dans la logique peircienne telle que la lit Lacan, c'est à hauteur du signe lui-même, en lui et par lui, que se construit la subjectivité humaine, dans un rapport de stricte immanence et, plus encore, dans ce monisme des termes d' « homme-signe » ou de « parlêtre ».

Bref, qu'a-t-on fini par négliger dans le passage du paradigme structuraliste au paradigme cognitiviste ? L'idée que le langage était préalable à toute définition de la subjectivité humaine (et non pas seulement interne aux opérations schématisantes de sa conscience), et que le petit

d'homme ne devenait humain qu'en s'aliénant à la loi symbolique. Cette idée est au fondement de toute la théorie lacanienne de l'inconscient : le langage ne vient pas par surcroît à l'existence d'un sujet humain<sup>249</sup>, il n'est pas que l'application d'une fonction inscrite dans un substrat neuronal, excitée par l'intégration sociale progressive de l'enfant dans son groupe<sup>250</sup>. Ce que l'on appelle « sujet » en psychanalyse n'est pas qu'un individu qui déploie son existence à travers l'époque et à travers l'espace social qui sont les siens, se contentant par là d'intégrer une détermination biologique et une détermination sociale, avec à leur croisée une instance psychique dont la seule fonctionnalité consisterait à articuler les deux — ce qui au bout du compte reste le fondement théorique de toute psychologie sociale. La subjectivité humaine, aire de singularité et de désir, naît comme effet du langage — c'est en tout cas ce que la psychanalyse lacanienne pose comme sa thèse anthropologique majeure : le symbolique est logiquement premier par rapport à l'imaginaire (l'imaginaire a beau être la « matière première », elle ne prend de valeur que dans les étapes progressives de l'instauration du symbolique, lors des premières interactions de l'enfant avec son milieu) et par rapport au réel (qui n'émerge, comme dimension proprement inconsciente, que lors du refoulement originaire, de la spaltung : pas d'inconscient sans fonction forclusive, fonction « paternelle » et symbolique par excellence)<sup>251</sup>.

Bref, la dualité du signe se révèle comme l'indice d'une pensée que l'on pourrait qualifier de « positiviste », par opposition avec le nouage lacanien du langage et de la subjectivité psychique. Cette approche lacanienne, et dont la formule la plus emblématique reste sans doute la logique du fantasme, je la désignerai comme « négative », pour les raisons suivantes.

### C. Structuralisme et pragmatique chez Lacan

#### 1. Le structuralisme du signifiant selon Lacan

De son côté en effet, et malgré sa réelle fascination pour la théorie linguistique de son ami Jakobson, Lacan se situe d'emblée dans une pensée ternaire (ou triadique). Cette dernière est emblématisée par le « nœud borroméen » que forment ensemble réel, symbolique et imaginaire,

---

<sup>249</sup> On se souviendra que c'est sur ce point qu'il s'est séparé de certains de ses élèves, et surtout de Serge Leclair : jamais il ne céda à la tentation de hausser l'inconscient au statut principal de condition du langage. Venant d'un psychanalyste, qui plus est si fulgurant dans ses actes de retournements fondateurs, une telle rigueur et une telle lucidité, bien humbles, ce n'est pas rien.

<sup>250</sup> Ce qui, dit tel quel, pourrait être lu dans le terme du « tiers absent » chez Green : cependant, parler de triade où le père dé-clôt la dyade mère-enfant, cela ne suffit pas à englober tout le champ de la tiercéité telle que Balat et Delion l'articulent, et qui ne se réduit pas à l'actorialité qui s'incarne au fur et à mesure de sa mise en place — logiquement, la tiercéité sémiotique accueille la possibilité anthropologique d'une telle orientation dans la triade familiale.

<sup>251</sup> Cette thèse est congruente avec l'autre thèse freudienne selon laquelle le fantasme est originaire, et n'est pas subséquent à une expérience tangible, datable dans les premiers temps de l'existence du bébé : dans les deux cas, ce qui est premier est la fonction du refoulement et de la structuration de la psyché, et non le « référent », la matière qui est traduite, soit sous forme positive du signifiant, soit sous forme négative du refoulement. En évoquant ce débat sur le fantasme, qui est soit originaire, soit secondaire, je pense en particulier à la différence qui existe entre l'approche développementaliste d'un Daniel Stern, par exemple, et l'approche métapsychologique, freudienne, traditionnelle. Nous touchons là aux véritables pierres de touche d'une théorie psychanalytique forte, entre ce que Golse, dans le sillage de Green, appelle une « métapsychologie de la présence » (le psychisme enregistre, de façon toujours seconde, une réalité qui le précède) et une « métapsychologie de l'absence » (le psychisme est dominé par ce que Oury appelle la « logique négative » de la pensée freudienne). Je renvoie pour cela à mon article « *Parler du sujet sans en parler*. La narrativité, modalité de l'intégration, et la métapsychologie », art. cit.

les trois dimensions fondamentales dans lesquelles se déploie le psychisme dès lors qu'il se structure, au fur et à mesure de l'entrée du bébé dans le monde social de son groupe et de sa lignée. Dualité et tiercéité ne peuvent se recouper.

Gilles Deleuze rappelle que dans tout structuralisme, l'opposition imaginaire/réel cède le pas au primat du symbolique<sup>252</sup> : c'est seulement parce que la paire de l'image et de son référent est située et distribuée selon un ordre, qu'il est possible de saisir la loi qui distribue les rapports entre les deux séries, celle des choses et des corps réels, et celle des images et des signifiants ; le symbolique constitue cet ordre distributeur. Décrire le spectre infini des chatolements de l'imaginaire permettra une sémiologie des plus fines, mais cela ne suffit pas à en faire une théorie : l'infini des actualisations de la surface phénoménale ne constitue pas la structure, à la fois efficace et abstraite, toujours sous-jacente. Comme le défendra plus tard Jacques Schotte, une nosographie ne supplée pas à une nosologie, et cette dernière à son tour ne peut en dernière instance se disjoindre d'une anthropologie<sup>253</sup>.

Somme toute, le véritable legs de la linguistique structurale à la psychanalyse lacanienne réside dans la notion de structure et dans celle de signifiant. La première est porteuse de la prédominance du symbolique : « la structure, c'est le langage [c'est-à-dire le symbolique] », disait Lacan. L'autre notion sera porteuse de la tardive et complexe théorie de « lalangue », qui établit les rapports entre l'aire de la jouissance et l'aire de la langue, c'est-à-dire le nouage, dans la parole singulière, des deux structures fondamentales de la communauté sociale et du désir inconscient. Ces deux concepts fondent le fameux « inconscient structuré comme un langage ».

Avec cet aphorisme, la conception lacanienne se défait de la linguistique structurale, tout en restant elle-même structurale : car ce n'est pas de langue, mais bel et bien de langage, que parle Lacan. La linguistique structurale continue de penser un signe linguistique basé sur la distribution signifiant/signifié, tandis que Lacan évacue, non pas le signifié, mais l'idée d'une relation stable entre signifiant et signifié : ce faisant, il annule toute priorité, ou tout position d'idéal à ce que représente le signe linguistique au sens habituel. Et si son inconscient est structuré comme un langage, c'est seulement avec du signifiant que fonctionne cette structure : le signifié, c'est-à-dire l'image de la contingence radicale de la rencontre entre deux signifiants, est certes un matériau important, qui donne couleur, chaleur et substance à tout le discours du sujet, mais par définition ce signifié échappe à quiconque n'est pas ce sujet.

L'aphorisme de Lacan a souvent rencontré l'incompréhension de ceux qui tiennent à lier « un » signifié à « un » signifiant : leurs prémices, légitimes tant qu'il s'agit d'observer la langue comme code, ne permettent en effet de voir dans l'expression de Lacan qu'une comparaison hasardeuse<sup>254</sup>.

---

<sup>252</sup> Je renvoie ici à *Logique du sens, op. cit.*, cinquième série « Du sens », p.41sq, mais surtout à son article « À quoi reconnaît-on le structuralisme ? », in François Châtelet, éd., *Histoire de la philosophie, t. VIII : Le XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Hachette, p.299-335, repris dans *L'Île déserte. Textes et entretiens 1953-1974* (David Lapoujade, éd.), Paris, Minuit, « Paradoxe », 2002.

<sup>253</sup> Jacques Schotte, *Nosographie. La nosographie psychiatrique comme patho-analyse de notre condition, cours 1977-78*, texte établi par Olivier Legré, Cour-Cheverny, Institutions, « La boîte à outils », 2011, p.9sq.

<sup>254</sup> Et pour peu qu'on soit de surcroît totalement rétif à la pensée freudienne, cela suffit à condamner définitivement cette psychanalyse plus ou moins charlatane ou chamanique en quête d'une scientificité dont elle ne pourra décidément pas se prévaloir ! Sous forme caricaturée, mais pas tant que cela, on retrouvera ici la doxa sociologisante (Lévi-Strauss, Bourdieu, etc.) qui accueillit la thèse freudienne, surtout lorsqu'elle se parait des atours, il est vrai pas toujours du meilleurs goût, d'un Lacan fasciné par cette Université qui rechigna jusqu'à tard à le reconnaître, sinon à le lire.

Pareille appréciation commet pourtant un contresens sur la thèse lacanienne. Le signifiant constitue une fonction, fonction de langage qui opère à travers toute matière, quelle qu'elle soit, dès lors que celle-ci entre dans l'économie psychique ; le signifiant est « ce qui représente un sujet pour un autre signifiant » : avec la logique inconsciente, on évolue dans une chaîne qui, dans son fonctionnement (et surtout ses dysfonctionnements), structure l'inconscient avec la continuité d'une chaîne, mais dont le « référent », ce qui se dit du réel — le sujet — demeure à toujours non seulement inaccessible, mais hors de toute dimension de significativité : indicible, inexprimable, à peine peut-il être indiqué, dans sa négativité continue vis-à-vis de toute parole. Chaque signifiant porte avec lui, certes, la matière de ce qu'il inscrit comme trace dans le psychisme, et donc il y a de l'image en lui, mais cette image est désarrimée de toute régulation consciente ou conventionnelle, ce n'est plus qu'à l'aune de sa nouvelle intégration dans la structure inconsciente que cette image va revenir s'articuler avec d'autres signifiants. Ce nouveau règne a le caractère d'un « automate », et en cela il y a structure, mais ce qui distingue la structure d'un blocage déterministe total, c'est qu'une telle « automaticité » (en me fondant sur les concepts de Balat, je préférerais quant à moi traduire « automate » par « continuité »), n'a de sens qu'à autoriser une rencontre, une « tuché<sup>255</sup> » — c'est-à-dire à autoriser son inscription sur la « feuille d'assertion » que représente un psychisme apte à pleinement déployer sa logique sémiotique. L'inconscient est structuré comme un langage, c'est là l'automate, mais il est par là totalement ouvert à la tuché, à la rencontre de deux signifiants, rencontre contingente par rapport à toute rationalisation consciente.

Le réel est « ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire », jusqu'à ces points de rencontre où enfin quelque chose s'inscrit, par où enfin telle chose cesse de ne pas s'écrire, et vient marquer un seuil dans l'existence ; et c'est dans l'analyse qu'une telle fonction de seuil peut retrouver une certaine efficacité, bien plus importante que quelque « contenu interprétatif » délivré telle une pythie. C'est ici que la stabilisation, même idéale, d'un atome signifiant/signifié comme fondement d'une communication possible entre sujets de conscience, est radicalement remis en une position logique seconde lorsqu'on entre dans la logique lacanienne. C'est seulement dans une rencontre véritable entre deux signifiants que vient à s'indiquer, se représenter, ce qu'il en est de la position subjective — travailler sur la chaîne signifiante, telle est la praxis psychanalytique, surtout quand cette chaîne est bloquée, quand un signifiant soit n'en rencontre véritablement aucun autre (c'est la psychose, son vertige et ses oubliettes), soit ne connaît toujours que la même rencontre plus ou moins bloquée (c'est la névrose, avec toutes les subtilités de ses blocages, qui reviennent cependant toujours à la même chose : éviter l'angoisse, organiser une certaine non-rencontre avec ce qu'il en est du désir). Cette structure du sujet, Lacan n'a cessé de la théoriser tout au long de son œuvre. En fin de compte, c'est le concept de « discours » qui constitue, à mon avis, le meilleur cadre intégrateur de toutes les approches antérieures (à travers les concepts de signifiant, d'inconscient-structuré-comme-un-langage, de signifiant inchoatif (ou S1), et enfin de lalangage).

C'est pour tout cela, sans doute, que la psychanalyse est pour Lacan un « discours sans paroles ». Ce n'est pas à l'interaction consciente, aux mots et à leurs contenus, que s'attache le sujet dans une cure, mais à l'ambiance, déterminée par la structure du discours en jeu. Quant à la « parole »,

---

<sup>255</sup> Dans un chapitre fameux des *Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, livre XI du *Séminaire* (texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Le Seuil, « Champ freudien », 1974, rééd. « Points essais »), Lacan emprunte à Aristote les termes antinomiques d'*automaton* et de *tuché*, le hasard radical de la rencontre, en vue de les articuler comme des catégories propres à l'inconscient.

ce qu'il y a de plus singulier, nul autre que l'analysant ne peut l'entendre pour ce qu'elle est, « y croire ». Et c'est en général bien souvent parce que cette entente n'existe plus que l'« on va voir un psychanalyste » : pour redevenir un sujet pleinement parlant, pleinement existant (et aussi imparfaitement soit-il). Un signifiant n'est signifiant que pour le sujet<sup>256</sup>. *Le signifiant parle pour le sujet*, telle pourrait être une des formules du structuralisme lacanien.

Ainsi, le structuralisme des sémiologues et des linguistes ne saurait se confondre avec le structuralisme du psychanalyste. Autant il est nécessaire que le code culturel dominant d'une langue fixe un lien conventionnel avec une représentation commune, conceptuelle ou mentale, autant la logique inconsciente qui, née d'un tel monde, déploie alors son ordre, échappe à toute fixation sociocentrée d'une norme. On a affaire ici à deux lignes aliénatoires dont les logiques restent hétérogènes. L'influence de la norme agit sur la partie moïque de la psyché, celle qui correspond à l'agent social, au sujet socialement aliéné, mais pas directement sur le désir, qui reste toujours « inconscient et inaccessible » (Oury) : ce dernier n'est pas en proie directe aux déterminations sociales ou culturelles, il est dialectiquement articulé à leur réalité dans ses manifestations sur la scène psychique. Lacan interrogera cette articulation à travers la logique du fantasme, qui, dans sa formule même :  $\$ \emptyset (a)$ , articule symboliquement (dimension logique de distinction radicale et de liaison constitutive :  $\emptyset$ ) la présence de la scène du réel ( $\$$ ) sur la scène de l'imaginaire à laquelle l'objet ( $a$ ) ouvre le désir et ses dialectiques existentielles. Mais dans cet abord, la logique inconsciente du signifiant demeure toujours transversale à l'organisation réglée des rapports entre signifiant et signifié : la présence du sujet sur la scène du Moi et de la communication intermoïque demeure concernée par l'organisation du code social, mais hétérogène à ses lois. La réalité et ce qui relève en elle du registre de l'image et de la convention — du signifié —, ne se rabattent pas sur l'irréductibilité de la logique inconsciente du signifiant. Le signifiant ne vaut donc que dans une structure, ou dans ce que Lacan appelle une logique, c'est-à-dire une articulation entre une automaticité, une substance possible (reliée à la réalité, c'est-à-dire à la dimension spéculaire pouvant supporter un objet de jouissance) et la dimension inconsciente et à jamais inaccessible du désir.

Cette dialectique subtile entre les deux instances de la psyché et du socius est habituellement écrasée par les lectures sociologiques de la psychanalyse. Pour elles, l'inconscient freudien n'est le plus souvent qu'un revers de conscience, et la véritable structure inconsciente est objective, sociale, dont l'intégration psychique ne repose que sur une logique elle-même non-freudienne, comme le développe, par excellence, la théorie bourdieusienne de l'*habitus*. Cette question pourrait demeurer purement un choix de cadre épistémologique, entre deux « croyances » théoriques, si on ne la plongeait dans la praxis quotidienne où les deux ordres, psychiques et sociologiques, se rencontrent. Et c'est ici, à mon avis, l'une des raisons de l'importance épistémologique de la psychothérapie institutionnelle, qui ne cesse de penser non seulement une topique du sujet et une topique du socius, mais l'organisation du groupe et de la praxis, des interrelations fines qui s'y jouent entre sujets à la fois psychiques et politiques, en lieu et place de la seule « psychopathologie quotidienne » subie, mais non traitée, de nos mois. L'interrogation lacanienne sera reprise, via G. Pankow entre autres, par Tosquelles et Oury dans leur analyse de la double aliénation humaine au social et à la folie, au sein de la relation transférentielle propre à la psychose. L'hétérogénéité entre les deux logiques aliénatoires n'annule évidemment pas le fait que

---

<sup>256</sup> Il ne l'est pour l'analyste que le temps de l'analyse (un temps bien singulier...), dans l'espace du double transfert (Salomon Reznik) où la place de l'analyste peut tenir lieu de repère inchoatif : c'est la place du supposé-savoir.

les signifiants sont issus du jeu familial, culturel, social, dans lequel naît et existe le sujet : il faut donc penser et cette articulation entre les deux aliénations, et l'irréductibilité de chacune d'entre elles<sup>257</sup>. Dans le cadre de cette praxis psychiatrique, fidèle sur le plan métapsychologique à Lacan, mais articulant le politique et les groupes là où le psychanalyste n'a pas questionné leur lien, on comprend que Delion ait pu penser sa « fonction phorique » : car dans le cadre d'une « topique » qui relie logique inconsciente et logique institutionnelle, penser la fonction groupale et la présence singulière du sujet ne constitue plus un placage, mais la modélisation théorique d'une efficacité clinique. Et le cadre logique a-individuel, hors de toute logique « personnelle », apporté par la sémiotique de Balat, permet de penser l'articulation, sous le règne de la logique du vague, de ces différentes échelles de l'humain, celle du sujet singulier, du groupe restreint et du macropolitique « général ». La praxis de la psychothérapie institutionnelle constitue à cet égard une relève topique du sujet lacanien : non seulement sur le plan de la métapsychologie, mais aussi sur le plan de la théorie attenante du langage.

Toutefois, le sens n'est pas un transcendantal abstrait, et la psychanalyse n'est pas un idéalisme, mais un matérialisme : la dimension transcendantale est profondément concrète, c'est-à-dire pragmatique<sup>258</sup>. Et ce, sans s'être pourtant départi en rien du point de vue structural : il faut se méfier des modes intellectuelles, il est des binarismes dont on doit donc bien pouvoir se passer...

## 2. L'interprétation, ou la pragmatique psychanalytique

Trop hâtif est le reproche de bien des épistémologues du langage à Lacan, d'avoir défait le signifiant de tout signifié, c'est-à-dire d'avoir seulement pris le matériau phonologique en oubliant son rapport à la substance conceptuelle, vidant ainsi toute la dimension régulatrice qui est la nature réelle, abstraite, du langage. Tout au contraire Lacan a pris de la théorie langagière structuraliste ses deux concepts cruciaux : le signifiant et la structure, en leur adjoignant l'objet de la psychanalyse. Et c'est dans cette nouvelle triade que se joue la logique du signe : le signe relève à la fois d'un signifiant pur (un représentant), d'une structure (un interprétant), et d'un objet (idem chez Peirce). Telle est la définition du signe chez Peirce, et la définition de la dynamique interprétative chez Lacan : le sujet de l'interprétation n'est pas l'analyste, l'analysant n'est pas son propre analyste, « analyste de lui-même », aussi peu que la psychanalyse aurait à voir avec une introspection ou une quête de l'archaïque ; la psychanalyse est une praxis dans laquelle une logique interprétative dynamique est à l'œuvre, et dans laquelle le sujet agissant est sujet du signe. Et dans cette subjectivité qui s'élabore, la répartition « individuelle » n'est que secondaire : le plus important pour qu'une fonction entre en marche, ce n'est pas tant l'acteur qui l'incarne ou la met en branle, c'est l'actorialité qui la met en œuvre — et c'est toute la question du sort de cette « scène du deux » du transfert, qui doit bel et bien s'instaurer pour que l'analyste soit autorisé à jouer son rôle, mais qui doit tout autant se liquider, et chaque fois sur le mode le plus ajusté

---

<sup>257</sup> Le long questionnement de Oury autour de la double aliénation, la sociopolitique et celle, transcendantale, à la folie, est une des voies de cette pensée. On peut en particulier se référer à deux des années de son Séminaire de Sainte-Anne, *L'Aliénation. Séminaire de Sainte-Anne, dixième année*, Paris, Galilée, 1992) et *Le Collectif. Séminaire de Sainte-Anne, Cahier n°1, 4<sup>e</sup> année*, Paris, Éditions du Scarabée-CEMEA, « L'ouverture Psychiatrique », 1996 (rééd. Nîmes, Champ social Éditions, « Psychothérapie institutionnelle »).

<sup>258</sup> Quand Oury construit son concept de « Collectif », qui lui sert à modéliser le champ sous-jacent à la vie quotidienne, dans lequel s'articulent les deux aliénations sociale et psychique, le psychiatre n'hésite pas à dire, en reprenant l'expression à Karl Otto Apel, que le Collectif est un « champ transcendantal pragmatique ». Laffitte, « Le concept de Collectif chez Jean Oury », art. cit.

possible à l'ambiance désirante. On le voit, s'il faut repérer sémiotiquement ce qui se joue dans la séance de l'analyse, l'interprétant circule et l'individualité théorique du signe est aussi peu pertinente que la distinction moïque entre les deux individus de la rencontre que sont l'analysant et l'analyste. Le dualisme du signe linguistique autant que son individualité, c'est-à-dire sa différence de nature avec le milieu dans lequel il agit, sont tous deux radicalement écartés par la pragmatique lacanienne, et cette dernière mérite donc d'être rangée parmi ce que j'ai appelé la pragmatique « pleine ».

Cette pragmatique définit la psychanalyse comme cette praxis ayant pour souci le destin de la structure subjective : aider, dans le discours de l'analysant, à remettre le sujet « sur ses rails », c'est-à-dire à tout à la fois remettre en marche ce qui, enrayé tel un disque, n'arrivait plus à sortir d'un sillon bloqué, et laisser ces rails, singuliers au sujet, guider à nouveau ce dernier là où lui seul peut être en position maîtresse de son existence. L'acte psychanalytique est à la fois structural et éminemment singulier, soucieux de l'irréductibilité du sujet : « Pour ce qui le concerne, le sujet est prié de s'adresser à lui-même », disait Lacan, et Oury ne sépare jamais ces trois termes de « désir inconscient inaccessible ».

L'acte efficace de cette pragmatique psychanalytique est l'interprétation, à la fonction bien précise que lui assigne Lacan, est qui est de « déchaîner la vérité ». L'interprétation ne vise pas à « donner la signification » de tel signifiant, à lui accoler un signifié (ou une chaîne de signifiés formant énoncé), mais à remettre le sujet dans la dynamique de cette parole et d'une rencontre forcément « tychique » (Oury), et ce, quels que soient les signifiants qui puissent venir se placer dans une telle chaîne. Autrement dit, « l'interprétation déchaîne la vérité », elle ne la délivre pas : elle lui rouvre la voie, elle ne la dit pas, à l'inverse de toutes les caricatures qui réduisent la maîtrise du psychanalyste à la délivrance du « sésame » ou au dévoilement d'une plaque.

En faisant de l'interprétation un art de « déchaîner (la vérité au travers de) les signifiants », Lacan apporte un changement radical au concept herméneutique de « l'interprétation » : l'interprétation n'est plus alors l'assignation d'une signification à un signe (ou symbole, ou récit, etc.). L'analyse n'a plus pour but d'être le déchiffrement d'un message ni la lecture d'un texte<sup>259</sup>, mais l'action d'une ambiance spécifique (le transfert, signe tout à la fois d'une relation bouleversante *et* de la « disparité subjective » entre analyste et analysant), dans une situation donnée (la praxis de la cure), sur une parole. Cette parole est celle de l'analysant, et désigne moins les échanges de surface que la dynamique inconsciente qui arrime l'existence d'un sujet à ce que Lacan appelle un « discours » : la fonction du « discours de l'analyste » est de permettre que se réinstaure, en ce qui concerne le sujet, la structure du « discours du maître ». Cette pragmatique est réaffirmée sur le plan théorique, à travers, par exemple, ce qu'affirme Lacan du fantasme : ce qui compte est la logique qui conserve au désir sa singularité, et ce qui importe n'est pas d'aller vers le « dévoilement » d'un contenu significationnel, d'une image ou d'un scénario quelconque, ni vers le référent de ce fantasme dans le passé ou même la structure psychique de l'analysant, que de dégager dans la réalité, pour ce désir qui en est le négatif radical, l'aire suffisante d'un déploiement de ses effets existentiels.

---

<sup>259</sup> Cette expression reprend le grand paradigme interprétatif que Paul Ricoeur, face à Lacan, a posé comme étant l'horizon de la psychanalyse comme herméneutique, et qui est devenu depuis le paradigme de nombreuses sciences humaines. J'ai évoqué le statut du texte et de la narrativité comme paradigmes des sciences humaines, et la distinction de la psychanalyse lacanienne vis-à-vis de ce paradigme, dans « Pierre Johan Laffitte, « Parler du sujet sans en parler. La narrativité, modalité de l'intégration, et la métapsychologie », art. cit.

Par l'instauration théorique et clinique d'une telle praxis, Lacan a proposé une pragmatique psychanalytique pleine. Et ce, bien avant que la pragmatique ne s'affiche comme un tournant majeur dans les sciences humaines. De plus, par opposition à la « version faible » de la pragmatique, le langage n'en devient pas pour autant chez lui un simple outil, mais demeure l'une des dimensions définitionnelles de la subjectivité humaine : Lacan touche non seulement aux usages du signe, mais à la nature même du signe. Il introduit la subversion au cœur du concept de signe, donc au cœur du concept de sujet : le sujet du langage n'est pas constitué lorsqu'il apparaît sur la scène de l'échange et de l'énoncé, face à un objet qu'il aurait à dire. Et il ne suffit pas non plus de soutenir qu'une dialectique construit progressivement l'une et l'autre catégorie de la communication : ce qu'on appelle la construction objectale dépasse la seule construction intersubjective, et les concepts de désir et de *das Ding* sont précisément construits pour aller dans ce par-delà la psychologie centrée sur le Moi et par-delà le principe de plaisir, dans l'aire la plus reculée qui soit, celle du sujet de l'inconscient. Confondre le sujet de la communication et le sujet inconscient né du langage tient alors de la confusion de vocabulaire : la faille dans le sujet épistémologique introduite par Freud et approfondie par Lacan demeure augurale et constitutive, et la reconstruction passionnée d'une identité, boursouflée comme une peau par-dessus une entaille, ne sera jamais récupérable dans sa totalité ni dans son unité par un quelconque idéal de communauté, tant il est des blessures dont on ne guérit jamais — sans pour autant en mourir, et c'est là sans doute le legs le plus permanent, et le plus dur, du freudisme pour la civilisation occidentale : celui du deuil et de la castration symbolique.

Dans cet agrippement à la dualité du signe, à son maintien à titre d'idéal malgré les différents *aggiornamenti* qu'on s'acharne à lui faire opérer, tant qu'on demeure dans la version faible de la pragmatique, je reconnaîtrais quant à moi l'impossibilité d'assumer, de relever, la blessure narcissique du renoncement au concept fondateur d'un système total et un, qui rendrait compte du langage comme on peut rendre compte d'un code, qu'il soit linguistique, musical, pictural, social, individuel, etc. La pensée lacanienne de la structure porte en elle la conséquence éthique du « pas-tout » : c'est en refusant ce passage par la castration symbolique, et en projetant précisément sur un concept caricaturé de la structure cet attachement à la logique totalisatrice et fixiste, qu'on croit possible de « dépasser » l'hypothèse de la structure, c'est-à-dire de se débarrasser de l'embarras qu'elle suscite. Quitter la position de l'embarras, c'est-à-dire l'angoisse articulée, mènera à l'empêchement, position narcissiquement rassurante, intellectuellement ruineuse. Le concept de structure aura beau être remplacé par n'importe quelle autre phénoménologie apparemment plus satisfaisante, tant que l'on en restera au régime d'une théorie défaite de la praxis, on demeurera dans le spéculaire et le binaire ; seule une relève de l'incomplétude de toute théorie par son intégration dans la praxis peut ne pas se perdre dans les dichotomies faussées. Cette relève ne s'achève pas dans une tiercéité pure, elle exige l'ouverture à l'infini de la priméité, au travers du sérieux assumé de la secondéité. L'analyse institutionnelle de la tiercéité, l'organisation matérielle, quotidienne de la secondéité et le pathique sous-jacent de la priméité : tels sont les trois plans nécessaires d'une telle relève, qui est donc de nature éthique, engageant, et le désir, et l'action du sujet.

#### **D. Un terme à ce séminaire : une conception intégratrice du langage**

Par l'espace l'univers me comprend et m'engloutit comme un point.

Par la pensée, je le comprends.

Pascal, *Pensées*.

## 1. Sortir de la transitivité du langage : une intégration réciproque entre monde et langage

Par sa théorie de l'interprétation, Lacan évacue un corolaire important de la conception dualiste du signe : sa transitivité. Toute vision dualiste du signe renvoie en effet à une conception transitive du langage : pas de signifiant sans signifié, on ne saurait parler que *de quelque chose*. Comme on le dit d'un verbe « transitif », l'énoncé supposerait un objet (la réalité), avec lequel il entretient des rapports plus ou moins fixes de transmission et d'expression ; le langage, comme un verbe transitif, aurait besoin d'un objet, extérieur à lui et qui serait son « complément » sans lequel l'acte seul de parler n'aurait pas de sens.

Il importe pourtant de voir les sous-entendus d'une telle vision du langage. Le danger me semble être que celle-ci peut tout à fait rejoindre une conception véridictionnelle et communicationnelle du rapport du langage au monde, voulant que la véracité d'un énoncé (ne) puisse se mesurer (qu')à l'aune de sa fidélité à la réalité qu'il énonce. Cela revient à considérer que l'objet dit préexiste au langage, que le langage est extérieur au réel qu'il énonce — alors que, d'un point de vue structural, au contraire, c'est le fait qu'il y ait du symbolique, c'est-à-dire du langage, qui implique qu'il y a un réel qui lui échappe, à partir duquel des choses à dire puissent être distinguées. Si l'on refuse de faire du structuralisme un essentialisme et une conception transcendante (le signifiant s'engendrerait lui-même), position que Lacan n'a évidemment jamais tenue, alors on peut considérer l'approche structurale comme l'une des hypothèses les plus efficaces de la matrice du monde humain en tant qu'humain, c'est-à-dire symbolique : comment le signifiant impose-t-il dans le règne de la nature « une présence sur fond d'absence<sup>260</sup> » (Lacan) ?

À l'opposé de la conception dualiste du signe, Lacan s'est tourné vers deux pensées de la non-dualité, c'est-à-dire des pensées qui ont placé au cœur même de leur concept premier le refus de toute dualité. La première de ces pensées est la dialectique ; là encore, Lacan suit l'orthodoxie de son temps, en découvrant Hegel via Kojève ; toutefois, il est d'ores et déjà freudien, et le psychiatre est sensible à ce titre à ce qui constitue, non le rêve de la dialectique (à savoir le fameux troisième moment de la synthèse du concept qui réintègre le moment second de la négation), mais son moteur véritable, c'est-à-dire la négativité : comme le dira Adorno (dans une ambiance et une chronologie étrangère à la pensée de Lacan, il est vrai), il n'y a de dialectique véritable que si l'on conserve au moteur négatif toute la force de son irréductibilité. Or on peut dire, à la suite d'Oury, que la pensée freudienne est elle aussi une logique négative ; c'est par là que, à mon avis, Lacan se situe dans une dialectique négative lorsqu'il articule le concept d'inconscient à une pensée dialectique. À ce titre, et malgré les profondes évolutions entre le « premier Lacan », celui des années 30 et 40, et le dernier Lacan baroque de « lalangue » et du Séminaire des années 1969-1975, la négativité inconsciente demeure toujours active et comme une pression permanente exercée sur le constant effort de rationalité que constitue la logicisation lacanienne de la topique freudienne.

---

<sup>260</sup> Et tout ce qui découle de cette nouvelle qualité de présence. Il est à noter que cette capacité d'abstraire n'est pas avant tout « rationnelle » : l'anthropologie du langage, lorsqu'elle s'intéresse aux origines du langage, rappelle que la première des possibilités ouvertes à l'humanité par l'usage du langage, c'est de pouvoir passer du trépas à la mort. Les morts, ce sont ceux dont on peut se souvenir : leur absence de notre présent ne les condamne pas à n'être plus rien. Ils deviennent des présences absentes ; *nos* morts ; des ancêtres ; des dieux. Concomitamment à l'entrée dans le règne de la mort, se joue pour l'homme l'entrée dans le règne des rêves proprement imaginaires du sommeil profond, et non plus seulement des traductions stéréotypées des réflexes animaux. Cf. Edgar Morin, *Le Paradigme perdu : la nature humaine*, Paris, Seuil, 1973, rééd. « Points Essais », 1979.

Le corolaire de l'abandon de la conception transitive du langage, avec l'abandon de la dualité du signe, serait-il une « intransitivité » du langage, le fait qu'un énoncé n'a aucun objet, qu'il n'y aurait aucun monde que dise le langage ? Que signifie « dire quelque chose » ? La conception transitive du langage a pour elle l'apparence et l'évidence ; la nier reviendrait vite à tomber dans une absurdité logique<sup>261</sup> : le langage ne peut être sans objet. Cette négation, appelons-la une conception intransitive du langage, et demandons-nous : jusqu'à quel point tenir la thèse de l'intransitivité du langage ? Si la conception transitive du langage est calamiteuse en ceci qu'elle abrase tout ce qui sort du paradigme positiviste, la thèse d'une intransitivité du langage n'en est pas moins porteuse de ses propres contradictions si on veut la tenir à même régime de systématité. En fait, il s'agit de défiger la thèse transitive, et non de la remplacer par un nouveau dogme : l'enjeu est bien de changer de régime épistémologique, au lieu de se faire dicter les rigidités et fixités supposées nécessaires à la logique du général. Ainsi, le langage et la parole ont bien un réel auquel ils s'articulent, et ils ont bien, à un certain degré, un objet dont ils parlent ; mais c'est dans l'incomplétude du rapport entre langage, objet et réel que réside la porosité et l'ouverture fertile d'une théorie du langage non exclusivement transitive. C'est la vertu défigeant les concepts, y introduisant le constat de l'hétérogène, du « dehors » ou du « négatif », qui est portée par le refus de la définition transitive du langage.

Parler de non-transitivité du langage vis-à-vis du monde, cela ne signifie pas que le langage n'ait rien à voir avec le monde, au contraire. D'une part la lecture que nous faisons du monde fait toujours déjà partie de ce monde : nous appartenons à l'objet que nous désignons, et notre effort de donner du sens aux choses et à « ce qu'on fait là » influe donc forcément sur la complexité du monde. D'autre part nous construisons ces signes en faisant l'expérience du monde : il y a co-création de la réalité du signe, ne serait-ce que dans la rencontre qui a lieu entre nous et ce que nous voulons signifier. Pour le dire avec les termes qui ont été les nôtres depuis le début de notre parcours, Nous sommes donc toujours déjà dans une relation d'intégration au monde, un monde dans lequel nous exerçons notre aptitude à traduire en langage notre vécu et notre environnement. L'intégration réciproque entre monde et langage est permanente.

Certes, il y a bien un état du rapport du sujet au monde, et du langage au monde, où l'on peut légitimement stabiliser les instances de l'objet et du sujet : en certains moments de fixation locale et temporaire, il y a suffisamment de distinctivité pour en effet distinguer un objet réel de l'énoncé langagier, cet énoncé étant lui-même objet d'une énonciation émanant d'un sujet. Mais la « barrière » entre nous et les choses, entre le langage et les choses n'en est pas moins une représentation émanant originellement d'une hallucination (si l'on suit Freud) sur le plan psychique, et sur le plan social, une convention née d'un besoin de manipuler les choses et le monde. Ce besoin de « se re-présenter » les êtres en les nommant, cela revient à les abstraire, à les rendre réellement absents, et imaginaires présents sur la scène de la conscience. Si le langage est *une présence sur fond d'absence*, cet état fixable (dans des marges qui, elles, varient selon la situation et la convention d'usage) désigne le fonctionnement intersubjectif, l'organisation des échanges réglés de ce qu'on appelle l'intercommunication. Entre ces marges, on peut admettre que la vériconditionnalité, ou l'adéquation des mots aux choses, constitue un critère fort de bon fonctionnement du langage. Mais au sein du système langage/monde, l'état de claire distinction entre les deux pôles, entre objet et sujet, n'est qu'une station, apparemment stable quand on se

---

<sup>261</sup> Encore que cette absurdité reste à discuter : c'est justement toute la portée de la série « Du sens » de Deleuze citée précédemment.

trouve dans ses rets, et tellement convaincante même qu'elle finit par devenir une hallucination parfaite, une convention adéquate à notre réalité, c'est-à-dire une croyance générale. Il faut cependant ne pas oublier que cette stabilité conventionnelle ne suffit pas à définir une condition de vérité...

Toutefois, hors de cette aire de relative clarté dans les échanges, dans des zones où les rapports entre réel et langage sont moins « clairs » — plus brouillés en apparence, moins évidents —, continue d'agir ce qui fait de nous des êtres de signes, des parlêtres. Aux marges de cette aire, se trouvent déjà, un pied dedans, un pied dehors, toutes les formes-limites du langage (poésie, théâtralisation, expérimentation, etc.). Et bien sûr, hors de ces marges, dans un désarrimage complet des conventions stabilisées, se déploie le monde de la psychose et de l'autisme. Mais ces confins du stable et de l'instable désignent aussi l'ère des balbutiements du langage, et c'est aussi en elle que ce séminaire se plonge : dans l'émergence du langage, à l'articulation entre la structuration progressive de la psyché (autour de la fonction cardinal et organisatrice du Moi) et la distinction de l'identité du bébé vis-à-vis de ses deux « réels », le réel extérieur (le monde) et le réel intérieur (le ça, ou l'inconscient au sens freudien).

La distinction entre objet et sujet vaut sur le plan de la conscience et de la distinction, maintenue par le « moi », entre la scène du dehors et la scène de la conscience ; mais telle quelle, elle constitue le dernier terme d'un processus de formation du psychisme, aboutissant à l'identité du « moi » qui ne peut s'opérer sans distinguer le moi de ce qu'il n'est pas, c'est-à-dire le monde extérieur, et le réel inconscient. Le point de rencontre entre les deux réels, celui du monde et de l'inconscient, point investi par le moi, forme la « réalité ». La réalité n'est donc pas « objective », mais se tisse des deux réels, et fait de son tissage l'être même de la conscience. En elle, le fantasme joue un rôle fondamental, injectant du désir dans le monde, et introjectant du monde et du corps dans l'imaginaire ; le symbolique désigne ce qui articule ces deux advenues réciproques en un point moïque — et s'il y a pathologie dans cette articulation, névrose ou psychose, il s'agit toujours d'une altération de la fonction symbolique proprement dite : soit névrotique, soit délire. La conscience tire sa qualité de réel de cette construction et de sa solidité à soutenir notre présence au monde : on peut « s'appuyer sur la réalité », qui n'est pas pur délire, tout comme on peut la changer, car elle n'est pas pure objectivité. D'ailleurs, en un sens, c'est autour de la place du fantasme dans la réalité, et des pathologies destructrices de sa logique, que se structure l'approche thérapeutique de la psychothérapie institutionnelle, et plus généralement de la psychanalyse : comment le rapport entre ce qui relève de la réalité, et ce qui relève de l'inconscient, peut-il établir « l'unarité » supportable d'une existence, ou au contraire devenir la scène éclatée d'un fantasme défait ?

Peu à peu, nous retrouvons ici une autre option que l'antinomie transitivité/intransitivité pour répondre aux rapports entre langage et monde, et entre monde et sujet. Notre relation au monde prend le visage d'une intégration réciproque : le langage est intégré au monde, monde qu'à son tour le langage intègre en lui ; mais à aucun moment le langage ne se sépare *réellement* du monde, pas plus que le moi ne se sépare réellement du réel extérieur (le monde) ou intérieur (l'inconscient), dont cependant il se distingue. Au commencement, il s'agit d'une intégration du bébé dans le monde où il arrive : il est contenu, dans son corps et psychiquement, par son entourage, avant de pouvoir lui-même contenir. Puis progressivement, au fur et à mesure de l'entrée du bébé dans son existence, s'opère un retournement de cette relation d'intégration du monde en lui, par introjection, intériorisation des capacités contenantantes, des fonctions d'interprétation du monde, d'autrui et de soi. Cette intégration n'est pas « réelle » : elle se fait

sous forme de représentations, de signifiants, de catégories ; c'est cette faculté qu'on peut qualifier de dimension sémiotique de l'existence. Notre matérialisme n'a rien d'un réalisme, il est sémiotique, et l'intégration en est l'une des principales modalités organisatrices. C'est dans l'aire de ce matérialisme que va continuer ce dernier moment du chapitre, en questionnant à présent son émergence psychique.

## 2. Origine (de la) sémiotique et métapsychologie : le double reflet des origines

La sémiotique du bébé, et plus généralement la pédopsychiatrie, étudient la genèse de cette faculté langagière, ou comment cette relation d'intégration réciproque entre nous et le monde se construit, s'opère et s'intériorise chez l'enfant de façon telle que se structure sa subjectivité la plus singulière ; et comment, ensuite, cette intégration se thématise (c'est toute la question de la genèse du monde objectal puis objectif), se catégorisera, c'est-à-dire en devenant « pensée », vision du monde. De façon emblématique, c'est ce que pose le titre de l'ouvrage de Bernard Golse, en allant *Du corps à la pensée*. Par cette introjection des fonctions intégratrices, la boucle sera bouclée : notre vision de ce monde dans lequel nous sommes intégrés reversera au monde notre force de pensée, d'action, d'invention, bref d'existence.

La notion d'« origine », bien souvent, désigne un mythe, mais l'étude de l'émergence de la pensée chez le bébé permet de comprendre comment cette pensée se met en place, à la croisée de deux dimensions qui jouent un rôle central : le corps et les interactions avec autrui. Le bébé est immédiatement plongé dans un monde, c'est-à-dire du corps et du groupe, donc du langage. Mais cela ne veut pas dire que le bébé va immédiatement « communiquer ». Pour le bébé, la plongée dans le monde établit d'emblée, dans sa vie, l'évidence d'une réalité autre, qui est pourtant vécue comme problématique ; pour autant, il faut se méfier du raccourci qui nous ferait croire que l'enfant serait immédiatement plongé dans un monde d'échanges symboliques. On note au contraire que si, dans un premier temps, l'enfant développe une sémiotisation des choses, ainsi qu'une expressivité, c'est avant tout *pour soi*, ses émissions ayant fonction de réassurance personnelle (construction des systèmes de pare-excitation, enjeux de la constitution du narcissisme, etc.) ; à ce moment-là, ce qui relève déjà du langage et de son « intériorisation » est cependant plus à mettre du côté de l'indice, voire de l'icône, que du côté du symbole. On se situe, dans ces premiers temps de l'existence, dans la « protohistoire » des processus de sémiotisation.

La capacité sémiotique pleinement signifiante a besoin avant tout, pour se mettre en place, de l'entourage psychique, et l'advenue à une sémiotisation pleine est un horizon encore lointain ; mais cet horizon permet de situer l'importance de la construction d'objet, sur un fond d'absence et de haine, et que l'on peut resituer du côté de ce dont nous avons parlé dans le premier chapitre autour de l'expression de Green de « métapsychologie de l'absence ».

Bref, la façon dont est posée la question de l'origine se révèle bien souvent n'être qu'un besoin de « mythe étiologique », comme le dit Green, et se pose souvent en partant de deux points faussés. Le premier point consiste à dire que les manifestations corporelles sont le reflet d'une pensée, au lieu de les considérer comme de la pensée en soi : cela repousse toujours plus loin les questionnements, favorisant ainsi le mythe d'une séparation entre pensée et corps. Si l'on pose au contraire l'axiome selon lequel il n'y a pas de dualisme entre corps et pensée, on peut ainsi considérer comme résolue, certes pas la question de l'origine, mais celle de l'émergence, à un moment précoce de l'existence, des capacités à intégrer dans notre organisation psychique, cérébrale et perceptive, ce qui relève de la représentation et de la symbolisation. Le « point

imaginaire » de l'origine n'est qu'un reflet en miroir qui nous renvoie à sa source lumineuse effective : la pensée, *c'est* du corps. Il suffit simplement de ne pas oublier que le corps n'est pas que matière et traduction neurologiques, mais aussi lieu de phénomènes métapsychologiques.

Le second point de départ faussé concerne la question du contenu et du contenant, de la forme et de la matière. La dialectique entre les deux pôles s'établit dans la nécessité pour le bébé d'intérioriser, comme objet contenu, le comportement de l'objet contenant, c'est-à-dire la fonction prise en charge par le parent. Cette nécessité émerge grâce au retour rythmé d'une situation où un réflexe finit par s'installer et se transformer en un geste, où un vécu devient représentation. Le « fort-da » freudien est emblématique de cette étape : le fait de disparaître et de réapparaître de la part de l'adulte, est intériorisé sous la forme du *faire-disparaître-et-réapparaître* qui permet à l'enfant de maîtriser ce processus, qui contient la réelle alternance entre présence et absence au lieu de seulement la subir. On voit à travers cet exemple que cette étape est à resituer dans la dynamique de la formation d'objet, et par rapport à la question du narcissisme : c'est d'abord un besoin « auto », proprement intime, de pare-angoisse, qui amène l'enfant à se créer ce « scénario » personnel ; mais cela devient de facto la matrice de toute possibilité ultérieure de symbolisation et d'objectivation, base structurale de l'accès à la communication et à l'abstraction, instauration du langage et de la pensée.

La mise en question de cette dialectique contenu/contenant est doublement importante pour nous. D'une part parce qu'elle place en « premier moment » non pas un contenu mais une forme contenant, une fonction ; c'est de l'intériorisation par le bébé de cette fonction extérieure le soutenant, que naît la possibilité pour lui d'à son tour intégrer, abstraire et manipuler le monde. La relation d'intégration se retourne, véritable hallucination magique, vécu sur lequel insiste Winnicott, après Freud. Il s'agira, dans les étapes ultérieures de l'intégration du moi, de dialectiser cet indispensable vécu de toute-puissance magique afin que les forces sadiques laissent une place à l'existence de l'autre comme objet de souci, comme digne d'être coprésent. D'autre part, la dialectique contenu/contenant nous importe parce que la « fonction contenant » désigne le pôle maternel par rapport à l'enfant : le contenant est ce qui intègre l'enfant non seulement au monde, mais à l'histoire, sous sa forme (trans)générationnelle. Ici, le « point imaginaire » de l'origine se révèle comme un second reflet, lequel nous renvoie à sa dimension effective : les interactions, qu'elles soient affectives, comportementales ou fantasmatiques ; ces dernières renvoyant à leur tour à une troisième dimension fondatrice : la transmission transgénérationnelle. On ne trouvera jamais, dans notre enquête métapsychologique, que ces contenants — et pour anticiper sur la dernière partie de ce chapitre, notons que nous évoluons dans un matérialisme des contenants, par distinction avec une herméneutique des contenus.

Nous avons ici un point de perspective qui sort de notre discussion logique et sémiotique, mais qui mériterait de faire l'objet d'une enquête ultérieure, à la croisée entre le regard logique de Balat, et le regard clinique des tenants de la thèse du mandat transgénérationnel, tel Claude Nachin par exemple, dans la lignée des travaux de N. Abraham et M. Torok. Cette perspective ne serait nullement en contradiction avec la clinique de Delion :

On peut donc dire que la « pénétrance transgénérationnelle » est en rapport avec le statut de la négativité dans la génération des parents de l'enfant qui nous est amené à l'accès possible pour les parents à leur propre histoire. C'est bien dans l'articulation des représentements de l'objet auquel ils

renvoient par l'intervention de l'interprétant que se joue la transmission psychique, et notamment ses aspects de filiation<sup>262</sup>.

### 3. Reprise du parcours : du champ des signifiants primordiaux à la fonction de la tessère

Pour achever ce parcours, je souhaite reprendre ces deux points : le monisme de la pensée et du corps, et la relation entre fonction contenant et tendance intégratrice du moi, à la lumière des deux concepts qui, depuis plusieurs chapitres, ne cessent de se croiser : celui de « signifiants primordiaux », et celui des « tessères primordiales ».

#### a. Pensée et intégration

La double dynamique de décentration et d'inclusion du contenant primordial désigne une tension de forces, mais qui ne sont au fond qu'une même opération vue sous deux jours différents : la décentration suppose forcément la constitution relativement autonome de l'objet dont on se sépare, ce qui de fait suppose que cet objet est inclus dans la pensée : la fonction contenant se met en place dans le fait même de la constitution de son objet. À aucun moment on ne passe par un état uniquement de contenu : il n'y a pas de contenu de pensée d'abord, le contenu n'est qu'une représentation de la pensée ; la pensée est en ses différents contenus sous le mode de la représentation, mais elle est par elle-même contenance : contenance passive, en deçà des premières inscriptions, et active par-delà.

Au début, c'est l'objet primaire qui contient le psychisme du bébé et qui aide celui-ci dans son repérage des premiers signifiants élémentaires au sein de son environnement. Ce premiers temps se joue impérativement sur un fond de présence maternelle (de fonction maternelle, s'entend).

Au bout du chemin, l'enfant deviendra capable d'évoquer symboliquement la mère absente qui sera donc passée du statut d'objet contenant au statut d'objet contenu, passage qui suppose l'intériorisation par l'enfant de la fonction contenant de l'objet primaire<sup>263</sup>.

Le décentrement est une sortie relative de la relation d'intégration, un déplacement des lois jusqu'alors subies de cette intégration ; cet acte n'est possible, supportable, qu'à titre de conséquence de l'activation d'une capacité première d'inclusion, c'est-à-dire de réintégration. Entre ces deux bouts de l'évolution dans la fonction intégratrice, il n'y a que des variations d'états d'intégration, il n'y a pas de chose intégrée/individu intégrant, il n'y a que des processus d'intégration portant sur des représentations, sur le plan du fonctionnement de la pensée. Il n'y a pas d'intégration en soi, ce ne peut être un concept métapsychologique, mais « une tendance » (Winnicott) phénoménologique : ce qui est premier est le mouvement de décentration/inclusion, de dés-intégration/ré-intégration, pris d'un risque existentiel permis par la présence étayante de l'entourage bienveillant qui permet ces tâtonnements. Il n'y a pas d'état d'intégration comme point premier duquel dévierait ensuite une variation possible : on est d'emblée, psychiquement, dans la variation *et* dans l'intégration dont notre être dépend de l'actualisation. La valeur de l'analyse par Winnicott de ces moments de l'existence où le moi se cherche, réside dans toute la mouvance transitionnelle dans laquelle s'observe d'abord le besoin d'une continuité d'existence, faite peu à peu de tentatives d'actes (d'abord involontaires, puis progressivement provoqués et assumés) qui, sur cet arrière-fond rassurant, introduisent de la distinction et de la discontinuité, qui rendront ultérieurement supportables des séparations autrement plus fortes.

---

<sup>262</sup> Delion, *L'enfant autiste, le bébé et la sémiotique*, op. cit., p.225.

<sup>263</sup> Golse, *Du corps à la pensée*, op. cit., p.131-132.

Entre ces deux temps, il existe un moment de bascule qui nous paraît correspondre à ce que G. Haag a décrit sous le terme d'identifications intra-corporelles, le bébé re-jouant dans son corps et sa gestualité quelque chose de la fonction maternelle et cela surtout au moment des creux interactifs, c'est-à-dire en cas de présence physique de la mère mais de distanciation psychique relative de celle-ci<sup>264</sup>.

La bascule intégratrice se fait à l'occasion de « ce que le bébé a sous la main », au sens propre : seulement son corps ; il y a contingence du matériau sur lequel il exerce cette fonction, et imposition biologique de faire avec son corps, qui ainsi est investi comme royaume *sine qua non* : destiné. C'est parce que le point de portée de l'effort, point de résolution de la tension musculaire et psychique, est dans son organisme, que ce point est instauré comme « interlocuteur » dans le dialogue avec ce proto-soi qu'est son propre corps : le corps est d'abord l'espace proximal, l'espace des environs (par opposition avec cet espace que je perçois sans pouvoir l'atteindre). La fonction d'intégration est introjectée et se porte qui plus est sur ce qui deviendra le « réel intérieur » : la *personne* du bébé progresse donc, et c'est crucial, sur les deux axes de ce qui définit son intégration : la fonction intégratrice (celle du Moi : synthèse, *pontifex*, organisation du schéma corporel et groupal de l'existence dans toute sa variété) et l'intégrité physique individuelle du corps (le corps devenant trésor des signifiants, et se révélant à la fois comme la soudaine source déjà-là de cette pensée, par cette dernière rétrospectivement, et comme univers fantasmatique matriciel, via ce que Dolto nomme l' « image inconsciente du corps »).

### *b. Monisme corps-pensée : conséquences sur la théorie du signe*

D'un point de vue épistémologique, la question des rapports entretenus par le corps et la pensée se trouve dans le choix entre dualisme ou monisme. Quand on défend la position d'une distinction de nature entre corps et pensée, il est impossible de voir la situation autrement que dans la dimension du ceci *ou* cela, du *vel* et non du *sive*. Qu'on le veuille ou non, on se refuse le recours à la possibilité neutre du lien entre les deux, à la communauté ontologique possible qui intègre sans les confondre les corps, les images et le lien d'émergence et de co-opération qui les tient. Il devient impossible — ou inutile... — de penser un lien d'où naissent concomitamment, et le corps porteur de signifiants, et le corps primordial de signifiants, ces tessères grâce auxquelles pourront ensuite naître tous les corps secondaires de signifiants, ouvrant à l'infini univers de la poiesis langagière. Tout à l'inverse, le parti de Golse, Delion et d'autres consiste à relever le défi de penser ce lien natif, et vaut pour un rejet du dualisme, en faveur d'un monisme — même si le mot n'est pas prononcé par eux, on peut l'appliquer à leur position, à l'appui d'affirmations telles que celle-ci :

Comme on le voit, l'activité de pensée des bébés ne fait plus de doute si l'on inclut le corps (et le comportement) non seulement en tant que sa source profonde, mais aussi comme le lieu même de son extériorisation.

Autrement dit encore, c'est le statut de l'image motrice qui se trouve ainsi questionné de manière nouvelle par la psychisation du bébé.

Si l'on considère que cette image motrice n'est que le reflet périphérique de processus de pensée sous-jacents et centraux, alors ceux-ci demeurent évidemment à jamais inaccessibles à l'observation.

En revanche, si l'on considère que cette image motrice est en soi de la pensée et de l'activité représentative, alors on accordera à l'observation directe des bébés la valeur d'un outil précieux quant à l'étude des processus psychiques eux-mêmes<sup>265</sup>.

---

<sup>264</sup> *Id.*, p.132.

<sup>265</sup> *Id.*

Sous un tel jour, le corps cesse d'être le lieu plus ou moins passif, seulement accueillant (ou non) de processus qui ne le concerneraient qu'à titre d'adjuvant : au contraire, le corps existant (c'est-à-dire le *leib*, corps désirant, par opposition au *körper* biologique, ou ce que dans une certaine ambiance phénoménologique on nomme la *chair*) est directement partie prenante de la spirale entre émission et inscription d'une trace psychique, et donne ainsi *lieu* à la pensée, alors même que cette dernière ne peut encore s'extérioriser en un résultat indépendant, abstrait, c'est-à-dire dans ce qu'on appelle « une pensée ». La pensée est ici *in statu nascendi*, en tout cas *in statu faciendi* : elle est processus, production, sans forcément d'autre produit que sa propre itération, réitération, mise en mouvement. De façon imagée, pensons à Descartes qui, avant d'en arriver au contenu de pensée, assertion pleinement abstraite : « Je pense, donc je suis », doit d'abord en passer par ce pur constat : « Je pense, j'existe<sup>266</sup> » — la pensée est existence, mouvement, avant que d'être pensée de quoi que ce soit. Avant la méditation, chaîne abstraite de discours, il faut une accumulation de cogitations, c'est-à-dire de faits de pensée. *Il y a pensée*, tel pourrait être l'axiome du monisme de la métapsychologie du bébé. Et ce monisme est un matérialisme : la pensée est corps. Mais ce, à certaines conditions, qu'il faut éclairer — c'est la poussée de toute investigation clinique pédiatrique dans les zones des époques précoces de la vie du bébé (et ce de plus en plus jusque dans l'existence intra-utérine) — et qu'il faut surtout lier en une théorie.

À l'appui d'un tel axiome, l'abord sémiotique peircien me semble d'une puissance de clarification et d'un détail logiques tout à fait patents, mais à la condition de conserver toute sa radicalité à la théorie du langage, et dépasser la version « faible » de la pragmatique. En effet, l'expression d'« image motrice » employée par Golse ci-dessus, si l'on en reste à une conception dualiste du signe, est soit un oxymore (car un signe, être de langage, n'est pas moteur, fonction physique), soit une liaison conceptuelle (il y a un signe, et il est manipulé) : mais en tout cas, ce terme ne peut pas franchir le palier qui fera d'elle un être conceptuel linguistiquement acceptable. Accepter théoriquement une telle proposition n'est possible qu'à la condition de voir en cette « image motrice » non seulement le rassemblement d'une image et d'un signifié, mais un lien de ce signe avec un référent réel qui serait en même temps et son lieu d'accueil et sa cause effective — bref, on aura reconnu le signe peircien : l'image est le représentation, et le référent est l'un des visages de l'objet, qui est l'objet dynamique, cause dans le réel de ce qui met en branle le signe ; ce qui se met en place, dans cette pression de l'image comme agissante, c'est le fait qu'elle puisse n'être pas qu'agissante, mais également porteuse d'un objet abstrait, autrement dit d'une faculté représentationnelle dont l'objet serait abstrait : la faculté référentielle. Bref, ce qui se met en place dans « l'image motrice », grâce à sa force motrice et sa dynamique stimulée par l'entourage du bébé, c'est la fonction référentielle, c'est-à-dire l'une des fonctions de l'interprétant. D'une part, la fonction référentielle nécessite logiquement, en gestation, la représentation conceptuelle (c'est-à-dire ce que la linguistique saussurienne appelle « le signifié » : un signifiant ne renvoie pas directement à un référent, mais à un signifié : et c'est le signe, unité linguistique signifiant/signifié, qui renvoie à un référent réel) ; d'autre part, la fonction référentielle est ce qui renvoie l'image à un contenu qui, peu à peu, va s'abstraire. Le statut de l'image motrice n'est rien d'autre, ainsi, que celui de l'émergence de la fonction d'interprétant dans l'immanence des premières inscriptions. C'est en tout cas l'hypothèse qu'ici je propose.

Pareille hypothèse permet une posture épistémologique qui n'a plus besoin de se positionner sur un plan dualiste : sur le plan de l'observation phénoménologique, c'est bien une intervention

---

<sup>266</sup> L'expression « Ego sum, ego existo » se trouve dans la *Méditation deuxième*.

tierce qui sort signifiant et signifié de leur dyade fixiste et de l'insoluble obscurité du rapport qu'il faut tout de même penser entre signifié et référent ; mais sur le plan logique, cette fonction tierce ne fait qu'effectuer la fonction interprétante : nous n'évoluons plus dans le maniement de l'image, nous sommes *dans* l'image elle-même, qui doit donc être considérée logiquement comme un signe à part entière — mais un signe triadique. Autrement dit, le monisme sur le plan ontologique a pour répondant, sur le plan logique, la liaison (c'est-à-dire le triadique) entre les différentes dimensions qui constituent l'être de cette image/moteur, de cette pensée/corps. On retrouve ici, dans l'une de ses conséquences les plus extrêmes, et sans doute l'un des plus cruciales, le débat sur la nature du signe : ou duel, ou triadique. C'est jusqu'à ce point qu'il nous fallait cheminer. Alors, lorsque Golse énonce, contre le modèle (calamiteux) du reflet, que l'« image motrice est en soi de la pensée et de l'activité représentative », sa position radicale et nécessaire peut véritablement trouver dans la pensée du signe, non pas des adjuvants expérimentaux mais inadéquats, mais bel et bien un fondement théorique à la hauteur de l'ambition métapsychologique du concept de « signifiants primordiaux ».

Si l'on se contente d'une conception du langage comme d'un outil de communication, et surtout d'un signe qui serait objet de nos manipulations, on ne peut aborder la question-limite de l'émergence psychique du langage avec un concept adéquat. Tant que l'on se trouve au milieu de l'aire quotidienne du langage, tant que la fonction de manipulation du signe « va de soi », et que le fonctionnement conventionnel accepte le principe bivalent qui relie un signifiant à un signifié, le recours au concept de signe qui se contente de la dualité signifiant/signifié ne pose aucun problème de manipulation. Alors, le rapport du signe au réel, c'est-à-dire le rapport entre signe et référent, est rapporté au(x) sujet(s) énonciateur(s), au(x) sujet(s) récepteur(s), à la communauté dont ils participent. Dans ce cadre, il est tout à fait possible de maintenir l'axiome central de la différence entre le signifié et le référent, et sur lequel il serait impossible de revenir, sans ruiner toute la dimension symbolique du langage. En revanche, arrivés dans l'aire des confins de « la pensée » et du « corps », le problème se pose précisément sur le point de savoir comment lier représentation et chose représentée entre elles, dans la mesure où ce qui est en train de se construire, c'est précisément, tout à la fois, la fonction de représentation et le contenu de la représentation. Une activité psychique fabrique de la représentation au contact de la chose, et dont émerge du concept : du signifiant se fabrique avec du référent, collés dans une immédiateté corporelle (le bébé fait du langage avec ce dont il dispose), et de là s'origine la distinctivité augurale de la pensée, à savoir le signifié. À cet instant logique (instant purement hypothétique, mythique), signifié et référent finissent par se confondre, étant donnée l'absence encore de règle qui médiatise matière et image, représentation, concept et chose. Ce qui sera référent est l'occasion à travers laquelle s'expérimente le lien entre signifié et signifiant, lien pro-posé de façon suffisamment continue, apte à faire inscription psychique, par l'entourage de l'enfant. Il faut pouvoir penser, d'une façon non calamiteuse et crypto-réaliste, à la fois la possible efficacité de la chose, du corps, à régime de langage, et la possible émergence d'une distinction logique entre corps et concept, d'où naîtra la place d'un « signifié ». C'est ce qu'autorise selon moi l'enquête de Delion et Balat. La notion peircienne de « l'objet » peut tout à la fois recouvrir la réalité du signifié (objet statique, conventionnel) et celle de la cause effective (objet dynamique) ; c'est sous la pression de l'objet que la fonction d'interprétant peut réellement s'installer. En ce qui concerne le pôle du représentement, le passage de la trace à la tessère est le lieu où tout se joue.

Le seul arsenal d'un signe duel mène à l'aporie suivante : faute de trouver le médiateur-manipulateur, la convention acceptée, le bébé ne peut en rien être le sujet du signe, il n'en est que

le lieu d'inscription, la place, tandis que toute la fonction interprétante est reversée réellement au tiers, à l'adulte. Ce qui ne fait que repousser la question : quand donc le bébé va-t-il devenir le sujet du langage ? Quand des signes se disposeront enfin en son corps ? Ce serait là croire qu'il suffit d'une accumulation quantitative pour que s'opère un changement qualitatif, et qu'une matière amassée suffise à former, en son rassemblement, une vertu intégratrice. S'il en était ainsi, on serait dans une position théorique où la vertu intégratrice, c'est-à-dire interprétratrice, serait en position de « clignotant » ontologique : totalement dévolue au tiers qui serait le sujet des signes dont le bébé n'est que le « dépositaire », soit totalement léguée, passée, au bébé. On pourrait certes repérer un avant et un après les premières inscriptions dans le psychisme (chapitre IV), mais on ne pourrait comprendre ce qui opère logiquement ce passage. Nous nous retrouvons face à la même question, indéfiniment repoussée, du « comment ». À l'inverse, poser que le bébé demeure toujours sujet de la sémiologie permet de voir en quoi les trois pôles du signe (signifiant, signifié/convention, objet réel) sont immédiatement liés, quitte à ce que, dans l'effectivité de cette subjectivité, l'adulte lui prête son « appareil à penser les pensées » (Bion) ; cela permet en outre de penser les états pathologiques les plus limites, où défont tout autant le pouvoir-dire et le dire, mais sans que le désir et le fantasme, même entaillé et éclaté, ne cessent d'être présents, potentiellement agissants.

### c. *Un matérialisme des contenantants*

Ainsi, la « matière » à laquelle on aboutit, c'est encore et toujours du contenant : la forme est elle-même la matière psychique propre. Jamais, dans l'ordre théorique, on ne sort des contenantants : l'origine, au sens individuel de l'ancrage de la psyché dans un seul corps, est bel et bien un mythe, et réellement, elle renvoie à son tour à une contenance antérieure : physique, le corps de la mère, qui à son tour renvoie à une contenance psychique : la génération parentale, qui elle-même... Recul dans lequel, notons-le, nous retrouvons le même clivage psychique/organique qu'entre priméité et tiercéité d'un côté (permanence tonale et réflexivité typale), et secondéité de l'autre côté (principe matériel de la tessère, laquelle assure la continuité réelle dans la dynamique de la sémiologie).

S'il est possible à cet égard de parler de matérialisme, il faut alors le nommer un *matérialisme des formes contenantantes*. Qu'ensuite, des parties du corps remplissent cette fonction de contenance, au même titre que des gestes, des comportements et des paroles, voilà qui doit être étudié dans toute sa spécificité ; néanmoins, on n'aura affaire qu'à des variations de modalité dans la contenance et dans l'intégration, mais pas à un changement d'essence. Pour reprendre analogiquement une des propositions de l'*Éthique* de Spinoza, pensée et corps ne sont que des attributs de l'être qui, à travers eux, s'exprime.

Il n'est pas étonnant que ce soit dans une telle ambiance, à la fois freudienne et pédiatrique, que Bernard Golse ait proposé de nommer le programme d'une métapsychologie du bébé ainsi : un « structuralisme des processus ». Ainsi nommé, on sort du fixisme qui était reproché au structuralisme « orthodoxe », soi-disant hors du temps ; on en vient à une vision proche de la dynamique et de la pragmatique des actes de langage. Et nous en revenons exactement à l'objet de ce chapitre : car il reste à savoir de quel côté on se tourne en guise de théorie pragmatique. Entre la version « faible » et la version « forte », il faut savoir ne pas céder sur la radicalité du choix. C'est en tout cas ce en faveur de quoi a plaidé toute la présente méditation sur la praxis psychiatrique.

L'autre caractéristique principale de ce « structuralisme des processus » est la mise en avant des fonctions contenantantes comme élément-clé dans la construction psychique de « l'être-bébé » pour

reprenre le titre d'un autre livre important de Golse. Un tel « être-bébé » ressort de ce qu'indique la clinique du bébé, soit dans son développement normal, soit dans son développement pathologique ; en aucun cas il ne s'agit d'une « application » d'une « métapsychologie générale », théorie psychanalytique abstraite de tout contexte existentiel, à une région humaine particulière : il n'y a pas recherche d'adoubement de la psychiatrie du bébé auprès de la psychanalyse originelle, centrée sur l'adulte et sa *talking-cure*. Inversement, je ne voudrais pas lire dans la revendication du bébé, comme modèle métapsychologique à part entière, comme la revendication identitaire d'une corporation en quête d'une topique psychique qui appartiendrait en propre au bébé et se poserait en concurrence avec la topique psychique des autres stades de la vie : le travail avec le bébé, comme toute position praxique, développe sur le plan conceptuel un point de vue et une discipline de la pensée, plutôt qu'un objet et qu'un domaine disciplinaires disjoints. À ces conditions, parler d'une « métapsychologie du bébé » n'a rien a priori d'un énième compartimentage de l'approche psychanalytique, et de ses « spécialisations » : il y a une profonde porosité, qui n'empêche pas les spécificités, entre les différentes cliniques ; il y a une profonde communauté logique entre les deux approches de l'humain, ce qui n'implique en rien de céder, ni à un constructivisme pur, ni à une téléologie des structures psychiques et de leur construction. Pour Delion, prime le décloisonnement des différentes aires psychiatriques, tant nosologiques (psychose, autisme, schizophrénie) que cliniques (psychiatrie adulte, pédopsychiatrie).

La logique sémiotique ne naît pas dans le vivant à l'instant où émerge la catégorisation : elle est la naissance elle-même du vivant en tant qu'il *est* cette faculté de catégorisation ; elle en est donc à la fois la logique organisationnelle (la sémiotique est ce qui organise les catégories) et la logique d'émergence. En cela, le fondement de la pensée est sémiotique, la pensée est sémiotique à son premier instant, et pas seulement à un stade ultérieur et raffiné de son développement. L'importance de cette rencontre entre psychodynamique du bébé et sémiotique peircienne profite au pédopsychiatre, mais aussi au sémioticien : en effet les catégories sémiotiques, dans leur fonctionnement interne, sont défaites de toute psychologie, elles ne sont pas manipulables par des sujets indépendants de ce qu'ils manipulent, ce sont elles aux contraires qui imposent leur logique à « l'homme-signe » ; mais ces catégories n'en sont pas pour autant éternelles et transcendantes, tout à la fois elles se construisent (selon une logique sémiotique) et elles s'acquièrent (selon une psychodynamique) ; ainsi, on peut dire que l'on observe ici, dans la rencontre entre le sémioticien et le psychiatre, une « psychodynamisation de la sémiotique ». En retour, la sémiotique se pose comme un support logique non transcendant, non ultérieur, non reconstruit : elle est l'adjuvant épistémologique à l'entreprise d'une « métapsychologie du bébé » qui constitue l'idéal de plusieurs générations de pédopsychiatres n'ayant pas renoncé à la psychanalyse. Dans ce tableau épistémologique, la position de Delion a ceci de singulier, qu'il y imprime son tatouage « institutionnel ». Il s'agit plutôt de changement de focale et de perspective, nécessité par la clinique, sur un objet qui demeurerait dans son unité par-delà la diversité de ses chatoiements : la théorie métapsychologique, c'est-à-dire la psychanalyse. Dans cette unité demeurant au travers de la diversité, seule une matrice logique peut supporter ces variations réelles sans changer de nature symbolique : c'est pourquoi on ne saurait trop insister sur la liaison et la réciprocité entre les deux termes, les deux mouvements convergents, de la rencontre : psychodynamiser la logique, et appréhender la logique à l'œuvre dans le processus psychodynamique ; les deux ne sont pas le même, mais leur rencontre désigne un point de réel qui, lui, doit être saisi dans son unité, et qui s'appelle l'existence du petit d'homme parmi les siens qui sont déjà grands, et qui lui-même deviendra grand sans cesser de rester leur petit — comme eux, du reste...

## Récapitulation

Nous voici parvenus au terme de notre cheminement. En tout début d'ouvrage, je baptisais pompeusement notre champ du terme d'« alliance renouvelée entre langage et inconscient », c'est-à-dire entre sémiotique et psychanalyse<sup>267</sup>. Qu'en est-il ? Reposons-nous toujours la même question : En fin de compte, pourquoi ces schémas si compliqués ?

Sur le plan de l'épistémologie du langage, la conception triadique du signe réintègre la conception dualiste. Si le langage vise toujours à établir des définitions universelles, cela n'est possible qu'au sein d'un processus d'interprétation : la logique abductive n'éradique pas la logique du général, elle la relance et la refonde. Et si le langage est une structure, celle-ci garde à jamais la trace de son ontogenèse, et c'est en cela même qu'elle n'est pas un carcan. Voilà deux propositions à mettre en rapport avec le projet soutenu d'un « structuralisme des processus », par opposition à un « structuralisme des états », c'est-à-dire la promotion d'un décalage fertile pour la théorie psychanalytique vers des zones où « les formations de l'inconscient » ne se déduisent pas d'une parole rétrospective, mais se vivent dans l'actualité d'une vie qui s'organise en son aube. Voilà la promesse sérieuse, parce qu'étayée, d'une « métapsychologie du bébé ».

Croisant avec cette ligne de réflexion, notons cette catégorie de l'intégration, qui n'est évidemment pas épuisée par les quelques présentations que j'en ai données ici d'un point de vue sémiotique, mais également d'un point de vue psychanalytique (on pourrait fort bien reconnaître les grandes lignes de sa pensée profonde par Winnicott)<sup>268</sup>.

Sur le plan philosophique, la praxis pédopsychiatrique opère un geste crucial : faire tomber le dualisme corps/pensée. La sémiotique peircienne en fait tomber un deuxième : le dualisme pensée/langage. L'apport par Balat du concept de tessère a fait tomber quant à lui le dualisme corps/langage, même s'il n'a pas pour autant éliminé la discontinuité de statut entre l'organique et le psychique. On peut opter pour un monisme radical, une absence de transcendance et un antiréalisme philosophique, sans pour autant céder au simplisme : voilà des pistes fécondes pour questionner les confins entre structure symbolique et appareil corps/psyché. Et ce, sous l'horizon d'un « matérialisme des contenants ».

Sur le plan de l'épistémologie des sciences humaines, on a vu combien une approche polyfactorielle est toujours nécessaire. Y compris dans le dialogue avec les sciences dites « dures », c'est la possibilité d'articuler les différentes approches qui importent. À ce titre, le schéma sémiotique de Delion a permis à plusieurs logiques de s'articuler sans qu'on ait jamais à sortir de son aire. La sémiotique se présente comme un lieu d'articulation théorique, et non une annexion : un schème articulatoire ouvert, une logique pouvant faire office de principe intégrateur pour plusieurs problématiques cruciales. Premièrement, l'interprétation psycho-dynamique et interactive permet une approche graduelle et continue du *normal* et du *pathologique*. Deuxièmement, une logique articule la métapsychologie freudienne classique et ce qui peut être légitimement désigné comme une *métapsychologie du bébé* : toutes deux se réaffirment comme cofondées, dans l'incessant dialogue que la sémiotique établit entre l'efficacité, hors-temps, des structures symboliques, et leur ontogenèse : ce faisant, la sémiotique ne sort pas indemne, et tant

---

<sup>267</sup> Cf. *supra*, p.10.

<sup>268</sup> J'ai entamé ailleurs le dialogue entre abord psychanalytique et abord sémiotique de l'intégration comme un « schème anthropologique du sens », et il s'agit là d'un chantier encore à défricher. L'intérêt épistémologique me semble grand, à étudier pour elle-même cette catégorie qui semble « aller de soi », si triviale qu'on la retrouve partout comme « bonne à tout faire » de la modélisation du réel, mais pour ainsi dire jamais théorisée pour elle-même.

mieux, puisqu'elle se voit elle-même *psychodynamisée*, et ses articulations définitives ne délaissent en rien ses prémisses natives. Troisièmement, les logiques des pathologies autistique, psychotique, névrotique et sociologique : tout le champ de l'aliénation est couvert, ouvrant à une pensée non plus de leur addition mais de leur articulation sémiotique, pouvant également questionner le travail dialectique qui les « déchaînerait », et qui pourrait par exemple rejoindre l'étude du concept de Collectif développé par Oury<sup>269</sup>. Quatrièmement, une logique institutionnelle naît de ce travail de la dimension aliénatoire, via ce que Tosquelles appelle une « analyse institutionnelle » permanente des deux dimensions, le psy et le socius. C'est tout ce spectre que Delion a su disposer, dans toute la pluralité de ses dimensions, dans la multiplicité de ses éléments, sans que jamais l'architecture logique de cette hétérogénéité ne dégénère en une pseudo-synthèse hétéroclite.

La sémiotique, en proposant une logique, et en évitant une psycho-logique, permet de structurer le champ de la psychopathologie d'une façon renouvelée et ouverte ; son développement donne une entrée pertinente pour l'abord des rapports entre le bébé ou l'enfant autiste, leurs parents et leurs institutions<sup>270</sup>.

Enfin, ce nœud logique désigne un lieu existant, situable dans le champ social comme un enjeu éthique et politique : une praxis, concept qui doit être entendu dans sa portée théoriquement subversive : la praxis est structurée comme, et à partir de son objet : le désir. Or celui-ci est inaccessible, irréductible. Dans la perspective d'une logique du général, pareil paradoxe aurait pour seul destin la contradiction, donc l'abandon car rien ne pourrait en naître. C'est au contraire pour le relever, et faire émerger en lui la part incalculable de *poiesis*, que la logique du vague doit être reconnue comme la logique praxique, logique dont l'opération fondamentale est l'hypothèse abductive assumée subjectivement et collectivement dans ses conséquences, construction point par point d'une éthique, mais aussi indissociablement d'une politique. Il faut savoir parfois se tenir hors d'une logique du général pour sortir du mutisme. L'hypothèse abductive n'est pas le contraire pauvre d'une loi générale, ce n'est pas un geste lancé au hasard et délaissé par la suite : elle procède par une inférence singulière et concrète, maintenue le temps nécessaire qu'une réponse puisse choisir de lui être, ou non, renvoyée — temps long parfois, temps sans attente ni terme posé a priori, en tout cas. Sans cette hypothèse, le sens que les signes de Francisco portaient en eux serait resté pure potentialité et l'angoisse serait restée l'enfer de l'enfant agressif ; à rebours, Odette a pris le risque de les prendre au sérieux, dans une coprésence travaillée. Au lieu de rester dans la fascination figeante, elle est *inter-venue* et a relancé la machine sémiotique. Action symbolique éminente, réinstaurant la tiercéité véritable de la praxis. La logique du général nous fait penser que ce qui est dit est vrai *ou* faux, sans autre alternative, et qu'« une porte doit être ouverte ou fermée ». La logique du vague, elle, nous autorise à penser qu'il faut parfois que des portes ne soient ni ouvertes ni fermées à l'avance, pour qu'elles aient au moins une chance de pouvoir mener quelque part. Et c'est cela qui est à l'œuvre dans tout accueil du sujet, à commencer par le sujet qui se trouve en nous-mêmes. Car c'est surtout dans notre éthique que cette logique nous soutient. Bien sûr, pour combien d'hypothèses lancées, telle l'onde d'un sonar, obtient-on un écho lointain venu « du fond de la mer » ? Si peu... Parfois jamais. L'éthique, c'est continuer malgré tout à questionner cette source hypothétique de signes, aussi longtemps qu'il le faudra pour que de son lieu obscur, émerge un sujet. Il n'y a pas forcément de fin ni de finalité à un tel accueil, il faut se tenir là le temps nécessaire, c'est-à-dire un temps dont rien, sinon le sujet

---

<sup>269</sup> Oury, *Le Collectif*, *op. cit.*

<sup>270</sup> Delion, *op. cit.*, p.233.

lui-même, ne décide de l'avènement, obéissant en cela à une logique de signes, à une sémiotique, qui défie toute prévision ou prescription.

Du langage travaille, nous travaille, qui n'est pas là seulement, ni avant tout, pour ce qu'il nous sert, pour ce que nous en faisons, c'est-à-dire de la signification et de l'usage. L'existence est langage. Son analyse intègre bien la prise en compte d'une structure, mais pas celle, stricte, d'une langue. Une structure qui au contraire n'épuisera jamais ce qu'il en est du sens, mais au contraire l'ouvrira toujours plus.

Est-ce que d'une certaine manière, l'éthique de la psychanalyse ne pourrait être considérée du côté de l'indéfinition ? Est-ce que ce ne serait pas une éthique de l'indéfinition, de l'infini, de l'ouvert ? Dire : « Mais non, non, non, vous ne me ferez pas rester dans votre monde de détermination ou d'indétermination décisive totale, mais [j'évoluerai] dans un monde d'indéfinition. Il y a toujours du défini à accomplir, il y a toujours de la définition à faire, il y a toujours de l'ouvert<sup>271</sup>.

---

<sup>271</sup> Balat, *Psychanalyse, logique, éveil de coma. Le musement du scribe*, op. cit., p.237-238.



## Bibliographie

### A. Textes cités au cours du séminaire

- Adorno, Theodor W. : *Dialectique négative*, Paris, Payot, « Critique de la politique », 1992 (édition allemande : 1978).
- Apprill, Olivier, *Une révolution psychiatrique. Le moment GTPSI (1960-1966)*, Paris, Epel, « Des sources », 2013.
- Badiou, Alain, *L'Être et l'Événement*, Paris, Le Seuil, « L'ordre philosophique », 1988.
- Badiou, Alain, *Logiques des mondes (L'être et l'événement, 2)*, Paris, Seuil, « L'ordre philosophique », 2006.
- Balat, Michel, *Des Fondements sémiotiques de la psychanalyse. Peirce après Freud et Lacan*, Paris, L'Harmattan, « Ouverture philosophique », 2000 (version abrégé de la thèse d'État de 1986).
- Balat, Michel, *Psychanalyse, logique, éveil de coma. Le musement du scribe*, Paris, L'Harmattan, 2000.
- Brassens, Georges, « Les copains d'abord », 1964.
- Chauviré, Christiane, *Peirce et la Signification. Introduction à la logique du vague*, Paris, Puf, « Philosophie d'aujourd'hui », 1995.
- Deleuze, Gilles, *Logique du sens*, Paris, Minuit, 1969.
- Deleuze, Gilles, « À quoi reconnaît-on le structuralisme ? » 1972, in François Châtelet, éd., *Histoire de la philosophie, t.VIII : Le XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Hachette, p.299-335, repris dans *L'Île déserte. Textes et entretiens 1953-1974* (David Lapoujade, éd.), Paris, Minuit, « Paradoxe », 2002.
- Delion, Pierre, « Compte-rendu de Guillaume Monod, *Thiphaine ou le silence du moi*, Paris, Albin Michel, 2013 », in *Le Carnet Psy* n°178, mars 2014.
- Delion, Pierre, *L'Enfant autiste, le bébé et la sémiotique*, Paris, Puf, « Le fil rouge », 2000.
- Delion, Pierre, *Le Packing avec les enfants autistes et psychotiques*, Toulouse, Érès, 1998.
- Descartes, René, *Méditations métaphysiques*.
- Dosse, François, *L'Empire du sens. L'humanisation des sciences humaines*, Paris, La Découverte et Syros, 1995, rééd. « Poche, sciences humaines et sociales », 1997.
- Freud, Sigmund, *L'Interprétation du rêve*, Paris, Puf, « Quadrige », 2010 (trad. Janine Altounian, Pierre Cotet, René Lainé, Alain Rauzy et François Robert).
- Éluard, Paul, *Capitale de la douleur*, Paris, Gallimard, « Poésie », 1966 (1<sup>e</sup> édition 1926).
- Golse, Bernard, *Du Corps à la pensée*, Paris, Puf, « Le fil rouge », 1999.
- Golse, Bernard, *L'être-bébé*, Paris, Puf, « Le fil rouge », 2006.
- Hénault, Anne, entretien in Biglari, Amir, éd., *Entretiens sémiotiques*, Limoges, Lambert-Lucas, 2014, p.233-240.
- Horkheimer, Max, Adorno, Theodor W., *La Dialectique de la raison. Fragments philosophiques*, Paris, Gallimard, « Tel », 1974 (édition étasunienne, 1944).
- Lacan, Jacques, *Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, livre XI du Séminaire (texte établi par Jacques-Alain Miller), Paris, Le Seuil, « Champ freudien », 1974, rééd. « Points essais ».
- Lacan, Jacques, *Le Séminaire Livre VII. L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, « Champ freudien ».

- Laffitte, Pierre Johan, « *Pacare, échangeur universel, singularité et éthique* », communication au Colloque international *Money and Culture*, University College Cork, Irlande, mai 2005.
- Laffitte, Pierre Johan, « *Parler du sujet sans en parler. La narrativité, modalité de l'intégration, et la métapsychologie* », in *La Narrativité*, Colloque international de Cerisy organisé par Chantal Clouard, Bernard Golse et Alain Vanier, actes à paraître.
- Laffitte, Pierre Johan, « Le Concept de Collectif chez Jean Oury », paru dans *Politiques de la communauté*, *Chimères* n°87, février 2016, p.193-202.
- Lévi-Strauss, Claude, « La science du concret », *La Pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962, rééd. Paris, Pocket, « Agora ».
- Maldiney, Henri, « Le dévoilement de la dimension esthétique dans la phénoménologie d'Erwin Straus », article de 1966 repris in *Espace regard parole, op. cit.*, p. (réédition Le Cerf), p.175-200. « L'esthétique des rythmes », article datant de 1967 (p.201-230).
- Mauss, Marcel, « Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques », 1923, repris dans *Sociologie et Anthropologie*, Paris, Puf, Quadrige, 1950, p.143-279.
- Morin, Edgar, *La Méthode, 4. Les Idées. Leur habitat, leur vie, leurs mœurs, leur organisation*, Paris, Le Seuil, 1991 (rééd. « Points Essais »).
- Peirce, Charles Sander, *Les textes logiques de C.S. Peirce du Dictionnaire de J.M. Baldwin*, traduction de Michel Balat, Gérard Deledalle, Janice Deledalle-Rhodes, Nîmes, Champ social Éditions, Essais, 2007.
- Oury, Jean, *L'Aliénation (Séminaire de Sainte-Anne, dixième année)*, Paris, Galilée, 1992.
- Oury, Jean, *Le Collectif. Séminaire de Sainte-Anne, Cahier n°1, 4<sup>e</sup> année*, Paris, Éditions du Scarabée-Céméa, « L'ouverture Psychiatrique », 1996, rééd. Nîmes, Champ social Éditions, « Psychothérapie institutionnelle ».
- Pascal, Blaise, *Pensées, opuscules et lettres*, Paris, Classiques Garnier, « Classiques jaunes », Philippe Sellier, éd., 2011.
- Rey, Alain, dir., *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Dictionnaires Le Robert, 1992, édition en trois volumes, 1998.
- Roulot, Danielle, « Fonction forclusive et forclusion », *Paysages de l'impossible. Clinique des psychoses*, Nîmes, Champ social, « Psychothérapie institutionnelle », 2003, p.119-140.
- Roulot, Danielle, « Secondéité pure et univers schizophrénique », in *Paysages de l'impossible. Clinique des psychoses*, Nîmes, Champ social Éditions, « Psychothérapie institutionnelle », 2003.
- Roulot, Danielle, *Schizophrénie et langage ou « Que veut dire le mot chapeau ? »*, Toulouse, Érès, « Des Travaux et des Jours », 2004.
- Saussure, Ferdinand de, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, « Grande bibliothèque », 1995 (première édition par Charles Bailly et Albert Séchehaye, 1916).
- Sédat, Jacques, *Comprendre Freud*, Paris, Armand Colin, « Lire et comprendre », 2012.
- Schotte, Jacques, *Nosographie. La nosographie psychiatrique comme patho-analyse de notre condition, cours 977-78*, texte établi par Olivier Legré, Cour-Cheverny, Institutions, « La boîte à outils », 2011.
- Stern, Daniel, « L'enveloppe prénarrative. Vers une unité fondamentale d'expérience permettant d'explorer la réalité psychique du bébé », in Bernard Golse et Sylvain Missonnier, éd., *Récit, attachement et présent. Pour une clinique de la narrativité*, Toulouse, Érès, « La vie de l'enfant », 2005, p.29-46.

Vasquez, Aïda et Oury, Fernand, *Vers une pédagogie institutionnelle*, Paris, François Maspero, « Preuves à l'appui » (réédition Vigneux, Matrice, 1997).

## B. Textes cités par Delion et Golse

Athanassiou, Cléopâtre, *Bion et la naissance de l'espace psychique*, Paris, Popesco, 1997.

Austin, John Langshaw, *Quand dire c'est faire*, Paris, Le Seuil, « L'ordre philosophique », 1970.

Balat, Michel, « Introduction aux journées », in Balat, éd., *Autisme et éveil de coma*, op. cit., p.18-19.

Balat, Michel, « L'homme blessé et la psyché » (repris dans *Le Musement du Scribe*, op. cit., p.47-60, initialement paru in *Agressologie*, 34, 3, 1993, p.136-140.

Bruner, Jerome S., *Comment les enfants apprennent à parler*, Paris, Retz, « Actualité pédagogique », 1987.

Bruner, Jerome S., *Le Développement de l'enfant : savoir faire, savoir dire*, Paris, Puf, « Psychologie d'aujourd'hui », 1983.

Bullinger, André, « Le rôle des flux sensoriels dans le développement tonico-postural du nourrisson », *Motricité cérébrale*, 17, p.21-32, 1996.

Diatkine, René, « Le psychanalyste et l'enfant avant l'après-coup, ou le vertige des origines », in *L'Enfant dans l'adulte ou l'éternelle capacité de rêverie*, Neuchâtel, Paris, Delachaux et Niestlé, « Champs psychanalytiques », 1994, p.127-143 (initialement paru in *Nouvelle Revue de psychanalyse*, « L'enfant », 1979, 19, p.49-63.

Fonagy, Ivan, *La Vive voix — Essais de psychophonétique*, Paris, Payot, « Bibliothèque scientifique », 1991.

François, Frédéric, « Significations corporelles et oubli du corps dans le langage de l'enfant, et en quelques autres lieux », *Revue de médecine psychosomatique*, 1992, 30-31, p.47-62.

Freud, Sigmund, *Psychologie collective et analyse du moi*, Payot, Petite bibliothèque.

Golse, Bernard, Bursztejn, Claude, *Dire : entre corps et langage. Autour de la clinique de l'enfance*, Paris, Masson, 1993.

Green, André, « L'enfant modèle », *Nouvelle Revue de psychanalyse*, 1979, 19 (« L'enfant »), p.27-47.

Haag, Geneviève, Tordjman, Sylvie & al. « Grille de repérage clinique des étapes évolutives de l'autisme infantile traité », *La Psychiatrie de l'enfant*, XXXVIII, 2, 1995, 497-527.

Kaes, René, *Le Groupe et le sujet du groupe. Théorie psychanalytique du groupe*, Paris, Dunod, « Psychisme », 1993.

Lebovici, Serge, *Psychopathologie du bébé* (dir. S. Lebovici, F. Weil-Halpern), « Les interactions fantasmatiques », p.144, Paris, Puf, 1989.

Lekeuche, Philippe et Mélon, Jean, *Dialectique des pulsions*, Bruxelles, de Boeck, 1990.

Mazet, Philippe et Stoléru, Serge, *Psychopathologie du nourrisson et du jeune enfant*, Paris, Masson, 1994.

Meltzer, Donald, *Sexual States of mind*, Perthshire-Scotland, Clunie Press.

Richer, Edwige, « Problématique de l'éveil du coma traumatique », in Michel Balat, éd., *Autisme et éveil de coma*, Nîmes, Théétète, 1998, p.37.

Stern, Daniel, *le Monde interpersonnel du nourrisson*, Paris, Puf, 1989.

## C. Textes pour aller plus loin

### 1. Inconscient et institutions

- Coupechoux, Patrick, *La Déprime des opprimés. Enquête sur la souffrance psychique en France*, Paris, Le Seuil, 2009.
- Coupechoux, Patrick, *Un Monde de fous. Comment notre société maltraite ses malades mentaux*, Paris, Seuil, 2006.
- Dumas, Didier, *L'Ange et le Fantôme*, Paris, Éditions de Minuit, 1985.
- Falissard, Bruno, *Cerveau et psychanalyse. Tentative de réconciliation*, Paris, L'Harmattan, « Psychanalyse et civilisations », 2008.
- Green, André, « La mère morte », in *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, Paris, Minuit, 1983, rééd. « Reprise », 2007, p.247-283.
- Imbert, Francis, *Médiations, institutions et loi dans la classe. Pratique de pédagogie institutionnelle*, Paris, ESF, 1994.
- Lacan, Jacques, *Séminaire X, L'Angoisse, 1962-1963*, édition établie par Michel Roussan.
- Laffitte, René et le groupe AVPI, *Mémento de pédagogie institutionnelle*, Vigneux, Matrice, « Classiques de la pédagogie institutionnelle », 1999.
- Nachin Claude, *Les fantômes de l'âme*, Paris, L'Harmattan, 1993.
- Pankow, Gisela, *L'être-là du schizophrène*, Paris, Aubier Montaigne, 1981, rééd. Prais, Flammarion, « Champs », 2006.
- Pankow, Gisela, *L'homme et sa psychose*, Paris, Aubier Montaigne, 1969, rééd. Paris, Flammarion, « Champs », 1993.
- Tisseron, Serge, *Tintin chez le psychanalyste*, Paris, Aubier 1985.
- Tisseron, Serge, *Tintin et les secrets de famille*, Paris, Séguier, 1990.

### 2. Sémiotique, anthropologie, épistémologie

- Ablali, Driss et Ducard, Dominique, éd., *Vocabulaire dans études sémiotiques et sémiologiques*, Paris, Honoré Champion, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, « Lexica, mots et dictionnaires » n°17, 2009.
- Balat, Michel : [www.balat.fr](http://www.balat.fr).
- Bourdieu, Pierre, *Langage et Pouvoir symbolique*, Paris, Le Seuil, « Points essais », 2001 (reprise de *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, 1982.)
- Bourdieu, Pierre, *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Genève, Droz, 1972, rééd. Paris, Le Seuil, « Points essais », 2000.
- Bourdieu, Pierre, *Le Bal des célibataires. Crise de la société paysanne en Béarn*, Paris, Le Seuil, « Points essais », 2002.
- Bourdieu, Pierre, *Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire* (Paris, Le Seuil, « Libre examen », 1992, rééd. « Points essais », 1998.
- Caillé, Alain, *Anthropologie du don*, Paris, Desclée de Brouwer, 2000, rééd. La Découverte, « Poche », 2007.
- Dosse, François, *Histoire du structuralisme*, 2 vol., Paris, La Découverte, 1992 (rééd. Paris, Librairie générale française, « Le Livre de poche, Biblio essais »).
- Hagège, Claude, *L'Homme de paroles. Contribution linguistique aux sciences humaines*, Paris, Fayard, 1985, rééd. Paris, Gallimard, « Folio essais », 1986.

- Kupiec, Jean-Jacques et Sonigo, Pierre, *Ni Dieu ni gènes. Pour une autre histoire de l'hérédité*, Paris, Seuil, « Science ouverte », 2000.
- Laffitte, Pierre Johan, « Envisager la contingence. *Le contingent, c'est le substantiel*, ou la théorie à haut régime de Georges Molinié », conférence prononcée au séminaire de sémiostylistique de Georges Molinié, Université de Paris-Sorbonne le 24 février 2010.
- Milner, Jean-Claude, *Introduction à une science du langage*, Paris, Le Seuil, « Des travaux », 1989.
- Milner, Jean-Claude, *L'Amour de la langue*, Paris, Le Seuil, 1978, réédité chez Paris, Verdier poche, 2009.
- Molinié, Georges, *Hermès mutilé. Vers une herméneutique matérielle. Essai de philosophie langage*, Paris, Honoré Champion, « Bibliothèque de grammaire et de linguistique », n°21, 2005.
- Molinié, Georges, *Sémiostylistique. L'effet de l'art*, Paris, Puf, « Formes sémiotiques », 1998.
- Morin, Edgar, *Le Paradigme perdu : la nature humaine*, Paris, Seuil, 1973, rééd. « Points Essais », 1979.
- Peirce, Charles Sander, *À la recherche d'une méthode*, traduction et édition de Janice Deledalle-Rhodes et Michel Balat sous la direction de Michel Deledalle, Perpignan, Presses universitaires de Perpignan, 1993.
- Peirce, Charles Sander, *Écrits sur le signe*, rassemblés, traduits et commentés par Gérard Deledalle, Paris, Le Seuil, « L'Ordre philosophique », 1978.
- Peirce, Charles Sander, *Œuvres philosophiques* (vol. I : *Pragmatisme et Pragmaticisme* ; vol. II : *Pragmatisme et sciences normatives* ; vol. III : *Écrits logiques*), Paris, Éditions du Cerf, « Passages », édition établie par Claudine Tiercelin et Pierre Thibaud, 2002-2006.
- Saussure, Ferdinand de, *Écrits de linguistique générale*, texte établi et édité par Simon Bouquet et Rudolf Engler, Paris, Gallimard, « NRF, Bibliothèque de philosophie », 2002
- Toutain, Anne-Gaëlle, « *Montrer au linguiste ce qu'il fait* ». *Une analyse épistémologique du structuralisme européen (Hjelmslev, Jakobson, Martinet, Benveniste) dans sa filiation saussurienne*, Thèse de doctorat (Paris IV-Sorbonne et Paris III-Sorbonne nouvelle), soutenue en Sorbonne le 24 novembre 2012 sous la direction de Georges Molinié et Christian Puech. Consultable, non encore publiée.



## Table des matières

### Au début un séminaire... 8

- A. *Des fondements sémiotiques de la psychanalyse* 8
- B. *L'inscription peircienne dans l'univers de discours de la psychothérapie institutionnelle* 10
- C. *D'un langage hors de tout réductionnisme* 12
- D. *Accueil institutionnel et métapsychologie du bébé* 14
- E. *Déroulement* 16

### I. Sens, désir et symbolique 17

- A. *Points de départ méthodologiques* 17
- B. *La question du sens et de son irréductibilité aux processus de signification* 17
  - 1. « Qu'est-ce que je fous là ? » (Jean Oury), ou : le sens n'est pas réifiable 17
  - 2. Les « organes » du sens 18
  - 3. Sens et désir 18
  - 4. Épistémologie et éthique : éviter la réduction « positiviste » du sens 19
- C. *Dimension symbolique et langage* 21
  - 1. La dimension anthropologique fondamentale : langage, loi et interdit 21
  - 2. Accès à la loi et au langage : l'apport « psy » 24
- D. *Les enjeux pratiques et éthiques : instituer un milieu qui foment le désir* 26
  - 1. La psychothérapie institutionnelle : l'institution accueille le sujet 26
  - 2. Un milieu singulier, culturel et analysé : une praxis 28
  - 3. Linguistique, sémiotique et clinique 29
  - 4. Sémiotique peircienne et psychothérapie institutionnelle : premiers rapprochements 30

### Excursus du côté de chez Balat. Quelques généralités baignées d'un vague croissant 33

- A. *Logique du général et déduction* 33
- B. *Logique du vague et abduction* 34
- C. *L'art des généralités* 35
- D. *De la logique du vague dans la praxis* 37
- E. *Apologue. Comment ne pas prendre de fausses routes* 39

### II. Qu'est-ce qu'un signe ? 41

- A. *Le signe dans la sémiotique peircienne* 41
  - 1. La sémiose 41
  - 2. Une logique de l'ouvert : le signe et ses trois composantes 42
  - 3. Ouverture et triadicité : fonction de l'interprétant final 47
- B. *Praxis thérapeutique et sémiotique* 48
  - 1. Un crachat devenu sourire. Francisco, Odette et l'accueil thérapeutique 48
  - 2. Les trois fonctions soignantes : réinstaurer le possible d'une métaphore 53
  - 3. L'éthique, ou l'hypothèse maintenue hors-temps qu'« il y a là du sujet » 58
  - 4. Éthique, praxis et sémiotique 62

### III. Scène et mise en scène de la sémiose. Les interactions 67

*Introduction. Un palier dans la complexité sémiotique* 67

- A. *Les interactions ou les « mises en scène de la sémiose »* 67
  - 1. L'instauration du langage dans les interactions mère-bébé puis parents-bébé : une brève cartographie (137-139) 68
  - 2. Les interactions, ou « la mise en scène de la sémiose » 73
- B. *Priméité, secondéité, tiercéité* 76
  - 1. Nouvelle tripartition du signe : signe possible, signe réel, signe nécessaire 76
  - 2. Priméité : possibilité de tout ce qui est 77
  - 3. Secondéité : actualité de tout ce qui est 78
  - 4. Tiercéité : pensée de tout ce qui est 80
- C. *Un peu d'ordre dans tout ça ! De la priméité à la tiercéité : un ordre émergent/intégrateur* 82
  - 1. Un parallèle priméité/secondéité/tiercéité // représentation/objet/interprétant 83
  - 2. Dans l'ordre : Priméité/secondéité/tiercéité : émergence et intégration 85
- D. *L'interprétation et la place de la tiercéité* 88
  - 1. De la tiercéité dans la priméité 88
  - 2. Trois visages de l'interprétation 89
  - 3. La tiercéité, fonction clé-de-voûte de l'édifice sémiotique 90
- E. *Conclusion. Qui fait quoi là dedans ? La sémiose, ses fonctions, ses acteurs — et le sujet* 91

#### **IV. La sémiotique et le bébé. Psychodynamiser la logique** 93

- A. *Les schémas de l'évolution sémiotique du bébé : un visage d'ensemble* 94
  - 1. La trame et les enjeux épistémologiques : dynamiser la logique 94
  - 2. Rappel sur Bion 95
  - 3. Le synopsis 96
  - 4. De l'angoisse archaïque au moi archaïque : rapide parcours 96
- B. *Commentaire suivi du schéma de l'évolution du bébé* 101
  - 1. Le schéma 1 : avant et pendant les premières inscriptions 101
  - 2. 2<sup>e</sup> étape, après les premières inscriptions (cf. Schéma 2) 106
- C. *Quelques commentaires annexes* 110
  - 1. La colonne Interprétant, de 7 à 7''. Les différents moments de l'interprétation, ou : d'un savoir qui ne serait pas du semblant 110
  - 2. Colonne de l'interprétant et fonction interprète : l'importance de la présence de l'autre, sur le mode de la tiercéité 115
- D. *Conclusion. L'éthique d'une certaine généralité, art certain d'exister* 118

#### **V. Des signifiants primordiaux à la tessère. Ce point du temps où la pensée se montre corps** 121

- 1. La colonne « Représentement » : Dans les profondeurs, du langage (133-137) 121
- 2. Un premier bouclage dans notre parcours 128

#### **VI. Psychopathologie dans la sémiose** 131

- A. *Du sens de l'acte thérapeutique* 131
  - 1. Du normal au pathologique : Une gradualité ontologique 131
  - 2. D'un rapprochement structural entre autisme et psychose 133
- B. *La psychose comme secondéité pure* 133

#### **Annexe. Entre sémiotique et sémiologie de la sortie des états autistiques** 139

#### **VII. La fabrique de l'accueil. Essai d'une analyse institutionnelle** 143

- A. *D'Odette à Necker. Deux déplacements* 143
  - 1. À hauteur sémiotique, le sujet n'est pas un individu 143
  - 2. L'espace institutionnel et sa continuité : transfert et sémiotique 144
- B. *Accueillir/encaisser : l'équipe de pédopsychiatrie de Necker* 145
  - 1. Le cadre : des entretiens parents-bébé, deux moments de reprise 145
  - 2. Une séance singulière, un point hors champ 146
- C. *Une boucle entre continuité institutionnelle et abduction singulière* 148
  - 1. Le matériau de l'inscription, l'occasion de sa lecture 148
  - 2. « Programmer le hasard » (Jean Oury) : l'ouverture abductive du temps 149
  - 3. La nécessaire continuité d'une feuille d'assertion 151
- D. *D'un gel sémiotique à la réinstauration d'une métaphore* 152
  - 1. Réinstaurer le représentement : la fonction phorique 152
  - 2. Trois personnages sémiotiques : le Museur, le Scribe, l'Interprète 153
  - 3. Représentement : du phorique au sémaphorique 155
  - 4. Thérapeutes, enfant, parents : réintégrer la fonction métaphorique 156
- E. *Continuité, corps et langage : la fonction du passage* 157
  - 1. Corps et représentement 157
  - 2. Ton, trace, tessère, type 158
- F. *Fonction métaphorique du milieu, rapport métonymique à l'objet* 160
  - 1. Le regard-laser de Francisco : d'une métaphore et de sa fonction 160
  - 2. L'aire où se déplie le tissu institutionnel et se déploie l'interprétation 163
  - 3. De la métaphore à la métonymie : le rapport à l'objet 165
  - 4. L'objet par rapport à l'interprétant et au représentement 166
- G. *Une épistémologie négative et son éthique* 167

## **VIII. D'une sémiotique qui ne serait pas du semblant. Épistémologie d'une rencontre entre psychanalyse et sémiotique 171**

- A. *Position de la sémiotique dans le champ de la métapsychologie du bébé* 171
  - 1. Une sémiotique réduite à du linguistique ? 171
  - 2. De la fragilité possible des adjuvants langagiers 173
  - 3. De quels signifiants primordiaux parler ? 177
- B. *D'un signe l'autre* 178
  - 1. Lacan, en quête d'un langage 178
  - 2. De deux pragmatiques 180
  - 3. Une pragmatique hors de la tentation positiviste ? 184
- C. *Structuralisme et pragmatique chez Lacan* 187
  - 1. Le structuralisme du signifiant selon Lacan 187
  - 2. L'interprétation, ou la pragmatique psychanalytique 191
- D. *Un terme à ce séminaire : une conception intégratrice du langage* 193
  - 1. Sortir de la transitivité du langage : une intégration réciproque entre monde et langage 194
  - 2. Origine (de la) sémiotique et métapsychologie : le double reflet des origines 197
  - 3. Reprise du parcours : du champ des signifiants primordiaux à la fonction de la tessère 199

## **Bibliographie 209**

- A. *Textes cités au cours du séminaire* 209
- B. *Textes cités par Delion et Golse* 211
- C. *Textes pour aller plus loin* 212
  - 1. Inconscient et institutions 212
  - 2. Sémiotique, anthropologie, épistémologie 212

## **Table des matières 215**